
U d'/of OTTAWA
39003011256236

12 - 4/ - 55

ŒUVRES

DE

L'ABBÉ GOURDON.

TOME PREMIER.

ANGERS. — IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE,
CHAUSSÉE SAINT-PIERRE.

ŒUVRES

DE

L'ABBÉ GOURDON

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE.

TOME PREMIER.

ANGERS
LIBRAIRIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

1848



BX
890
.G6445
1848
v. 1

AVERTISSEMENT.

Édifier le prochain, l'instruire, manifester les trésors de la grâce dans une belle âme, dans une âme de prêtre selon le cœur de Dieu, tel est le but *unique* de l'auteur de cette Notice. — On doit s'attendre dès-lors à le voir recueillir les traits de vertu, les saints conseils, les pieux exemples de préférence à tout ce qui tient à la vivacité de l'esprit, à la gaieté du caractère, aux succès dans le monde, aux qualités purement humaines ; et ne pas s'étonner du sérieux des pensées, de la gravité du style, de l'étendue de certaines citations et de certains exposés théologiques, nécessaires à l'intelligence des fonctions sacerdotales.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/oeuvresdelabbego01gour

CHAPITRE PREMIER.

Enfance ; jeunesse de l'abbé Gourdon ; premières années de son sacerdoce.

La notice que nous entreprenons offre un grand charme dès son début. Elle nous conduit à une ferme solitaire dont le toit rustique s'élève à l'ombre d'un bois, en face de prairies fécondées par un ruisseau intarissable. Là, nous apparaît avec sa figure grave et ses cheveux blancs, Jacques Gourdon, « l'un de ces
» métayers vendéens, qui, malgré l'obscurité de leur
» condition, ont conquis une sorte de célébrité à force
» de probité, de dévouement et de courage ; dignes
» émules des patriarches au milieu des excès d'une
» civilisation corrompue, chrétiens inébranlables con-
» tre le bruit des blasphêmes qu'ils sont contraints

» d'entendre, purs au sein des scandales qui les en-
» vironnent et qui les affligent, joie de l'Église, gloire
» de la religion, consolation des pasteurs, vivant pour
» leur Dieu, pour leur maître et pour le bien pu-
» blic (*). »

Ce vieillard a enrichi sa jeunesse d'actions sublimes dont son humilité ignore le prix, et qu'envieraient des héros. On l'a vu, surpris par un soldat républicain, le pistolet sur la gorge, garder son sang-froid, et, tout à coup, grâce à son agilité et à la vigueur de son bras, saisir l'arme meurtrière, la décharger en l'air, et dire à son ennemi : « Je te laisse la vie, tu en as besoin pour » faire pénitence. » Fier et intrépide dans le danger, il ne connaissait plus que les prévenances, les prières et les larmes, quand, à l'insu de son cœur, ses paroles avaient pu soulever quelque colère. C'est ainsi que, dans une discussion avec l'un de ses voisins où il avait soutenu un peu vivement, peut-être, les droits les plus légitimes, son interlocuteur s'étant oublié jusqu'à blasphémer, Jacques Gourdon demeura toute la soirée triste et pensif. Le lendemain, levé avant l'aurore, il se disposait à sortir. Ses enfants, étonnés, lui demandent où il va. « Je ne puis plus y tenir, mes en-
» fants, je me rends à l'église demander pardon à
» Dieu d'avoir été la cause qu'il a été si gravement
» offensé. » Admirable délicatesse de conscience, qui

(*) *Éloge funèbre* du marquis de Civrac, par l'abbé Gourdon.

se reprochait comme un crime, une faute dont il n'avait été pourtant que l'occasion involontaire! Ceux qui l'ont le plus intimement connu, assurent qu'il a dû paraître devant Dieu, après une carrière de plus de quatre-vingts ans, avec l'innocence de ses premières années.

Jacques Gourdon épousa, jeune encore, Marie Supiot, digne, à tous égards, de son mari. Cœur aimant, sensible, dévoué, âme grande, forte, élevée, elle joignait aux qualités de son sexe les vertus de la femme chrétienne. Nous lui avons entendu dire à elle-même, que, dans tout le cours de sa vie, elle n'avait jamais redouté qu'une seule chose, le péché mortel.

L'âme des parents, avec ses qualités et ses vices, est aux enfants ce que le tronc est aux rameaux qu'il nourrit. L'abbé Gourdon ne trouva dans celle de ses père et mère que des vertus.

Troisième fils accordé à cette famille vraiment patriarcale, Joseph Gourdon naquit le 19 mars 1790, à la métairie de la Borde, paroisse de Saint-Martin de Beaupreau, diocèse d'Angers. Dès que ses yeux purent fixer quelque objet, sa mère lui apprit à les élever vers le ciel; elle traçait avec ses petites mains, sur son front et sur sa poitrine, le signe vénéré de la croix; les premiers noms que ses lèvres prononcèrent furent les noms de Jésus et de Marie; les premiers épanouissements de son cœur, des actes d'amour de Dieu et d'adoration. Il n'avait pas encore trois ans que

chaque soir il fléchissait les genoux, avec tous les habitants de la maison paternelle, devant le crucifix et la madone héréditaires; déjà sa bouche enfantine s'exerçait à louer et à bénir le Seigneur.

Tandis que ses pieux parents l'initiaient ainsi, dès ses plus jeunes années, aux pensées, aux devoirs, aux habitudes de la vie chrétienne, des bruits sourds et sinistres, précurseurs de la tempête, se faisaient entendre de toutes parts autour de son berceau. « Chaque » jour, les Vendéens étaient blessés dans leurs plus » chères affections. Constants et religieux par carac- » tère, ils souffraient impatiemment les innovations » sacriléges qui rendaient l'église de chaque village » veuve de son pasteur légitime. Soumis par principes » et par affection à l'autorité royale dont ils connais- » saient les bienfaits, ils ne goûtaient point les pro- » messes mensongères d'une fausse popularité; pleins » de bon sens dans leur simplicité, ils apercevaient » sans peine, à travers les haillons d'une liberté re- » poussante, l'orgueil de la tyrannie et les désirs ef- » frénés de la licence. Sensibles et généreux, ils ver- » saient des larmes sur les martyrs de la foi et de la » royauté; ils se sentaient appelés à partager leur cou- » ronne. »

» Cependant l'impiété révolutionnaire ne connaît » plus de frein. Assise sur les débris de l'autel et du » premier trône de l'univers, ivre du sang royal qu'elle » vient de faire couler, elle appelle la France entière

» à sanctionner ses forfaits. » Rien ne l'arrête ; tout tremble, chancelle, fuit ou se brise devant ses décrets inflexibles comme ceux du destin.

« A la vue de cet abaissement universel devant
» l'impiété et la tyrannie, on était tenté de croire que
» la religion et l'honneur allaient disparaître pour
» toujours dans un commun naufrage. Mais un peu-
» ple dont la simplicité ne demandait point la gloire,
» et n'ambitionnait point des destinées si hautes, pré-
» parait à l'univers étonné d'admirables exemples de
» piété et de courage. Pénétrés d'horreur pour tant
» d'entreprises sacriléges, les paisibles habitants de
» nos campagnes se lèvent tout à coup comme d'au-
» tres Machabées, et répètent avec eux ce cri de la
» foi et de l'honneur : *Il vaut mieux que nous mou-*
» *rions les armes à la main, que de voir la ruine de*
» *notre patrie et la destruction de nos autels.*

» Le signal est donné, la lice sanglante est ou-
» verte. Toutes les cloches sont mises en mouvement,
» et le son lugubre du tocsin se prolonge des rives de
» la Loire aux bords de la Vendée. La population
» entière s'ébranle. Les airs retentissent des cris de
» vive la religion catholique ! Point d'alliance avec
» les impies, point de trêve avec les régicides (*). »

Joseph Gourdon commençait sa quatrième année,

(*) *Oraison funèbre* du marquis de Bonchamps, par l'abbé Gourdon.

lorsque ces généreuses acclamations arrivent à ses oreilles. A l'éducation si calme, si uniforme, si profondément pieuse, du foyer paternel, succèdent pour lui les émotions, les hasards, les périls, les agitations, mais aussi les magnifiques enseignements d'une guerre de religion.

Son intelligence, vive et précoce, aspirant naturellement tout ce qui est beau, noble et grand, s'épanouissait et se développait rapidement au milieu des exemples, chaque jour renouvelés, de sacrifice et de grandeur, de gloire et d'héroïsme. Sa sensibilité, son cœur, s'exaltaient au spectacle de tant de maux et de malheurs si généreusement supportés, tandis que sa piété et sa foi, arrosées par le sang des martyrs, poussaient des racines vigoureuses et désormais indestructibles.

Chaque homme a sa *Genèse* providentielle. L'abbé Gourdon dut à la sienne un caractère fortement trempé, une charité exquise, toujours au niveau des infortunes qu'il eut à consoler, une vivacité de croyance religieuse qui faisait, dans un siècle de faiblesse et d'incrédulité, l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Lui-même aimait à reconnaître que les leçons reçues sur les genoux de sa mère, et les impressions de cette époque de sa vie, étaient pour lui un trésor de saintes inspirations et de nobles souvenirs qui ne lui faisaient jamais défaut.

Dès les premiers temps de la guerre, le jeune enfant s'était familiarisé avec le sifflement des balles et

le bruit du canon. Accoutumé à voir la mort de près, il apprit à la considérer sans pâlir. Ce sang-froid remarquable à son âge lui sauva la vie et celle de sa mère.

L'armée, si justement nommée infernale, parcourait le Bocage, traînant partout à sa suite le pillage, le meurtre et l'incendie. La Borde, où se trouvait seule avec son fils la mère du petit Joseph, est envahie; l'un et l'autre n'ont que le temps de chercher leur salut dans la fuite. D'un champ voisin où ils se cachent, ils peuvent contempler tristement les flammes qui dévorent leur toit et tout ce qu'ils possèdent. Les républicains ne tardent pas à se retirer. Croyant le danger passé, le fils et la mère retournent avec précipitation à la ferme pour éteindre le feu, ou du moins pour sauver ce qu'ils pourront arracher à sa fureur. Mais, quelques soldats, revenus sur leurs pas, les saisissent.

A genoux, tenant son fils dans ses bras, la mère de l'abbé Gourdon recommandait à Dieu son âme et sa famille en attendant le coup de la mort, tandis que Joseph fixait ses regards, avec un imperturbable sang-froid, sur les apprêts du supplice. Le sous-officier, qui commandait, s'en aperçoit, et ne peut s'empêcher de le faire remarquer à ses camarades : « Voyez donc ce » petit brigand; quelle figure, quel calme, quelle au- » dace! il n'a pas peur, lui; je n'aurais jamais le cou- » rage de le tuer. » Cette impression fut partagée : « Va, brigande, lui dirent-ils, tu devras la vie à ton

enfant. » La pauvre mère l'emporta en le couvrant de ses larmes et de ses baisers, et, depuis cet événement mémorable, elle l'aima encore davantage.

Aux horreurs de la guerre succédaient quelques moments de repos. Les Vendéens les mettaient à profit pour panser leurs blessures, rendre à ceux qui étaient morts les derniers devoirs, ensemencer leurs terres à la hâte, et retremper leur courage dans la participation aux sacrements de l'Eglise.

M. Clambard, curé de Saint-Martin de Beaupreau, dont la mémoire est encore en vénération dans toute la contrée, passait des semaines entières à la Borde, occupé à entendre les confessions de la foule. Vers le milieu de la nuit, il célébrait la messe dans une grange échappée à l'incendie, Joseph Gourdon la lui servait. Les dons extraordinaires et précoces dont le Seigneur s'était plu à le combler, n'échappaient pas à la perspicacité de M. Clambard; et, comme si l'avenir lui eût révélé une partie de ses secrets, on l'entendit, à plusieurs reprises, affirmer que Dieu avait sur ce jeune enfant de grands desseins, qu'il serait l'honneur du sacerdoce. A ces paroles, ses pieux parents levaient leurs yeux mouillés de larmes vers le ciel; ils n'osaient, toutefois, ouvrir leurs cœurs à une espérance si flatteuse pour leur foi; la réalisation leur en paraissait alors impossible sans miracle.

Des jours un peu plus calmes suivirent tant d'orages. La Vendée, mutilée, mais encore pleine de vie,

consentit à déposer les armes, pourvu qu'on lui laissât ses autels : les églises se rouvrirent, l'exercice du culte fut toléré. Chaque dimanche, le curé de Saint-Martin enseignait le catéchisme à son peuple; grands et petits, jeunes et vieux, tous s'y pressaient avec une sainte avidité. Pour que chacun pût mieux comprendre et saisir les dogmes de notre sainte religion, il aimait à interroger. Lorsqu'il n'obtenait pas de réponse satisfaisante, il avait l'habitude de demander si quelqu'un dans l'auditoire comprenait la question. On était sûr alors de voir paraître le petit Joseph Gourdon. Dans son naïf langage, il résolvait la difficulté proposée, avec une assurance, une fermeté, un à-propos, qui excitaient dans l'assemblée une surprise mêlée d'admiration.

Un homme dont le nom réveille autant de souvenirs que de regrets, et dont la mémoire est devenue, dans ce diocèse, le symbole de tout ce que la charité a de plus compatissant et de plus dévoué, M. l'abbé Loir-Mongazon essayait alors, dans son modeste presbytère, de faire renaître de ses ruines l'ancien collége de Beaupreau. Il avait pour unique appui, dans ses généreux desseins, la pauvreté et son immense confiance en Dieu, deux ressources peu connues de la sagesse humaine, mais très familières aux saints et que, dans tous les âges de l'Eglise, nous voyons présider à la naissance de la plupart des œuvres vraiment grandes et bénies du ciel. Il ne faut pas s'en étonner,

c'est l'éternelle manifestation du mot de saint Paul : *Elegit Deus infirma mundi ut confundat fortia.* Dieu a choisi ce qu'il y a de plus petit pour confondre ce qui est fort (*).

M. Mongazon eut pour premier élève un pauvre orphelin. Lorsqu'on lui demandait comment il soutiendrait une entreprise si vaste, quels étaient ses moyens, il se contentait de répondre avec tranquillité : « Le » Seigneur y pourvoira (**). » Il y a pourvu en effet. Ce grain de sénevé semé par la charité ne tarda pas à devenir un grand arbre sous les ombrages duquel toute la jeunesse de la contrée et des provinces voisines, est venue se former à la science et à la vertu.

Cependant le jeune Joseph Gourdon était tourmenté du désir de s'instruire; sa mère, cédant à ses sollicitations, le conduit timidement au collége naissant et le présente à son généreux fondateur. M. Mongazon le connaissait depuis longtemps. Il donna pour épreuve au jeune postulant les premières pages de la grammaire de Lhomond. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, l'enfant lui récitait les cinq déclinaisons avec une intelligence parfaite. A partir de ce moment il fut admis au nombre des élèves.

Le pauvre presbytère de Beaupreau était beaucoup trop étroit pour recevoir tous les jeunes gens qui s'y

(*) 1re Cor. ch. 1. 27.

(**) *Dominus videbit.* Genès. 22. 14.

présentaient; le plus grand nombre prenaient leur pension dans la ville et assistaient aux cours en qualité d'externes.

Joseph Gourdon fut accueilli par une pieuse et digne femme, qui vit encore et à l'obligeance de laquelle nous devons les faits qui vont suivre.

Chaque semaine ses parents lui donnaient une petite somme d'argent pour subvenir aux frais de sa nourriture. Son excellente hôtesse, Mme Gallard, s'aperçut que Joseph ne vivait que de pain sec; elle s'en plaignit à sa mère. La bonne Vendéenne, surprise, inquiète, craint pour son fils les entraînements du jeu et lui adresse des interrogations sévères. Joseph, confus, baisse la tête et ne répond rien. Pressé de nouveau de révéler l'emploi qu'il fait de son argent, il avoue, en rougissant, qu'il le distribue à de petits pauvres. — C'est bien, mon fils, reprit la mère toute joyeuse et en adoucissant sa voix, mais tu ne peux étudier et vivre de pain sec. — *Eux, ils n'ont pas de pain.* Hors d'elle-même, l'heureuse mère serra longtemps Joseph sur son cœur et ne put qu'ajouter : « Mon fils, Dieu te bénira. »

Cette prédiction échappée à l'amour maternel devait se vérifier. Le jeune Gourdon portera dans ses relations sociales une abnégation de lui-même si complète, une chaleur d'âme si expansive, qu'elle lui conquerront, partout et toujours, l'affection universelle. Peu de personnes ont connu autant que lui les

douceurs de l'amitié. Dès cette époque ses camarades et ses maîtres lui étaient tendrement attachés. Parmi ces derniers, il en est deux dont les noms sont chers entre tous, aux anciens élèves du collége de Beaupreau, MM. Boutreux et Dubois. Nous retrouverons l'un et l'autre près du lit funèbre de l'abbé Gourdon. M. l'abbé Boutreux, après avoir été longtemps son commensal à la cure de Saint-Maurice, lui ouvrira le chemin de l'éternité, comme il lui avait ouvert celui de la science (*); nous verrons M. l'abbé Dubois l'as-

(*) M. Boutreux est mort à Saint-Maurice quelques semaines avant l'abbé Gourdon.

Le 5 août 1846, à la distribution des prix du pensionnat de M. Chapin à Beaupreau, M. l'abbé Bernier, vicaire général du diocèse, s'exprimait en ces termes : « Ces paroles, Messieurs, » reportent bien naturellement, mais bien tristement, vos pen- » sées et les miennes, vers cette tombe silencieuse qui se fer- » mait, il y a peu de jours encore, sur les restes vénérés d'un » homme qui nous fut cher à tous. Si l'éloge d'un prêtre selon » le cœur de Dieu pouvait convenablement, dans la bouche d'un » autre prêtre, revêtir des formes poétiques ou purement pro- » fanes, avec quelle vérité n'appliquerais-je pas à M. l'abbé » Boutreux ces mots de l'aimable poète qui fut, comme vous » le savez tous, l'objet de ses prédilections :

» *Quid desiderio sit pudor aut modus*
» *Tam cari capitis?*

» Peut-on rougir, peut-on cesser de pleurer une tête si chère?

» Oui, elle était bien chère aux vrais amis des lettres, cette » vie consacrée à l'étude approfondie des anciens et surtout des » écrivains de Rome! Mais elle était plus chère encore à vous,

sister à ses derniers moments et lui fermer les yeux. Le collége de Beaupreau comptait dès lors dans son sein un grand nombre de jeunes gens de mérite; Guillaume Angebault, que la Providence destine à gouverner plus tard un vaste diocèse; l'auteur du *Poëte mourant,* Loison, enlevé à la fleur de l'âge, consumé de travail : il avait pris pour devise : *Courte vie, beaucoup de gloire;* l'abbé Drouet, fondateur du petit séminaire de Combrée, dont la mort, hélas! trop prompte, a fait verser tant de larmes; Armand Moricet, secrétaire intime de Mgr le duc de Bordeaux, modèle de fidélité et de toutes les vertus chrétiennes; l'abbé Henri Bernier, vicaire-général de ce diocèse,

» Messieurs, à moi-même et à tant d'autres que M. Boutreux » initia, avec tant de suavité, à l'appréciation de ces beautés lit- » téraires, dont il était lui-même si touché. Vous n'oublierez ja- » mais son zèle à vous faire partager son amour et son admira- » tion raisonnée pour ses classiques, ni la délicatesse de son » goût, ni la finesse de son tact, ni la justesse de ses intéres- » sants commentaires. Vous savez, du reste, qu'il avait si bien » saisi le caractère et le génie de la langue latine, qu'il s'en était » approprié le tour phraséologique et tout le matériel, qu'elle » lui était devenue familière à l'égal de sa langue maternelle, » et qu'on trouve jusque dans les passe-temps de sa vieillesse » une facilité, une élégance, une pureté qui pourraient soutenir » le parallèle avec les plus heureuses productions des Comire, » des Santeuil et des Coffin.

» Mais ce que nous aimons par-dessus tout dans M. Boutreux, » ce qui nous cause de si amers regrets, c'était sa modestie,

qui a laissé à Doué et à Saumur de si précieux souvenirs; l'abbé Dandé, actuellement grand-vicaire de Nantes, de la perte duquel l'Anjou n'a pu encore se consoler; MM. André Boutreux, Sachet, Herault, d'Andigné, de Boissard, de Belle-Ile, Gilles, de Villebois, Papin, et tant d'autres qui ont rempli ou remplissent encore avec distinction des postes éminents dans l'Eglise et dans le monde, ou les édifient par leurs vertus. Cette jeunesse d'élite proclame Joseph Gourdon le plus spirituel et le plus aimable des élèves du collége.

» sa touchante simplicité, sa douce aménité et le calme inal-
» térable de cette âme si droite, si candide et toujours si bien-
» veillante. Horace s'est appliqué à nous peindre la belle âme de
» son ami Quintilius :

» *Cui pudor, et justitiæ soror*
» *Incorrupta fides, nudaque veritas,*
» *Quando ullum invenient parem?*

» Le poète a réussi à nous faire partager son amour et ses re-
» grets; mais il est bien au-dessous de l'admirable type que la
» nature nous a présenté dans la personne de M. Boutreux, et
» que la piété sacerdotale était venue anoblir et perfectionner.
» ..... Résumons tout l'éloge de l'homme privé, du littérateur
» et du prêtre dans ces deux mots, qui seront bien compris :
» pendant quarante années, M. Boutreux a été le digne ami, le
» collaborateur dévoué, le conseiller sage et fidèle, l'appui et
» souvent le consolateur de M. Mongazon, dont le souvenir vi-
» vra dans tous les cœurs et dont le nom inspire tant de véné-
» ration, de reconnaissance et d'amour. »

« Je dois avouer, toutefois, qu'il dut beaucoup à la
» nature et peu au travail. Son imagination vive ne
» pouvait se captiver dans le cercle trop étroit des
» humanités, ni s'astreindre à ces études méthodi-
» ques, sagement établies pour le développement cal-
» culé et successif des facultés de l'enfant. Les degrés
» progressifs qui règlent et favorisent la croissance
» intellectuelle des hommes ordinaires, auraient été
» pour lui des entraves fatales qui eussent comprimé
» son essor. Il fallait à sa nature riche et vigoureuse
» le mouvement et la vie, à son âme ardente l'espace
» et la liberté. Ses études en souffrirent, son intelli-
» gence y gagna peut-être, et, s'il ne cueillit pas des
» palmes dans ces pacifiques combats de la jeunesse
» studieuse, ses condisciples et ses maîtres lui pré-
» disaient des triomphes sur une plus vaste scène (*). »

Beaupreau aimait la science et les fortes études, mais on s'occupait plus encore d'y former des hommes et des chrétiens, but, trop oublié de nos jours, de toute éducation véritable. L'enfant au collége n'est pas seulement l'espérance de la famille et de la société, comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur, un être qui grandira, fera plus ou moins de bruit dans le monde, paraîtra sur un théâtre plus ou moins élevé, avec des connaissances plus ou moins vastes, puis s'évanouira tout entier dans la tombe; aux

(*) M. l'abbé Fruchaud, *Oraison funèbre* de M. Gourdon.

yeux de la raison éclairée par la religion, l'enfant a des destinées plus grandes, *il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu même* (*). Ce n'est pas tout; s'il marche droit sur la terre, si ses pieds ne foulent pas le sentier du mal et de l'erreur, quelle que soit sa condition ici-bas, une couronne l'attend au sortir de cette vie; à son entrée dans l'autre monde, un sceptre sera remis dans ses mains (**). L'éducation solide doit donc, suivant la judicieuse remarque d'un païen : « apprendre à discerner le bien du mal, à craindre » Dieu, à respecter sa loi divine, former l'esprit, or- » donner la vie, régler les actions, nous enseigner ce » qu'il faut faire ou ne pas faire; à tenir le gouvernail » et à conduire le vaisseau de la conscience dans les » passages dangereux (***). »

M. Mongazon et ses dignes coopérateurs excellaient à donner aux jeunes gens ce genre d'éducation, sans laquelle les études et les belles-lettres ne sont trop souvent qu'un présent funeste et produiront des écrivains semblables à ceux que La Harpe a flétris dans ces vers :

J'admire leur talent, j'en déteste l'usage;
Leur parole est un feu, mais un feu qui ravage.

(*) *Et creavit Deus hominem ad imaginem suam.* Genès. 1. 27.

(**) *Sinite parvulos venire ad me; talium est regnum cœlorum.* Math. 19. 14.

(***) Senec. epist. XVI.

Le collége de Beaupreau continuait donc pour le jeune Gourdon ces hautes leçons de morale et de vertu chrétiennes, qu'il avait puisées si abondamment sous le toit paternel et dans les événements qu'avait traversés sa première enfance. Les résultats en furent solides, décisifs; jamais il ne s'est démenti un seul instant, et quelques jours avant de paraître au jugement de Dieu, il a pu, en serrant la main d'un ami intime, se rendre à lui-même ce consolant témoignage : « *Quelque nombreuses qu'aient pu être mes* » *imprudences, je meurs, grâce à Dieu, avec mon* » *intégrité.* »

A quatorze ans, Joseph Gourdon venait de commencer sa rhétorique, lorsqu'il plut à Dieu de soumettre à une pénible épreuve sa vocation à l'état ecclésiastique. De bonne heure, sa foi et sa piété lui avaient appris à considérer le sacerdoce dans toute sa mystérieuse grandeur. Il se demandait à lui-même si, avec un caractère mobile, impétueux, ennemi de tout joug et de tout frein, il pourrait en remplir les austères et sublimes obligations.

Cette pensée lui causa d'abord quelque inquiétude; puis, l'imagination, comme il arrive dans ces circonstances, exagérant à ses yeux les difficultés et les obstacles, il tomba, par degrés, dans le trouble, l'effroi et le découragement. Quelques personnes peu éclairées, auxquelles il fit part de ses appréhensions, achevèrent de le jeter dans de pénibles angoisses.

D'un côté, il y avait dans tout son être comme un attrait irrésistible vers le sacerdoce; de l'autre, il était convaincu qu'il ne pourrait acquérir les qualités éminentes qui font le saint prêtre.

Le jeune Joseph n'était pas de nature à hésiter longtemps : aucune considération ne l'arrête, il fait ce que sa conscience lui persuade être un devoir sacré, en déclarant hautement à M. Mongazon et à sa famille qu'il est résolu à interrompre des études, désormais sans but, pour retourner aux champs d'où il était sorti.

Le vénérable supérieur du collége de Beaupreau était trop éclairé pour partager les préoccupations de son jeune élève, dont il connaissait à fond, d'ailleurs, les grandes qualités. Il ne voulut pas, toutefois, user de sa légitime influence pour combattre son dessein. Il se contenta d'exiger que Joseph Gourdon achevât ses humanités, laissant à Dieu et au temps le soin de l'éclairer sur la carrière qu'il aurait à suivre. « A cette » époque, la Providence avait ramené de la terre » d'exil, à Beaupreau, madame la maréchale d'Au- » beterre, une de ces femmes que le Saint-Esprit nous » représente comme prédestinées de Dieu pour le bien » et toutes sortes de bonnes œuvres (*). »

Devenue par ses bienfaits la seconde fondatrice du collége et son appui, elle avait avec les jeunes gens

(*) *Oraison funèbre* de M. Mongazon, par l'abbé Dubois.

qui l'habitaient de nombreux rapports. Son œil exercé distingua sans peine, au milieu de ses condisciples, le jeune élève de rhétorique, et entrevit tout ce qu'il serait un jour. Elle en demandait fréquemment des nouvelles à M. Mongazon, et chaque fois l'entretenait de ses pressentiments.

Ayant appris ce qui se passait, elle le fit venir et lui parla avec tant de bienveillance et d'intérêt, que Joseph Gourdon, pénétré de gratitude, lui ouvrit son cœur sans réserve. Profitant de ces épanchements, elle lui fit sentir, avec ce tact fin et délicat que donnent l'usage du monde et une connaissance parfaite des hommes et des choses, combien ses craintes étaient exagérées et vaines, et ajouta en finissant : « Vous avez été choisi, dès vos plus jeunes ans, » comme Samuel, mon enfant, et je me trompe fort, » ou Dieu a sur vous de grands desseins de miséri- » corde. N'allez pas, cédant à vos chimériques pensées, » vous opposer à l'accomplissement de sa volonté. »

Il semblait à Joseph Gourdon entendre la voix du ciel; mais laissons-le lui-même raconter cette circonstance importante de sa vie : « Des écailles épaisses » étaient tombées de mes yeux; je cherchais en vain » à m'expliquer comment j'avais pu hésiter un ins- » tant, tant ma vocation me paraissait alors claire et » certaine; depuis, je n'ai pas éprouvé l'ombre d'un » doute sur ce point... Je saisis avec une vive émotion » la main de la maréchale d'Aubeterre, je la baisai

» avec effusion et respect. Je crois véritablement que
» je lui dois, après Dieu, le bonheur d'être prêtre. »

Au sortir de sa rhétorique, ses supérieurs, malgré sa gaîté vive et l'ardeur de son caractère, le jugèrent assez mûr néanmoins pour l'envoyer successivement professer à Doué et à Beaupreau.

Ils ne se trompaient pas. « A quinze ans, Joseph
» Gourdon se montre plein d'autorité; il possède au
» suprême degré l'art de se faire craindre et de se
» faire aimer, et l'art plus difficile encore de se faire
» comprendre, et de rendre agréables, en même
» temps qu'utiles, des leçons arides par elles-mêmes.
» Admis en philosophie et en théologie, il grandit
» encore dans l'opinion publique; on ne sait comment
» ce jeune séminariste peut être tout à coup logicien
» consommé, et passer immédiatement des gais pro-
» pos aux considérations les plus abstraites et les plus
» métaphysiques (*). »

Il terminait sa seconde année de théologie, lorsque le 7 novembre 1811, le restaurateur du diocèse, Mgr Montault, lui donna une preuve éclatante de sa confiance en l'appelant à succéder au vertueux M. Montalant dans la direction de l'école ecclésiastique établie à Angers. L'abbé Gourdon à l'école secondaire se montra au niveau de ses fonctions nouvelles, quelque

(*) *Quelques mots d'éloges et de regrets*, par l'abbé Stanislas Fouré.

importantes qu'elles fussent; et ceux mêmes qui, ne considérant que sa grande jeunesse, avaient été tentés, un instant, de blâmer le choix épiscopal, ne tardèrent pas à en reconnaître la haute sagesse. Son administration fut aussi florissante qu'elle pouvait l'être; des obstacles inouïs et de tous genres furent surmontés, ou du moins tournés avec bonheur; et lorsqu'en 1813, il quitta l'école secondaire pour aller achever ses études théologiques, il emporta l'estime de tous et des regrets universels.

« Le noviciat du clergé angevin était alors, comme » aujourd'hui, confié aux saints disciples du vénéra- » ble Ollier, qui ont acquis tant de droits à la recon- » naissance du diocèse. Sous la conduite de ces maî- » tres vénérés, humbles modèles de science et de « vertu, l'abbé Gourdon s'affermit encore dans la » piété... Un instant même, l'ardeur de son âme l'en- « traîna dans les exagérations du scrupule que devait » bientôt corriger la rectitude de sa haute raison. En » le faisant passer par cette épreuve humiliante et » pénible, Dieu voulait sans doute lui enseigner le » traitement moral, qu'il devait lui-même, avec une » fermeté si habile et une charité si patiente, appli- » quer un jour à ces cruelles maladies de l'âme (*). »

Le séminaire avait à cette époque pour supérieur M. l'abbé Meillioc, vénérable vieillard, qui, nommé

(*) M. l'abbé Fruchaud, *Oraison funèbre*.

grand vicaire en 1791, par Mgr de Lorry, avait été, pendant la tourmente révolutionnaire, la providence de l'église d'Angers. Il joignait à la piété la plus éclairée et la plus aimable un jugement sûr et une connaissance profonde du cœur humain. A peine connut-il l'abbé Gourdon, qu'il comprit tous les trésors d'intelligence et de sensibilité dont le ciel s'était plu à l'enrichir, et l'aima comme un père. A ses yeux, il était la plus belle espérance de la religion dans nos contrées.

De son côté, le jeune séminariste éprouvait pour lui un amour vraiment filial, et lui accordait toute sa confiance. M. Meillioc devint son conseil, son guide et son meilleur ami. Le temps ne fit que cimenter cette liaison sainte, la mort même ne put la rompre; le curé de la Chapelle-du-Genêt, ou de Saint-Maurice, ne prononçait jamais ce nom vénérable sans éprouver une émotion visible.

Il entrait dans la destinée de l'abbé Gourdon de trouver dans ses supérieurs et dans ses amis les plus belles âmes. Ordonné prêtre le 4 juin 1814, il fut nommé, le 14 décembre de la même année, vicaire de M. l'abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers, l'un de ces hommes dans le cœur desquels la charité semble s'être incarnée avec toutes les vertus. Ils vécurent ensemble pendant quatre ans dans la plus douce et la plus cordiale intimité, et lorsque, vingt-cinq ans plus tard, la mort vint ravir à l'amour de son diocèse

Mgr Montault, le curé de la Trinité, presque nonagénaire, écrivit une lettre pressante au ministre de la justice et des cultes, pour l'engager à fixer le choix du gouvernement sur l'abbé Gourdon, désirant ardemment, disait-il, achever sa vie sous la houlette de celui qu'il avait lui-même initié aux secrets et aux devoirs du ministère pastoral, et dont il avait si bien appris à connaître les talents et les qualités.

Dieu avait d'autres desseins; les vœux du pieux et judicieux vieillard ne devaient pas se réaliser, lui-même ne tarda pas à descendre dans la tombe; mais, avant que ses précieuses dépouilles y fussent renfermées, son ancien vicaire fit entendre sur son cercueil, du haut de la chaire de la Trinité, des accents si vrais, si profondément sentis, si chaleureux, si entraînants, que l'on assure qu'il n'en sortit jamais de plus pathétiques de cette bouche pourtant si éloquente. Malheureusement ce discours, inspiré par la vénération, la reconnaissance et l'amitié, n'a laissé de traces que dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre; il est à jamais regrettable qu'il ne puisse pas être reproduit.

A peine installé en qualité de vicaire à la Trinité, l'abbé Gourdon se vit entouré de l'estime et de la considération générales. On écoutait avec avidité sa parole, on recherchait sa société avec empressement, son éloge était dans toutes les bouches.

Tant de mérite, joint à une réputation précoce et

brillante, devaient éveiller la jalousie. L'abbé Gourdon était alors dans toute l'efflorescence de la jeunesse et du talent, confiant, expansif, très répandu dans le monde, franc jusqu'à l'indiscrétion; porté à la satire, il ne savait pas plus dissimuler sa pensée que ses impressions, et flagellait les travers, les ridicules avec une verve toujours nouvelle. Ennemi, par tempérament, de la gêne et de toute contrainte, il n'avait pas ces formes extérieures contenues et graves qui semblent être l'apanage du prêtre; fort de la droiture de ses intentions, il mettait dans toutes ses relations sociales un abandon qui, aux yeux de l'observateur attentif, ne faisait que rehausser encore la beauté de son âme, mais qu'il était facile de dénaturer. Il n'en fallait pas tant pour l'envie; l'abbé Gourdon fut calomnié sans ménagement. Si sa réputation resta intacte, sa sensibilité fut vivement affectée. Dieu permet ces sortes d'épreuves pour affermir les grands cœurs, pour les empêcher de se laisser enivrer par la louange, pour les tenir en haleine, et tourner leurs efforts vers les biens immortels. Elles ne furent pas étrangères à une œuvre de dévouement et de sacrifice qu'il méditait alors. Bien des fois il avait eu l'occasion de gémir sur l'abandon déplorable où se trouvait sous le rapport religieux l'armée française. Dès son enfance, il s'était senti pour les soldats un penchant, un attrait prononcé que les circonstances avaient encore contribué à développer. « D'ailleurs, dit saint Grégoire de

» Naziance (*), il y a de si nombreux rapprochements » entre la vocation du prêtre et celle du guerrier! » Depuis quelque temps, l'abbé Gourdon éprouvait un impérieux désir de consacrer à évangéliser les soldats, et à procurer le salut de leurs âmes, une vie qu'il avait due dans son enfance à la générosité de l'un d'eux. On faisait même, à sa prière, des démarches pour lui obtenir un brevet d'aumônier de régiment, lorsque M. le marquis de Civrac, colonel de la légion de Maine et Loire, et déjà son ami, l'empêcha, par des considérations décisives, de donner suite à sa généreuse résolution.

Ce projet venait d'être abandonné, lorsqu'au commencement de 1818, M. de Frayssinous écrivit à Mgr Montault, que le cardinal de Talleyrand-Périgord, d'accord en cela avec plusieurs prélats, se proposait de réunir à la grande aumônerie un certain nombre de jeunes prêtres de talent, et de leur fournir les moyens de se livrer, sous sa direction et sous son patronage, à de hautes études ecclésiastiques, voulant ainsi former à la religion, dans un avenir prochain, des défenseurs utiles. Le saint prélat jeta aussitôt les yeux sur l'abbé Gourdon. C'était pour lui un sacrifice personnellement très pénible, car il l'aimait tendrement, et appréciait toute l'étendue de ses qualités.

Mais, entre le bien particulier d'un diocèse et le

(*) *De vitâ christianâ.*

bien général de l'Eglise, il ne crut pas qu'il fût permis d'hésiter un seul instant. Le jeune vicaire de la Trinité n'avait jamais ambitionné le bruit et l'éclat, ni désiré de parcourir le chemin qui conduit aux honneurs. Les dignités ne le séduisaient pas; sa haute raison y voyait, sous des apparences qui éblouissent la foule, bien des piéges secrets et des amertumes sans nombre. « Je » comprends, écrivait-il alors à un ami, que l'on soit » forcé de les subir, quand la volonté de Dieu se ma- » nifeste hautement; mais qu'on les recherche, même » de loin, même indirectement, c'est ce qu'on ne me » fera jamais entrer dans l'esprit ».

Vivement pressé par son évêque et par M. Prieur, vicaire général, il accepta avec répugnance ce que tant d'autres auraient regardé comme une faveur signalée.

Nommé, le 25 septembre 1818, chapelain de la grande aumônerie, il se rendit à Paris au mois d'octobre suivant, emportant, avec les bénédictions de son évêque, des lettres de recommandation où M[gr] Montault exprimait, avec toute l'effusion de sa tendresse paternelle, « ses regrets de perdre pour son diocèse » ce jeune prêtre, d'une vertu irréprochable, aussi » sincère que solide, et d'un talent vraiment remar- » quable (*). »

L'abbé Gourdon ne tarda pas à contracter l'amitié

(*) Expressions de l'attestation.

la plus étroite avec M. l'abbé Fayet, actuellement évêque d'Orléans. Ils habitaient ensemble, ils prenaient ensemble leurs repas, ils étudiaient ensemble, ils ne s'appelaient que du doux nom de frère; tout entre eux était commun, leur bourse, leurs sentiments, leurs affections, et l'on pouvait dire, en empruntant les paroles de la Sainte Ecriture, que leurs âmes *étaient vraiment collées l'une à l'autre* (*).

M. l'abbé Desjardins, curé des Missions étrangères, cet homme de Dieu *par excellence* (**), comme le nommait Mgr de Quelen, les avait adoptés l'un et l'autre pour les enfants de sa prédilection.

Le cardinal de Périgord, l'archevêque de Samosate, son coadjuteur, l'abbé de Frayssinous, les abbés de Janson et Borderie, depuis évêques de Nancy et de Versailles, le vénérable M. Jalabert, modèle du clergé de Paris, et mort en odeur de sainteté, l'abbé Legris-Duval, le Vincent de Paul du XIXe siècle, et un grand nombre d'autres membres du haut clergé, accordèrent à l'abbé Gourdon leur affection et leur confiance dès qu'ils le connurent. Il vécut bientôt dans une intime familiarité avec la plupart de ces hommes supérieurs. Ses débuts, dans les principales chaires de Paris, eurent beaucoup d'éclat, et lui assignèrent, de prime abord, un rang distingué parmi les orateurs sacrés.

(*) IV li. Reg. ch. 18. v. 1.

(**) *Ibidem,* ch. 17. v. 24.

Introduit dans le grand monde par les ducs de Brissac et de Doudeauville, ses manières franches, aisées, les ressources infinies de son esprit, sa conversation gaie, incisive, toujours aimable, pleine de charme; une physionomie qui réfléchissait dans son expressive mobilité toutes les impressions de son âme, son titre de prêtre vendéen, ses opinions généreuses et prononcées, le firent accueillir avec une sorte d'enthousiasme par cette société d'élite, la plus polie, la plus spirituelle, mais aussi la plus exigeante et la plus redoutable de l'Europe.

Tant de succès ne causèrent à l'abbé Gourdon ni orgueil, ni vanité; un de ses amis nous racontait qu'un jour, chez Mme la duchesse de Bourbon, on joignit à son nom celui de la Borde; on pouvait croire que c'était un titre de noblesse. Il s'en aperçut. A l'instant même, il trouva le moyen de commencer l'une des phrases qu'il adressait à la princesse par ces mots : « Lorsqu'à la métairie de la Borde, je gardais les trou- » peaux de mon père... » La princesse, appréciatrice éclairée du beau et du vrai, témoigna hautement combien elle goûtait la loyale délicatesse et la modestie du jeune prêtre vendéen.

Une circonstance toute fortuite acheva de donner à M. Gourdon la réputation d'homme d'esprit et de grand orateur. L'abbé Legris-Duval venait de mourir le 18 janvier 1819, entouré de ses bonnes œuvres comme d'une couronne d'immortalité. M. de Frays-

sinous avait accepté avec empressement le soin de faire son oraison funèbre; mais, distrait par une mission dont l'avait honoré la confiance du roi, il imposa cette noble tâche à l'abbé Gourdon, ne lui laissant que trois jours pour la réaliser.

Le 4 février 1819, on vit le jeune chapelain de la grande aumônerie monter dans la chaire des Missions étrangères, autour de laquelle se pressaient plusieurs membres de la famille royale, trente-deux prélats et tout ce que la cour et la ville possédaient de plus distingué par le rang, la naissance et le savoir. Le temps et le travail lui avaient manqué; il s'abandonna sans réserve à la sensibilité de son âme. Sa parole fut dès le commencement si éloquente, il eut des élans si vrais, si saisissants, que tout l'auditoire éclata bientôt en sanglots; l'orateur, s'animant encore davantage, redouble de chaleur, de verve, entraîne, agite, enlève, passionne l'assemblée. Le triomphe était complet. Son discours achevé, on l'accable de félicitations, M. de Frayssinous l'embrasse avec transport: « Jamais, mon cher abbé, lui dit-il, on ne m'avait » fait verser d'aussi abondantes et d'aussi douces » larmes. »

Cette improvisation de génie eut un immense retentissement. L'abbé Gourdon nous a avoué lui-même que les fonctions de vicaire-général lui furent offertes de tous côtés. Nous avons remarqué, précédemment, l'effroi que lui causaient les dignités ecclésiastiques;

depuis qu'il les avait considérées de plus près, et qu'il semblait y toucher, cet effroi, loin de diminuer, n'avait fait qu'augmenter et s'accroître.

Il avait pris, en quelque sorte, avec lui-même, l'engagement d'opposer à toutes les sollicitations un refus inflexible. Cependant Mgr d'Andigné venait d'être appelé à l'évêché de Nantes. Des instances vives et réitérées sont faites à l'abbé Gourdon ; on apporte, pour le déterminer, les raisons et les motifs les plus forts, les plus pressants. Il demeure inébranlable. Pour vaincre ses répugnances, et lui arracher enfin son consentement, il ne fallut rien moins que la triple autorité de MM. de Frayssinous, Desjardins et Jalabert. Nommé vicaire général de Nantes le 28 novembre 1819, il prit possession de ses fonctions nouvelles par un discours sur la naissance du duc de Bordeaux, qui enleva tous les suffrages. Les succès éclatants qu'il avait obtenus à Paris le suivirent à Nantes. Il les dut en partie « au talent si rare de la » conversation qu'il possédait au plus haut degré, et » qui répandait sur les relations de sa vie privée un » charme inexprimable..... Qui a eu le bonheur de » vivre avec lui, et n'a conservé le souvenir de quel» ques mots heureux, de quelque observation neuve, » pleine de finesse ou d'originalité? Nous l'avons vu » souvent lutter d'esprit et d'atticisme avec quelques» uns de ses nombreux amis : combats délicieux où, » du choc des idées, jaillissait l'étincelle qui éblouis-

» sait sans faire de blessure, et dans lesquels le vain-
» cu, un instant terrassé, aiguisait son arme délicate,
» et triomphait à son tour aux applaudissements des
» spectateurs charmés.

» L'abbé Gourdon sut toujours faire tourner au
» profit de la religion et de la vérité, ces talents agréa-
» bles qui font aimer, dit le Saint-Esprit, à l'égal d'un
» frère, celui qui les possède (*). »

Quand les circonstances, qu'il savait au besoin faire naître naturellement et sans effort, l'amenaient à parler des mystères de l'Homme-Dieu, des dogmes de l'Evangile ou des larges preuves sur lesquelles repose le christianisme, comme sur une base de granit, son langage devenait magnifique, et s'élevait à toute la hauteur du sujet qu'il traitait. Sa parole nette, claire, vive, imagée, pittoresque, abondait en traits piquants, en observations profondes; il poursuivait, avec une puissance et une force de logique irrésistible, l'erreur jusque dans ses dernières profondeurs; puis, la plaçant ainsi dépouillée de son prestige en face de la vérité catholique, il montrait cette dernière dans sa majestueuse simplicité, environnée d'éblouissantes clartés. Alors, les objections qui avaient paru les plus sérieuses jusqu'à ce moment, s'évanouissaient pareilles à des ombres légères; les esprits les plus hostiles ou les plus prévenus, frappés d'une lumière

(*) L'abbé Fruchaud, *Oraison funèbre*.

soudaine, étaient forcés de s'incliner devant le Verbe éternel, et de rendre hommage à l'évidence de la révélation chrétienne.

L'abbé Gourdon était intimement lié avec deux hommes éminents que de fortes études avaient initiés, depuis longtemps, à toutes les controverses philosophiques et religieuses. Leur âge mûr n'avait pu échapper entièrement à l'influence des doctrines du XVIII[e] siècle qui avaient séduit leur jeunesse. « Vous ne pou-
» viez venir plus à propos, monsieur l'abbé, lui dirent-
» ils, un jour, du plus loin qu'ils l'aperçurent; depuis
» longtemps nous nous escrimons pour nous rendre
» compte de quelques points difficiles de la croyance
» catholique, sans trop pouvoir y réussir; il vous ap-
» partient de lever ces obstacles. » Le jeune grand vicaire de Nantes accepte ce cartel philosophique avec cette aisance, cette politesse enjouée dont il avait le secret. La discussion s'engage, s'anime et prend bientôt de vastes proportions.

L'abbé Gourdon en profite pour aller jusqu'au fond des choses; il démontre à ses savants amis, par une suite d'arguments sans réplique, qu'il ne peut exister d'antagonisme réel entre la religion et la philosophie véritable. Cette dernière, en effet, a nécessairement, et par la nature même des choses, deux parties : l'une est la préface; l'autre, le commentaire de la théologie; l'une est l'anticipation; l'autre, le développement de la foi par la raison. Dans l'histoire de l'homme, comme

dans celle de l'humanité, la foi est le fait primitif. Elle descend par la parole dans les ténèbres de notre ignorance, elle y réveille la raison, elle la fait passer de la puissance à l'acte; elle la soutient ensuite dans sa marche chancelante par une action insensible et continue; puis, quand la raison est arrivée au terme de sa carrière naturelle, que l'expérience de chaque jour nous montre être si limitée et si restreinte, la foi se présente pour recevoir ses hommages, prendre l'homme par la main, et le conduire à sa fin immortelle, suivant ces belles paroles de saint Augustin: « Le flambeau qui éclaire nos raisonnements s'allume » au foyer de la vérité infinie, où sa lueur nous re- » conduit pour nous livrer aux saints embrassements » de la foi qui nous fait achever le passage du temps » à l'éternité, des biens finis et caducs de ce monde » à la possession de Dieu même... (*). »

Partant de ces principes largement établis, l'abbé Gourdon trace à grands traits l'historique des mystères de la création, de la déchéance et de la réparation par Jésus-Christ, montre les traditions de tous les peuples d'accord avec nos croyances et les faits bibliques. Boulanger, Volney, Voltaire, nous affirmant eux-mêmes qu'il n'a existé aucun peuple qui n'ait eu le Dieu-Sauveur en expectative, et que le point du globe

(*) Saint Augustin, *Cité de Dieu,* p. 475.

où il était attendu, pouvait être appelé le pôle de l'espérance de toutes les nations (*).

Tirant la conséquence de ce qui précède : « si Jé-
» sus-Christ est Fils de Dieu, dit-il, l'Evangile est
» divin; si l'Evangile est divin, l'Eglise catholique est
» divine, sa parole n'est que la continuation, l'écho,
» le prolongement du Verbe de Dieu; toute intelli-
» gence raisonnable doit se soumettre par conséquent
» à son enseignement, ou confesser qu'elle est en ré-
» volte contre la vérité et son auteur. » Ces considérations élevées furent exposées avec une telle supériorité de talent, avec tant d'entraînement et d'éloquence, que ses savants amis, suspendus à ses lèvres, l'écoutaient avec une émotion toujours croissante et un intérêt indicible. Ils lui avouèrent naïvement qu'ils n'avaient aucune objection à faire, et que, dans tout le cours de leur vie, ils n'avaient rien lu, rien entendu qui les eût aussi pleinement satisfaits (**).

Cette semence de vie n'était pas tombée sur une terre ingrate; fécondée par le temps et la grâce, elle devait plus tard porter des fruits abondants. L'Eglise compte aujourd'hui, parmi ses enfants les plus fidèles, ces deux amis de l'abbé Gourdon; l'un et l'autre nous

(*) VOLTAIRE, *Additions à l'histoire générale*, p. 15, éd. de 1763. VOLNEY, *les Ruines*, p. 228. BOULANGER, *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, t. 2, ch. 5, p. 369.

(**) Tout ce qui précède est extrait des notes que l'un de ces hommes respectables a bien voulu nous fournir.

ont chargé de payer à sa mémoire le tribut de leurs regrets et d'une reconnaissance que rien ne pourra jamais affaiblir.

Une des infirmités de la nature humaine c'est d'être rarement complète; si l'esprit brille, abonde, le sentiment est froid, languissant; si, au contraire, le sentiment domine, déborde, l'intelligence manque de force, de suite ou d'élévation. L'abbé Gourdon était de ce petit nombre d'hommes qui vivent également par la tête et par le cœur. On remarqua, dans le cours de l'hiver de 1820, que chaque soir il restait à peine quelques instants dans un salon où tout était réuni pour le retenir, et disparaissait presque aussitôt, malgré toutes les instances qu'on pouvait lui faire.

La réserve, la discrétion dont il s'enveloppait dans ses excuses, une conduite si peu en harmonie avec ses habitudes accoutumées, firent soupçonner quelque mystère. Une fois excitée, la curiosité mit naturellement tout en œuvre pour l'approfondir. Après bien des recherches infructueuses, on découvrit enfin l'abbé Gourdon au cinquième étage, dans un misérable galetas, près d'un porteur d'eau à moitié paralysé et tout couvert d'ulcères. C'est là qu'il passait ses soirées dérobées à l'amitié, occupé à consoler ce malheureux, à panser ses plaies, élevant tour à tour son âme vers Dieu par de pieuses exhortations, ou lui rendant quelque gaîté par ses propos enjoués. La sœur de saint Vincent de Paul, la plus dévouée, n'eût pas été plus

prodigue de soins et d'affectueuse tendresse. *Il remuait sa couche de ses propres mains,* se dépouillait, pour le vêtir, avec si peu de réserve que souvent il manquait lui-même des objets les plus indispensables. Ainsi, le jeune grand vicaire de vingt-huit ans allait, dans la demeure du pauvre, oublier l'empressement dont il était l'objet dans le monde, y expier, en quelque sorte, ses succès.

Tandis que la ville de Nantes toute entière admirait tant de générosité, l'horizon s'assombrissait et présageait à l'abbé Gourdon des orages. Il n'entrait pas dans son caractère de rien faire pour les conjurer. Il méprisa la calomnie, il pardonna les offenses. La vérité ne tarda pas à se faire jour : plusieurs de ceux dont il avait eu à se plaindre se repentirent de l'avoir méconnu et lui en témoignèrent leurs regrets dans les termes les plus expressifs; ses amis savent que jamais il ne se montra plus grand, plus noble, plus désintéressé qu'à cette époque difficile de sa vie. Le public apprécia de sa part la délicatesse d'un silence qui ne pouvait lui être inspiré que par les motifs les plus généreux. Nous imiterons sa réserve : nous serions désavoué par l'abbé Gourdon si nous arrachions aujourd'hui le voile qu'il ne voulut jamais soulever; et cependant nous avons sous les yeux des lettres, de nombreux documents qui serviraient à mettre en relief le beau caractère qu'il déploya dans des circonstances aussi délicates : mais nous croyons que sa mémoire n'a pas besoin de ces nouveaux témoignages.

CHAPITRE II.

L'abbé Gourdon à la Chapelle-du-Genêt.

Rentré dans le diocèse d'Angers, l'abbé Gourdon sollicite avec instance de Mgr Montault l'humble cure de la Chapelle-du-Genêt, devenue vacante, pour s'y reposer des grandeurs et des applaudissements, et s'y ménager un asile inviolable contre leur retour.

Le vendredi de la Passion, 12 avril 1821, il arriva vers le soir dans sa paroisse, à pied, un bâton à la main, son bréviaire sous le bras; c'était mettre littéralement en pratique le conseil de l'Evangile. La population entière l'attendait depuis longtemps en habits de fête. A sa vue, la satisfaction universelle éclate en transports vraiment extraordinaires; on se précipite à

sa rencontre, on le presse, on l'entoure, on se félicite, on s'embrasse; un immense feu de joie s'improvise près de l'église. Remué jusqu'au fond de l'âme, l'abbé Gourdon monte à l'autel, remercie son troupeau avec effusion, se félicite de prendre possession de la charge pastorale, pour ainsi dire au pied de la croix, sous les auspices de saint Jean et de l'auguste Marie dont l'Eglise célébrait en ce jour les ineffables douleurs, assure ses paroissiens qu'il ne vient pas planter sa tente seulement pour quelques jours, mais vivre et mourir avec eux, se donner à eux, se consacrer tout entier à leur bonheur. Alors la joie devint de l'ivresse; chacun sentait qu'une ère nouvelle commençait. Souvent il y a dans les masses des pressentiments vagues, mystérieux, mais certains, que l'Ecriture appelle la voix de Dieu. Ceux qui agitaient les bons habitants de la Chapelle-du-Genêt étaient de ce nombre.

Le monde, qui ne voit ordinairement que les superficies, admirait surtout dans l'abbé Gourdon la grandeur de son talent, le charme indéfinissable de son commerce; et pourtant ces brillants dehors n'étaient que l'ombre des hautes qualités du prêtre : à la Chapelle-du-Genêt, le nouveau pasteur des âmes révéla toutes les vertus sacerdotales dont la nature et la grâce l'avaient doué si richement. Une piété sincère, élevée, lumineuse, pleine d'élan et de générosité, dévouée jusqu'à l'abnégation la plus absolue, en était à la fois la base et la source féconde.

« Les hommes, dit saint Grégoire de Naziance, ont » de la piété véritable des idées différentes; quel- » ques-uns la font consister dans un culte tout inté- » rieur, dont le secret ne se trahit pas par les œuvres, » germe éteint comme l'enfant qui, avant d'avoir vu le » jour, meurt dans le sein maternel; plusieurs croient » la posséder, lorsque, par une foule de louables pra- » tiques sans cesse renouvelées, ils entretiennent en » eux-mêmes un petit feu qui jette quelques étincelles » et quelques maigres flammes; d'autres la deman- » dent au recueillement, au silence, à la mortification » des sens, aux austérités corporelles; beaucoup s'i- » maginent qu'elle habite uniquement la solitude, les » antres sauvages, sous la haire et le cilice. Tous se » trompent à notre avis; ils prennent pour la piété ce » qui n'en est que l'accident ou la conséquence. La » piété véritable, c'est le rayonnement, la splendeur, » la flamme de la charité; elle est dans l'ordre spi- » rituel ce qu'est le soleil dans le monde physique. » L'astre du jour remplit la terre de ses splendeurs, » répand de toutes parts la chaleur, la fécondité; la » piété inonde les âmes des feux de l'amour, verse » sur tout ce qui l'entoure la lumière, la vie. Sem- » blable à Dieu, dont elle représente dans le temps » la fidèle image, elle est partout, à la ville, à la cam- » pagne, au désert, dans les assemblées populeuses, » dans les magnificences des palais, dans l'humilité » des chaumières, au milieu des sages et des savants,

» parmi les peuplades ignorantes et barbares; rien ne » l'arrête ou la rebute, ne la déconcerte ou l'enchaîne; » elle ne connaît ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, » ni le péril, ni les tourments, ni la mort; elle s'ac- » commode à tous les tempéraments, à tous les carac- » tères; ses manifestations sont multiples, diverses; » mais, quelles que soient les formes qu'elle revêt, » toujours agissante, toujours active, elle se dépouille, » elle se donne, elle se dévoue, elle se consume, elle » se *fait tout à tous avec l'apôtre pour les gagner tous* » *à Jésus-Christ* (*). »

Les saintes ardeurs de cette flamme divine avaient envahi depuis longtemps l'âme et le cœur de l'abbé Gourdon.

Les fonctions pastorales embrassent l'enfance, la douleur, la pauvreté, la faiblesse, l'éducation, la conscience; toutes vastes qu'elles soient, la charité du nouveau curé de la Chapelle-du-Genêt les augmentait, les dilatait encore; il se regardait comme le conseil et le guide, le soutien et l'ami, le serviteur et le père de tous les membres de cette grande famille que l'on nomme paroisse, dont la Providence venait de l'établir le pasteur. Travail, industrie, bien-être, les intérêts du temps et ceux de l'éternité, rien de ce qui pouvait contribuer au bonheur de ses enfants ne pouvait lui être indifférent; son infatigable prévoyance

(*) S. Grég. Naz. tr. p. 6 et 59.

s'étendait à tout. On pouvait lui appliquer avec vérité ces belles paroles de saint Paul : *Qui est faible sans que je sois faible avec lui, qui est tourmenté par la tentation ou l'épreuve, sans que mon cœur ne soit en proie à la crainte et à toutes les sollicitudes de la tendresse paternelle* (*).

La lettre suivante, écrite à une personne de sa paroisse, éloignée pour quelque temps de sa famille, nous le révèlera tout entier.

« Ma chère enfant,

» Ton père et ta mère se portent parfaitement
» comme tes frères et sœurs. Personne n'a été malade
» depuis que tu nous as quittés. Nous avons bien be-
» soin de santé, car ici, comme ailleurs, la misère
» ne manque pas. Heureusement, on fait toujours
» travailler à Cholet, et le blé n'a pas beaucoup aug-
» menté; il n'est qu'à 38 sous le boisseau.

» Louis, qui est revenu de l'armée, n'a point reçu
» d'ordre pour repartir; il travaille en attendant, et
» ne perd pas une minute. Louise est lingère et com-
» mence à bien faire dans son état. Nous n'avons pu
» lui trouver une maîtresse pour lui donner l'état de
» couturière. Ton beau-frère du... est toujours à son
» régiment, malgré toutes nos sollicitations pour lui
» obtenir un congé indéfini; ta sœur ne perd pas cou-

(*) 2e Cor. 11. 29.

» rage néanmoins, et fait ce qu'elle peut pour nourrir
» ses deux petites filles. Marcelline est charmante,
» Jeanne a encore besoin de quelques années pour
» être parfaite : sa tête est jeune plus que son âge.
» La famille A.... est désolée, le pauvre Jean va par-
» tir, à moins que nos pressantes démarches ne par-
» viennent à le conserver parmi nous, ce qui est peu
» probable. J'en ai le cœur nâvré, car il travaille su-
» périeurement et fait travailler ses frères. Son esti-
» mable père s'est beaucoup tourmenté. C'est à ce
» bon jeune homme que ses parents doivent de n'a-
» voir pas manqué de pain pendant cet hiver; ils vont
» perdre immensément. Il me vient quelquefois à
» l'idée de le faire remplacer. La chose n'est pas
» aisée. Je trouverais bien un homme, mais je n'ai
» point d'argent. Il est vrai, la bonne Mme d'A... m'a
» promis de me prêter 600 fr. que j'espère bien ne
» lui rendre jamais; elle y compte un peu, je pense.
» Prie Dieu qu'il me procure le reste...

» Perrine est rentrée à la maison. La gêne de ses
» père et mère, le peu de progrès qu'elle faisait dans
» son état, nous ont forcés à remettre à quelque temps
» la fin de son apprentissage. Nous nous y repren-
» drons quand le temps sera meilleur. J'ai mis la
» grande Caroline en condition à Beaupreau. On est
» fort content d'elle; il ne fallait que la dépayser pour
» la rendre raisonnable. Je suis parvenu à procurer à
» ton oncle Jean plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire.

» Sa position s'améliore; il a pu remettre 150 fr. à
» F... le jour de la Toussaint.

» On m'a fait beaucoup de compliments de Bap-
» tiste; il est toujours chez M... D...; il a grandi, et ne
» change point de caractère ni de conduite. Madame
» de..., qui l'aime extrêmement, veille sur lui avec
» soin. Il vient souvent nous voir pendant cette saison,
» ce qui fait grand plaisir à ta famille. J'ai lieu de
« croire qu'au printemps prochain, Alexandre entrera
» aussi à la B... ou plutôt chez M. de T...; je pense
» qu'il y sera parfaitement. J'aime mieux les voir bien
» placés que de leur faire continuer leur misérable
» état de tisserand... Ton cousin Henri a tiré au sort
» pour le recrutement. Heureusement pour lui, Jac-
» ques est censé soldat jusqu'au 1er janvier, et exempte
» son frère qui n'a pas bien choisi son numéro. On
» est sans inquiétude pour son avenir, puisque la loi
» le dispense. Nos essais de betteraves à sucre ont
» parfaitement réussi, j'en suis fier et joyeux; j'espère
» que ce sera plus tard une source de richesse pour
» nos bons métayers, comme le trèfle que j'ai eu tant
» de peine à introduire et qui fait merveille à pré-
» sent... J'ai eu bien peur tous ces temps-ci; nous
» sommes entourés de dyssenteries et de fièvres perni-
» cieuses; mais personne n'a été atteint à la Chapelle;
» il y a moins de malades que jamais. J'ai célébré une
» des messes de Noël pour demander au divin Enfant
» de continuer à nous préserver de ces divers fléaux...

» Je suis bien aise d'avoir l'occasion de te faire » mes souhaits de bonne année. Que Dieu te conserve » dans le désir de lui plaire en toutes choses; car tu » sais bien que le bonheur n'est point en cette vie. Si » nous portons avec le courage de la foi et de l'amour » le fardeau de notre triste existence, nous trouve- » rons dans la mort même, si amère aux âmes qui » ne pensent pas comme nous, une douceur inespé- » rée. Je voudrais t'inspirer une confiance sans bornes » dans la bonté de celui qui a dit : *Mes délices sont* » *d'habiter parmi vous.* Dans les temps qui suivent » le mystère de la naissance de Jésus-Christ, qui n'es- » pérerait pas, qui ne se réjouirait pas, à la pensée » des abaissements du Fils de l'Eternel, descendu » parmi nous pour partager nos douleurs et pour » nous les rendre à jamais précieuses? Pourquoi » nous inquiéter? pourquoi nous troubler? nos en- » nuis nous purifieront, nous détacheront de plus en » plus, si nous les offrons à notre Sauveur comme » une pénitence. Je ne sais, ma chère fille, quand » nous nous reverrons. Hélas! peut-être que cette an- » née sera la dernière pour quelques-uns de nos amis. » Ainsi, la véritable amitié, mon enfant, donne ses » rendez-vous dans le royaume céleste, où rien ne » change, où il n'y a ni larmes, ni soupirs, ni crainte, » ni souffrance. C'est là que je t'attendrai quand j'au- » rai fini ma course beaucoup plus avancée que la » tienne. »

Qui pourrait lire, sans être profondément ému, ces lignes qui rappellent d'une manière si touchante, dans leur simplicité, le portrait du bon pasteur tracé par Jésus-Christ lui-même? Telle fut la vie de tous les jours du curé de la Chapelle-du-Genêt.

Dès son arrivée dans sa paroisse, ses regards avaient été douloureusement frappés du teint hâve, terne, d'une partie assez considérable de la population qui portait, sur le visage, tous les signes de maladies héréditaires ou d'une santé depuis longtemps altérée. Il rechercha avec empressement les causes de cet état morbide. Les hommes de l'art les plus habiles, consultés par lui, s'accordèrent à les attribuer à la mauvaise qualité des eaux qui servaient à l'alimentation, aux rues du bourg remplies d'immondices, d'ornières et de cloaques qui répandaient dans l'air des miasmes délétères. L'abbé Gourdon ne se donna aucun repos jusqu'à ce qu'il eût extirpé le mal dans sa source. Sa bourse, celle de ses amis furent mises largement à contribution; le conseil général du département, le gouvernement lui-même, cédant à ses sollicitations incessantes, le secondèrent généreusement. La grande route, qui traverse la Chapelle, fut changée et macadamisée avec soin, le bourg assaini dans toutes ses parties; une fontaine fut construite qui réunissait à l'abondance toutes les conditions de salubrité désirables. Dans la satisfaction extrême qu'il en ressentait, il écrivait : « Enfin, Monsieur le marquis, nous avons

» trouvé, comme par miracle, des eaux délicieuses,
» sur la route du petit moulin. Vos conseils ne nous
» ont pas été inutiles. Je ne saurais vous exprimer
» toute la joie que j'éprouve; aidez-nous à remercier
» dignement la divine Providence. »

Une sollicitude si active, si intelligente, devait être couronnée par les résultats les plus satisfaisants : nous avons pu constater sur les registres de la commune qu'à partir de cette époque la mortalité diminua de deux cinquièmes.

Il était une autre cause de souffrance et de mort, la misère, qu'il désirait ardemment faire disparaître du milieu de son troupeau, ou du moins circonscrire dans les limites les plus étroites. *Il voyait dans les malheureux,* avec l'illustre cardinal de la Luzerne, *des chrétiens, des frères; et des chrétiens, des frères malheureux lui paraissaient un grand scandale, une violation des premiers préceptes de l'Evangile* (*).

Il est vrai, l'aumône, ce commandement de prédilection du Sauveur, soulage, console, adoucit la misère; mais, quelqu'étendue, quelque dévouée qu'elle soit, elle laisse le plus souvent subsister les misérables. Seule, elle est donc insuffisante, surtout dans nos sociétés modernes, où le partage indéfini de la propriété peut bien appeler un plus grand nombre d'individus à participer au bienfait d'une certaine ai-

(*) *OEuv. du card. de la Luzerne,* t. IV, p. 74.

sance, mais laisse à chacun peu de superflu, presque toujours, hélas! dévoré par un besoin égoïste de bien-être, par le luxe ou les mauvaises mœurs; tandis que l'industrie, toute païenne et sans entrailles, multiplie chaque jour, dans des proportions effrayantes, le nombre des prolétaires, et augmente la lèpre hideuse du paupérisme.

Sans doute, *il y aura toujours des pauvres parmi nous* (*). C'est la conséquence fatale du péché; le but de la fraternité chrétienne n'en est pas moins de diminuer leur nombre, et d'améliorer leur sort. L'Église fait-elle autre chose depuis dix-huit siècles? Saint Vincent de Paul et, au sein de notre Vendée, le vénérable père de Montfort, ne se contentaient pas, l'un de ramasser sur les marches de l'église Saint-Landry autant d'enfants abandonnés qu'il pouvait en nourrir, l'autre, de prodiguer ses soins affectueux à tous les malades délaissés qu'il pouvait visiter; non, ils fondaient les Enfants-Trouvés et ces deux grandes institutions, les plus magnifiques, peut-être, qui existent dans notre patrie, les sœurs de la Charité et les filles de la Sagesse.

L'abbé Gourdon n'avait pas reçu du ciel une mission aussi sublime; il le savait, ce qui ne l'empêchait pas de sentir l'aiguillon de la charité et de brûler du

(*) *Semper pauperes habetis vobiscum,* saint Matth. 26. 11. saint Jean. 12. 8.

désir d'imiter ces deux saints prêtres, autant qu'il était en lui, dans l'humble paroisse où venait de le conduire la Providence. La majeure partie de la population du bourg se composait de tisserands; il entreprit d'associer entre eux les plus indigents, persuadé, avec raison, que les efforts communs auraient, pour faire disparaître leur misère, une puissance bien supérieure à ceux du travail individuel. Lui-même s'employait à conclure des marchés avec des négociants de Nantes et de Cholet qui leur fournissaient les matières premières, et les reprenaient ensuite, lorsqu'elles étaient fabriquées, à des conditions arrêtées d'avance. Le succès dépassa ses espérances. Tous les autres états furent, de sa part, l'objet d'une sollicitude aussi éclairée. Un grand nombre de familles de la Chapelle-du-Genêt, actuellement dans une honnête aisance, nous ont avoué, avec l'accent de la plus vive gratitude, qu'elles devaient leur petite fortune et leur bonheur présent à ce charitable pasteur.

Les habitants des fermes, qu'il aimait avec une tendresse de cœur particulière, n'étaient pas plus étrangers que ceux du bourg à ses soins intelligents. Nous l'avons vu étudier des livres d'agriculture, de volumineux traités sur l'amélioration des races d'animaux domestiques, sur les épizooties qui pouvaient les atteindre, sur les moyens les plus efficaces pour les prévenir, ou en paralyser les funestes effets. Tous ceux qui l'ont connu savent que rien n'était plus anti-

pathique à son caractère et à ses goûts que ce genre de travail; mais qui pouvait l'arrêter lorsqu'il s'agissait d'être utile à ses paroissiens? Les trappistes essayaient de naturaliser, dans notre pays, les prairies artificielles de trèfle, et la culture des betteraves à sucre. Il comprit tout le prix du bienfait que devraient à ces bons religieux nos campagnes dont la première richesse consiste à élever et à engraisser le bétail. La routine s'opposait à un progrès si important; il donne l'exemple et fait ensemencer son petit domaine en trèfle et en betteraves. Quelques années s'écoulent, on l'imite à l'envi, et notre agriculture avait fait un pas immense. L'étendue de chaque ferme de sa paroisse, la nature et la qualité du terroir qui la composait, le genre de culture qui lui était propre, le nombre de bêtes à laine ou à cornes qu'elle pouvait nourrir, les améliorations dont elle était susceptible, lui étaient parfaitement connus, ainsi que les cours variables des marchés et les prix divers des céréales. Souvent il se rendait dans les métairies, visitait lui-même les étables, les terres en labour ou en jachère, causait longuement avec les fermiers de tout ce qui pouvait les intéresser, stimulait celui-ci, encourageait celui-là, aidait l'un, plaidait la cause de l'autre auprès du propriétaire de sa ferme, donnait à tous des conseils utiles. Aussi, la classe si laborieuse et si noble des métayers avait-elle en lui une confiance sans bornes. Ils venaient en grand nombre le consulter,

lui faire part de leurs projets, lui rendre compte de leurs achats, de leurs ventes, se réjouir avec lui de leurs succès, ou se consoler de leurs pertes.

Un soir, le curé de la Chapelle-du-Genêt se promenait avec un député fort connu, quelques dames et plusieurs personnages de distinction. Un de ces paysans qui revenait de la foire de Montrevault vint à passer; intimidé d'abord, il continue sa route sans s'arrêter, mais, retournant tout à coup sur ses pas, comme poussé par un remords irrésistible : « Monsieur » le curé, dit-il, je vous demande bien pardon, je » n'avais pas osé vous parler de la vente des bœufs. » Quelle bonne journée nous avons faite! » puis il entre dans les détails les plus prolixes. L'abbé Gourdon écoutait, répondait, interrogeait avec une bonté incomparable, à la grande stupéfaction de la société choisie qui l'entourait, et qui, peut-être, n'avait jamais si bien compris tous les trésors de paternité que renferme l'âme du prêtre, lorsque, se dépouillant de sa vie propre, il s'identifie avec celle de son troupeau ou plutôt de ses enfants, et ne fait plus, pour ainsi dire, qu'une seule et même chose avec eux; réalisant dans le temps, autant qu'il est donné à la nature humaine, cette belle prière du Sauveur : *Père saint, faites qu'ils soient un comme nous sommes un* (*).

Cette admirable unité, fruit de l'amour divin, exis-

(*) Saint Jean, 17. 21.

tait dans sa plénitude à la Chapelle-du-Genêt. A toutes les heures du jour et de la nuit, le temps, la fortune, la vie entière du pasteur appartenaient à ses ouailles; il était, à la lettre, le serviteur des serviteurs de Dieu. Secrétaire universel, il tenait les registres de l'état-civil et ceux de la fabrique et rédigeait toutes les correspondances privées. Dépositaire des confidences de tous, son cœur avait des sympathies pour toutes les tristesses, et ses lèvres des consolations pour toutes les douleurs. Les petits trouvaient en lui un avocat zélé auprès des autorités ou des grands, les débiteurs auprès de leurs créanciers, les pauvres auprès des riches. Il est inouï qu'il ait jamais refusé un service. Sa douce influence apaisait les différends, les querelles, et réalisait le vœu ardent de saint Paul qu'il ne s'élevât, parmi les enfants de Dieu, aucune contestation qui ne pût être éteinte à l'instant par la pacifique autorité du prêtre.

Anticipant sur l'ingénieuse et bienfaisante création des caisses d'épargne, il recevait les économies des ouvriers, des domestiques et les plaçait en mains sûres qui savaient les faire fructifier. Au moment de la conscription, son presbytère devenait, chaque année, une sorte de maison de banque, où les familles déposaient, dans une bourse commune, l'argent qui provenait des longs et pénibles sacrifices qu'elles s'étaient imposés pour racheter les jeunes conscrits trahis par le sort. L'abbé Gourdon n'environnait d'aucune

précaution ce dépôt précieux. Onze cents francs lui sont volés. Son unique préoccupation fut de savoir si le coupable n'était pas un de ses paroissiens; il ne tarda pas à acquérir la conviction du contraire. Dès lors, il est le premier à plaisanter sur ce qu'il appelle sa mésaventure, il veut supporter seul cette perte énorme. L'abbé Gourdon n'avait rien en propre; tout le monde le savait; les malheureux devaient donc être les premières victimes. Il ne pouvait en être ainsi dans notre généreuse Vendée. A peine cet événement est-il connu du public, qu'une noble émulation, qui honore à la fois le curé de la Chapelle-du-Genêt et notre pays, éclate de toutes parts. Chacun veut contribuer à faire disparaître les conséquences de cet événement déplorable. Il s'agissait d'une bonne œuvre; la famille de Civrac ne devait naturellement être prévenue par personne. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, et la somme entière avait été réintégrée dans la caisse des jeunes conscrits. Les indigents purent sécher leurs larmes.

L'abbé Gourdon était pour tous ceux qui souffraient comme *un canal de bénédiction* (*) qui versait ses eaux abondantes sur les terres arides ou desséchées. Il avait des ressources merveilleuses pour les empêcher de se tarir.

Une mère de famille désolée vint se jeter à ses

(*) *Aquaductus benedictionis,* S. Bernard.

pieds; encore quelques heures, tout son mobilier va être saisi et vendu à l'encan; elle devait huit cents francs.

L'abbé Gourdon partait pour aller sollicier quelques délais, lorsque se présentent à la cure M. le duc et Mme la duchesse de Lorge. Il leur raconte avec une vive émotion la scène déchirante dont il vient d'être le témoin. L'excellente duchesse se contenta de regarder son mari et de dire : *Mon ami, c'est notre affaire;* paroles incomparables dont la charité chrétienne a seule le secret. Délivrée de ses cruels soucis, la pauvre famille, naguère si agitée, n'avait qu'à remercier Dieu et à solliciter par ses prières de doubles bénédictions.

L'homme de bien, suivant la belle expression de Tacite (*), *imprime le cachet de la vertu sur toutes ses œuvres.* Tout, dans l'abbé Gourdon, jusqu'à ses plaisanteries les plus enjouées, révélait le pasteur des âmes et semblait plaider la cause des malheureux. Dans le monde, dans sa correspondance, au milieu d'une gaîté intarissable, il ne laissait jamais échapper l'occasion de glisser une vérité utile; il avait surtout l'art de disposer les cœurs à la miséricorde.

La comtesse de Sesmaisons, dans une de ses lettres qui ont tout le charme de celles de madame de Sévigné, lui parlait de l'éclat de ses diamants. L'abbé

(*) *Vie d'Agricola.*

Gourdon lui répond, avec autant de tact que de délicatesse, et profite de cet incident pour mettre en regard des jets de lumière de son étincelante parure, les membres vivants de Jésus-Christ qui ont à peine quelques haillons pour se dérober aux injures de la saison. « Mon cher pasteur, lui réplique sa spirituelle
» amie, si j'avais le bonheur d'être votre voisine, vos
» pauvres ne s'en trouveraient peut-être pas trop mal,
» parce que vous ne seriez pas homme à me les
» laisser oublier, ni moi femme à ne pas vous écouter.
» A propos de cela, je vous dois cinquante francs. Je
» vous vois d'ici rejetant la peau de votre front en
» arrière : Cinquante francs, Madame! Mon Dieu oui,
» cinquante francs; vous rappelez-vous votre petit
» sermon sur mes breloques et leurs jets de lumière?
» J'ai toujours trouvé très bien qu'un prêtre profitât
» de son accès dans le monde pour dire un petit mot
» de vérité, en passant. C'est le moyen de sanctifier la
» petite mondanité, à laquelle il est toujours obligé,
» plus ou moins. Je dois dire que je vous ai vu, sous
» ce rapport, et fort souvent, tout ce que vous de-
» viez être, et avec la façon convenable, c'est-à-dire,
» la gaîté et la plaisanterie; car la vérité se fait mieux
» entendre quand elle rit, parce que l'on ne s'en défie
» point; au lieu que lorsqu'elle gronde, on se bouche
» les oreilles et l'on s'enfuit. Vous me l'avez donc fait
» entendre au sujet de mes breloques. Elles ne sont
» pas considérables, et je ne porte guère que celles

» que l'on me donne. La seule que je me sois donnée
» est fausse et vaut cinquante francs. J'ai donc promis,
» à part moi, de vous en donner le prix tous les ans
» pour vos pauvres, n'importe où vous serez, et où
» ils seront par conséquent. »

Ici on ne sait lequel on doit le plus admirer ou du prêtre ou de la grande dame. Jésus-Christ avait un amour de prédilection pour les infirmes. *Il passait en faisant le bien, guérissant toute espèce d'infirmités* (*). Le curé de la Chapelle-du-Genêt marchait sur les traces de son divin maître, les pauvres malades avaient des droits particuliers à sa charité la plus dévouée. Bien jeune encore, nous accompagnions le directeur de l'école secondaire de médecine de...., intimement lié, depuis longtemps, avec l'abbé Gourdon. Il vint sur la route à notre rencontre. Après les premiers épanchements de l'amitié, qui avaient dans sa bouche quelque chose de si vrai, il nous introduisit à la cure, où s'offrit à nos regards le spectacle le plus touchant : Le presbytère était rempli de malades de tout âge, de tout sexe; il les présente l'un après l'autre à son ami, expliquant les maladies et les souffrances de chacun, avec un détail, une précision, une sensibilité, une tendresse de mère; lui-même écrivait les ordonnances médicales propres à les soulager ou à les guérir. Cette visite dura trois heures. Heureux le peuple qui a reçu

(*) Matth. 4. 25

de Dieu un pareil pasteur! L'abbé Gourdon voulant faire le portrait d'un saint prêtre, s'est peint lui-même, trait pour trait, dans ces paroles caractéristiques : « Il avait reçu du ciel un cœur vaste comme » les misères des hommes, une force d'âme capable » de tout faire pour les soulager. Il semblait que le » souvenir de ses premières années, pendant lesquelles il n'avait vu que des pauvres, les lui eût » fait adopter pour la portion favorite du troupeau » de Jésus-Christ. Emu de bonne heure par le spec- » tacle de l'indigence, il avait gardé cette impression » profonde qui donnait à son visage une teinte de » tristesse paisible qu'il conserva toujours (*). »

Jusqu'ici nous avons étudié le curé de la Chapelle-du-Genêt dans la partie la moins importante de son ministère, dans ses rapports avec les exigences ou les infirmités de la vie présente, et nous l'avons aimé, admiré. Cependant ce n'est pas là le véritable théâtre de sa gloire. *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole descendue d'en haut.* A la fois esprit et matière, corps et âme, le plus impérieux besoin de son être est la vérité. Sorti des mains de son Créateur tout resplendissant des perfections de la sainte Trinité, dont il portait en lui-même l'indélébile empreinte, la vérité lui fut donnée comme un aliment divin dont son intelligence immortelle devait

(*) L'abbé Gourdon, *Panég. de saint Vincent de Paul.*

se nourrir dans le temps et dans l'éternité, sans se rassasier jamais. Avec le péché, crime de sa volonté libre, vinrent les ténèbres et l'ignorance; la vérité ne lui apparut plus qu'enveloppée de nuages et d'ombres épaisses. En vain il se consume en efforts; impuissant à la reconquérir avec les forces qui lui restent, *il s'enfonce,* dit le prophète, *dans la nuit et la mort, qu'il a faites* (*). Dieu prend en pitié sa créature; le Fils du Très-Haut descend jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui. *Il revêt la forme d'esclave* (**) pour nous faire recouvrer la réalité d'enfants de Dieu. La vérité, sortie du paradis terrestre, obscurcie, mutilée, conservée par les patriarches et les âmes pures, comme une espérance, défigurée ou diminuée (***) dans les traditions des peuples, augmentée, agrandie, mais cachée sous des figures et des symboles dans la loi de Moïse, nous est rendue par le Verbe éternel dans tout son éclat. Désormais, l'homme pourra la contempler avec assurance, la saisir, la pénétrer, l'aimer, rétablir en lui-même, à l'aide de ses splendeurs, l'image et la ressemblance de la Divinité, non pas en se reposant sur la raison seule, elle est trop débile pour en porter le fardeau, mais appuyé sur les sacrements, l'enseignement de l'Eglise et la grâce; la grâce, fruit gratuit des mérites

(*) Psau. 9. 15.

(**) Saint Pierre, 1. 2. 4. Saint Paul. Philiph. 2. 7.

(***) Psau. 11. 1.

du Rédempteur, contrepoids divin apporté dans la balance de notre libre arbitre, pour rompre l'inclination que nous avons au mal, et rétablir en nous la rectitude et la liberté du bien. Instrument journalier de la grâce, ministre des sacrements, interprète de la vérité, dépositaire de la science (*), le prêtre est la création la plus étonnante de la loi nouvelle; c'est plus qu'un ange, c'est Jésus-Christ vivant au milieu des hommes ses frères, portant leurs langueurs, leurs infirmités, médecin charitable de toutes leurs blessures, médiateur perpétuel entr'eux et son père, dont les mains ne s'ouvrent que pour bénir, les lèvres que pour prononcer des paroles de vie, le cœur que pour verser des torrents de mansuétude et d'amour.

Le curé de la Chapelle-du-Genêt était profondément pénétré de la grandeur et de l'étendue de ces fonctions sublimes de la charge pastorale qui imposent à ceux qui en sont honorés des devoirs aussi nombreux que redoutables. *Le zèle du salut des âmes le consumait* (**). A peine arrivé dans sa paroisse, il avait, suivant le conseil de saint Paul, fait une étude approfondie de son troupeau. Il n'était pas une de ses ouailles dont il ne connût le nom et les antécédents, la famille et le caractère, les inclinations, les penchants et jusqu'à ces nuances délicates et mystérieuses qui

(*) Mala. 27. Matth. 15. 8. 1re Corinth. 14. 21. Heb. 15. 15.
(**) Ps. 68. 10. num. 25.

échappent si facilement à un œil peu exercé. Cette science, acquise par de patientes investigations, lui servait à varier la manière de les conduire à Dieu, suivant leurs besoins et leur tempérament. « Sa sol-» licitude de pasteur, pour parler le langage de saint » Augustin, enfantait les uns avec effort, compatissait » à la faiblesse des autres, avait soin d'édifier ceux-ci, » craignait de blesser ceux-là; s'abaissait vers les uns, » s'élevait vers les autres; douce pour le plus grand » nombre, elle était forcée de montrer un visage plus » sévère à quelques-uns; ne faisant acception de per-» sonne, elle avait pour tous des entrailles maternel-» les; semblable à l'oiseau, elle couvrait de ses plumes » les plus molles ses tendres poussins; elle appelait » d'une voix, contractée par la tendresse, ceux qui se » montraient rebelles, les pressant tous sous ses ailes » caressantes (*); mais sa prédilection était pour l'en-» fance. »

On observe généralement dans les enfants, nés au sein du catholicisme, une disposition si remarquable à s'approcher des ministres de la religion, qu'on ne

(*) *Ipsa sollicitudo pastoralis alios parturit, cum aliis infirmatur; alios curat ædificare, alios contremescit offendere; ad alios se inclinat, ad alios se erigit, aliis blanda, aliis severa; nulli inimica, omnibus mater.... Sicut avis languidulis plumis teneros fœtus operit, et susuriantes pullos, contractâ voce advocat, sub blandis alis congregans.*

Saint Aug. de catech. Rud. ch. 15, n° 23.

peut l'attribuer qu'à la grâce du baptême; ils ont une sorte d'instinct qui naît de leur pureté, et qui les porte, sans qu'ils s'en rendent compte, vers ceux qui seront un jour chargés de conserver en eux la fleur de l'innocence, trop prompte, hélas! à se flétrir. Partout les prêtres sont accueillis par le sourire de cet âge intéressant, qui dépose près d'eux sa timidité naturelle. Il semble que l'invitation sortie d'une bouche divine: *Laissez les petits enfants s'approcher de moi*, les attire encore, après tant de siècles, vers ceux qui doivent représenter le Sauveur.

Les enfants avaient pour M. Gourdon un charme inexprimable; il était pour eux d'une extrême indulgence. Il aimait leur langage naïf, leurs réponses pleines de candeur; il se plaisait à les faire parler; il s'identifiait à leurs joies si fragiles, à leurs chagrins sitôt oubliés (*); il les caressait avec un ineffable plaisir, observant avec soin leurs impressions fugitives et leurs passions naissantes. Il avait coutume de dire, qu'on n'apprend jamais mieux à connaître l'avenir de l'homme qu'en l'étudiant dans les bras de sa mère et sur les genoux de sa nourrice. Il voulait, avec saint Jérôme (**), que l'éducation première de l'enfant fût ferme, sévère, chrétienne, que l'on combattît, dès son plus jeune âge, ses dispositions mauvaises, et qu'on l'inclinât à la

(*) L'abbé Gourdon, *Oraison funèbre* de Mgr Montault.
(**) Saint Jérôme, *Litt. à læta*.

vertu par tous les moyens imaginables. Sans cesse sa voix reprenait, avec énergie, les parents trop nombreux qui élèvent leurs enfants avec une insouciance et une mollesse déplorables. Oubliant que ceux-ci ont une âme, *ils les parent comme des idoles, les immolent à leur orgueil égoïste, et leur font sucer avec le lait la vanité et tous les vices* (*).

De bonnes écoles lui paraissaient doublement précieuses, et pour initier l'enfance aux sciences élémentaires, et pour rectifier ce qu'avait pu avoir de défectueux l'éducation domestique. Les fonctions des instituteurs étaient à ses yeux une sorte de sacerdoce, et non un métier ordinaire; il eût désiré, avec Platon, qu'elles n'eussent été confiées qu'aux hommes les *plus pieux, les plus purs*, *dont la vie entière eût rendu une harmonie parfaite, non avec une lyre, mais par l'ensemble de leurs vertus* (**). L'une de ses plus grandes consolations était d'avoir à la Chapelle-du-Genêt un maître et une maîtresse d'école dignes de toute sa confiance. Par ses soins, les bâtiments employés aux écoles furent restaurés, en grande partie à ses frais, et appropriés à leur destination. Elles étaient de sa part l'objet d'une vigilance continuelle; deux fois par semaine il les visitait, se faisait rendre compte de la conduite et des succès de chacun, et distribuait lui-

(*) Saint Jérôme, *Litt. à læta.*

(**) Platon; Laches.

même les éloges et le blâme, les punitions et les récompenses. Il avait pris des mesures efficaces pour que les enfants les plus pauvres n'en fussent pas exclus. Aucun sacrifice ne lui coûtait pour atteindre un but auquel il attachait le plus grand prix. L'école lui semblait le vestibule de l'Eglise et la préparation naturelle au catéchisme qu'il faisait régulièrement le dimanche et le jeudi. Tous s'y rendaient, avec empressement, dès l'âge de huit ans. Il les accueillait avec une bonté et une tendresse de mère et de nourrice; et, convaincu que ces jeunes cœurs, semblables à une cire molle, reçoivent avec une égale facilité toutes sortes d'impressions, il s'efforçait d'y graver les premiers traits de l'homme nouveau, dont il leur offrait le modèle dans l'enfant Jésus, soumis et obéissant à ses parents, et croissant chaque jour en grâce et en sagesse. Ses paroles n'avaient rien pour eux de sévère; il savait tempérer par des rires l'austérité de ses leçons, et éveiller leur curiosité par des histoires intéressantes. Plusieurs nous ont assuré qu'ils n'avaient pu s'empêcher de fondre en larmes lorsqu'il leur avait fallu quitter ces catéchismes qui étaient pour eux des moments de bonheur. Les personnes plus âgées, qui s'y pressaient en foule, y trouvaient une instruction aussi solide que nécessaire, heureuses d'apprendre de nouveau ces vérités élémentaires de notre religion qu'elles n'avaient saisies qu'imparfaitement et à la hâte, dans leur jeune âge, ou que les malheurs des temps

avaient à moitié effacées de leur mémoire. Si l'école était une introduction au catéchisme, les catéchismes étaient une introduction aux prônes et aux instructions diverses.

Il y a dans l'homme, et par suite dans l'humanité, trois choses principales : le corps, l'âme, la grâce. De là trois vies; la vie selon le corps et les sens, la vie selon l'intelligence et la raison naturelle, qui commence sur la terre et se consomme dans le ciel. L'homme de la chair, plongé tout entier dans les choses sensuelles, ne conçoit rien au-dessus du corps et de ce qui flatte ses grossiers appétits, tout ce qui est intellectuel, science, poésie, beautés morales, lui est folie (*). L'homme de la raison, plongé tout entier dans la nature, ne conçoit rien au-dessus des idées naturelles de la raison humaine; tout ce qui est surnaturel, divin, la révélation et ses dogmes lui est folie. Pour s'élever à l'ordre intellectuel, l'homme animal est obligé de mourir en quelque sorte à soi-même, afin d'entrer dans une nouvelle existence. Pour atteindre à l'ordre surnaturel, à l'ordre de la grâce et de la foi, l'homme de la nature est contraint de mourir en quelque sorte à soi-même, pour pénétrer dans un monde nouveau qu'il n'avait pas même soupçonné. L'homme de la chair, en devenant l'homme de la raison, ne cesse pas d'être homme; au contraire, il agrandit

(*) Saint Paul. 1re Corinth. 9. 16.

son être, double sa puissance; l'homme de la raison, en devenant l'homme de la foi, ne cesse pas d'être l'homme de la raison humaine, mais il devient de plus l'homme de la raison divine; il verra de plus haut, de plus loin.

Or, combattre la vie animale ou purement raisonnable, conduire l'homme des sens à l'intelligence, de l'intelligence à la foi, du naturel au surnaturel, lui révéler les mystères du Verbe éternel, les devoirs qu'ils lui imposent, et les magnifiques destinées qui l'attendent; lui apprendre à se soumettre à son créateur et à obéir à ses lois; en un mot, instruire au nom de Dieu, édifier pour Dieu, telle est la noble mission de toute prédication catholique. Elle n'en a et ne peut en avoir d'autre sans se rapetisser à l'instant, sans se dégrader et s'avilir. Jamais le curé de la Chapelle-du-Genêt ne l'avait comprise autrement. L'Évangile qu'il prêchait était celui de Jésus-Christ qui illumine les âmes, attire et adoucit les cœurs, pardonne à la faiblesse en faveur du repentir, fait haïr le vice et aimer la vertu. Placé sur un terrain peu en harmonie avec ses habitudes, l'orateur des Missions étrangères qui avait rempli, avec applaudissements, les principales chaires de la capitale, savait se faire petit avec les petits. Saint Augustin n'a peut-être jamais été plus admirable que dans son explication du *Pater* et du *Symbole* aux pauvres pêcheurs d'Hippone. A son exemple, l'abbé Gourdon s'appliquait, s'étudiait à se mettre à la por-

tée de son nouvel auditoire. Mais à quoi servirait au prédicateur d'être compris s'il n'était profondément ému? Il laisserait ses auditeurs froids quoiqu'il pût flatter agréablement leurs oreilles; il n'est que le langage du cœur qui convertisse. Le curé de la Chapelle-du-Genêt le possédait au suprême degré, il était si vivement pénétré lui-même des vérités qu'il annonçait à son troupeau, qu'on l'a vu plusieurs fois verser des larmes.

L'aimable et ingénieuse comtesse de Sesmaisons lui écrivait à ce sujet, le 7 avril 1822 : « Mon cher pas-
» teur, vous voilà tout-à-fait curé de campagne comme
» je les veux, comme je les aime, se mettant à la portée
» des esprits simples et rustiques. Je suis donc enchan-
» tée que vous *aspiriez à descendre*, suivant l'expression
» de Corneille. Ne descend pas qui veut; n'est pas sim-
» ple qui veut.... Unir la simplicité à la majesté de la
» parole de Dieu me semble une merveille. Les paysans
» ont plus de tact qu'on ne pense, et il y a je ne sais
» quoi dans toutes les âmes, qui avertit que toute idée
» morale et religieuse émane de la divinité, et doit être
» rendue, par conséquent, avec une noblesse parti-
» culière. J'ai vu des gens de campagne critiquer très
» judicieusement leur curé; un parler ignoble, un
» geste peu convenable, une contenance peu grave,
» tout cela les choque, et les gens du monde n'ont
» souvent rien à leur apprendre là-dessus. C'est donc
» une véritable et sainte étude, et qui vous donnera

» bien du travail, que vous avez entreprise, mon cher
» pasteur; je vous en félicite de tout mon cœur, et je
» ne doute pas que vous ne réussissiez parfaitement,
» puisque vous n'agissez que par amour pur de Dieu...

» Mais venons-en à vos larmes, elles sont délicieu-
» ses; je ne voudrais pas, toutefois, qu'elles vinssent
» trop souvent. Ce n'est pas pour vous empêcher de
» pleurer en chaire que je vous dis cela; au contraire,
» j'aime beaucoup un prédicateur qui sent assez ce
» qu'il dit pour s'attendrir; je désire seulement qu'il
» se rende maître de cet attendrissement; autrement
» c'est une faiblesse, et l'homme de Dieu ne doit en
» avoir d'aucun genre. J'en suis fâchée, cher pasteur;
» mais il faut qu'habituellement vous ravaliez vos lar-
» mes; il faut qu'on les sente et qu'on ne les voie pas;
» bien moins encore faut-il que vous ne veniez à crier,
» comme vous me dites que vous avez fait dernière-
» ment en descendant de chaire. Je sais bien que c'est
» une chose difficile que de modérer et de maîtriser
» les mouvements de son cœur, mais vous n'êtes pas
» ici-bas en votre qualité de prêtre, pour faire seule-
» ment ce qu'il y a de plus facile. Au premier aperçu,
» vous allez croire que je vous dis là une rudesse, une
» ineptie, peut-être. Peut-on trop pleurer, direz-vous,
» pour l'amour de Dieu? Non, sans doute; mais c'est
» dans son oratoire, tout seul, qu'il faut pleurer tout-
» à-fait, il faut se contenir en public. Réfléchissez bien,
» je crois que j'ai raison.

» Au surplus, je vois que vous convertissez, en
» même temps que vous attendrissez, puisque pour
» un peu on coucherait dans votre église après vous
» avoir entendu, et que le lendemain vous ne pouvez
» plus sortir de votre confessionnal. Mais je suis en peine
» de savoir quelles sont ces fautes, qui font sangloter
» vos bons paroissiens, et que les gens du monde,
» dites-vous, ne songent même pas à se reprocher. »

On était alors en carême, Mme de Sesmaisons fait ici allusion aux instructions que, pendant la sainte quarantaine, il prêchait chaque soir; instructions qui ravissaient les habitants de la Chapelle-du-Genêt, et produisaient parmi eux les fruits les plus abondants. On s'y portait avec un tel empressement, qu'il ne restait dans chaque ferme que les gens les plus indispensables, et encore s'élevait-il souvent, entre eux, de graves contestations à qui ne resterait pas. Son talent, sa sensibilité, la clarté et le charme de sa parole, contribuaient à lui donner cet entraînement irrésistible qu'il exerçait sur ceux qui l'écoutaient; là n'était pas tout le secret de sa puissance; on le trouvait dans la nature même de ses prédications. En effet, il ne se contentait pas de parler sur des sujets de morale, sans suite, sans enchaînement; c'était l'ensemble même de la religion avec ses mystères et ses dogmes, et les devoirs qui en découlent, qu'il présentait pour aliment à la sainte avidité de son peuple.

Convaincu, nous écrit un des témoins de sa vie

entière, que jamais la religion n'apparaît plus belle et plus majestueuse que lorsqu'elle est présentée dans son ensemble historique, il remontait à son origine, scrutait son dogme de la déchéance, souriait avec elle à la promesse du Rédempteur, la suivait à travers les siècles, interrogeait les patriarches ses premiers pontifes, la montrait conservée dans l'arche à l'époque du déluge, assistait au sacrifice de Noé, à la dispersion de la race humaine après l'orgueilleuse tentative de Babel, s'attachait aux pas d'Abraham, racontait les épreuves du peuple choisi, sa délivrance par Moïse, ses marches dans le désert, la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, entrait dans la terre promise à la suite des enfants de Jacob, y devenait l'écho fidèle des prophètes annonçant Jésus-Christ des milliers d'années avant sa naissance, y saisissait toutes les figures, tous les symboles qui ont trait au Messie, l'adorait à Bethléem avec les bergers, les rois Mages et les anges, devenait le disciple assidu du Sauveur pendant sa vie mortelle, le suivant avec amour sur les montagnes et sur les lacs, dans les villes et dans les déserts de la Judée, recueillant tous ses enseignements et toutes ses paroles, racontant ses bienfaits et ses miracles, apprenant de lui à connaître son Père céleste, à le prier, à l'honorer en esprit et en vérité; puis, sur les traces de saint Jean, de l'auguste Marie et des saintes femmes, il l'accompagnait douloureusement dans sa passion du jardin de Gethsé-

mani jusqu'au Golgotha, où la justice et la miséricorde se donnèrent sur l'arbre de la croix le baiser de paix éternel; assistait, le cœur plein de joie et d'espérance, à sa résurrection, à son ascension glorieuse, recevait de ses mains divines les sept sacrements, expliquait la notion catholique de nos plus grands mystères, saluait l'Eglise naissante au sortir du cénacle, devenait l'historien pathétique de ses combats et de ses victoires, de ses persécutions et de ses triomphes; et, lorsque l'œuvre de Dieu a été consommée, que le dernier jugement a été prononcé sur les vivants et sur les morts, il montrait l'armée innombrable des élus, pressée sous l'étendard de l'Agneau, entonnant, sur les débris du monde et du temps, l'hymne des joies immortelles.

Ces grandes vérités, présentées avec une lucidité parfaite, mises, à force de netteté et de comparaisons saisissantes, à la portée des intelligences les moins exercées, remplissaient son peuple d'un saint enthousiasme, et agrandissant ses idées, l'élevaient au-dessus de lui-même. Un homme d'esprit, d'une science aussi étendue que variée, qui, pendant un carême, vint voir l'abbé Gourdon, et eut occasion d'assister à quelques-unes de ses instructions, en demeura si frappé, que, naguère encore, il en parlait, après plus de vingt ans, avec l'accent de l'admiration la plus vive. Lorsque le curé de la Chapelle-du-Genêt, descendant de ces hauteurs, expliquait à ses ouailles les lois morales qui sont la conséquence rigoureuse de nos dogmes sacrés,

les devoirs journaliers qui en résultent pour nous, la grandeur de l'outrage fait par le péché à un Dieu qui nous a tant aimés, la malice, l'ingratitude immense qu'il renferme, leur foi, développée par un enseignement aussi magnifique que lumineux, saisissait toute la vérité de ses paroles, et, agissant puissamment sur les sentiments de leurs cœurs, ils ne pouvaient plus goûter de repos avant d'avoir expié, par les larmes du repentir, leurs moindres fautes, et de s'être réconciliés avec leur Dieu dans le sacrement de pénitence. L'abbé Gourdon achevait au confessionnal ce qu'il avait si admirablement commencé dans la chaire. Le propre des vices de l'âme n'est pas seulement de la rendre coupable, mais de la laisser ensuite moins sensible à l'idée du mal, d'affaiblir le sens moral.

Sans doute, sous l'impression de phrases éloquentes, la conscience se soulève et pousse un cri; mais, le charme passé, l'âme retombe bientôt dans ses langueurs, frappée d'atonie. Le péché, avec le temps, s'établit en elle comme un mauvais hôte; il l'engourdit, il l'obsède, il s'y creuse des repaires profonds où il se tient caché, et d'où il exhale une vapeur léthargique et délétère, à laquelle peu à peu l'âme s'abandonne. Elle ne peut plus se voir elle-même distinctement dans le miroir de la conscience, terni par sa propre haleine; tout est brouillé, tout est confus; les contours du bien et du mal sont d'autant moins nets, que l'orgueil déploie toutes ses ressources pour jeter

sur nos actes, les moins acceptables, le voile trompeur de l'excuse. La confession brise ce voile, et arrache l'homme à sa torpeur par des aveux pénibles et humiliants. Le confesseur, organe immédiat de ces communications, sait les rendre utiles au pénitent par des conseils, par des avis, par des encouragements et par des grâces qu'on ne trouverait nulle part aussi justes, aussi efficaces, parce qu'ils sont adaptés aux besoins de l'âme, qu'ils tombent directement sur les blessures au moment où elles viennent de s'ouvrir, s'insinuent dans les plus secrets replis, et la pénètrent de leur vertu. Ce n'est pas tout; la confession fait tourner la force morale la plus intense, celle du remords, du besoin de l'expiation et de l'attente du pardon, à la réparation de tous les désordres causés par nos vices dans la société. Comme par un secret ressort, elle fait ouvrir la main de l'usurier et retourner le bien d'autrui à son vrai maître; elle fait revenir la réparation sur la trace du scandale, le pardon sur celle de l'offense, la rétractation sur celle de la calomnie; elle force à acquitter mille dettes secrètes de conscience et d'honneur avec une scrupuleuse délicatesse, et ne permet enfin au coupable de s'approcher des biens du ciel qu'après avoir réparé, autant qu'il est en lui, tous les maux qu'il a faits sur la terre. Aussi, suivant la remarque profonde de Leibnitz, *il n'est rien dans la religion chrétienne de plus beau, de plus digne de la sagesse de Dieu que la confession; et*

un confesseur pieux, grave et prudent, est le grand ouvrier de la Divinité pour le salut des âmes et le bonheur de la société (*).

« Malheur donc, a dit l'abbé Gourdon, à l'âme » aride qui n'a pas ressenti le besoin de s'appuyer » sur le sein d'un Dieu plein de tendresse et de cha- » rité; malheur au cœur insensible qui n'a jamais » goûté le bonheur de répandre ses imperfections de- » vant son créateur, et qui ne sait pas que sa main » paternelle nous retire du précipice, nous soutient et » nous fortifie à mesure que nous faisons l'aveu de » nos misères (**).

Le curé de la Chapelle-du-Genêt passait une grande partie de sa vie au confessionnal. Comme médecin des âmes, il avait reçu du ciel une spécialité vraiment extraordinaire; son regard ne s'arrêtait pas aux superficies du mal, mais plongeait jusqu'aux derniers abîmes du cœur humain. Il avait parfois des réflexions qui remuaient jusqu'au fond de l'âme, des aperçus sur l'état du pénitent, d'une telle vérité, que, pareils à des jets de lumière, ils révélaient toute une conscience à elle-même. Ses applications de la Sainte Ecriture étaient habituellement d'une justesse, d'un bonheur incomparables. Jamais il ne jetait le pécheur dans le désespoir; si quelquefois il le glaçait d'effroi,

(*) *Etud. philo. sur le christ. de la confes.*

(**) L'abbé Gourdon, *Panég. de saint Vincent de Paul.*

c'était pour le reporter plus sûrement vers son Dieu, par l'expression d'une confiance sans bornes dans la divine miséricorde. Sa morale était sévère, austère même, si l'on veut; mais il savait l'envelopper dans des formes si bienveillantes et si douces, qu'à l'exemple de saint François de Sales, il la cachait pour ainsi dire dans la charité. Sa mansuétude et sa patience ne connaissaient pas de limites. Il ne rebutait personne, écoutait, avec une longanimité qui ne savait pas se lasser, tous les aveux et toutes les confidences, compatissait à toutes les infirmités et à toutes les douleurs, à toutes les peines et à tous les chagrins, prenait part à tous les soucis et à toutes les angoisses, à tous les tourments et à toutes les inquiétudes, avait des préservatifs contre tous les piéges, des conseils salutaires pour toutes les positions, des remèdes efficaces pour toutes les blessures. On pouvait appeler avec vérité son tribunal un tribunal de paix, puisqu'on n'en sortait jamais sans y avoir recouvré la véritable paix, celle du calme de la conscience, ou du moins l'espérance de l'obtenir. Ce tableau, tracé d'après notre propre expérience, ne sera désavoué, nous en sommes sûr, par aucun de ceux qui ont eu le précieux avantage de l'avoir pour guide spirituel. Son talent pour guérir les âmes scrupuleuses de cette maladie presqu'incurable, était connu dans toute la contrée. Une pauvre fille nous racontait qu'elle avait fait une bien longue route pour le venir trouver, et

qu'elle l'aborda par ces paroles d'une naïveté que rien n'égale : « Mon père, on m'a dit que Dieu vous » avait fait la grâce de remettre toutes les têtes de tra- » vers; je suis venue m'adresser à vous en toute » confiance. » Sans doute, comme elle-même l'ajoutait, c'était son bon ange qui l'avait conduite au curé de la Chapelle-du-Genêt, car elle ne tarda pas à trouver, dans une appréciation plus judicieuse de ses devoirs religieux, la plénitude du repos et de la joie.

Un jour on parlait devant l'abbé Gourdon d'une mère de famille, qui, à la suite d'épreuves cruelles et de préoccupations de conscience peu éclairées, manifestait tous les symptômes d'une folie prochaine. Elle n'était pas de sa paroisse. Qu'importe, elle était délaissée. Lui-même se rend près d'elle, la console par de suaves et onctueuses paroles, et la décide à venir s'établir dans son presbytère. Chaque jour il la faisait manger à sa table, et consacrait plusieurs heures à l'entretenir, touchant tour à tour, avec un tact infini, toutes les fibres de ce cœur flétri par de longues amertumes, qui avaient encore conservé quelque ressort. Sous la douce impulsion d'une charité si dévouée, si délicate, cette âme recouvre peu à peu l'harmonie de ses pensées; les idées noires se dissipent, elle renaît à l'espérance et à la gaîté. Elle manifeste le désir de faire une retraite; le curé de la Chapelle-du-Genêt accueille avec empressement ce désir. Bientôt il peut la rendre saine de corps et d'es-

prit à son mari, à ses enfants qui ne savaient assez le bénir.

Jésus a dit dans l'Évangile : « Je suis la voie, la vé-»rité et la vie; on n'arrive que par moi à mon père (*).» Le prêtre, au confessionnal, n'a donc pas reçu seulement la noble mission de guérir, il doit diriger les âmes dans les voies du Sauveur qui conduisent à la plénitude de la vérité et de la vie. Saint Paul compare les fils d'Adam, depuis la chute, à des plants d'olivier sauvages dont toutes les baies sont dures et amères; pour qu'il en sorte une huile savoureuse et limpide, il est nécessaire qu'une greffe de l'olivier franc vienne renouveler leur nature dégradée, et leur donner une vie nouvelle. Il en est ainsi de nos âmes; il faut que, par une incision divine, la vie du nouvel Adam soit insérée en elles, qu'elle brise les canaux de la sève antique qui les avait nourries jusques à ce jour, pour vivre de la sève de Jésus-Christ, et produire en elle, et par elle, des œuvres dignes de la bienheureuse éternité. Mais, de même que, dans la nature, tous les arbres ne portent pas des fruits d'une égale saveur, ainsi, dans le plan harmonieux de l'Eglise, chaque homme a reçu des dons spéciaux, est appelé à un genre de perfection qui lui est particulier. La direction consiste à faire marcher les âmes dans les voies diverses qui leur sont propres, à leur faire rendre les sons que demande d'elles l'artiste divin.

(*) Jean. 14. 6.

L'abbé Gourdon excellait dans cet art si difficile. Sa direction douce, forte, sûre, était nourrie de la substance et, pour ainsi parler, de la moëlle des doctrines évangéliques. On ne remarquait en elle rien de heurté, rien de précipité; toujours la même dans son but, quoique mobile dans ses formes, dans ses conseils, dans ses moyens, suivant les besoins variables de l'âme, elle s'étudiait, sans cesse, à connaître la mesure des grâces qui lui avaient été départies, ses efforts à y correspondre, les élans et l'ardeur de ses désirs, ou bien ses langueurs et ses infidélités, ses lâchetés et ses pas rétrogrades, afin de l'aiguillonner ou de la contenir à propos.

Si cette âme était jeune, libre encore de tout engagement, le premier objet de sa sollicitude était sa vocation. La vocation n'est pas un caprice, elle est une inspiration; et si Dieu a parfois des moyens mystérieux de la révéler à l'âme pieuse qui se renferme en elle-même et s'isole des vanités, il a voulu qu'elle pût être connue habituellement à des signes extérieurs et manifestes; ces signes, ce sont certains attraits du cœur, certaines aptitudes de l'intelligence, certains entraînements, certaines répugnances sensibles et presque saisissables, qui se produisent dès les premières années et se développent avec l'âge, comme par une croissance naturelle. Eclairé sur un point si essentiel, le curé de la Chapelle-du-Genêt apportait un soin extrême à seconder les vues de la

Providence. Mais s'il venait à rencontrer une de ces âmes privilégiées que possède de bonne heure la sagesse d'en haut, cette sagesse qui, selon le langage de l'Écriture, *prévient ceux qui la désirent sincèrement, et se montre à eux la première* (*), il les cultivait avec une paternelle tendresse, les guidant d'un pas assuré dans ces voies cachées et mystiques, dont si peu connaissent les mystérieux sentiers; où « l'Esprit-Saint » enseigne ses épouses, sans bruit de paroles, sans » mélange d'opinions, sans faste, sans arguments, et » fait pénétrer en elles, dans un moment, plus de se- » crets divins qu'on ne peut en apprendre en dix ans » dans les livres ou dans les écoles (**). »

Mais quelque élevées, quelque pieuses que soient les âmes, elles ne peuvent échapper à la tentation, c'est la loi universelle; la vie de l'homme est une milice sur cette terre (***); à ce prix seulement est le mérite. Ces âmes ont donc des épreuves, toutefois, différentes de celles du commun des hommes. Comme elles sont tout amour, c'est l'amour qui sera chargé d'être, à la fois, leurs délices et leur tourment.

La direction de ces âmes d'élite, destinées à rendre à Dieu tant de gloire, si elles sont bien conduites, présente d'extrêmes difficultés et demande de la part de ceux qui en sont chargés de grandes lumières, et une

(*) Sagess. 7. 27.
(**) *Imita.* liv. III, chap. XLIII.
(***) Job. 7. 1.

connaissance approfondie des mystères de l'amour divin. Sainte Thérèse se plaint, quelque part, avec amertume, des angoisses que lui ont fait souffrir des directeurs peu éclairés. Heureuses les âmes lorsqu'elles trouvent des guides aussi expérimentés que l'était le curé de la Chapelle-du-Genêt. Il avait pour habitude de les conduire, tout d'abord, sur le Calvaire, pour leur faire sentir et comprendre la nécessité des croix et des souffrances, des mépris et des humiliations, pour leur apprendre qu'il n'y a pas de vie solidement chrétienne, sans le détachement absolu de soi-même et des créatures, sans une immolation entière de nos puissances, de nos sentiments propres. Quand le vieil homme était vaincu, brisé, mis en pièces sur la pierre du Golgotha, il les introduisait dans le cœur ouvert de Jésus-Christ; versait en elles, à pleines mains, l'amour, le dévouement, le sacrifice; les enivrait, en quelque sorte, du sang du Fils de Dieu, et renouvelait, sans cesse, leur force et leur énergie, par la nourriture quotidienne, ou presque quotidienne de la chair immaculée du Sauveur. Puis, pour achever leur sanctification, il leur conseillait la pratique de la prière, de l'humilité, de la modestie, de la confiance, la dévotion à quelques saints illustres, et surtout à la bienheureuse mère de Jésus.

Mais laissons-le s'entretenir avec quelques-unes de ces âmes de choix......

« Conservez, ma chère fille, au milieu du monde

» qui vous environne, au milieu des scandales qui
» vous affligent, les saintes pensées de la foi dont
» vous avez commencé à goûter les douceurs et la
» vérité. Que la vue de tant d'âmes créées pour le
» bonheur éternel, et qui sacrifient à des vanités d'un
» jour une si belle destinée, vous porte à remercier la
» bonté divine de tout ce qu'elle a fait pour vous. Ne
» vous étonnez pas de vous trouver dissipée : le chan-
» gement de situation produit souvent cet effet; mais
» ranimez-vous par l'oraison, par la sainte messe et
» surtout par la communion de chaque jour..... Fille
» de la croix, ne vous laissez pas accabler par vos dou-
» leurs, quelque légitimes qu'elles soient. Vous vous
» rappelez-bien, mon enfant, que nous avons promis
» sur le Calvaire de nous détacher, de mourir à nous-
» même, sans réserve. Ce sont les ennuis, les dégoûts
» qui vous assiègent; vous êtes privée de toute lu-
» mière. Et si Dieu le veut ainsi, qu'avez-vous à ré-
» pondre? n'est-il pas votre souverain maître? Allons,
» ne nous laissons pas troubler par l'esprit des ténèbres.
» Dieu ne se voile que pour se montrer ensuite; il n'est
» jamais plus près de nous, qu'à l'instant où nous le
» croyons le plus éloigné. Soyez modeste, soyez hum-
» ble, remplie de confiance et d'amour. Et qu'avez-
» vous à craindre, Jésus n'est-il pas au milieu de votre
» cœur, comme il était au fond de la barque du lac de
» Genezareth, agitée de toutes parts par les flots?......
» Priez beaucoup sainte Thérèse et saint Joseph; pen-

» chez-vous sur l'aimable sein de Marie, votre patrone, » versez dans son cœur vos tristesses et vos amertumes; » elle est la mère de toutes les douleurs, mais aussi » de toutes les consolations? »

Et dans une autre lettre:

« Veillez sur vos paroles, mon enfant, et sur les pe- » tites prétentions de vanité qui vous fatiguent. Vous » êtes à .... comme ailleurs, un objet de curiosité, » d'intérêt et de bienveillance. On s'occupe de vous, » on fait votre éloge, on s'étonne de votre manière de » vivre; on cherche à vous faire croire que vous avez » tout pour plaire dans le monde, que vous auriez » figuré dans les fêtes avec avantage. Epouse de » Jésus-Christ, votre gloire est dans ses exemples, votre » bonheur dans ses abaissements. Oh! que je serais dé- » solé, si vous nous reveniez moins détachée de vous- » même, moins humble, moins généreuse envers votre » bon maître; je ne veux pas m'arrêter à cette triste » pensée; je prie pour vous, ma très chère fille, et je » compte sur votre fidélité. »

Il écrivait à une autre:

» Tu penses bien, ma chère enfant, que l'éloigne- » ment ne me fait point oublier combien j'ai désiré de » te rendre parfaite: ce désir ne me quittera point. Si » je ne puis plus te donner des conseils aussi fréquents, » je te recommanderai toujours à celui qui donne la » véritable sagesse, source du vrai bonheur. Souviens- » toi, ma fille, de placer, avant tout, dans ton cœur,

» la piété sincère, soutenue par la fidélité à l'oraison
» et à des exercices réguliers : tout tient, dans la vie
» chrétienne, à cette fidélité. Pense souvent à la va-
» nité, à la fragilité de tout ce qui passe, pour te pré-
» munir contre les illusions de l'amour-propre, si na-
» turel à ton âge. Tu sais combien je t'ai recommandé
» l'habitude de la présence de Dieu, du souverain Sei-
» gneur de toutes choses, qui nous environne de sa
» majesté invisible, et qui, du haut de la gloire, re-
» garde avec complaisance et avec amour tous les
» cœurs qui l'aiment et qui mettent en lui leur félicité.
» Fais tout sans affectation, sans blesser ni condam-
» ner personne. Pense que tu as reçu bien des grâces,
» et que d'autres en ont été privés. Il faut toujours
» plaindre ceux qui s'égarent, bien plus que les con-
» damner : nous ne sommes jamais assez parfaits pour
» condamner nos frères; nous avons tous besoin d'une
» grande indulgence. Sois honnête envers tout le
» monde, de cette politesse aisée, vrai parfum de la
» charité qui ne livre pas indifféremment son cœur,
» mais qui rend le commerce de la vie agréable à ceux
» qui nous entourent. »

On me permettra encore une citation.

« Je suis heureux de pouvoir répondre quelques
» mots à votre dernière lettre dont je suis bien con-
» tent, malgré le chagrin qui l'a dictée. J'y ai reconnu,
» ma pauvre enfant, les résolutions que vous avez
» tant de fois prises; le détachement, la mort à tout,

» la soumission, sans réserve, la belle parole de saint
» Paul, mise en pratique : *Qui me séparera de l'a-*
» *mour de Jésus-Christ?* Dieu soit loué! C'est sa croix
» plantée pour toujours dans votre cœur qui vous a
» maintenue dans cette pénible, mais salutaire rési-
» gnation : n'en sortez jamais, vous êtes morte, ma
» chère fille, et votre vie est toute cachée en Jésus-
» Christ. Ce qui se passe autour de vous n'est plus
» qu'un rêve d'une nuit bien courte et que suivra un
» réveil éternel. Vous vous souvenez que je vous ai
» toujours reproché de manquer de sang-froid, de
» vous affliger à l'excès de ce que vous ne pouvez
» empêcher. Il me semble entendre votre bon maître
» vous dire : pourquoi vous tourmentez-vous? pour-
» quoi vous troublez-vous? ne savez-vous pas que tout
» arrive pour le bien de ceux qui aiment Dieu? Il n'y
» a qu'une seule chose nécessaire. Demandez aux
» bienheureux dont vous allez célébrer la fête, à saint
» Joseph, à saint Paul crucifiés avec Jésus-Christ, à
» saint Bernard, à sainte Thérèse et à tous vos amis
» de la vraie patrie, si leurs larmes ont coulé pour
» de petits chagrins comme les vôtres. Demandez à
» Notre Seigneur, dans vos oraisons, s'il ne s'est pas
» chargé de votre âme, de votre vie et de votre ave-
» nir, à la condition que vous ne vous occuperiez plus
» que de l'aimer et de l'adorer? Est-ce que vous auriez
» regret de votre engagement? Est-ce que vous auriez
» oublié la sainte épine qu'il a placée dans votre cœur

» en signe d'alliance éternelle? affermissez donc votre
» visage, car il faut que vous passiez par Jérusalem et
» le Golgotha, avant de monter au Thabor. Vierge de
» Jésus-Christ, regardez souvent, avec une amoureuse
» confiance, votre époux attaché à la croix, et qui
» prie pour ses bourreaux. Souvenez-vous que le glo-
» rieux lys de la virginité ne croît jamais plus beau
» qu'au milieu des épines. »

Le curé de la Chapelle-du-Genêt regardait la virginité comme le don par excellence de l'amour divin, comme l'effort suprême de l'âme, qui se dépouille de son enveloppe de chair, pour revêtir la nature angélique. Dans l'une de ses lettres, il lui applique ces magnifiques paroles de la Sainte Ecriture : « J'ai
» poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la
» vigne, et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'a-
» bondance. Je suis la mère du pur amour, de la
» crainte, de la science, de l'espérance sainte; en moi
» est la plénitude de la grâce, de la voie, de la vérité;
» en moi est la plénitude de la vie et de la vertu.
» Venez à moi vous tous qui aimez avec ardeur, et
» remplissez-vous des fruits que je porte; car mon
» esprit est plus doux que le miel. Celui qui me cher-
» che ne sera point confondu, ceux qui s'attacheront
» inviolablement à moi, ne pécheront point, ceux qui
» me possèdent auront la vie éternelle (*). »

(*) Eclésia. ch. 24.

Il essayait les âmes à cette vertu sublime, comme l'aigle qui soutient longtemps ses petits sur ses ailes, pour leur enseigner à s'élancer au plus haut des airs (*), leur accordant comme une grâce et une faveur insigne, de s'y engager par vœu, pour quelques semaines, quelques mois, une année au plus. Il y a des abîmes si insondables dans le cœur de l'homme, et des retours si soudains! Afin d'achever de dompter la nature toujours rebelle, de la réduire à l'état d'esclave, d'assurer la prééminence de l'esprit, il leur prescrivait des règles de conduite qui soumettaient au joug d'une obéissance d'autant plus méritoire, qu'elle était pleinement volontaire, toutes leurs actions, tous leurs mouvements, jusques à leurs pensées et leurs désirs. On a bien voulu nous confier quelques-uns de ces écrits qui nous paraissent des chefs-d'œuvre de vraie piété, de prudence et de sagesse. Chacun pourra en juger, il nous est permis d'en citer de larges fragments.

. . . .

« Pour ce qui regarde la nourriture, fuyez tout excès; ne vous inquiétez pas si les mets qu'on vous sert sont agréables et délicats. Accordez à votre corps uniquement ce dont il a besoin pour réparer ses forces, et ne profanez point les dons de Dieu en les faisant servir aux voluptés de la chair. Souvenez-vous que Jé-

(*) Deut. 32. 11.

sus, pauvre et affamé, s'est souvent, à cause de vous, contenté, pour toute nourriture, de quelques épis froissés dans ses mains divines. Prenez vos repas modérément, sans avidité. Soyez en garde contre la délectation que produit naturellement le soulagement du corps : ne vous y arrêtez point, ne vous proposez pas de satisfaire la sensualité. Les piéges qu'elle nous tend sont cachés et subtils.

» La modestie dans la manière de vous vêtir n'est pas moins nécessaire que la sobriété. Ayez horreur de tout ce qui s'éloigne de la décence et de la simplicité. De grâce, mon enfant, n'imitez pas les insensés; contentez-vous de vêtements simples et modestes; l'humilité et le bon exemple l'exigent de vous.

» Montrez aux autres, en toute occasion, un visage gai et serein; soyez douce, affable envers tout le monde. Si vous êtes triste intérieurement, tâchez du moins de le dissimuler assez, pour ne pas paraître sombre et chagrine. Une gaîté douce, aimable, doit être l'inséparable compagne de la vraie et solide piété. Soyez toujours prête à écouter plutôt qu'à parler, et ne parlez jamais sans réflexion; mais dites modestement, avec douceur, avec réserve et sans dissimulation, ce que vous avez à dire.

» Que surtout, mon enfant, vos paroles soient sans aiguillons. Je sais ce qu'il vous en coûtera, car vous avez de l'esprit, et vous sentez vivement les travers dont le monde est plein; mais, que ce sacrifice sera

méritoire devant Dieu! Evitez avec soin dans vos entretiens ce qui peut être un sujet de louange pour vous, ou de blâme pour autrui. S'il est utile d'en user différemment, faites-le avec modestie et une intention droite. N'ayez jamais une lâche complaisance pour les propos déshonnêtes et impies; ce serait une trahison indigne envers votre divin époux. Au contraire, si vous le pouvez convenablement, réprimez énergiquement celui qui les tient, ou bien efforcez-vous de détourner le discours sur un sujet innocent. Que votre oreille soit inexorablement fermée aux paroles médisantes. Demandez souvent à Notre Seigneur, par de ferventes prières, la grâce de conserver toujours votre cœur en silence et en paix, en faisant taire en vous le bruit des pensées vaines et légères, et en réprimant le mouvement des affections déréglées. C'est là un des points les plus importants de la vie vraiment chrétienne; sans cesse vous devez vous y appliquer...

» Que Dieu, ma chère fille, soit votre principale pensée, ou même, s'il se peut, votre unique pensée. Pour cela, rappelez-vous fréquemment sa présence. Il fut dit, autrefois, au patriarche Abraham : « marche en » ma présence et sois parfait (*). »

» Acquittez-vous des devoirs de votre état, non-seulement avec un saint empressement, une sainte joie, mais encore pour la gloire de Dieu, en union avec

(*) Gen. 17. 1.

Jésus. Là est le secret de transformer les choses les plus viles en un or très pur, de donner à toutes nos œuvres, même les plus communes, un mérite digne d'une récompense éternelle. Tout ce qui n'est pas dans notre vie, marqué à l'effigie du fils de Dieu, est vain, inutile et tombe pour n'en plus sortir, dans l'abîme du néant. Que les salutaires pensées de la foi ne vous abandonnent pas un instant, car il est écrit que le juste vit de foi (*).....

» Dans tout ce qui n'est pas contraire à la régularité de la vie chrétienne, conformez-vous à l'usage commun, évitant toute affectation, toute singularité. Presque toujours elles ont leur racine dans l'orgueil. Tenez pour de vraies tentations du démon les longues prières, les visites à l'église trop multipliées, les abstinences, les jeûnes qui ne sont pas prescrits par la loi de Dieu, à moins que, pour de bonnes raisons, votre guide spirituel ne juge à propos de vous les permettre. Ce que Dieu demande de vous, ma fille, c'est la pureté du cœur, et non pas la destruction du corps. Il veut qu'il soit assujetti à l'esprit, il ne veut pas qu'il en soit opprimé. Ayez en tout une grande discrétion. Si votre ardeur pour votre avancement spirituel se ralentit et s'endort, excitez-la, usez de l'aiguillon; si elle s'emporte avec trop d'impétuosité, appliquez-vous à la modérer et à la contenir.

(*) Rom. I. 17.

»Ne scrutez point avec une curiosité inquiète la conduite des autres, leurs mœurs, leurs actions, à moins que vous n'y soyez obligée par devoir. Bornez à vous seule vos soins et vos investigations. Prenez garde, surtout, qu'à la vue d'une faute légère, échappée à l'un de vos frères, ou de quelque adversité qui lui sera survenue, une joie cruelle ne se glisse dans votre cœur, du consentement de la volonté. Laissez cette détestable joie à Satan; elle est la seule qu'il puisse goûter. Pour vous, ma fille, gémissez, au contraire, devant le Seigneur, pour votre frère, vous ressouvenant que nous sommes tous les membres d'un même corps et tous rachetés du même sang. Au lieu de vous indigner des défauts d'autrui, apprenez à y compatir et à les supporter avec patience. L'apôtre a dit : *Portez mutuellement les fardeaux les uns des autres*, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ (*).

» Il est un autre point que je ne saurais trop vous prescrire. Si vous remarquez, dans vos compagnes, l'abondance de la grâce céleste, loin d'en ressentir une douleur jalouse, excitez-vous à les imiter, et félicitez-vous de leur bonheur......

»Mettez votre âme dans un tel abandon au bon vouloir de Dieu, qu'elle ne désire point de plaire au monde, et qu'elle ne craigne pas de lui déplaire. Aimez tous les hommes vos frères, non pas d'une manière

(*) Gal. 6. 2.

charnelle, mais en Jésus-Christ qui doit être le centre de toutes nos affections, et vers lequel elles doivent revenir, comme toutes les eaux répandues sur la surface de la terre, retournent à l'Océan. S'il en est ainsi, vous ne vous attristerez pas démesurément de l'absence de vos amis, de leur mort même.

» Ayez en horreur toute attache au péché, même le plus léger. Si néanmoins vous y succombez, entraînée par la fragilité humaine, ne vous laissez pas lâchement abattre, mon enfant, mais en attendant que vous puissiez aller vous laver dans le sacrement de pénitence, confessez humblement votre faute devant le Seigneur, et renouvelant vos résolutions avec une pieuse confiance, jetez amoureusement toutes vos imperfections dans l'abîme de ses miséricordes, ou dans ses plaies sacrées et vivifiantes.

»Tant que vous habiterez dans ce corps de boue, ma très chère fille, vous pourrez renoncer à tout attachement au péché, mais non pas prévenir entièrement les chutes. Le Saint-Esprit nous l'enseigne, les âmes les plus saintes faillissent quelquefois, et même fréquemment, mais avec douleur, mais en détestant leurs fautes, et en s'efforçant de ne point faillir; tandis que les esprits pervers tombent sans remords et sans résistance.

» . . . . Si vos yeux ne trouvent point de larmes pour pleurer vos infidélités journalières, ne vous laissez point aller au trouble et à l'inquiétude :

le repentir et l'horreur du péché sont les vraies larmes du cœur......

»Efforcez-vous, mon enfant, de chasser de votre cœur les craintes excessives, les scrupules exagérés d'une conscience trop timide, les perplexités et les défiances; si l'on ne se hâte de les retrancher, comme des plantes mauvaises, elles étouffent, de diverses manières, la joie et la paix de l'âme, et nuisent grandement à l'avancement spirituel.....

» Ne vous mettez pas trop en peine de la tentation, elle est nécessaire pour nous tenir en haleine et pour manifester notre fidélité. Soyez-en sûre, mon enfant, le démon multipliera autour de vous les tentations de toutes sortes; tantôt il se couvrira des dehors de l'ange de lumière, pour vous tendre des embûches secrètes; tantôt il vous attaquera à force ouverte; quelquefois il se glissera insensiblement dans votre cœur, d'autres fois il s'élancera soudainement comme d'une embuscade; il se servira de votre mauvaise santé, de vos peines intérieures ou extérieures, de vos succès, de vos revers, pour vous agiter et pour vous surprendre; il n'est pas jusqu'à vos bonnes œuvres qui ne puissent être une occasion de chute pour la vaine complaisance. Suivez donc le conseil du fils de Dieu : *Veillez et priez pour que vous ne tombiez pas en tentation* (*). Paix et confiance. Le grand malheur c'est qu'on s'a-

(*) Matth. 26. 41.

gite, qu'on se tourmente, ou qu'on s'appuie trop, comme saint Pierre, sur soi, sur ses propres forces, et on finit par tomber avec lui. Vous êtes un roseau, ma chère fille; mais qui pourrait vous briser lorsque Jésus vous soutient de sa main puissante? Prenez garde de sortir de cette main divine; tout le mal est là. N'oubliez jamais que vous triompherez plus aisément du démon, par le mépris, en passant sans détourner la tête, que si vous vous arrêtiez à disputer avec lui, et que vous vous efforciez avec anxiété et un grand travail de lui fermer la bouche.

» Mais je dois vous prémunir contre une espèce de tentations particulières aux âmes qui, comme la vôtre, se sont données tout entières, se sont immolées sans réserve. Peut-être qu'il vous arrivera que tout à coup, au milieu d'une sérénité parfaite, sans indices préliminaires, sans transition, vous tomberez dans un obscurcissement complet, vous serez comme enveloppée de noires ténèbres; d'un autre côté, vous ne vous trouverez plus vous-même, plus d'amour au fond du cœur, plus d'intelligence des choses de Dieu, vous ne pourrez pas même ouvrir la bouche pour prier; toutes les puissances de votre être se soulèveront en quelque sorte, et se révolteront contre vous. Votre cœur à moitié brisé, semblable à une frêle nacelle, sera de toutes parts assailli par la tempête. Plus que jamais, ma fille, dans ces terribles épreuves, paix et confiance; ne vous laissez ni décourager, ni abattre.

Dites alors à Dieu, comme le saint homme Job : *Seigneur, quand vous me feriez périr, j'espérerais encore en vous* (*). Sainte Thérèse a, sur ces tentations qu'elle connaissait si bien par expérience, des choses magnifiques. Relisez sa vie, écrite par elle-même, son *Château de l'âme,* et surtout son *Chemin de la perfection.* Un pieux auteur, Louis de Blois, que le père Marie-Michel m'a fait lire et méditer bien souvent, s'exprime en ces termes à ce sujet : « Au milieu de » cette affreuse tourmente, gardez-vous de soupçon- » ner rien de sinistre de votre bien-aimé. Il permet » ces rudes épreuves, afin de s'assurer si vous l'aimez » véritablement. Il vous froisse, il vous broie, pour » vous purifier de vos péchés, et vous préparer à une » plus grande grâce. Il semble, pendant un temps, » s'éloigner de vous, afin que vous ne vous enorgueil- » lissiez point, mais que toujours vous reconnaissiez » que sans lui vous ne pouvez rien : cependant, il ne » s'éloigne pas de vous, en effet; il ne vous exerce » par ces rudes épreuves et d'autres semblables, qu'à » cause de l'inénarrable amour dont il vous aime.

» Que s'il vous trouve fidèle en toutes choses, tou- » jours patiente, toujours animée par une volonté » droite, et disposée à porter le fardeau de la tribula- » tion, alors il s'unira plus intimement à vous, il » vous fera part de sa familiarité et de ses secrets, il

(*) Job, 13. 15.

» vous attachera bien plus étroitement à lui que dans » les premiers moments de votre conversion... »

» J'ajouterai, mon enfant, quelles que soient les épreuves que vous prépare l'avenir, aimez et imitez la bienheureuse Vierge Marie avec une tendresse filiale; priez beaucoup vos amis et protecteurs, saint Joseph, saint Jean, saint Bernard, sainte Thérèse et saint François de Sales; méditez sans cesse la Passion de votre Sauveur avec une amoureuse *fidélité;* que votre dépouillement soit chaque jour plus absolu, soyez, en toute vérité, crucifiée au monde et à ses convoitises... »

Des âmes, dirigées avec une compréhension si haute de la piété chrétienne, devaient nécessairement faire des progrès rapides, et se montrer généreuses, sublimes même. L'une d'elles, jeune personne de dix-neuf ans à peine, songeait à entrer en religion à Notre-Dame-des-Gardes, lorsqu'il se présenta à elle un mariage de nature à dépasser toutes ses espérances. La famille du jeune homme, sa fortune beaucoup plus considérable que la sienne, la noblesse de ses sentiments, une vertu éprouvée, tout paraissait de nature à produire sur elle une vive impression. Marie Chovat, c'était son nom, se contenta de répondre en souriant : « Mon cœur est trop étroit pour le partager en deux, et » la vie trop courte, pour l'employer à autre chose qu'à » gagner l'éternité. » Quelques années plus tard, après avoir, à la satisfaction de tous, rempli les principaux

emplois de son ordre, elle mourait de la mort des saints : « J'irai, Seigneur, comme vous me l'avez pro- » mis, et ce furent ses dernières paroles, prendre pos- » session de vos tabernacles éternels. » Le frère de cette noble épouse de Jésus-Christ, élevé à la même école, formé par les mêmes soins, désireux de marcher sur ses traces, se fit trappiste à l'abbaye de Belle-Fontaine. Quelques semaines s'écoulent, le curé de la Chapelle-du-Genêt se rend au monastère. Le père abbé, avec la communauté entière, était occupé au travail des champs. L'abbé Gourdon lui demande avec une tendre sollicitude des nouvelles du jeune Chovat. Le père abbé se penche vers un religieux qui travaillait à leurs pieds, en silence, les regards baissés, sans donner le moindre signe d'émotion, ainsi le voulait la perfection de la règle : Mon frère, lui dit-il, je vous permets de parler. Le trappiste se relève gravement, c'était le jeune novice que l'abbé Gourdon n'avait point reconnu. Les yeux baignés de larmes, il tombe dans les bras de son charitable curé, qui, profondément attendri, mêle longtemps ses pleurs aux siens.

Quelquefois, sous sa puissante direction, cet héroïsme de la vie chrétienne, devançant les années, empruntait à l'enfance toute sa naïveté, et acquérait alors un charme particulier. Un enfant de dix ans, que le curé de la Chapelle-du-Genêt regardait comme prévenu de grâces spéciales, lui avait exprimé plusieurs fois déjà son ardent désir d'être prêtre, pour

aller chez les infidèles gagner des âmes à Jésus-Christ, et mourir martyr. « C'est une bien grande faveur, mon » enfant, se contentait de lui répondre l'abbé Gourdon; » pour la mériter, il faut prier sans cesse le divin Sau- » veur, mort pour le salut de tous les hommes. » Appelé auprès d'un malade, on était alors au cœur de l'hiver, quel n'est pas son étonnement d'apercevoir le pauvre enfant à genoux, au milieu d'un champ, entouré de ses moutons, priant avec ardeur, et tenant à la main une croix de bois qu'il avait fabriquée lui-même. Il s'approche de lui, et contemple longtemps avec une vive émotion cet enfant dont la prière était si fervente qu'il ne s'apercevait pas de sa présence. Enfin il lui dit : « Mon fils, que fais-tu là? que demandes-tu » donc au bon Dieu? — Je lui demande d'avoir pitié » de moi, afin que je sois prêtre; que j'aille bien loin » dans les pays sauvages, lui sauver des âmes, et ré- » pandre mon sang pour son amour. — C'est bien, mon » enfant, reprit l'abbé Gourdon, j'espère qu'il t'exau- » cera. » L'année suivante, François Poirier entrait au petit-séminaire de Combrée, où il est mort à treize ans, comme sont morts saint Stanislas et saint Louis de Gonzague.

Combien d'autres âmes ont dû au curé de la Chapelle-du-Genêt leurs progrès dans les voies de la vie parfaite, et qui maintenant peuplent les cloîtres, ou mènent, au milieu du monde, une vie toute angélique et y sont comme les témoins de Dieu. Les per-

sonnes pieuses ne lui faisaient pas négliger celles qui étaient moins avancées dans la perfection. Jamais aucune n'eut à se plaindre de ses préférences; jamais il ne refusa à aucune les soins et le temps qui pouvaient lui être nécessaires. Il les environnait toutes d'une égale paternité, et imprimait dans chacune d'elles, comme son cachet et son empreinte. A Beaupreau, dans une mission qui fut donnée plusieurs années après sa sortie de la Chapelle-du-Genêt, les confesseurs reconnaissaient tout d'abord à leur esprit de foi, à leur instruction des choses de Dieu, à leur piété solide et généreuse, les âmes qui avaient eu l'avantage de l'avoir pour guide spirituel. C'étaient bien là, en effet, les traits caractéristiques de sa propre piété. Comme les pères ont l'habitude de transmettre à leurs enfants leurs vertus avec leur sang, il faisait passer une partie de son âme à ses enfants spirituels. Sa charité n'était point circonscrite dans les limites de sa paroisse, elle offrait à tous un accès facile près de sa personne. On venait de tous côtés le consulter sur les affaires les plus diverses, solliciter son intervention et ses services; il était la providence visible de toute la contrée. On a trouvé dans ses papiers plus de quatre mille lettres de demandes ou de remercîments. Ce chiffre vaut, à lui seul, plus que toutes les paroles.

Tandis que l'abbé Gourdon s'identifiait ainsi avec sa paroisse et le pays tout entier, les dignités et les hon-

neurs le poursuivaient jusqu'au fond de sa solitude. Le 3 février 1825, le vénérable curé des Missions étrangères, M. Desjardins, auquel il était attaché par des liens si étroits, lui écrivait en ces termes :

« La lettre cy incluse, mon cher ami, ne saurait » être commentée. Elle s'explique d'elle-même et c'est » à vous maintenant de vous expliquer. L'aimable » évêque qui vous tend l'hameçon et qui doit vous » prendre, selon toute règle, vous remet à moi pour » vous faire son portrait. Je ne me pique pas de savoir » peindre. Vous saurez seulement, en deux mots, que » c'est éminemment un homme sociable, aimant et fait » pour être aimé. Sa modestie lui donne une grande » défiance de son jugement et il aime à consulter. Au » reste, il n'est pas d'homme avec lequel j'aimasse » mieux passer ma vie.

» Et pour ne rien céler de ce qui peut balancer le » bien que je vous en dis là, peut-être aime-t-il un » peu la société, où d'ailleurs il a les plus grands » succès, non qu'il ne soit partout évêque, bien que » fidèle au bon ton du monde. Or, je vous le dis, » parce que je sais que ce peut être pour vous une » pierre d'achoppement, nous savons les succès que » vous avez dans la bonne compagnie, et l'on ne s'ac- » coutume que trop là où l'on réussit. Moulins n'est pas » Nantes, il s'en faut; et pourtant on s'y voit beaucoup. » C'est une petite ville de repos, de plaisir et de jeu; » plusieurs bonnes maisons, peu de richesses dans la

» classe moyenne. Donc, un grand-vicaire aimable y
» doit arriver en tremblant. Faites votre oraison à ce
» sujet et n'en acceptez pas moins ce que la Provi-
» dence vous présente. C'est elle qui vous ouvre la
» porte, il faut y passer. J'ai engagé M. de la Chapelle
» à employer le cher abbé Fayet, pour vous prêcher
» la prise d'habit. Il doit vous écrire, et je suppose
» que vous serez vaincu. En tout cas, la lettre que je
» vous transmets (de Mgr de Moulins), vous met telle-
» ment à *quia* que vous n'avez plus qu'à croiser les
» poignets et à vous laisser appliquer les menottes.

» J'ai vu l'autre jour M. de Révellière, à qui j'ai fait
» part de nos conspirations contre vous; il y a applaudi
» et je n'hésite pas à parier que de tous vos nombreux
» amis, s'ils sont consultés, pas un ne vous donnera le
» conseil d'un refus...... »

Le 11 février, le curé de la Chapelle-du-Genêt répondait :

» Monsieur et vénérable ami, je suis persuadé de
» votre tendresse paternelle, comme vous l'êtes, j'es-
» père, de ma reconnaissance vraiment filiale..... Vous
» me faites de Mgr l'évêque de Moulins un portrait ca-
» pable de me tourner la tête. Le digne prélat s'est
» peint lui-même sous ses véritables couleurs, dans
» la lettre que vous avez bien voulu joindre à la vôtre.
» Je ne suis point étonné qu'il soit votre ami. Ce titre
» seul suffirait pour mériter toute ma confiance, in-
» dépendamment de ses excellentes qualités.

» J'ai sincèrement honte, Monsieur et vénérable » ami, de me faire prier pour accepter une proposition » aussi flatteuse. Si cette obstination à rester dans » mon village venait de ma volonté, ce serait plus » que de la vanité, je m'accuserais d'insolence. Mais, » je vous en prie, ne croyez-pas que je veuille me faire » valoir, ni que je *boude* la Providence. Si j'ai été forcé » d'avaler, en passant, quelques légères potions d'ab- » synthe, mon estomac en avait besoin, et je n'en » conserve point un souvenir amer. »

Suit la longue énumération des motifs qu'il a de refuser. Il termine ainsi :

« Nous voilà à l'entrée du carême; les instructions, » les catéchismes, les confessions sont déjà commen- » cées. Mgr l'évêque d'Angers, qui m'a recueilli dans » ma débâcle, avec une bonté dont je suis fort touché, » aurait-il lieu d'être bien content de moi, si je quit- » tais ma paroisse à l'époque de l'année la plus in- » téressante pour les fidèles?

» On dirait aussi que vous me croyez campé à la » Chapelle-du-Genêt, comme un Arabe du désert, qui » n'a qu'à plier sa tente pour changer de station. Vous » vous trompez, j'y ai fait un véritable établissement... » Je suis sincèrement résolu de faire la volonté de Dieu, » et je serais heureux de pouvoir me conformer à la » vôtre. Vous devez juger par cette longue lettre que » votre engagement me tient fort au cœur, et que ce » n'est qu'avec peine que je suis forcé de refuser et



» de renoncer à l'espérance de connaître Mgr de Mou-
» lins. Je vous demande, comme un faible dédomma-
» gement des avantages que je perds, de lui faire con-
» naître la sincérité de mes regrets. »

Le 18 février, M. l'abbé Fayet lui écrivait à son tour avec toute l'énergie de la conviction et de l'amitié :

« Vous avez reçu, mon cher frère, une lettre du
» bon M. Desjardins qui vous propose une place de
» grand-vicaire du diocèse de Moulins. Je ne viens pas
» appuyer la proposition de l'homme du monde le plus
» vénérable et qui vous est le plus affectionné, mais
» je me mets à vos pieds au nom de tout ce que la
» religion a de plus cher, pour vous conjurer, les mains
» jointes, de vous rendre aux désirs de Mgr l'évêque
» de Moulins. Il ne s'agit ici ni de vous, ni de vos ré-
» solutions, ni de vos goûts, ni de vos anciennes dou-
» leurs. Vous êtes prêtre, mon bon frère, et vous vous
» engourdissez dans un *far niente* qui vous place visi-
» blement hors de toutes les obligations que vous avez
» contractées dans votre sainte ordination. Où allez-
» vous, et que voulez-vous devenir? Le repos, le soin
» d'une petite paroisse, ne pourront jamais légitimer
» aux yeux de Dieu le refus que vous êtes tenté de
» faire. . . . .
» Mgr l'évêque de Moulins connaît tous vos chagrins,
» et il ne veut que vous les faire à jamais oublier,
» en vous dédommageant des cruelles injustices que
» vous avez souffertes. Dans son caractère, dans ses

» antécédents, il ne présente qu'un prélat éclairé, bon,
» compatissant et plein d'amour pour les jeunes ec-
» clésiastiques. Vous serez avec lui comme un fils chez
» son père; il n'y a donc aucune raison, de ce côté
» là, qui puisse légitimer un refus. D'un autre côté,
» la religion vous pousse à accepter ses offres, par les
» motifs les plus pressants et les plus impérieux. Est-
» il en votre pouvoir de fermer les oreilles et de vous
» perdre, à coup sûr, en manquant à l'ordre même
» de Dieu. Je vous supplie donc, comme l'apôtre,
» *par les entrailles de Jésus-Christ*, rendez-vous, ren-
» dez-vous à nos vives instances. Ecrivez-moi ce que
» vous voudrez, mais écrivez-moi. Avez-vous des liens
» trop forts qui vous attachent à votre paroisse, je
» viendrai vous chercher, vous enlever s'il le faut. Il
» est inutile de vous parler de ma cruelle affliction, si
» je suis trompé dans mes plus ardents désirs pour
» votre bonheur et la gloire de l'Eglise. Adieu, je vous
» aime, je vous embrasse et j'attends votre réponse. »

Il était impossible d'être plus pressant. Le curé de la Chapelle-du-Genêt fut inébranlable. Voici sa réponse :

« Mon cher frère,

» J'avais répondu à notre vénérable ami, M. Des-
» jardins, lorsque j'ai reçu votre aimable lettre. Je ne
» doute point que vous n'ayez eu connaissance des
» motifs impérieux qui me retiennent dans ma pa-

» roisse; je n'ajouterai donc rien à ce que je lui ai » écrit sur ce sujet; il serait tout à la fois pénible et » inutile d'y revenir.

» Soyez bien convaincu, mon cher frère, que je » suis extrêmement touché du vif intérêt que vous » avez mis à cette affaire. Si je n'y réponds pas d'une » manière plus conforme à vos vues, ce n'est pas que » j'hésite à sacrifier mes goûts, ni à combattre mes » répugnances; je dois trop à M. Desjardins et à vous » pour mettre en comparaison mon bonheur actuel » et celui que je trouverais à remplir vos intentions » bienveillantes.

» Si je vous croyais aussi effrayé que vous parais- » sez l'être de mon inutilité, je vous prouverais faci- » lement que je suis plus occupé de mon village que » je ne le serais probablement à Moulins. Quant au » genre de travail, il n'est pas de mon choix; c'est la » Providence qui l'a déterminé. Je n'ai qu'à lui rendre » grâce de m'avoir mis à l'abri, après une bourrasque » assez violente. Ce serait un scrupule bien nouveau, » ce me semble, que celui d'un prêtre qui craindrait » de n'être pas placé assez haut, dans un ministère » aussi redoutable que le nôtre.

» Votre lettre me prouve, mon cher frère, que le » silence n'est pas l'oubli, et ce bon souvenir m'est » d'autant plus précieux, que je me croyais presque » effacé de votre livre de vie. Je me trouve bien heu- » reux de reconnaître une erreur à laquelle mon cœur

» était si intéressé. J'espère qu'en vertu de notre amitié, vous voudrez bien être, auprès de Mgr de Moulins, » le sincère interprète de mes regrets, de ma reconnaissance et de mon profond respect. Embrassons-nous et soyons toujours frères. »

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le refus du curé de la Chapelle-du-Genêt, que la conspiration pour l'arracher à son troupeau s'était renouée plus forte que jamais; on voulait, cette fois, le placer au premier rang. Un évêché lui fut offert avec instance. Mme de Sesmaisons lui écrivit à ce sujet :

» J'apprends, cher pasteur, par notre ami commun, » M. de Lezardière, que vous avez courageusement »résisté à tous vos amis conjurés pour vous forcer à » accepter un évêché. Je vous en aime et vous en estime davantage. Avec les sentiments que je vous » connais vous serez mille fois plus heureux, dans » votre retraite, qu'au milieu du tracas du monde. Pour » un bon prêtre et pour un cœur véritablement sensible, il n'y a rien qui puisse valoir un pieux troupeau et une bonne famille, surtout quand tout cela » se trouve dans la Vendée. Par exemple, si j'étais le » grand aumônier, ou le ministre des affaires ecclésiastiques, je pourrais bien exiger de vous quelques sacrifices, et je ne laisserais pas assurément *les lumières* » *sous le boisseau*, partout où je les trouverais. Je serais » un distributeur fort malin. Je donnerais des évêchés » à ceux qui ne les demandent pas, et surtout, qui

» les refusent; bon gré, mal gré, il faudrait en passer » par là; et je n'en donnerais aucun à ceux qui les » demandent, ou les font solliciter en dessous. »

Quelques années plus tard, M. Hyde de Neuville faisait au nom de Charles X, au curé de la Chapelle-du-Genêt, des instances nouvelles, et le trouvait également inflexible (*). Le gouvernement nouveau, lui

(*) Paris, le 20 avril 1847.

« MONSIEUR,

» Je vous ai fait connaître le refus fait par M. l'abbé Gourdon, d'une mission que j'avais été, en 1828, chargé de lui offrir de la part du gouvernement du roi, pour aller, comme préfet apostolique, organiser le clergé et les affaires ecclésiastiques dans les colonies françaises d'Amérique.

» Cette mission devait durer dix-huit mois ou deux ans, et à son retour en France, M. l'abbé Gourdon être promu à l'épiscopat.

» Je lui soumis cette proposition et l'appuyai de toutes les raisons que je jugeais devoir le décider à l'accepter : avec la connaissance parfaite du pays, j'avais là de grands intérêts et j'attachais personnellement une grande importance à la mission de M. l'abbé Gourdon; mais il fut inébranlable, et tout en m'avouant qu'un semblable voyage aurait excité, à un haut degré, son intérêt et sa foi, il me déclara qu'il ne voulait ni quitter sa retraite ni abandonner son troupeau.

» Cette circonstance fait connaître l'homme à qui on a osé attribuer de l'ambition sous les dehors d'une disposition d'esprit tout-à-fait contraire.

» Recevez, etc.

» FORMON. »

aussi, a eu plus d'une fois l'idée de l'élever à l'épiscopat. Nous tenons de la bouche de l'abbé Gourdon lui-même, qu'on songeait sérieusement à ériger Constantine en évêché. M. G...., son ami, fut chargé par le ministère de le pressentir au sujet de sa nomination. Un instant, l'abbé Gourdon hésita avant de répondre à ces ouvertures. Cette Eglise d'Afrique qui sortait de son tombeau après tant de siècles, la pensée de succéder aux Augustin, aux Cyprien, à tant d'illustres martyrs, à tant de grands hommes qui l'ont immortalisée; un ministère de privations, de dévoûment, de sacrifices au milieu d'une colonie naissante, de guerriers toujours les armes à la main, de peuples infidèles à conquérir pacifiquement à l'Evangile, ces nobles motifs parlaient fortement à son imagination et séduisaient son zèle. « Mais, ajoutait-il, un quart-d'heure » de réflexion sérieuse sur moi-même a suffi pour me » déterminer irrévocablement à refuser. »

L'abbé Gourdon ne croyait pas mériter une dignité si haute. Il s'était persuadé que le bien de la religion exigeait qu'il ne fût jamais évêque.

L'histoire de l'Eglise nous apprend que ces honorables scrupules de l'humilité ont été, de tout temps, familiers aux saints et aux plus grands hommes. L'abbé Gourdon venait à peine d'échapper à l'épiscopat, lorsqu'il est sollicité par la gloire de louer les héros chrétiens. La Vendée pouvait enfin élever des tombeaux à ses morts illustres. Il appartenait au fils

du paysan vendéen, qui lui-même avait passé sa première enfance au milieu de ces luttes immortelles, d'honorer la cendre des Machabées du XVIIIe siècle. Il ne put s'y refuser. Tour à tour, il prononça l'oraison funèbre de Stofflet qui, s'élançant comme un lion, du silence des forêts (*) dans la lice sanglante des combats, rencontre l'honneur du commandement lorsqu'il ne cherche qu'un trépas glorieux, étonne la République par son invincible audace, et succombe comme enseveli sous les débris de la Vendée mutilée (**); de Cathelineau, le Guillaume Tell de notre pays, surnommé, par un accord unanime, le saint de l'Anjou, témoignage magnifique qui à lui seul vaut plus que tous les éloges. Hélas! nous avons vu le monument que ses frères d'armes et le généreux chevalier de Lostanges lui avaient élevé avec tant d'amour, tomber sous les coups d'un froid vandalisme administratif, n'ayant pas même pour excuse les emportements de la vengeance.

Un autre monument dû à la piété filiale, élevé par la juste admiration de tous les partis, celui de Bonchamps, aurait eu le même sort, peut-être, s'il n'eût été sous la protection des autels. L'abbé Gourdon et David, l'artiste de génie, et le curé de campagne

(*) Stofflet était garde-chasse de M. de Colbert au château de Maulévrier.

(**) L'abbé Gourdon, *Oraison funèbre* de Stofflet.

transfuge obstiné des grandeurs, avaient été conviés pour célébrer cette *mémoire chargée de tant de richesses que quelques-uns de ses ornements suffisaient pour illustrer un autre nom* (*).

« Le 11 juillet 1825, devant sa veuve, sa fille, son » gendre et son petit-fils, au bruit des vieilles armes » de Fontenay, de Torfou, au roulement du tambour » qui avait battu *la grâce des prisonniers,* le monu- » ment de Bonchamps fut solennellement inauguré » dans l'église abbatiale de Saint-Florent. L'impression » fut immense. On n'a point oublié l'effet de ces vé- » térans, ruines du temps et de la guerre, rangés en » ordre de bataille et passés en revue par l'ombre de » leur chef, leurs fils échelonnés sur les degrés du » mausolée, au-dessus de tous, la statue couvrant de » sa blancheur, comme d'une aile, jeunes et vieux, » vivants et morts.

» Le prêtre monte en chaire; enfant chéri de la » contrée, hommes et choses, il a tout vu, tout connu; » les souvenirs du berceau, mêlés aux récits du foyer, » ont déposé chez lui, sous une forme vivante, qui » est comme le reverdissement du passé. Par le sang » de son père, par le lait de sa mère, par la sève de » ses bocages, la Vendée toute entière coule et respire » dans ses veines. Il parle; et, à ce ton pénétré, à » cette ardente parole, à ce geste sympathique, l'his-

(**) Saint Grég. de Naz., *Élog. de saint Ath.,* p. 22.

» toire qu'il raconte semble se rallumer dans les yeux
» de ceux qui l'ont faite. On sent passer, au travers
» de ses considérations les plus hautes, je ne sais
» quelle grâce native et quelle incantation du sol. Il
» excelle à sauver par les vibrations de l'organe, aux
» petits, la gravité; aux grands, la familiarité de la
» pensée. Pour comprendre les ressorts de la frater-
» nité chrétienne, il faut voir tressaillir tant de natu-
» res diverses, sous l'impulsion d'une seule voix (*). »
Le grand statuaire et le curé de la Chapelle-du-Genêt s'étaient montrés dignes l'un de l'autre; l'œuvre de chacun d'eux est restée un chef-d'œuvre.

Tandis que, par ses chaleureux accents, l'abbé Gourdon faisait vibrer tous les nobles cœurs, et gravait en eux, avec la religion des souvenirs, l'amour de la vertu, son vieux père, dont les traits expressifs venaient d'être reproduits par David comme le type le plus parfait du paysan vendéen, mourait de la mort des justes à la métairie de la Borde. Il manifesta le désir de recevoir, par le ministère de son fils, les sacrements et les dernières consolations que l'Eglise distribue à ses enfants, viatique suprême du temps à l'éternité. Il y eut quelque chose d'infiniment touchant à voir ce fils, qui toute sa vie avait environné son père de tant de respect et d'amour (**), l'administrer

(*) *Bonchamps et sa statue*, par M. Victor Pavie, p. 12.

(**) Pendant que l'abbé Gourdon était grand vicaire à Nantes,

lui-même et le préparer à paraître devant son Dieu. Ses paroles étaient pleines d'une foi ardente et d'une ineffable tristesse.

Le bon vieillard l'écoutait avec une joie et un bonheur visibles. A ces mots des prières des agonisants : « Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom du » Père Tout-Puissant qui vous a créée, au nom de » Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert » pour vous, au nom du Saint-Esprit qui vous a rem- » plie de la douceur de ses grâces; » il fit le signe de la croix d'une main défaillante, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. En lui fermant les yeux, l'abbé Gourdon semblait dire : « Mon père, encore quelques » années, et nous nous retrouverons au sein de l'E- » ternel. » La mort des chrétiens a cela de particulier, qu'elle n'est qu'un passage et un ajournement. Ceux qui meurent donnent rendez-vous à ceux qui leur survivent, dans la maison de leur père commun.

Les Bourbons avaient pris pour la troisième fois le chemin de l'exil. Si la victoire d'Alger n'avait pu les sauver, du moins Charles X, proscrit, dut éprouver un mouvement de noble orgueil, en songeant que, pour vengeance de sa couronne brisée, il léguait l'Afrique à sa patrie dont il apercevait pour la der-

son père l'étant venu visiter, il emprunta la voiture de Mgr d'Andigné pour le présenter, avec une piété toute filiale, à ses nombreux amis.

nière fois les rivages. L'antique race de saint Louis ne pouvait pas tomber avec plus de gloire. L'abbé Gourdon lui était attaché par les liens les plus forts; ce culte était pour lui une seconde religion. Sa douleur fut profonde, immense; mais les grandes pensées de la foi, nourriture habituelle de son intelligence, vinrent le consoler et le soutenir dans cette amère tristesse. Il écrivait ces paroles vraiment belles : « A » la première nouvelle de ces événements imprévus, » qui sont tout entiers dans la main de Dieu, et qu'il » verse quand il lui plaît sur la terre pour ébranler » les états jusque dans leurs fondements, le chrétien, » accoutumé à puiser ses pensées dans la foi, courbe » son front devant la Providence et lui offre son sa- » crifice. Si la commotion générale s'étend jusqu'à » lui, s'il est menacé d'en être victime, il se courbe » plus profondément et redouble ses adorations; mais, » sûr de sa conscience, il attend avec le calme et la » juste indépendance de l'homme de courage, des » arrêts qu'il sait devoir être soumis à une autre » justice qu'à la justice humaine. »

Connaissant à fond son pays et ses ressources, le curé de la Chapelle-du-Genêt ne se faisait aucune illusion. Une prise d'armes lui semblait une témérité inutile, qui devait attirer après elle des maux incalculables. Il eût désiré qu'enveloppée dans son deuil, la Vendée frémissante, mais calme et contenue, confiât à Dieu et au temps la noble cause pour laquelle

elle avait tant de fois versé son sang. Le général Lamarque parut dans l'Ouest avec des pouvoirs illimités. Le curé de la Chapelle-du-Genêt fut auprès de lui l'interprète naturel du pays. Ces deux hommes si distingués, quoiqu'à des titres si divers, étaient faits pour se comprendre; ils s'accordèrent une mutuelle estime. Une correspondance pleine de franchise, étincelante d'esprit et fort curieuse, s'établit entr'eux, et ne se termina qu'à la mort du général. Ce dernier, dans la chaleur d'une improvisation, s'oublia, à la chambre des députés, jusqu'à insulter dans la personne de Charles X la majesté du malheur. L'abbé Gourdon, indigné, lui écrivit avec cette noblesse de sentiments et cette énergique indépendance qui le caractérisaient. Lamarque trouva assez de magnanimité dans son âme pour reconnaître *qu'il avait cédé à un entraînement malheureux* et pour désavouer ses paroles. Cependant les vœux ardents du curé de la Chapelle-du-Genêt paraissaient se réaliser; le pays était sombre, triste, mais demeurait en repos. Il écrivait à un ami : « Grâce à Dieu, nous sommes tran-
» quilles, malgré quelques jeunes têtes et quelques
» nobles cœurs sans expérience. Malheureusement,
» nous avons des administrateurs qui n'ont pour la
» plupart ni intelligence, ni sentiments élevés. Il sem-
» ble que ces gens-là aient mission de provoquer à la
» guerre civile. Ils ne comprennent pas que si la Ven-
» dée ne combat pas pour la vieille monarchie, elle

» doit au moins porter son deuil. Je crains bien qu'à
» force de vexations de toutes espèces, d'égratignures
» sur égratignures, ils ne fassent perdre patience à
» nos braves gens, très peu endurants de leur natu-
» rel, et ne les forcent, à la fin, à se jeter dans quel-
» que parti extrême. J'écrivais hier au général Lamar-
» que, qui est fort bien disposé : un des malheurs des
» révolutions, c'est de faire remonter la boue à la
» surface. »

Ce système inconcevable de provocations devait se continuer et prendre des développements, chaque jour plus intolérables. En Bretagne, un bataillon envahit, sous les plus frivoles prétextes, l'abbaye de Meilleraye. Quatre-vingts ou cent religieux étrangers, inoffensifs, furent contraints de s'embarquer à Nantes et d'aller demander à l'héroïque Irlande une hospitalité qu'ils ne trouvaient plus sur le sol français. En Anjou, l'ordre fut donné de fermer le petit-séminaire de Beaupreau et de le transformer en caserne; c'était blesser notre pays dans ses plus chères affections. Le curé de la Chapelle-du-Genêt, douloureusement affligé, résolut de tenter un dernier effort, pour éclairer le gouvernement sur ses véritables intérêts, et prévenir, s'il en était temps encore, les malheurs qu'il prévoyait. Il partit pour Paris avec M. l'abbé Régnier, vicaire général du diocèse. Parfaitement accueillis par les divers ministres, ils purent se convaincre, *pièces en mains,* jusqu'à quel point on avait abusé de la re-

ligion du gouvernement. Mais le ministère était débordé, à cette époque, par les événements qui se précipitaient. L'ordre ne put être révoqué, et le collége de Beaupreau fut occupé militairement. Les esprits s'aigrissaient; l'avenir ne présageait que des désastres. Le curé de la Chapelle-du-Genêt n'avait jamais fait la moindre réserve; tout ce qu'il possédait était le patrimoine de chaque jour de tous les malheureux. Dans des circonstances aussi critiques, il crut pouvoir accepter, pour son usage particulier, trois cents francs en or que lui offrait un ami. Sa mère, qui habitait le presbytère depuis la mort de son mari, s'en aperçut et lui dit avec tristesse : Mon fils, que voulez-vous faire de cet or? — Ma mère, c'est une ressource que je me ménage pour des besoins imprévus et peut-être prochains. — Eh quoi, prêtre de Jésus-Christ, est-ce que vous vous défieriez de la Providence qui vous a toujours été si bonne? Ah! croyez-moi, distribuez cet or aux pauvres et mettez votre confiance en Dieu. Le fils remercia sa mère avec effusion. Le soir il ne lui restait plus rien. Quelle scène! quel langage!.... la foi est le principe de tous les genres d'héroïsme. Au contraire, là où elle a disparu entièrement, on rencontre trop souvent des faits d'une férocité sauvage. Le 27 mai 1832, au château de la Chapronnière, tombait, lâchement assassiné par l'officier chargé de l'arrêter, le fils de l'immortel Cathelinau, *le saint de la*

Garde (*), homme excellent, digne du noble nom qu'il portait, auquel il n'a peut-être manqué que l'occasion pour égaler son père. Nous avons toujours pensé que, d'après les grandes lois de la réversibilité, si éloquemment décrites par M. de Maistre, le sang pur de ce juste avait apaisé la colère de Dieu, et préservé notre pays des derniers malheurs. Le curé de la Chapelle-du-Genêt lui était, depuis son enfance, uni par les liens les plus étroits. Ce meurtre brisa son cœur; mais il ne devait pas rester longtemps impuni. Un ami intime de l'abbé Gourdon, le brillant défenseur des trappistes et des paysans vendéens, se chargea, au procès d'Orléans, d'imprimer au front du malheureux qui l'avait tué, les stigmates d'une honte éternelle. L'abbé Gourdon assista à ce procès en qualité de témoin à décharge. Sa déposition fut ce qu'on pouvait attendre, simple et digne. Ses deux amis, MM. le marquis de Civrac et Moricet, montrèrent au jury attendri leurs habits encore teints du sang de la victime, et furent, après des prodiges d'éloquence, acquittés aux applaudissements de la foule. Ce beau triomphe devait bientôt se changer en deuil pour la famille de Civrac. *L'homme de bien par excellence* (**), après quelques jours passés dans la retraite et le recueillement à la Grande-Chartreuse, près Grenoble, était frappé d'une mort pres-

(*) Il était connu sous ce nom à l'armée et dans tout Paris.

(**) Mot de M. Janvier au procès d'Orléans, en parlant de M. le marquis de Civrac.

que subite. Le plus jeune de ses fils, soutenu par sa piété filiale et la générosité de son âme, traversa la France entière pour rapporter ces précieuses dépouilles dans notre pays qui les réclamait à tant de titres. Le curé de la Chapelle-du-Genêt les reçut avec des larmes arrachées par la vénération, le respect et le plus tendre attachement. Plus tard, dans l'église de Beaupreau, il prononça l'éloge funèbre de ce noble héritier des grandes races de la monarchie que n'avait jamais flétri le souffle impur de l'incrédulité, de ce généreux chrétien qui pouvait dire avec Job : « Tous » ceux qui m'ont connu me rendent ce témoignage, » parce que j'ai délivré le pauvre qui m'adressait ses » cris, et l'orphelin qui n'avait point d'appui sur la » terre. Celui qui allait périr me comblait de béné-» dictions, et la veuve délaissée trouvait en moi son » consolateur. »

Puis, s'adressant à son nombreux et brillant auditoire, l'abbé Gourdon l'adjurait, en présence de cette tombe encore entr'ouverte, dans des termes brûlants de foi et de zèle, d'imiter les vertus chrétiennes, la religion pratique, la piété sincère du marquis de Civrac, puisque l'éclat de la naissance et des talents, les grandeurs et les richesses, et tout ce que la terre renferme, n'est que misère, vanité, néant, folie, *sans la crainte de Dieu et l'observation de ses commandements; car c'est tout l'homme* (*). Cet éloge funèbre,

(*) L'abbé Gourdon, *Oraison funèbre* du marquis de Civrac.

composé en cinq jours, écrit en quelque sorte avec son cœur, au milieu de toutes les sollicitudes d'un ministère surchargé, est, à beaucoup d'égards, l'ouvrage le plus parfait de l'abbé Gourdon. Si l'on n'y remarque pas au même degré cette éloquence majestueuse et saisissante qui règne dans toutes les pages de l'oraison funèbre de Bonchamps, jamais son talent ne fit preuve de plus de ressources, jamais il ne se montra prêtre avec plus de sublimité. Aussi, lisons-nous dans une lettre de M[me] de Sesmaisons, ce juge si éclairé, si vrai : « Je suis aujourd'hui toute admiration, mon » cher pasteur..., je n'ai rien lu de plus satisfaisant, » comme pensées, comme style, comme bon esprit » tant politique que religieux, et j'ai trouvé dans toute » votre composition une harmonie de noblesse et de » simplicité, de haute piété et de convenances du » monde, de douceur et de fermeté, de charité et de » justice qui me ravit... M. le marquis de Civrac a été » loué comme il devait être loué, et rien d'étranger » par l'emphase à ses vertus, à sa dignité toute mo- » deste, à son courage tout naturel, à son dévouement » tout de pure race, ne peut être reproché à votre » discours qui restera, soyez-en sûr. » A peine descendu de cette chaire qu'il venait de faire retentir d'accents si nobles et si vivement sentis, le curé de la Chapelle-du-Genêt alla faire une retraite au monastère de Bellefontaine. La douleur, comme toutes les grandes émotions de l'âme, a besoin de calme et de con-

versations intimes avec Dieu. D'ailleurs, la Trappe et ses habitants étaient pour lui l'objet d'un amour de prédilection. C'était au milieu d'eux qu'il prenait ses délassements les plus doux; chaque mois il y passait une journée entière, occupé à retremper son âme par le recueillement, la prière et le spectacle des vertus les plus magnanimes. Là, des hommes qui ont divorcé avec le monde pour épouser la solitude, vivent en Dieu plus intimement qu'aucune âme encore captive dans un corps mortel.

« Appelés par un rare bienfait de la Divinité, à la » profession des conseils évangéliques, ils estiment » les biens d'ici-bas comme de la poussière *à cause* » *de l'éminente science de Jésus-Christ,* regardent d'en » haut et avec un cœur invincible, toutes les choses » terrestres, n'ayant pour but que celles du ciel...

» Brûlant pour Dieu et pour leurs semblables de » l'amour le plus ardent, donnés en spectacle aux » anges et aux hommes, ils mettent leurs délices à » passer les nuits et les jours dans l'étude approfondie » des choses divines, à porter dans leurs corps la » mortification du Fils de l'Homme crucifié (*). » Pour eux la terre se réduit au coin du désert qui leur est familier. Morts au monde, morts à toutes ses affaires, milieu orageux dans lequel nous sommes plongés, que

(*) *Encyclique de N. S. P. le pape, Pie IX, sur les ordres religieux,* 17 juin 1847.

nous agitons et qui nous agite, et dont les soudains retours amènent de si fréquentes déceptions, ils ont choisi la meilleure part. La Providence avait réuni alors à la Trappe trois hommes qui occupent une large part dans la vie de l'abbé Gourdon, et dont les vertus et les talents jetèrent un éclat tout particulier. L'hôtelier, frère Marie Bernard, rappelle ce qu'ont d'aimable ces deux grands noms. Il a conservé du monde, au milieu duquel il vécut longtemps, des formes d'une politesse exquise, qui, rehaussées, embellies encore par la charité, attirent et séduisent, entraînent et captivent. Jamais personne n'est sorti du monastère, après y avoir passé quelques heures, sans lui vouer un de ces souvenirs qui ne s'effacent plus.

Dom Fulgence, alors prieur de l'abbaye, penseur profond et érudit, cache sous des apparences austères, l'âme la plus aimante; il semble qu'une partie des trésors d'ineffable tendresse que renfermait le cœur de Jésus se soient reposés dans son cœur. Son humilité égale son mérite. Envoyé à Rome pour les intérêts de son Ordre, sous le pontificat de Léon XII, ce grand pape songea sérieusement à l'élever au cardinalat. Effrayé, le bon religieux quitte avec précipitation la capitale du monde chrétien, et vient se réfugier dans son cloître. Pie IX, en montant sur la chaire de saint Pierre, l'a retrouvé à Rome, et, avec ce regard d'aigle qui lui est particulier, a su le distinguer.

Le révérend Père abbé, Dom Marie-Michel, était un de ces enfants de saint Benoît qui semblent réunir tous les genres de perfection. De même que dans Fénélon, il y avait dans tout son être quelque chose qui vous saisissait d'un charme indéfinissable : intelligence vaste, prodigieusement cultivée, les sciences ne recélaient pour lui aucun secret; on eût dit qu'il avait brisé les sept sceaux des Écritures, son étude favorite, et que les Pères de l'Eglise lui avaient livré tous leurs trésors. Sa piété, toute imprégnée de grâce, d'amabilité, rivalisait avec son savoir; et ses entretiens spirituels étaient comme une rosée de lumière (*). Le sentiment avait chez lui une vie, une expression, une chaleur indéfinissables.

Un jour qu'au pied d'une statue de Marie, il demandait, dans une ardente prière, à aimer Dieu comme les saints l'aimaient dans le ciel, il crut entendre une voix qui lui répondait : *Dans dix ans tes vœux seront exaucés.* Dix ans plus tard, au même jour, à la même heure, il rendait sa belle âme à son Créateur (*).

Le curé de la Chapelle-du-Genêt vivait dans la plus affectueuse intimité avec ces trois religieux; mais il avait confié la direction de sa conscience au Père

(*) *Ros. lucis,* Isaïe 26-19.

(**) Ce fait nous a été raconté par les amis les plus intimes du révérend Père Marie Michel, et confirmé par les religieux de Bellefontaine.

Marie-Michel. Son âme, naturellement si fière, si impatiente de tout joug humain, était, dans la main du Père abbé, semblable à celle d'un petit enfant. Ces miracles de chaque jour sont l'éternelle gloire de la confession catholique. L'intelligence de l'abbé Gourdon, toute d'élan, d'intuition, saisissait d'un coup d'œil ce que les connaissances humaines ont de plus élevé, et devinait le reste sans pouvoir s'assujettir à apprendre. Le Père Marie-Michel sut le façonner au frein et lui faire accepter des maîtres. Il lui imposait, à titre de pénitence, de lire, d'étudier avec soin, tantôt un ouvrage de saint Augustin, tantôt un livre de saint Jérôme; il s'appliquait surtout à le pénétrer, à le remplir, à le saturer, pour ainsi dire, des divins enseignements des livres saints. Il ne permettait pas non plus qu'il négligeât les auteurs ascétiques, convaincu que ces hommes d'une éminente sainteté, *dont la conversation était toute dans le ciel* (*), que *le Seigneur cachait dans le secret de sa face* (**), et comblait de ses grâces les plus précieuses, avaient déposé dans leurs écrits cette *onction divine de l'esprit d'en haut* (***), *de l'abondance de laquelle nous recevons la véritable sagesse* (****). Parmi les mystiques, il aimait d'un amour de préférence et d'admiration les œuvres

(*) Philip. 3. 20.
(**) Psau. 30. 21.
(***) Jacq. 11. 27.
(****) Jean. 1. 16.

de sainte Thérèse et de Louis de Blois; cette préférence et cette admiration, il avait su les faire partager à son pénitent. L'abbé Gourdon avait dans son directeur une confiance sans limite; il le respectait comme son guide dans les choses de Dieu, et le vénérait comme un saint. Souvent il répétait que ses moments les plus délicieux étaient ceux qu'il passait au milieu des trappistes; ses heures les plus heureuses étaient celles où il s'entretenait avec le révérend Père abbé. Ce commerce habituel avec les anges de la terre portait ses fruits; il développait encore cette énergie, cette plénitude de sève sacerdotale que nous l'avons vu répandre au-dehors avec tant de richesse.

Mgr Montault, dont tous les projets portaient le reflet de la grandeur et de la générosité, forma le dessein de construire à Bellefontaine un vaste bâtiment, où de jeunes prêtres pourraient, dans le repos et le silence, se livrer à de fortes études, qui ouvrirait un asile sûr à ceux qui rencontreraient dans le ministère sacré des piéges et des embûches, tandis qu'il offrirait une paisible retraite aux vétérans du sacerdoce qui voudraient finir leurs jours à l'ombre du cloître et s'y préparer à mourir. Le saint prélat proposa à l'abbé Gourdon la direction de ce précieux établissement si l'avenir permettait de le réaliser. Il accepta avec bonheur. Le calme, la solitude, cette idée de terminer sa carrière au milieu de ses amis de la Trappe, de mettre, comme il le disait, un intervalle

entre son ministère pastoral et sa tombe, lui souriaient délicieusement.

« Vous êtes tout à fait pris dans les liens du Père » Marie-Michel, mon cher pasteur, lui écrivait à ce » sujet Mme de Sesmaisons, et je ne m'en étonne pas; » le désert a tant d'attraits pour les âmes éprises de » l'amour divin. Dans le monde, quoi qu'on fasse, c'est » le corps qui semble faire les frais de la vie; dans la » retraite, c'est l'âme, et quelle différence alors! Dans » le monde, on se glorifie; dans la retraite, on s'hu- » milie. Dans le monde, on se croit sain; dans la re- » traite, on se voit malade; et pourtant plus on se » glorifie, et plus on se ravale; plus on s'humilie, et » plus on s'élève; plus on se croit sain, et plus on est » malade; plus on se voit malade, et mieux on se » porte en effet. Inconcevable mystère pour ceux qui » s'éloignent de la Divinité, que cette excellence de » l'homme qui consiste à se trouver de plus en plus » détestable, et qui s'explique si naturellement lors- » qu'on s'approche de Dieu par la contemplation des » perfections infinies. »

CHAPITRE III.

L'abbé Gourdon, curé de la cathédrale.

Les événements, plus forts que la volonté de l'homme, devaient bientôt faire évanouir ce projet si digne de son auteur. Les constructions commencées sont abandonnées; le Père Marie-Michel meurt dans les bras de son ami, qui lui-même est obligé de quitter cette Chapelle-du-Genêt, si chère à son cœur, pour aller prendre possession de la première cure du diocèse. En vain opposa-t-il une résistance que je serais tenté d'appeler désespérée. La volonté de son évêque devint si pressante, qu'il ne lui resta plus qu'à faire le sacrifice de ses affections les plus profondes. Ainsi se passe notre vie: presque toujours arrive le contraire

de ce que nous avons prévu ou désiré. On dirait que la Providence prend à tâche de nous faire sentir, à chaque instant, les amertumes de l'exil, afin, sans doute, de reporter toujours nos pensées et nos regards vers la patrie véritable. Je n'essaierai point de raconter les douleurs, les déchirements de cette séparation si cruelle pour le pasteur et pour le troupeau. Je me contenterai de transcrire la lettre suivante :

Combrée, 9 avril 1857.

« Je suis tout à fait disposé, ma chère enfant, à » vous écrire ce soir, car je suis triste, et je pleure » presque autant que vous pleuriez lorsque je vous » grondais pour vos larmes; il y a deux minutes que » le père Brouillet et sa fille viennent d'arriver. M. Ré- » gnier et M. le principal de Combrée étaient dans ma » chambre; nous allions sortir pour nous réunir à nos » nombreux confrères; c'est l'heure du souper. Je me » croyais de force à voir mes anciens paroissiens, » mais le cœur m'a manqué : je n'ai pu leur parler, » je n'ose aller les voir, j'ai quitté ces messieurs; je » suis seul dans ma chambre d'où je ne sortirai que » pour la messe et la cérémonie, demain. J'espère » que je vais me remettre en vous écrivant, ma chère » fille, vous à qui j'ai tant de fois parlé de croix et de » soumission. Je n'ai pu vous voir avant mon dé- » part; nous aurions éprouvé dans des adieux ce que » je ressens aujourd'hui. Il n'est pas convenable qu'un

» prêtre montre trop sa faiblesse, même quand son
» cœur est soumis à la volonté de Dieu. Notre Sei-
» gneur affermissait son visage en allant à Jérusalem
» pour consommer son sacrifice. Hélas! ma fille,
» qu'est-ce que notre séparation comparée à celle du
» Calvaire? »

Mélange touchant d'une sensibilité exquise et de ces fortes pensées de la foi qui, dominant toutes ses facultés, toutes ses affections, lui donnaient, pour accomplir les obligations et les devoirs que lui imposait la Providence, un courage, une puissance que rien ne pouvait affaiblir.

Curé de la cathédrale, il proposa un double but à la sainte activité de son ministère : approfondir les misères tant morales que physiques de son immense paroisse pour les soulager, ou les guérir; réunir sur le terrain neutre de la charité les fragments épars d'une société brisée par les dissensions politiques. On le voyait se présenter tour à tour dans tous les camps avec une égale aisance. Ne blessant les opinions de personne, il parlait volontiers de ses affections, de ses regrets; obligeant, serviable pour tous, il ne cachait rien, il ne dissimulait rien, et mettait dans tous ses rapports une confiance, un abandon, une franchise, un épanchement qui ne connaissaient d'autres limites que l'extrême bonté de son cœur. Toujours aimable, toujours spirituel, il possédait l'art de flétrir le vice ou la licence des mœurs, par un geste, par un

regard, par une parole, par une remarque piquante, ou par l'une de ces plaisanteries, que tout Angers répétait ensuite en souriant. Bientôt il connut toutes ses brebis, et toutes ses brebis le connurent; le connaître, c'était l'aimer. Il fit servir cette affection, cet ascendant universel, à multiplier les réunions de tout genre pour venir au secours des malheureux. Là se rencontraient pour la première fois, depuis plusieurs années, des hommes profondément divisés, étonnés de sentir leurs haines de parti s'affaiblir sous les divines influences de la charité, et faire place à une bienveillance mutuelle. De là, aux égards, aux rapprochements, aux prévenances, à l'estime, il n'y a qu'un pas. Ainsi, sous son bienfaisant patronage, l'unité se refaisait autant que les circonstances le pouvaient permettre, et le présent était une espérance pour l'avenir. A la tête de toutes les bonnes œuvres, il donnait l'exemple des sacrifices et de l'abnégation (*).

(*) Un petit marchand, de la rue Saint-Laud, étant venu lui révéler la présence des huissiers dans son magasin: — En vérité, dit-il, la Providence me sert à souhait, vous allez me délivrer du trimestre que je viens de recevoir.....

Dans une autre circonstance, il donna son traitement tout entier à une jeune personne dont la famille venait de faire des pertes considérables.....

Au milieu d'un hiver très rude, il aperçoit de sa fenêtre, dans un galetas voisin, une pauvre vieille femme transie par le froid, et s'efforçant de chauffer ses mains décharnées à la flamme va-

Nous trouvons écrit de sa main, sur son livre de dépense, ces mots significatifs : « M'étant assuré pouvoir
» tenir le modeste ordinaire qui est établi à la cure,
» je regarde comme inutile de continuer à tenir des
» comptes détaillés. 1er janvier 1846. »

GOURDON, *curé de la cathédrale.*

On l'entendit s'écrier dans une de ses instructions : « Il ne suffit pas, pour être utile à ses frères,
» de sentir leur malheur; ce n'est pas même assez de
» ne mettre à ses largesses que les bornes de la né-
» cessité; il faut encore entrer dans le secret des cœurs
» pour fermer des plaies inconnues; il faut défendre
» celui-ci contre les fureurs du désespoir, arracher
» celui-là aux liens d'une passion infâme. Montrer à
» l'un la Providence s'avançant vers son lit de douleur
» pour le rendre à la santé; à l'autre, le glaive de la
» justice levé sur sa tête, et prêt à frapper s'il persiste
» dans des habitudes ruineuses pour les siens, et
» déshonorantes pour lui-même; il faut pleurer avec
» la veuve sur les restes inanimés de l'époux que la
» mort vient de lui ravir; il faut recueillir dans ses
» bras ces enfants éperdus, privés pour toujours des

cillante d'une lampe près de s'éteindre. Ce spectacle l'émeut, fait couler ses larmes; il précipite ses pas, descend au bûcher, et croyant tous ses hôtes endormis, il charge un fagot de bois sur ses épaules et va lui-même allumer un feu splendide, sous le toit oublié de la souffrance et de la pauvreté.

» soins de la plus tendre mère; il faut faire descendre
» dans cette famille désolée toutes les consolations
» du ciel; il faut apparaître au milieu des pleurs, des
» gémissements et du tumulte, comme des anges de
» paix dont la présence ranime l'espérance et le bon-
» heur; il faut supporter la vue des maux les plus af-
» freux, et les guérir de ses propres mains; il faut
» mépriser les fatigues, regarder toutes les privations
» comme des obligations de chaque jour, courir les
» dangers des maladies contagieuses, et enfin, sacri-
» fier, s'il est nécessaire, sa propre existence à tous
» ceux qui imploreront notre secours. » La vie de l'abbé Gourdon était la traduction journalière de ses paroles.

« Un être qu'on ne sait comment qualifier, un monstre avait empoisonné ses femmes et ses enfants pour avoir leur bien.

» Les faits révélés par la cause, devant la cour d'assises, étaient à peine croyables : ils étaient vrais et la justice avait prononcé l'arrêt de mort. L'histoire est toute récente et les esprits en sont remplis (*). Le criminel était au château de la ville et tous les jours le curé de la cathédrale allait lui dire : « Acceptez, en
» cet abandon, des adoucissements et des conseils... »

» L'homme résistait. Il en avait appelé en cassation, il conservait une lueur d'avenir. Mais le pourvoi étant

(*) 1859.

rejeté, l'exécution dut avoir lieu non loin du théâtre des crimes.

» On se met en route; deux personnes sont dans la voiture, escortée de gendarmes : l'une est le coupable, l'autre est le curé. Qui a le plus de tristesse et d'angoisse? je ne saurais le dire, et qui peut le deviner? Faites-vous une idée de ce voyage : la haine et la rage d'un côté, la patience et la charité de l'autre. Oh! quelle étude du cœur et de ses replis! Qui était là? qui pouvait entendre? qui assistait à cette lutte entre le condamné et l'apôtre, entre l'homme de la mort odieuse et l'homme de la vie éternelle!

» On trouve un fleuve, on traverse un pont, le peuple s'attroupe; il pousse des cris, entoure la voiture... mais l'abbé présente son visage aux deux portières; il reçoit les injures, étend les bras, conjure l'orage, calme les flots terribles et dit au postillon : « Prenez le » galop! »

» Situation étrange! Les roues font voler la poussière; l'empoisonneur, lui, voudrait les retenir... et le prêtre, qui dans ce moment d'effroi, d'honneur, de générosité, songe à le garantir du glaive, moins que de la violence et de l'outrage, précipite l'instant fatal!

» On franchit les bois, les ravins... Déjà blanchit à l'horizon le clocher qui s'élève au but... On voit sur la route, des groupes tumultueux se former; bientôt la foule est innombrable, les populations accourent de dix lieues; les femmes se comptent par milliers, et

se font remarquer par l'éclat de leur colère. Il faut que les gardes mettent le sabre à la main pour se faire un passage à travers les malédictions et les menaces...

» L'objet de cet appareil funèbre, l'homme pour qui désormais les minutes sont des siècles, encore impassible, glacé, passe devant le cimetière qu'il reconnaît, et, en voyant une fosse fraîchement creusée, il dit! « Elle est bien faite... c'est la mienne! »

— « Eh bien! recueillez-vous, lui dit le prêtre, le » moment est venu... celui de la vérité... Versez dans » mon sein vos aveux, et donnez-vous devant Dieu le » mérite du repentir! »

» Le cortége parvient au pied de l'échafaud.... Celui qu'*on attendait* en monte les degrés; son confesseur lui prête l'appui de son bras... Quel devoir et quel spectacle! Le bourreau s'empare de sa proie et soudain.... à un signe.... au bruit sourd de la tête qui tombe, un cri de triomphe s'est élevé dans les airs!... « O peuple, que fais-tu? s'écrie le prêtre... Où suis- » je? quel aveuglement! quelle est cette joie homi- » cide et féroce!... »

» Et du haut de cette *chaire* sanglante, un homme se dresse comme un prophète; il parle au nom de la société entière, et sa voix de pudeur et de charité, sa voix descend comme du ciel pour donner à ces furieux de justice humaine, une leçon qui est inspirée par la plus sainte des vertus et des lois (*)! »

(*) *Mélanges,* par M. F. Grille.

Personne mieux que l'abbé Gourdon ne comprenait les pauvres, et ne rappelait avec plus d'énergie à la societé égoïste de notre époque, les titres et la dignité que leur a donnés le Christianisme. Dans une circonstance solennelle, il leur adressa cette magnifique apostrophe : « Pauvres, vous êtes hommes;
» malgré vos souffrances passagères, votre avenir est
» immortel, et vous marchez comme les puissants et
» les riches du monde vers le terme de toutes les
» distinctions. Le tombeau nous confondra dans la
» même poussière. Pauvres, vous êtes chrétiens; vous
» reçûtes, longtemps avant les maîtres de la terre,
» l'annonce de l'ère nouvelle qui se levait pour les peu-
» ples, assis dans les ombres de la mort. Vous seuls
» entendîtes, autour du divin berceau qui renfermait
» l'espoir encore ignoré de l'univers, les chants angé-
» liques qui montaient vers le Très-Haut, pour lui
» rendre gloire, et qui descendaient vers cette région
» désolée, promettant la paix aux hommes de bonne
» volonté. Pauvres, vous fûtes les premiers disciples
» de la sagesse incarnée; vous portâtes jusqu'aux con-
» fins du monde la bonne nouvelle de son Evan-
» gile (*). » On le voit, à Angers, comme à la Chapelle, les malheureux tenaient la première place dans ses pensées. Mais, au milieu des préoccupations de toute espèce qu'entraîne le gouvernement de la pre-

(*) *Oraison funèbre* de Mgr Montault.

mière cure du diocèse, le souvenir de sa chère Vendée le poursuivait sans cesse : *et dulces reminiscitur Argos*. Avec toutes les apparences de la gaîté la plus expansive, son pauvre cœur n'en était pas moins sous le poids d'une secrète et grande amertume. Ses lettres les plus intimes étaient un composé de tristesse et de mâle résignation qui émeut, et attache à la fois à celui qui les a écrites. « Mon cher abbé, écrivait-il à » un ami, je suis tout étourdi des affaires et des en- » tretiens du monde : c'est un tracas, un tourbillon à » y perdre la tête. Jusqu'à présent, je ne crois pas que » l'âme en ait souffert; mais c'est un état bien pénible » pour un prêtre que de vivre sans recueillement, » parce que la dissipation ôte le sentiment qui est si » doux au cœur et qui l'aide si bien à marcher... ô » Chapelle-du-Genêt! ô douce solitude de Bellefon- » taine! qu'êtes-vous devenues!... Je me réjouis beau- » coup du voyage que je dois y faire après la mi-août; » mais je reviendrai encore ici plus triste. Je suis » trop vieux pour prendre racine. Ma vie m'est insup- » portable par les détails continuels dont je suis ac- » cablé. Du moins j'ai la consolation de n'avoir pas » choisi ma demeure passagère. Encore un peu de » temps et le ciel viendra; c'est ma seule espérance. » Je tâche, en attendant, de conserver la présence » de Dieu malgré les embarras qui m'absorbent... Je » ne sais ce que deviennent mes journées. Dieu soit » loué! il faut bien que je meure à tout. Je ne suis

» plus à moi ni à personne; priez pour que je sois
» tout à Jésus-Christ... La douleur est une grâce puis-
» qu'elle est une semence de joies éternelles... Dans
» mes bons moments, je remercie Dieu de mes souf-
» frances, je le prie instamment de les augmenter
» encore, afin de m'unir plus intimement aux amer-
» tumes de Jésus, dont il est écrit qu'il fut triste jusqu'à
» la mort. Cette ferveur est de courte durée. Que je
» suis faible et imparfait!... Si encore je pouvais, de
» temps en temps, aller me retremper à Bellefon-
» taine!... Tout m'a été enlevé à la fois....

» Je sens que ma santé se mine et s'altère; le mo-
» ment de la délivrance approche. Mes amis font tout
» ici pour la retarder; ils ont décidé pour moi un
» voyage aux Pyrénées. J'ai le cœur gros de cette ab-
» sence qui ne me fera aucun bien, et me donnera,
» à mon retour, un déluge d'affaires. J'ai cru devoir
» céder au conseil des médecins, à la demande de
» toute ma paroisse et aux ordres de mes supérieurs.
» Pour utiliser ces quelques semaines passées loin de
» mes ouailles, j'ai le projet de rencontrer dans mes
» courses quelque bon père jésuite avec qui je ranime-
» rai mes résolutions, et je vous viendrai à la fin
» d'août avec un peu plus de ferveur et de générosité,
» si Dieu écoute mes prières. »

Les prévisions du curé de Saint-Maurice furent heu-
reusement démenties; il retrouva aux eaux de Caute-
rets ses forces et sa vigueur premières. Une belle na-

ture avait toujours eu pour lui l'attrait le plus puissant. Les Pyrénées, avec leurs montagnes gigantesques, leurs vallées si gracieuses, leurs sites majestueux ou terribles, le remplirent d'un enthousiasme qu'il ne se lassait pas d'exprimer. « Il est impossible, Mademoi-
» selle, de se faire une idée de l'aspect saisissant
» qu'offrent les Pyrénées. La main de Dieu est im-
» primée sur toutes leurs masses; c'est bien là qu'on
» peut dire avec l'apôtre *que les choses visibles sont les*
» *ombres des réalités éternelles.* Les sommets de ces ma-
» gnifiques montagnes, toujours couverts de neiges, sont
» comme autant de miroirs où tombent et se réfléchis-
» sent les rayons du soleil incréé, tandis qu'au bas de
» leurs flancs décharnés et sans verdure, une riche
» végétation atteste, elle aussi, la Providence...... »

Son cœur, distrait par ces émotions fortes et variées qui le remuaient et l'agitaient agréablement en tous sens, sentait s'alléger le fardeau de ses souvenirs et de ses regrets. Ces distractions bienfaisantes ne pouvaient être que d'une courte durée; il avait hâte de revenir au milieu de son troupeau, où tant d'affaires, de bonnes œuvres et d'âmes affligées réclamaient sa présence.

« Mon cher curé, je suis de retour à Angers, depuis
» quelques jours à peine, mandait-il à un de ses amis.
» Je n'y trouve que travail, désolations, angoisses, in-
» fortunes. C. vient tous les matins prendre les conseils
» de M. de..... et les miens. Nous lui trouverions un

» asile, si le pauvre C.... éprouvé par la Providence
» comme tous les amis de Dieu, n'était pas sur le
» point de tomber en faillite. Quand je vais chez cet
» excellent homme, qui a été la providence de tous
» les malheureux, que je vois sa belle-mère qui ne
» pense qu'à faire du bien du matin au soir, sa femme
» qui a l'air d'un ange, et ses trois gros enfants qui me
» sautent sur les genoux; quand je pense que cette
» intéressante famille ne se doute pas du malheur qui
» la menace, mon cœur se fend, j'ai peine à retenir
» mes larmes.... Madame de.... est venue de son côté
» m'annoncer la ruine entière, sans ressources, de son
» vieux père qui est en enfance. Le jeune B..... se
» meurt, ses parents sont inconsolables, ils voudraient
» que je fusse constamment avec eux. La misère, dans
» quelques parties du port, est à son comble; tous ces
» pauvres ouvriers sans ouvrage n'ont d'espoir que
» dans leur curé.....

» Hélas! ma destinée n'est-elle pas, quelque part
» que ce soit, de devenir le centre où viennent se
» réunir toutes les douleurs? Je ne me plains pas de
» cette disposition de la Providence, car le maître a
» dit: *On ne peut aller au ciel que par beaucoup de*
» *souffrances, et par beaucoup de tribulations.* Vous le
» savez par expérience; prenons courage, nous vieil-
» lissons, et notre carrière s'abrège. La récompense
» sera grande, et rien ne pourra troubler notre bon-
» heur. » Il fut arraché quelques instants à ces cala-

mités privées qui assiégeaient son cœur, et qu'il vient de nous décrire avec une sensibilité touchante, par la mort de Mgr Montault : « Ange de bénédiction » et de paix, chargé, après des malheurs inouïs, de » rassembler dans ce diocèse les débris dispersés d'Is- » raël, et de relever les autels de leur ruine; père de » tous les infortunés, modèle de toutes les vertus épis- » copales, dont chaque journée était distribuée avec » un art si parfait, qu'elle suffisait à l'accomplissement » de tous ses devoirs, et qu'elle ressemblait au lende- » main de ce digne et saint prélat qui, à force d'hu- » milité, sut se créer un titre de gloire d'un moment » de faiblesse, et dont le souvenir est béni au ciel et » parmi nous (*). »

Le curé de Saint-Maurice, de cette voix qui avait célébré avec tant d'éclat les héros de nos dernières guerres de religion et le descendant des preux, rendit à la mémoire de celui qu'il nommait son père et son ami, des hommages « dignes de nos respects et de » l'affection qui nous attachèrent à lui; dignes des » regrets inconsolables des anciens de la tribu sacrée, » courbés sous le poids de leurs pénibles impressions, » bien plus que sous leurs travaux et leur vieillesse, » qui gémissaient étonnés de survivre à leur chef, » tandis que les jeunes lévites accoutumés au doux » nom qu'il leur donnait dans sa tendresse, se pres-

(*) L'abbé Gourdon, *Orais. funèb.* de Mgr Montault *passim*.

» saient autour des autels qu'ils arrosaient de leurs
» larmes (*).

Le curé de Saint-Maurice croyait avoir épuisé sa douleur, et voilà qu'une autre tristesse réclame des expressions nouvelles, « avant que le temps, qui seul
» cicatrise de pareilles blessures, ait put verser sur l'a-
» mertume de nos regrets, son baume consolateur (**). »
Les cendres de Mgr Montault n'étaient pas encore refroidies, et déjà le caveau qui les recélait s'ouvrait pour recevoir les dépouilles mortelles de son successeur, surpris par une mort imprévue, au milieu de ses visites pastorales, et comme *enseveli dans son zèle.* L'abbé Gourdon reparut dans la chaire pour mêler sa voix à de si *grandes espérances trompées,* et environner des hommages de vénération et d'amour les
« précieuses reliques de cet homme de Dieu, dans le
» sens le plus complet de ce mot de l'Apôtre (***), et
» dont la perte était un immense malheur, non seu-
» ment pour l'Église d'Angers, mais encore pour l'É-
» glise de France toute entière (****). Le front habituellement si pur de l'orateur était, cette fois, chargé de sombres nuages; il y avait dans ses paroles je ne sais quel lugubre pressentiment qui oppressait l'âme. En

(*) L'abbé GOURDON, *Orais. funèb.* de Mgr Montault *passim.*
(**) *Oraison funèbre* de Mgr Paysant, p. 56.
(***) *Ibidem,* p. 7.
(****) Paroles de Mgr l'arch. de Besançon.

apprenant la mort de Mgr Paysant, il s'était écrié: « Je ne survivrai pas longtemps à ce digne et ver- » tueux prélat. » Il termina son discours par ces mots qui glacèrent d'effroi tout son auditoire. « Nous en » avons la confiance, c'est la dernière fois que notre » voix qui s'affaiblit et s'altère retentira sur un pareil » cercueil. Nous serons enfermé dans le nôtre, avant » que le nouveau guide que le ciel nous destine ait » terminé son ministère de justice et de paix. »

Ces idées d'une fin prochaine qui ne le quittèrent plus, loin d'abattre son courage, l'exaltaient et accroissaient encore l'ardeur et l'activité qu'il apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs. Ainsi la flamme qui va s'éteindre jette une lumière et plus pure et plus vive. On eût dit que l'abbé Gourdon avait hâte de terminer sa course, et qu'il avait chargé la charité d'épuiser les restes de sa vie. Sa cure était le rendez-vous ordinaire de tous les paysans de la Vendée qui avaient à Angers quelque affaire. Ils trouvaient chez lui, avec l'hospitalité la plus généreuse, un dévoûment toujours prêt à les servir, et ces témoignages d'une affection véritable, suprême aumône du cœur qui donne à tous les autres bienfaits un prix infini.

A Saint-Maurice, qu'il aimait de cet amour qu'une mère porte à celui de ses enfants qui lui a coûté le plus de veilles et d'inquiétudes, de soupirs et de larmes, il semblait se multiplier dans les salons des

grands, dans les réduits les plus obscurs de l'indigent, dans les riches magasins du négociant, dans l'humble atelier de l'ouvrier. Dans les rues, sur les places publiques, il abordait tout le monde avec une cordiale affabilité, quittait les personnages les plus élevés pour aller s'entretenir avec les petits, écoutait avec intérêt ce que vous aviez à lui dire, ne se lassait jamais, ne se fatiguait jamais de vous entendre, se donnant et se livrant, pour ainsi dire, à tous et à chacun. Toujours le sourire sur les lèvres, il avait pour tous des paroles aimables, des interrogations pleines d'affabilité, de ces mots qui se gravent, de ces familiarités délicieuses qu'on n'oublie plus. Maître des cœurs, et jouissant d'une popularité immense, cette autorité et cette popularité n'avaient de prix à ses yeux qu'autant qu'elles pouvaient l'aider à maintenir ses paroissiens dans les sentiers de la vertu, ou à y ramener ceux qui s'en écartaient. C'est près des pécheurs surtout que sa charité le rendait inimitable. Il connaissait tout le prix d'une âme, il savait combien la conversion d'un enfant prodigue cause de bonheur au ciel et sur la terre. Aussi que de soins, que de peines, que d'industrie, que de prévenances, que de sacrifices offerts, que d'ardentes prières pour l'amollir, le vaincre, le ramener à la maison de son père! Un jeune homme, sorti d'une école spéciale, est mis, par les circonstances, en rapport avec le curé de Saint-Maurice; il ne tarde pas à lui être attaché par les liens de la reconnais-

sance. L'abbé Gourdon lui parle de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, de ses devoirs de chrétien; le jeune homme veut changer la conversation; l'abbé Gourdon le presse. — « Monsieur le curé, lui dit-il en-» fin, je vous avouerai, sans détour, que je ne crois » pas. » Une discussion sérieuse s'engage; pendant plusieurs mois, il lui fait une sorte de cours de religion; l'esprit de ce jeune homme s'éclaire, ses ténèbres se dissipent, une conviction pleine et entière naît dans cette intelligence élevée; il ne la dissimule pas, mais le cœur résiste. Un soir qu'ils avaient causé longuement, sans aucun résultat, l'abbé Gourdon, le visage animé et comme inspiré, se lève, l'embrasse, le presse sur son cœur; puis, tombant à genoux, il s'écrie : « O mon Dieu, sauvez cette âme! » Le jeune homme attendri lui saisit la main, la couvre de ses larmes, et, après quelques moments de lutte intérieure : « Monsieur le curé, dit-il à son tour, voulez-» vous me confesser. » Le cri du pasteur avait pénétré le ciel, ce pécheur était converti. « C'est ainsi, dit » saint Grégoire de Naziance, qu'un pasteur véritable » travaille à faire passer chez ses ouailles l'amour de » Dieu qui possède tout son être : soutenant les uns » par ses conseils et ses prières, frappant les autres » d'une main légère; stimulant l'indolence, réprimant » l'ardeur immodérée; prévenant les chutes, ou ap-» prenant à ceux qui tombent comment on se relève; » prêchant à tous le bon vouloir, car l'homme, animé

» d'une volonté sincère, est déjà sur la route de la
» vertu (*). »

Il n'était pas moins sensible aux infirmités du corps qu'à celles de l'âme. Ses visites aux malades de toutes conditions et de tout âge étaient journalières. « On ne
» saurait s'imaginer combien il était auprès d'eux
» riche en propos qui trompaient l'ennui, en conso-
» lations qui ranimaient le courage abattu, en dévoû-
» ment qui charmait, et qu'on ne croyait pas acheter
» trop cher, en l'achetant au prix de la souffrance (**). »

Mais si quelques-uns de ses paroissiens, connus pour vivre dans l'éloignement des sacrements, venaient à tomber dangereusement malades, alors son zèle, sa sollicitude pastorale ne connaissaient plus aucun repos, jusqu'à ce qu'il les eût réconciliés avec leur Créateur, et les eût placés dans le chemin des espérances éternelles. Que d'âmes, jusque-là insouciantes de leur salut, il a ainsi, sur les dernières limites de l'éternité, rendues à la vie véritable! Lorsque la mort visitait quelques familles, il avait un don spécial pour adoucir, ou pour calmer les regrets les plus amers. Des consolations pleines de suavité coulaient de ses lèvres, sans effort, avec cette abondance, cette plénitude de vérité, que les grands enseignements de

(*) Saint Grég. de Naz., *Élog. de saint Ath.*, p. 64.

(**) *Quel. mots d'élo. et de reg.*, par l'abbé Stanislas Fouré, p. 14.

l'Evangile, sur le présent et l'avenir de l'homme, peuvent seuls donner.

« Il a fallu, ma chère fille, écrivait-il le 16 mai » 1837, que je fusse bien occupé, pour vous laisser » ignorer la part que j'ai prise à vos douleurs. Mon » silence n'a pas été volontaire : je n'ai pas une mi- » nute dont je puisse disposer; mais j'ai des pensées » et des sentiments qui vous sont dévoués, et qui ne » changeront point. Je suis persuadé que vous croyez » bien que je n'ai point oublié de demander au bon » Dieu la force dont vous avez besoin pour supporter » la terrible épreuve qui est venue fondre sur vous » tout-à-coup. Croyez aussi, ma chère enfant, que j'ai » porté le souvenir de votre père au saint autel, et » que j'ai prié pour lui de tout mon cœur. Hélas! nous » ne pouvons rien faire de plus, les uns pour les au- » tres, quand la Providence nous enlève de cette vie » de tribulations et de combats, pour nous appeler au » jugement que nous devons tous subir. Je crains » bien, ma chère M..., que votre cœur si sensible n'ait » perdu de son courage et de sa paix dans cette triste » circonstance. Vous avez eu grand besoin de vous » souvenir de la confiance inébranlable que je vous » ai recommandée et que je vous recommande en- » core. Je vous ai souvent dit que notre bon Maître a » sur vous des vues de miséricorde, qu'il vous prépare » une place dans la demeure où il n'y a ni crainte, » ni pleurs, ni inquiétude. Je ne vous dis pas ces

» choses légèrement; soyez sûre que j'ai réfléchi avant » de vous les assurer. Séchez donc vos larmes, levez » vos yeux vers la patrie où vous retrouverez ce que » vous avez de plus cher; dites, comme le saint » homme Job : *J'ai dans mon sein une espérance iné-» branlable d'être consolé pour toujours des agitations » et des épreuves que vous permettez, Seigneur, non » pour me décourager et me perdre, mais pour me » purifier et me rendre digne de vous.* »

Sa sœur venait, en huit jours, de perdre deux de ses enfants; il lui adressait ces lignes : « Ma chère » Louise, je ne t'ai pas oubliée un moment au milieu » de toutes les épreuves que la Providence fait peser » sur ton cœur de mère, si sensible et si tendre...

» Tu dois te souvenir de m'avoir souvent entendu » dire que chaque année qui s'écoule nous montre » plus clairement les desseins de Dieu sur nous, qui » sont de nous conduire au bonheur par les souffran-» ces et la résignation. Je ne doute pas que tu ne pro-» fites de tes sacrifices pour être plus que jamais dé-» vouée à la croix du Sauveur. Malgré le monde et » ses tourments, malgré les hommes et leurs murmu-» res, il en faut toujours revenir à la volonté du ciel : » il n'y a point de paix, point de consolation ailleurs » que dans la soumission.

» Je pense que tu regrettes bien vivement tes chers » enfants; mais, ma chère Louise, leur âge et le bon-» heur parfait dont ils jouissent, sont des adoucisse-

» ments bien précieux pour ta foi. Ils sont devenus
» des anges qui te protègent du haut de la céleste
» patrie. Je désire de tout mon cœur que la Sainte
» Vierge, qui a offert avec son divin Fils l'adorable
» sacrifice de la croix, te console et t'encourage... »

Quelques semaines s'écoulent; il lui écrit de nouveau : « Ma chère Louise, j'apprends par une lettre de
» ton bon curé, que tu es encore exposée à une rude
» et terrible épreuve. Si tu es destinée à un troisième
» malheur, si nous n'obtenons pas du ciel la conser-
» vation de ton enfant, tu te consoleras, j'espère, par
» la pensée qui t'a soutenue il y a quelques mois. C'est
» un si grand bonheur, ma chère amie, de changer
» pour la joie infinie des élus les misères de cette
» vallée de larmes, qu'une mère qui a donné des ha-
» bitants à la céleste patrie, trouve, dans la pensée de
» les revoir bientôt, un adoucissement aux pertes les
» plus cruelles. Il n'y a rien dans la nature de plus
» sensible que le cœur d'une mère, et je connais toute
» la tendresse que tu portes à tes enfants. Aussi,
» puisque la Providence t'enlève ce que tu as de plus
» cher, c'est une marque certaine du dessein qu'elle a
» de te rendre heureuse pour l'Eternité. Prends donc
» courage, ma chère Louise : nous ne serons pas sé-
» parés pour longtemps. Le Seigneur nous assure que
» ses consolations *surpasseront infiniment nos tristesses,*
» et que nous ne nous souviendrons plus de nos maux,
» *dans le séjour de la paix.* Que ta confiance en la

» sainte Vierge, la consolation des affligés, te sou-
» tienne. Tu sais qu'elle était sur le Calvaire à la mort
» de son divin Fils. Elle offrait le sacrifice de son cœur
» désolé pour nous tous : il est juste que nous lui ren-
» dions amour pour amour. Notre Seigneur a renfermé
» toute la piété dans ce peu de paroles : *Mon père, que*
» *votre volonté soit faite !* Tâche, ma chère sœur, de
» répéter souvent cet acte de soumission, et tu goûte-
» ras la paix au milieu de tes plus dures épreuves. »

Comme ce langage remue l'âme, dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus élevé ; comme il l'arrache à la pensée de ses angoisses, par celle de Dieu, par la pensée des vérités les plus hautes, les plus riches d'espérances !

Toutes les qualités du cœur et de l'intelligence, du chrétien et du prêtre, que l'abbé Gourdon possédait à un degré si éminent, n'étaient pas néanmoins sans quelques imperfections. On découvrait parfois en lui, sous les traits de l'homme mûr, l'écolier naïf et ingénu, qui ne tenait pas assez compte de la gravité, portait trop loin la plaisanterie, et provoquait le rire outre mesure. Dans ces rares moments, où son esprit s'évertuait et devenait presque frondeur, il aimait trop à mettre en relief l'originalité de certains savants, dont la tête se trouble à force d'étude. Il eût été plus digne de lui de proposer à l'admiration des jeunes prêtres, les grands orateurs et les grands théologiens qui font la gloire du catholicisme. Alors, la paresse et la mé-

diocrité n'auraient pu s'autoriser de ses paroles, et prétendre, dans leur orgueil, arriver sans travail aux succès qu'il devait à une nature d'élite, et qu'eût incontestablement augmentés pour lui-même la lecture plus fréquente et plus approfondie des Pères de l'Eglise et des apologistes modernes.

L'un de ses amis, M. l'abbé Dandé, vicaire-général de Nantes, nous disait : « Si l'on passe un quart d'heure » avec le curé de Saint-Maurice, on connaît tous ses » défauts ; on pourrait habiter ensuite avec lui pendant » dix ans qu'on ne découvrirait que des vertus. » Mot délicieux de vérité et de grâce qui est à lui seul tout un portrait.

Une des lois les plus étonnantes de notre réhabilitation par la grâce, c'est que la Providence se sert habituellement des imperfections mêmes des justes, pour les rendre plus parfaits. Louis de Blois, ce chantre sublime des divines miséricordes, adressait à l'un de ses amis ces belles paroles : « Continuez de nourrir au » fond de votre cœur un tendre amour pour Dieu, et les » défauts que vous n'avez pu détruire deviendront, en » quelque façon, une source de consolations ; car, de » même qu'une terre fertile recouverte d'un vil fu- » mier, en devient plus féconde, ainsi l'âme dont la » volonté est droite, fertilisée, pour ainsi dire, durant » cette vie, par ses imperfections et par ses misères, » en recueillera, au jour de la visite du Seigneur, un » fruit délicieux, si elle les supporte avec patience. »

C'est en ce sens que saint François de Sales parle *de ses chères imperfections.*

L'orgueil, étant le mal le plus enraciné dans l'âme humaine, a besoin d'être combattu, sans cesse, par l'humilité. Or, quoi de plus propre à retenir dans une humiliation salutaire les chrétiens fervents, que le spectacle continuel de leur incurable faiblesse.

Tous ceux qui ont connu l'abbé Gourdon, dans l'intimité, savent que ses imperfections étaient pour lui un sujet continuel d'amertume. Souvent, croyant être seul, il fondait en larmes au pied de l'autel, s'accusait tout haut devant Dieu, et le suppliait avec instances de le délivrer de ses infirmités spirituelles (*). A Angers, ses vicaires l'ont entendu bien des fois, le soir, lorsqu'il faisait, dans sa chambre, son examen de conscience, gémir sur les misères de la journée, et en demander pardon dans des paroles entrecoupées de sanglots. Ainsi, Dieu tirait de ses imperfections l'accroissement de ses mérites. Leur image et leur souvenir qui le poursuivaient partout, étaient un heureux préservatif contre les atteintes de l'amour-propre, un aiguillon continuel à chercher en Dieu seul sa force, sa joie et son espérance; il était véritablement fort avec l'apôtre, *parce qu'il était faible* (**).

(*) Ce fait nous a été affirmé par plusieurs personnes de la Chapelle-du-Genêt qui en avaient été les témoins.

(**) 2e Corinth. 12. 10.

Cette conviction de sa faiblesse était chez lui si vraie, qu'il la manifestait en toutes circonstances, avec une rare humilité.

Madame N...., qui n'était pas du nombre de ses pénitentes, lui témoigna, au milieu d'une visite qu'il lui faisait, le désir de l'entretenir en particulier. Il lui répondit, avec son affabilité ordinaire, qu'il était à sa disposition. — Monsieur le curé, reprit-elle avec quelque embarras, si vous le permettez, ce sera au confessionnal; soyez assez bon pour me donner votre heure. Elle s'y rendit, l'esprit agité, inquiet, craignant de l'avoir blessé. Il l'accueillit d'une manière toute paternelle. — Vous avez redouté mon indiscrétion, lui dit-il, et vous en aviez malheureusement le droit; il est vraiment déplorable que dans le poste que j'occupe, et à mon âge, on ne puisse que trop légitimement concevoir de pareilles défiances. Il l'entretint ensuite avec la plus grande paternité. Ses paroles avaient tant d'onction et d'à-propos que non seulement elle y trouva les consolations qu'elle cherchait, mais qu'il lui semblait, nous assurait-elle, entendre les paroles d'un ange, plutôt que celles d'un homme.

Dans une autre occasion, un de ses meilleurs amis, de la bouche duquel nous tenons le fait, l'engageait vivement à ne pas repousser les offres qui lui étaient faites d'un évêché, dans lequel ses talents et son esprit éminemment conciliateur, pouvaient opérer un grand bien. Le curé de Saint-Maurice s'en défen-

dait avec esprit. Son ami redoublait d'instances et ne laissait pas une objection sans réponse. Enfin, l'abbé Gourdon s'arrête, se croise les bras, le regarde fixement : — Mon cher ami, lui dit-il, croyez-vous de bonne foi, qu'avec mon laisser-aller et mes imperfections, je puisse être évêque? A mon âge, on ne se corrige plus; non, non, c'est ma résolution bien arrêtée: je ne serai jamais évêque. Ces mots furent prononcés avec un air, un geste, un accent si convaincus, que son interlocuteur, saisi d'admiration, jugea indiscret de le presser davantage.

La défiance et le mépris de nous-mêmes fondés sur la connaissance de notre néant, fortifiés par la confiance en Dieu, par la connaissance de ses perfections inénarrables, voilà les deux éléments de l'humilité, de cette abnégation de nous-mêmes que Jésus-Christ exige avant tout de ses disciples (*).

Par là, Dieu entre en pleine possession de l'homme : il règne sur son intelligence par la foi, il règne sur sa volonté par l'obéissance, deux vertus fondamentales qui constituent l'*adoration en esprit et en vérité* (**), et n'existent que par l'humilité.

Qu'est-ce en effet que la foi? c'est l'humilité de l'Esprit qui s'écrie : — Seigneur, je ne suis de moi-même qu'ignorance et ténèbres; j'attends de vous

(*) Matth. 16. 24.
(**) Joan. 4. 23.

la lumière. Qu'est-ce que l'obéissance? C'est l'humilité du cœur qui s'écrie à son tour : — Seigneur, je ne suis que faiblesse et corruption ; en vous est mon espérance et ma force. Par ce double dépouillement, et de notre pensée aveugle et chancelante pour nous associer à la pensée divine, et de notre volonté lâche et perverse pour la remettre aux mains de Dieu, nous nous élevons sans mesure ; la vie divine s'accroît en nous, dans la même proportion que *la vie animale* (*) s'affaiblit et s'efface ; de degré en degré, nous atteignons cet état de transformation et de grandeur, où nous pouvons, à l'exemple de l'apôtre, prononcer cette bienheureuse parole : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (**). *Ces principes* de toute vie spirituelle, de toute piété véritable, avaient été, dès l'enfance, pour l'abbé Gourdon, comme *un aliment invisible* (***), comme *un breuvage surhumain*, qui avaient gardé son cœur des voluptés sensuelles, et avaient prémuni son âme contre toutes les séductions du monde. *La vérité seule,* suivant la judicieuse remarque d'un ancien, *empêche l'homme de broncher* (****). Mais l'orgueilleuse raison de Sénèque ne comprenait pas que la possession pleine et entière de la vérité est la consé-

(*) 2e Corinth. 5. 4.

(**) Gal. 2. 20.

(***) Tobie 12. 19.

(****) *Seneca,* p. xcv.

quence logique du renoncement à soi-même, que l'humilité est la perfection souveraine, puisqu'elle nous dépouille de notre ignorance et de notre néant superbe, pour nous remplir de la force et de la science de Dieu même. Cette fermeté de caractère, cette foi vive, cette noblesse, cette grandeur de pensées et tout cet ensemble de qualités rares qui distinguaient l'abbé Gourdon, et lui donnaient une supériorité si marquée, avaient pour cause principale ses anéantissements continuels devant la majesté suprême.

Plus l'homme a le sentiment de sa misère, plus il éprouve le besoin de la prière. Le prophète humilié disait : — J'ai crié vers vous, Seigneur, comme les petits de l'hirondelle (*).

La prière était pour le curé de Saint-Maurice, comme une seconde vie. Il est vrai, son âme n'avait jamais pu se façonner aux règles communes, à des exercices suivis. Les méthodes ordinaires, utiles, nécessaires aux autres, ne convenaient point à ses ardeurs. Il allait à Dieu par des voies qui étaient en harmonie avec sa nature. Le commerce qu'il entretenait avec lui était si habituel que plusieurs fois on l'a entendu avouer, dans l'intimité, qu'il perdait très rarement la pensée de la présence de Dieu ; qu'au milieu des rires, des conversations les plus animées, son cœur lui était étroitement uni. Il ne se souvenait pas

(*) Is. 38. 14.

d'avoir jamais éprouvé le moindre ennui, la moindre fatigue dans la récitation de son bréviaire. Ce devoir sublime de chaque jour, dans l'accomplissement duquel le prêtre cesse d'être lui-même, pour devenir médiateur entre le ciel et la terre, était pour lui, au temps de ses plus grands travaux, un délassement, un rafraîchissement délicieux. Il savait par cœur presque toutes les prières des divins offices qu'il citait avec autant d'à-propos que de bonheur. Son intelligence, toute remplie de la pensée de Dieu, saisissait, comme celle de Daniel, le langage des êtres répandus dans la création, qui bénissent (*) le Seigneur; leur concert de louanges élevait son cœur et le provoquait à la reconnaissance. De là, les élans d'amour qui s'échappaient de son âme, lorsqu'il parcourait les campagnes, et donnaient à ses paroles tant de charme et de poésie. De là encore cet entraînement invincible de son esprit à jeter au milieu des discours les moins sérieux, certaines réflexions graves et inattendues, et à y mêler le grand nom de Dieu. Nous lisons dans une de ses lettres: « Je ne suis pas libre, » mon enfant, de vous écrire aujourd'hui plus longue- » ment. Je me réjouis d'avance de nos entretiens, du » bien qu'ils nous feront à l'un et à l'autre, et des grâ- » ces dont la bonté de Dieu les accompagnera. Il en » sera le sujet; car je voudrais pouvoir dire avec saint

(*) Dan. 3.

» Bernard : Dans ce que j'entends, dans ce que je lis,
» dans ce que j'écris, je ne trouve rien qui me plaise,
» si le nom de Jésus ne s'y rencontre pas. C'est notre
» ami divin, c'est lui qui nous a unis, c'est à lui que je
» vous recommande sans cesse au saint sacrifice. »

Lorsque l'abbé Gourdon montait à l'autel, il était, pour ainsi dire, transfiguré en un autre homme. Toutes les puissances de son être paraissaient absorbées par le respect et le recueillement. Profondément ému, il mêlait, selon l'expression de saint Augustin, *le sang de son cœur caché dans ses larmes, au sang de l'agneau sans tache renfermé dans le calice.*

Les saintes inspirations qu'il puisait dans l'auguste sacrifice, il les retrouvait encore dans la Bible, le seul livre qu'il lût dans les dernières années de sa vie. La majesté des Écritures le ravissait. Il ne pouvait se lasser d'en méditer les pages divines; mais les mystères de la croix, des humiliations du Sauveur et de son incompréhensible amour pour les hommes; la petitesse, l'inanité de toutes les créatures, étaient le sujet habituel de ses méditations et de ses pensées.

Il y revenait sans cesse, en chaire, au tribunal sacré, dans ses lettres, dans ses conversations. Les conséquences pratiques qui en découlent lui étaient devenues familières, au point qu'il paraissait, conformément au conseil de saint Paul, *user des choses de ce monde, comme n'en usant pas;* elles lui avaient donné un tel empire sur lui-même, que les procédés

les plus blessants et même les outrages, le trouvaient insensible.

Un malheureux, étranger à sa paroisse, mécontent de sa décision dans un différend où il l'avait choisi pour arbitre, l'insulta avec une insolence inouïe; l'abbé Gourdon saisit le bras d'un ami qui l'accompagnait, et s'éloigna sans proférer un seul mot. Le surlendemain, le même homme vint, en notre présence, lui demander un service important; il le reçut avec une bonté extrême, et s'empressa de faire ce qu'il désirait. Pour nous, nous ne pûmes nous empêcher de témoigner notre étonnement d'une charité que nous sentions être au-dessus de nos forces. L'abbé Gourdon nous répondit, en souriant : « Que voulez-vous, ce n'est pas sa faute » s'il a la mâchoire un peu lourde; comment conser- » ver un souvenir amer des paroles qui lui sont échap- » pées, quand on songe combien de fois Dieu nous a » pardonné nos péchés? » Lorsqu'un prêtre est ainsi maître de lui, que la nature humaine, dans ce qu'elle a de plus vivant, est ainsi vaincue, immolée, il ne faut pas s'étonner si son âme est inondée des lumières divines. Là, est le secret de cet art merveilleux qu'avait l'abbé Gourdon, de conduire les âmes dans les voies les plus élevées de la vie parfaite. La bouche parle de l'abondance du cœur; semblable à la flamme, elle allume de ces incendies que le temps, loin d'éteindre, ne fait qu'alimenter et accroître.

Le 2 mai 1841, entrait au presbytère de Saint-

Maurice un jeune paysan au visage calme et ouvert; ses traits exprimaient à la fois la possession de soi-même, l'énergie, la dignité et la plus suave piété; ses pieds étaient poudreux, et indiquaient une longue marche. — « Te voilà, Pierre, s'écrie l'abbé Gour-
» don; ah! que je suis heureux de te voir... » A cette exclamation paternelle, Pierre se montre embarrassé; on dirait qu'il craint d'y répondre. « Qu'as-tu
» donc, mon ami, tu es bien grave. — C'est vrai,
» M. le curé; mais aussi j'entreprends une grande
» chose : je m'en vas à c'te Trappe qui est par delà
» Le Mans sur le chemin de Paris. — Tu vas à la
» Trappe de Mortagne? — Mon Dieu oui, vous nous
» disiez si souvent qu'on ne pouvoit trop en faire pour
» le bon Dieu, qu'à la fin je me suis décidé à tout
» quitter pour lui. — Mais tu étais utile, nécessaire à
» ta mère, pauvre veuve placée à la tête d'une
» grande métairie. — Je n'en ignore point : c'est ben
» pour çà que je ne me suis point hâté... Il y a ben
» dix ans que çà me grouloit par le cœur de me faire
» moine; j'attendois terjou que mon petit frère Jean
» fût évalué et eût tiré à la conscription... Au jour
» d'aujourd'hui qu'il est libéré, et qu'il est point mal
» habile, il m'a été d'avis que je devois suivre ma
» vocation... — Tu auras bien souffert pour t'ouvrir de
» ton projet à ta mère? — Je creyois que je n'en vin-
» drois jamais à bout... L'hiver, au foyer, quand les
» bûches flamboient, je voulois l'y dire, et je n'en

» étois pas à la main... Dès que j'y essayois, les ge-
» noux me balloient, les lèvres me trembloient, les
» reins me clinchoient, j'en avois le hoquet, et ne
» pouvois avrer les paroles de ma bouche... Ben des
» fois, ma mère, à qui je faisois compassion, me di-
» soit : écoute, Pierre, ne me cache ren; si tu t'agrées
» pas tout par toi, s'il te faut une femme, t'inquiètes
» pas, je t'en trouverons ben qu'iune. Je sommes
» point riches; mais j'avons bon renom; ton père étoit
» un quertien comme on en voit guères, il n'a pas fait
» tort à personne de ce qui tindrait dans l'œil... Plus
» que ma mère m'entreprenoit, plus que ça me faisoit
» de la poienne de l'y faire aconnaître que je voulois
» m'en aller chez les moines... Enfin, hier de ressiée,
» que j'étions tous deux au logis, ça partit tout d'un
» coup; je l'y dis : ma mère, si vous m'an permettez,
» je m'en vas à la Trappe perrier pour enter vous et
» faire pénitence; c'est un si bon adroit que la Trappe
» pour son salut... J'avois pas fini mon discours que
» ma mère, après avoir un petit bout de temps tersau-
» té et perdu son respir, me répondit, en levant les
» yeux au ciel : Pierre, le bon Dieu est ton premier
» père, t'es plus à lui qu'à moi. Vas où qui t'appelle,
» si je t'arrêtois un quart-d'heure dans le chemin de
» la perfection, j'en mourrais de chagrin... Comme
» après ça ma mère et moi j'en pouvions plus, je sor-
» tis dehors pour être quasiment plus à mon aise...
» Mais c'étoit au moment où que l'on ramenoit le

» bestial des champs... Vlà-t-il pas que mes bœux
» se mirent tertous à s'arrêter et à me regarder...
» Leur manière de faire me touchit encore, c'étoit
» comme si ils m'avoient dit : pourquoi t'en aller, je
» t'avons t'y pas ben servi... Il n'étoit pas jusqu'aux
» abres que j'avois planté et écusé qui semblèrent
» vouloir m'arrêter au pays... Sainte Vierge! qu'on a
» de racines sur la terre... Le courage alloit me man-
» quer, quand, par bonheur, je débouris mon crucifix
» dans mes mains, je me jetis à genoux, et je deman-
» dis au ciel du renfort... Là, en songeant à la pas-
» sion de Notre Seigneur Jésus-Christ, il me prit
» comme une honte; je rougissois d'être lâche... Je me
» levis, je m'en retournis chez nous me coucher, et
» j'ai mové dès à matin avant jour.

» — C'est bien, Pierre; seulement, je ne comprends
» pas que tu aies préféré la Trappe de Mortagne, si
» éloignée de ton village, à la trappe de Bellefontaine
» dont tu étais le voisin. — C'est pas l'embarras, c'eût
» été plus commode, comme vous dites; mais voyez-
» vous, monsieur le curé, je sais par trop tendre... Si,
» une fois sous le capuche, nos gens étoient venus
» me voir et avoient braillé en me quittant, je n'y
» aurois pas tint; j'étois dans le cas de jeter le froc
» aux orties, ou, pour le moins, d'avoir le cœur ferdi
» pour longtemps... Vaut mieux prendre plus dur,
» et persévérer davantage. — La persévérance, mon
» ami, est, en effet, ce qui doit te paraître difficile,

» car tu es jeune, vigoureux, et annonces une longue
» vie. — Ah! monsieur le curé, la plus longue vie
» finit ben vite, on est bentôt au bout; j'en ai eu l'idée
» l'autre semaine... Je pêchions un étang; il étoit
» large, profond plus qu'on ne peut dire; c'étoit un
» amas d'eau terrible... Eh ben, quand j'avons eu
» levé la bonde, et que ç'a s'est mis à coure, en un
» ren de temps, tout s'est échappé... N'on ne savoit
» sement pas ce que c'étoit devenu; et pis que ç'a
» fait-il de vivre dans une vieille âge?... L'on n'en a
» que plus de plaisir à tomber dans les mains de Dieu,
» si on s'est ben comporté. »

Ce dialogue, que nous avons cru devoir conserver dans toute sa naïveté, est un poëme sublime où l'on voit aux prises la nature et la grâce, et où l'on sent la force de Dieu dominer les sentiments les plus vifs et les plus légitimes, et renouveler les prodiges de la *Thébaïde*. Pierre Palapierre appartenait à cette génération d'hommes que, pendant seize années d'un humble ministère pastoral passées à la Chapelle-du-Genêt, l'abbé Gourdon forma pour Dieu et pour la société.

CHAPITRE IV.

Lettres de l'abbé Gourdon.

L'abbé Gourdon se montre avec toutes les richesses dont Dieu l'avait comblé dans ses nombreuses lettres spirituelles. Leur publication serait le plus beau monument élevé à sa gloire. Malheureusement, elles sont si personnelles, si intimes, que les heureux possesseurs de ces précieux autographes, ne pensent pas que l'on puisse, avant bien des années, les livrer à la publicité. Nous respectons leurs raisons, sans pouvoir les approuver entièrement. Pour diminuer autant qu'il est en nous les regrets du lecteur, nous rassemblerons ici quelques fragments de cette correspondance de piété si remarquable ; peut-être, ne ferons-nous par là que les augmenter.

I.

Lettre à une jeune personne.

« Ma chère Enfant,

» Je suppose que vous avez déjà compris, malgré votre jeunesse, qu'il y a pour nous deux vies, bien distinctes l'une de l'autre, dans notre rapide passage au milieu de ce monde. Vous savez aussi que le bonheur et le malheur de notre éternité dépendent du choix que nous aurons fait à l'entrée de la carrière; car on meurt comme on a vécu. Quelques rares exceptions à cette règle générale ne peuvent pas rassurer un esprit raisonnable. C'est donc à vous d'examiner de quelle vie vous voulez vivre, maintenant que vous êtes appelée, par votre âge et votre position, à diriger votre marche vers le bien, ou vers le mal, vers la reconnaissance que vous devez à l'auteur de tout bien, ou vers l'ingratitude et l'oubli, qui flétrissent, dans tant de jeunes personnes, les dons les plus précieux du Créateur. Je vais essayer pour vous porter de plus en plus à prendre une décision, digne de votre immortelle destinée, de tracer les principales différences des deux vies qui se présentent à vous, pendant que vous êtes encore sur le seuil de votre carrière.

La première est la vie naturelle, telle que notre intelligence avide de vaines curiosités, que notre cœur

affamé de satisfactions sensibles, nous la figurent. Elle nous apparaît, au premier coup d'œil, comme ces créations romanesques, qu'une imagination brillante et facile orne de fleurs et embaume de parfums. Sa démarche légère respire l'élégance; elle accompagne toutes ses paroles des grâces d'un sourire continuel; son langage charme le cœur, et le jette dans le vague des plus riantes espérances; ses promesses sont pleines d'avenir et de sécurité. Elle tend la main à la jeunesse, et lui montre les heureux qu'elle a faits, pour l'engager à la suivre. Elle ne demande point d'efforts, point de retours pénibles sur soi-même : elle a des raisons pour justifier toutes les faiblesses, elle en aurait pour autoriser le désordre même. Elle ne peut pas toujours empêcher le remords de faire entendre ses sévères avertissements, mais elle sait donner le change à ses pénibles impressions, en multipliant les désirs, en leur présentant de nouveaux objets.

» Elle ne demande pas absolument qu'on abandonne tous ses principes, ni qu'on brûle ce qu'on avait adoré, dans les jours de l'innocence. Elle souffre que l'on garde, pour le maintien de la paix trompeuse qu'elle promet, quelques pratiques religieuses, et une sorte de régularité extérieure : mais il faut pour jouir de ces illusions, que ce reste de régularité, que ce fantôme de la piété éteinte, n'impose aucun sacrifice à la volonté. Il faut qu'on puisse tout voir, tout en-

tendre, tout juger, tout lire. Il faut que la conscience permette d'aller partout; de jouir de tout, des réunions destinées à l'amour-propre et préparées par la vanité, des entretiens où l'on croit reconnaître la sensibilité si attrayante d'un cœur façonné à l'intrigue et à la coquetterie, où l'esprit distille le poison de la médisance et de la calomnie, où l'orgueil et la jalousie goûtent des joies amères, aux dépens de la justice et de la vérité. L'obéissance, l'humilité, la charité, l'amour du travail et de la prière sont bannis de cette vie légère, prétentieuse, égoïste, qui devient un insupportable fardeau, dès que les émotions lui manquent. Heureusement, il en est une autre plus digne de la noble ambition des enfants de Dieu. Elle semble bien dure à son début, mais elle s'adoucit bientôt, quand on l'embrasse avec courage et générosité; elle ne se pare point d'ornements empruntés aux fêtes de la terre, elle ne fonde point ses promesses sur la parole de l'homme, elle ne se laisse point aveugler par l'éclat d'un triomphe, que le lendemain changera, peut-être, en un deuil irréparable. Elle ne s'appuie point sur un cœur de chair, qui ne peut donner ce qu'il n'a pas lui-même : la constance et l'avenir. Convaincue du néant de tout ce qui passe, elle porte son ardeur et ses vœux vers des biens plus solides que ceux qui, sous ses yeux, échappent sans cesse à la main qui croit les retenir. Cette vie inconnue à l'univers, avant que la lumière divine eût dissipé ses ténèbres, prend sa

source, non dans la nature, mais dans la foi, dans les exemples et les leçons du fils de Dieu, que son amour a fait descendre parmi nous. Elle se rappelle sans cesse à l'âme fidèle, qui admire sa bonté, qui adore sa puissance, qui s'éclaire de sa sagesse, et qui s'étonne de ses admirables communications. Plus on la pratique, cette vie du cœur, plus on la goûte, plus on la suit, plus elle devient chère; elle change par d'indicibles attraits les inclinations et les penchants; elle inspire des gémissements plus doux que tous les plaisirs; elle ouvre dans le silence de la méditation les portes des Cieux pour en montrer la gloire. Elle révèle la grandeur de Dieu, et pourtant elle ne craint pas de l'abaisser jusqu'à nous, comme un père, pour consoler ses enfants. Les saintes pensées qu'elle donne remplissent l'âme du désir de n'être vu que de lui, de n'être qu'à lui, de lui rendre hommage en tout, de fuir le mouvement et le bruit pour être plus à lui, de le faire le roi de son âme, et de mourir dans son amour.

» Je regrette bien, ma chère enfant, de n'avoir à vous offrir que ces idées incomplètes sur un sujet si important pour vous. Vos propres réflexions les développeront, j'espère. Qu'elles vous soient, malgré leur imperfection, un témoignage de mon sincère et entier dévoûment. »

II.

A un ecclésiastique.

« J'apprends avec une bien douce consolation, mon cher ami, que c'est l'obéissance qui t'a conduit au sous-diaconat. C'est ainsi qu'ont commencé tous les prêtres qui ont fait quelque bien dans l'Eglise ; c'est le premier pas de tous les Saints dans la carrière du ministère ecclésiastique. Tu n'as plus qu'à te préparer à marcher sur leurs traces. Tes sentiments et tes pensées, ton intelligence et ta volonté sont donc pour toujours consacrés au Seigneur, non seulement par ces engagements qui lient tous les chrétiens, mais par des obligations plus spéciales, plus étroites, plus solennelles encore que celles du baptême. Ton sacrifice est fait. Tu as pris rang parmi les consolateurs de l'Eglise, aujourd'hui plus désolée que jamais. Ce serait un malheur au-dessus de toute expression, dans les tristes jours qui nous sunt réservés, d'entrer dans le sanctuaire avec des vues qui ressembleraient, en quoi que ce soit, aux intentions humaines. Aussi, mon cher abbé, tu as rejeté bien loin de toi, tout ce qui pourrait altérer la pureté de ton offrande. Tu as accepté d'avance les tribulations journalières qui t'attendent ; Dieu bénira ton entière soumission.

» Deux choses vont maintenant occuper tes journées, ta vie, l'étude et la prière. Fortifie-toi dans la science

pendant que tu as le temps de lire et de méditer; car. dès que tu seras chargé du soin des autres, tu éprouveras combien il est difficile de travailler à son instruction personnelle. Apprends aussi à prier; car, c'est dans la retraite, c'est au séminaire qu'on forme cette heureuse habitude de prier partout, de prier en tout temps, par l'union de son esprit et de son cœur aux divines intentions de Jésus-Christ dans ses travaux apostoliques. J'ai déjà vu bien des prêtres se perdre par faute de cette indispensable habitude. Les dangers sont continuels; ils se renouvellent sans cesse; les flots de la dissipation se succèdent, comme les flots d'une mer agitée, et fatiguent l'âme d'un curé, d'un vicaire, sans relâche et sans remise. Le monde est à présent d'une si grande mobilité, les événements se répandent avec une telle rapidité, que les têtes les plus fortes sont comme ébranlées de ce bruit importun, et qu'on ne rencontre personne qui pense, et qui pense avec maturité et sagesse. Tous les rapports, même avec des confrères, ont ce caractère d'inquiétude et de légèreté, qui est le cachet du siècle, d'un siècle qui ne puise aucune de ses pensées aux sources de la foi. Il n'y a que la prière qui puisse nous affermir au milieu de l'agitation universelle. Tu te souviens peut-être de quelques-unes de nos conversations sur la nécessité de la foi pour prier avec fruit. La foi des patriarches et des prophètes, la foi des apôtres après la Pentecôte, la foi des trappistes, voilà ce qu'il faut demander avant

d'entrer dans l'exercice du saint ministère. C'est par la base que nous péchons tous. Notre foi n'est ni assez profonde, ni assez vive, ni assez ferme, ni assez puissante. Il y a toujours entre Dieu et nous, comme un espace immense, comme un *medium* épais que nous ne traversons point dans nos prières. Heureux les prêtres qui obtiennent la facilité de se remettre vivement et efficacement en la présence de Jésus-Christ, dès qu'ils en ont été un moment distraits par la fatigue inévitable qu'entraînent les occupations les plus légitimes..... »

III.

Au même.

« ...... Je t'assure, mon cher ami, que plus je pense à mes profondes misères, moins j'ose prétendre à diriger les autres. Je trouve des écueils dans toutes les vocations, des dangers dans tous les emplois. Je voudrais souvent réunir mes pensées pour en faire comme une règle applicable aux besoins que j'éprouve, et à ceux que les autres m'exposent. Je crois après de saintes lectures, après quelques prières, que je vais enfin poser pour moi-même ces grands principes de vie spirituelle, dont la lumière, en m'éclairant d'abord, rejaillirait ensuite sur les âmes qui me sont confiées. Quand je viens à faire l'essai de mes réflexions, mon pauvre édifice s'en va en ruine; il me semble que tout s'échappe de mes mains.

» Tu ne peux donc pas compter, mon cher abbé, tirer un grand profit de notre correspondance, quoique je désire qu'elle continue pendant tes longues absences. J'ai un peu de loisir ce soir; je ne puis mieux l'employer qu'à te rappeler les résolutions que nous avions prises ensemble. Je ne doute point que tu ne les aies suivies; mais on ne peut trop les répéter. Tu sais que nous avons dit que la vie d'un prêtre doit être la vie de Jésus-Christ même, proportionnellement à la faiblesse humaine. C'est ce que nous appellions la vie de la foi, qui renferme la présence de Dieu, le dévouement de chaque heure à sa volonté, la confiance dans sa grâce, et le désir permanent de l'union intime qu'il a daigné demander à son père pour nous : *Ut sint unum sicut et nos.* Pour arriver à ce but heureux, il y a deux moyens efficaces, mais indispensables, la prière et la communion. La prière, que souvent nous avons tant de peine à rendre attentive, nous tient dans l'humiliation, en nous faisant non seulement reconnaître, mais même ressentir la faiblesse naturelle de notre esprit et la déplorable froideur de notre âme. C'est l'Oraison et la récitation de l'Office qui nous abaissent devant la majesté de Dieu, qui nous font comprendre combien nous sommes loin de la ferveur que devrait nous inspirer sa présence. Or, comme il est écrit que Dieu donne sa grâce aux humbles, le souvenir de cette douce promesse vient nous consoler dans notre abaissement; il

nous empêche de nous livrer au découragement qui naîtrait naturellement de la considération de nous-mêmes. Plus nous sommes convaincus de notre faiblesse, plus nous cherchons à relever notre espérance, sans laquelle il est impossible de faire un pas à travers ces ténèbres, ces abîmes. Alors la Sainte-Eucharistie se présente à notre foi, comme lumière et comme force, comme remède et comme nourriture : alors les paroles de vie se retracent dans notre mémoire, et l'autel devient le refuge de nos cœurs désolés : *Nisi manducaveritis... non habebitis vitam in vobis.* Nous aurons beau dire que les distractions nous suivent jusque-là, que nous ne sommes pas plus échauffés en sortant du banquet sacré qu'en nous y préparant, les paroles de Jésus-Christ ne passeront point, il nous dira toujours : *Nisi manducaveritis...*

» Maintenant, mon cher abbé, pour entrer dans quelques détails qui soient plus appropriés à tes occupations, crois-tu que la surveillance des élèves, les ennuis, les fatigues que te causent leurs défauts, les soins que commandent leurs caractères si différents les uns des autres, les amertumes que te font éprouver des espérances trompées, des dérangements inattendus, des légèretés et des inconstances de chaque jour, soient un obstacle réel à la prière ou à la sainte communion? non, sans doute. Tous ces combats entrent dans l'ensemble de la vie pénitente que nous avons aussi promis d'embrasser, car ce fut dans tous

les moments celle du divin modèle. Pourvu que tu ne te laisses point monter la tête, que tu ne mérites point le reproche : *Quare dubitasti?* tu n'as pas besoin d'être content de toi; pourvu que tu fasses l'œuvre de la Providence, la récompense ne se fera pas attendre.

» Tu te plains de n'avoir pas du côté de... les secours que tu désirerais. Hélas! mon cher ami, c'est une privation à laquelle il faut t'accoutumer de bonne heure. C'est avec Jésus-Christ lui-même qu'il faut parler de tes fautes; c'est à lui qu'il faut demander des conseils; car tu es destiné à diriger les autres, à soutenir les pécheurs; tu dois, par conséquent, être assez fort pour marcher tout seul... »

IV.

Au même.

«... Tu seras donc, mon cher abbé, un homme de prières, un homme de bons désirs, puisque tu te proposes de travailler au salut des âmes. Je pensais à toi pendant la Semaine Sainte, pendant la solennité de la Résurrection de Jésus-Christ. Je ne doute point de ton union avec le bon Maître dans ces touchants et adorables mystères, que la foi et l'amour nous rendent visibles. As-tu bien médité les paroles de saint Jean, ou plutôt celles du Fils de Dieu lui-même, rapportées par son disciple bien-aimé : *Ut sint consummati in*

unum? Ces trois mots renferment les devoirs, le bonheur et la gloire d'un prêtre; leur accomplissement suffit à l'emploi de toutes ses années : il n'a pas besoin d'une autre pensée que de celle de cette précieuse et incompréhensible unité qui liera le corps entier des élus à leur chef.

» La vie est bien courte, mon cher ami; la vieillesse vient vite avec ses impuissances et ses ennuis. Tu ne peux commencer de trop bonne heure à vivre de la vie sacerdotale, car ceux d'entre nous qui dissipent leur jeunesse, éprouvent des angoisses inexprimables sur le retour de l'âge, ou bien ils se livrent, comme des insensés, aux hasards d'une fin déplorable. Ranime donc tous les jours la grâce de ton ordination, demande qu'elle croisse à mesure que tu approches du sacerdoce, que la Mère de Jésus-Christ te prépare, pendant ce mois, à devenir de plus en plus semblable à son Fils, car elle ne peut nous aimer si elle ne trouve pas en nous quelques traits de celui qui a rempli son âme toute entière. »

V.

Au même.

1836.

« Je m'étonne, mon cher abbé, de ce que je viens d'écrire. Je ne le rétracterai pas; mais je ne sais pourquoi je me suis lancé dans cette voie : ce n'était

point du tout ma pensée en prenant la plume : j'avais, ce me semble, un tout autre but. Je voulais te parler du sujet habituel de nos entretiens, de la présence intime de la Divinité, de la bonté inexprimable du Créateur, et surtout te rappeler la vie humaine de Jésus-Christ. C'est là, si je ne me trompe, le repos de l'âme pour un ecclésiastique. Nous ne sommes pas appelés, en général, aux illuminations qui ont ravi saint Jean, et plus tard sainte Thérèse. Heureuses les âmes que Dieu élève ainsi au-dessus des sens, et qui vont, jusqu'à la splendeur éternelle, s'environner de rayons plus purs que le soleil! Nous, hommes très ordinaires en toutes choses et surtout en piété, notre domaine, notre région favorite, c'est la vie du Sauveur au milieu des pauvres, des pécheurs, des ignorants. Notre demeure, c'est son cœur sacré, c'est son amour. Il n'est pas même, pas du tout nécessaire que j'en éprouve les goûts sensibles : c'est le pain des riches, et non les miettes du mendiant. Il suffit que je trouve en moi un désir constant, journalier, de me coller, si je puis parler de la sorte, à la volonté de Dieu, de marcher sur les pas du Sauveur, en criant à chaque halte que je suis tenté de faire : *Trahe me post te.* Cette voix est toujours entendue. Elle ne se perd point dans le vague des airs; elle frappe droit à l'oreille du Père... »

VI.

Au même.

1843.

« Je pense, mon cher abbé, que tu as un vif désir de consacrer tes forces renouvelées à ta sanctification et à celle des âmes qui te sont confiées. J'envie, toutes les fois que je suis à la campagne, la solitude et la paix de ces bons curés, dont je partageais, il y a sept ans, la vie recueillie et tranquille. J'espère que les jours passés au Pin, dans une si triste circonstance, ne me seront pas inutiles; mais je crains bien que mon retour, au milieu du tourbillon qui m'environne et m'emporte habituellement, n'affaiblisse mes bonnes pensées. Pour toi, mon cher ami, tu es presque curé de campagne, et tu peux éviter toutes les distractions dont je suis continuellement assailli. La vue des misères morales et physiques que tu as toujours sous les yeux, n'est pas peu propre à ramener tes idées au besoin de la prière et de l'union avec Dieu. Tu feras bien de te fortifier dans l'habitude de lui rapporter tous les événements de ta vie. Tu es jeune, tu as une nombreuse famille, tu peux être exposé, comme je le suis, à bien des coups inattendus, à bien des déchirements de cœur : toute la piété se résume dans la soumission à les sacrifier. »

VII.

A une personne pieuse.

« Ma bien chère fille,

» Je n'avais pas d'abord l'intention de vous écrire avant d'être arrivé au but de mon voyage; mais mon séjour ici devant se prolonger encore jusqu'à demain au soir, je suis heureux d'avoir un peu de loisir, et de pouvoir l'employer à l'expression des pensées qui m'occupent le plus souvent, et des sentiments qui me touchent le plus vivement. Il me semble qu'il y a déjà si longtemps que je ne vous ai dit un mot de consolation, que je ne vous ai adressé une parole d'encouragement dans vos ennuis et dans vos souffrances! Du moins je ne vous oublie point dans mes faibles prières. Je dis tous les jours la messe à l'autel de la Sainte Vierge dans l'église de l'Assomption. Vous croyez bien que je pense à vous, et que je demande pour vous tout ce que je vous désire.

» Je veux croire, ma chère fille, que je vous ai laissée bien bonne, et que vous continuez à l'être. C'est, comme vous le savez, le point important. Pourvu que nous soyons unis à Dieu, tout le reste va bien.

» Mais en supposant même que votre imagination n'ait pas joui de tout le calme dont vous éprouvez le besoin, que votre pauvre cœur, un peu ébranlé par

votre position, ne se soit pas toujours soutenu dans le désir unique de suivre les mouvements de la grâce, ma très chère fille, ne nous décourageons pas : vous savez que j'en reviens toujours à ce mot essentiel : ne nous décourageons pas.

» Nous sommes faibles, inconstants, pleins de ténèbres, toujours combattus par nos mauvais penchants, par l'orgueil surtout, et par l'amour des biens matériels et sensibles. Les anciens philosophes, qui ne comprenaient pas le secret de la lutte de la nature et de la grâce, disaient que nous avions deux âmes, une bonne et une mauvaise. Ne soyons donc pas étonnés de nous trouver comme nous nous trouvons tous, tantôt bien, tantôt mal, quelquefois dans la lumière, plus souvent dans l'obscurité; un jour disposés à la douceur, un autre jour prêts à répandre autour de nous l'amertume dont notre âme est remplie; dans quelques bons moments, le cœur dégagé, enlevé jusqu'au ciel par la soumission et la confiance, respirant pour ainsi dire la pureté des anges et la désirant; dans d'autres, tout environnés d'images mondaines, et nous faisant peur à nous-mêmes. Je vous assure, ma bien chère fille, qu'il faut passer par toutes ces épreuves, qu'il faut boire tous les calices, pour aller au ciel.

» Vous avez une haute idée de la perfection chrétienne; vous avez bien raison de la regarder comme très élevée; mais il ne faut pas avoir le tort, qui vous

ferait un mal infini, de penser que vous n'arriverez jamais à l'amour de Dieu. Il ne faut pas vouloir éprouver, d'une manière sensible, ce qui ne réside que dans la volonté. Souvent la volonté même s'affaiblit et tombe. Il ne faut qu'un regret et une nouvelle résolution pour tout réparer.

» Tout ce qui nous plaît dans la bonté de certains caractères, tout ce qui nous charme dans le dévouement et l'indulgence de nos meilleurs amis, tout ce qui nous rassure et nous attendrit dans la tendresse d'un père, n'est qu'une image trop imparfaite des perfections du Dieu que nous servons. »

VIII.

A une fille de la Chapelle-du-Genêt.

17 août 1835.

«... J'aime à me persuader que la fête solennelle que nous venons de célébrer, n'a point passé sur votre pauvre cœur, sans y répandre quelques gouttes de la rosée céleste. Je ne crois pas avoir prié pour aucune de mes filles plus sincèrement que pour vous. Hélas! je ne compte point sur les faibles efforts de mon amitié pour vous; mais j'éprouve le besoin de parler de vous sans cesse à celle qui fut le modèle de la vertu parfaite, c'est-à-dire de la soumission et de la confiance. Remarquez bien ces deux paroles : soumission et confiance. Dieu lui-même, mon enfant, a pris

soin de vous préparer le calice de la pénitence. Il y a dans votre âme un point douloureux que nous ne pouvons guérir. Il est nécessaire que vous souffriez et beaucoup et longtemps, peut-être; mais l'assurance de trouver dans vos ennuis même la réparation de tant de jours perdus, de tant de sentiments consumés loin de votre fin dernière, doit vous soutenir et vous encourager. Souvenez-vous d'être la servante du Seigneur, et de faire en tout ce qu'il vous commande. Il ne s'agit point du goût, point des consolations, mais de la fidélité, malgré les impressions de l'amour-propre et les dissipations de votre pauvre tête. C'est là pour vous, ma petite sœur, le point essentiel; c'est aussi celui-là que vous avez le plus de peine à garder. Je vous vois d'ici triste et découragée dès que vous avez passé un mauvais jour. Ma chère enfant, comment ne seriez-vous pas un peu ébranlée de cet air du monde et de ses scandales? N'est-il pas vrai que vous ne pouvez plus respirer à votre aise, et que vous regardez la... comme imprégnée des funestes émanations du choléra spirituel? Ne trouvez-vous pas que la piété se ressent elle-même de ces impressions inévitables? Combien vous devez bénir le Dieu des miséricordes! La comparaison que vous faites, sans doute, de notre petite vie de la Chapelle-du-Genêt, vie d'humilité, de privation, de recueillement et de réparation, avec l'existence toujours en l'air, en prétention, en fausse joie que vous

remarquez parmi les gens qui vous entourent; n'est-elle pas capable de vous faire adorer les vues de la Providence sur vous, qui aviez si peu mérité ses bontés? Tant que la vue du monde et de ses désordres ne nous fortifie pas dans nos saintes résolutions, nous avons lieu de croire que notre amour est encore bien faible, et qu'il n'a pas été assez éprouvé. »

IX.

A une jeune postulante du monastère des trappistines de Notre-Dame-des-Gardes.

27 octobre 1832.

« Je me réjouis bien sincèrement devant Dieu, ma chère fille, du bonheur que vous avez de vivre dans la pieuse solitude où la Providence vous a conduite, pour vous faire goûter les dons du Seigneur. Je demande sans cesse pour vous les grâces de docilité et de persévérance, dont vous avez besoin pour parcourir une carrière que vous commencez bien jeune, et qui peut se prolonger beaucoup avant que vous soyez rendue au terme.

» L'Esprit-Saint dit que ceux-là sont heureux qui portent, dès leurs premières années, le joug aimable du Seigneur.... Combien devez-vous donc être reconnaissante, ma chère enfant, vous que la bonté du divin maître a appelée à l'honneur de le servir, dans un âge où tant d'autres s'abandonnent aux vai-

nes pensées du monde! Ne vous effrayez point, je vous en prie, de quelques nuages qui viendront de temps à autre troubler la sérénité de votre cœur, et vous cacher la douce lumière que nous aimons tant à voir briller devant nos yeux, pour nous servir de guide. Nous ne sommes pas ici-bas dans le lieu du repos, dans la véritable patrie. Il n'est pas juste que nous n'ayons que des douceurs, sous un chef couronné d'épines. Vous vous rappelez, ma fille, ce que que je vous ai dit de la sainte agonie du bon maître au Jardin des Oliviers, et de cette tristesse mortelle qui ne lui laissa plus que la force de dire : *Que votre volonté soit faite!*

» Après quelques combats et quelques gouttes du calice amer que Jésus-Christ a bu jusqu'à la lie, nous irons partager la douce et éternelle ivresse des élus. Nous allons, ces jours, célébrer leur triomphe et leur bonheur. Ma chère enfant, pensez à saint Joseph, à sainte Thérèse, à saint François de Sales. Souvenez-vous de moi devant nos protecteurs. »

X.

« MADEMOISELLE,

» Je vous adresse et je vous prie de recevoir cette traduction des Psaumes que je suis charmé de vous offrir. Il faut déjà un peu d'habitude des grandes pensées de la foi et des généreux sentiments qu'elle fait

naître pour lire avec plaisir les pieuses et magnifiques paroles du Roi prophète. Peut-être vos premiers pas dans une carrière encore nouvelle pour vous, seront un peu difficiles. Ne vous rebutez pas, ne vous découragez pas; lisez, relisez, réfléchissez, demandez la lumière. Les divines Ecritures sont couvertes de ténèbres qu'il faut avoir le courage de dissiper. Dieu se découvre à ceux qui le cherchent avec sincérité. Dès qu'on a entendu son céleste langage, on ne peut plus écouter sans ennui les vains discours du monde. Les illusions de la vanité, les rêves de l'imagination, les prétendus besoins du cœur, les joies insensées d'un succès éphémère, enfin, les trompeuses espérances d'une vie qui s'écoule avec la rapidité d'un torrent, apparaissent dans tout leur néant.

» Alors les bons désirs naissent, la confiance les affermit, l'amour dicte des prières pleines d'abandon et d'efficacité. La reconnaissance inspire des accents d'une piété toute filiale, qui vont droit au cœur de Dieu. Les surprises de la fragilité, les mauvais moments, les infidélités même, n'ébranlent plus une âme qui met son bonheur à demander pardon, à renouveler vingt fois par jour les résolutions qu'elle a formées. Elle est sûre de trouver auprès de son père l'indulgence dont elle a besoin, la bonté qui l'assiste et l'encourage, la tendresse qui l'attache et l'enhardit.

» Dans cette heureuse disposition, les paroles des Psaumes deviennent l'expression nécessaire des im-

pressions qu'elle éprouve. Elle les répète, elle les médite, elle partage tous les sentiments qu'elles rendent avec une admirable énergie. Le regret, l'espérance, le respect, l'admiration, la joie, l'enthousiasme des hautes perfections du Seigneur, le ravissement des œuvres de son amour, passent tour à tour sur le cœur, comme des émotions délicieuses qui présagent la félicité du Ciel.

» Croyez-bien, Mademoiselle, que vous êtes appelée à goûter ces douceurs, qu'elles vous sont préparées et que vous en jouirez bientôt. Une seule condition vous est imposée, c'est l'immolation entière de votre volonté. L'entreprise est grande, elle est digne d'une âme immortelle, à qui la terre n'offre rien qui puisse la satisfaire. Ayez confiance, le succès vous est assuré. »

XI.

A la même.

« Mademoiselle,

» Je répare l'oubli que j'ai commis hier; je vous envoie les Psaumes dont je vous ai parlé, comme d'un livre propre à entretenir et à fortifier la véritable piété. Je désire que vous vous attachiez à le lire, à méditer les sublimes accents qu'il contient, et à répéter avec le prophète, les soupirs de la douleur et les vœux de la confiance. C'est entre ces deux sentiments qu'une

âme éclairée par la grâce, se plaît à partager sa vie. Elle gémit de son exil et de ses infidélités toujours renaissantes, mais ses gémissements sont doux et paisibles. Ils ne l'empêchent point de se reposer dans le sein de la miséricorde. Elle pleure et ne doute point; elle chancelle et ne tombe point, parce qu'elle a déjà tendu la main à celui qui la relève avant qu'elle soit renversée. Elle n'affronte point les périls; elle craint les écueils et les vagues; car elle connaît sa faiblesse et son ignorance. Mais elle marcherait sans frayeur sur les flots en courroux, à la voix de son Dieu; elle lui a remis son sort entre les mains, elle s'est donnée elle-même sans réserve et sans retour; elle ne vit plus que pour Dieu. »

XII.

A la même.

18 mai.

« Nous allons nous préparer, ma bien chère fille, à célébrer bientôt le retour glorieux du Rédempteur au Ciel. Il va nous appeler par les grâces de ce mystère, aux pensées célestes, aux espérances immortelles qu'il nous a méritées sur la croix.

» Voyez-vous, chère enfant, la gloire de Dieu-même, devenue le prix de la constance et des sacrifices; le séjour du bonheur parfait, devenu notre demeure; mais auparavant, mais dans le chemin de l'exil, la

croix, rien que la croix, toujours la croix et ses épines. Si j'ai un regret, un regret qui pénètre mon âme jusqu'au vif, c'est d'oublier que la croix est notre unique moyen pour arriver au but que nous nous proposons. Plus j'y pense, plus j'en suis convaincu, et plus, hélas! je m'en éloigne peut-être. Oh! mon enfant, ne nous en éloignons pas; ne cherchons point ici-bas ce qu'on n'y trouve point : le bonheur et la paix qui en est le principe.

» Je réfléchis souvent au principal obstacle qui trouble tous nos rapports avec Dieu; le résultat de mes observations me conduit toujours au même point: Nous donnons trop d'empire à la nature, tombée de sa première innocence, qui l'élevait jusqu'au Créateur. Il faut pour remonter à la hauteur de notre origine, il faut combattre les sens et leurs aveugles désirs; ne pas estimer au-delà de sa valeur réelle ce qui passe si promptement, ce qui ne satisfait jamais qu'imparfaitement, ce qui laisse après soi tant de vide et d'inquiétude.

» Il faut avoir le courage d'attendre les ravissements ineffables de l'autre vie, et ne pas chercher si avidement ce que nous savons bien ne pouvoir trouver avant notre dernier jour. Il faut surtout prier et méditer; sans ce retour sur soi-même, tout se ruine et se confond..... »

XIII.

A la même.

« Ma chère enfant, que de cœurs sont dans la douleur! C'est le petit nombre qui profite des épreuves inévitables de la vie; ce sont les âmes dans lesquelles la foi l'emporte sur la nature, les âmes qui ont accepté sans réserve et sans retour l'exil de la terre, comme une pénitence et une réparation.

» Hélas! quelle multitude de cœurs désolés commencent dès ce monde à goûter, sans mérite et sans espérance, le calice amer des tribulations semées sur le chemin de la vie! Oh! mon enfant, pour nous, ne soyons pas assez aveugles pour nous tromper à ce point sur notre destinée. Nous savons que nous ne sommes nés que pour souffrir, que Jésus-Christ, l'homme de douleur, doit être notre modèle. Nous savons le malheur que nous avons eu de l'offenser bien des fois; nous serions aujourd'hui et pour toujours dans les feux de sa justice, s'il n'avait dans sa miséricorde attendu le moment de notre repentir. Faisons donc pénitence, regardons ce peu d'instants qui nous séparent de l'éternité, comme un pèlerinage de retour vers la patrie. Nous connaissons la corruption de la nature et l'obligation rigoureuse qui nous est imposée par les leçons, et surtout par l'exemple du Sauveur, de combattre et de vaincre nos penchants.

Voilà notre foi, et pourtant, nous ne savons pas toujours faire l'application de ces principes. Nous disons d'un côté que nous n'avons d'espoir que dans les sacrifices, dans les sacrifices du cœur et de la volonté surtout, puisque ce sont ceux que Dieu exige avant tous les autres; et d'un autre côté, oubliant cette belle et salutaire théorie, nous semblons dans la pratique croire que nous avons besoin de jouissances et de joie..... Oh! ma chère enfant, accordons-nous avec nous-mêmes, et si nous n'avons pas la force de suivre la lumière qui nous est donnée, demandons du secours, gémissons, pleurons nos faiblesses; prions notre bonne mère, et espérons. Tout est promis à la confiance; mais il faut mourir à soi-même, à ses goûts et à ses attraits......

XIV.

A la même.

« Quel jour que celui d'hier! c'était la fête patronale du collége Mongazon. Le supérieur m'avait tant pressé d'aller chanter la messe à ses élèves, que j'avais cédé. J'étais au milieu des souvenirs les plus touchants de ma vie. Mon enfance, ma consécration à Marie, ma jeunesse écoulée, le cœur de mon second père tout près de moi dans une urne funéraire, les grâces qui ont suivi une éducation si chrétienne, la vue de ces enfants assistant, comme j'assistais, il y a qua-

rante ans à la fête de Marie, ma main les bénissant comme notre bon père nous bénissait alors : Que vous dirais-je? ma chère enfant, la vie écoulée, la vie qui s'avance, la vie qui s'ouvre à peine; ces contrastes si frappants du temps qui passe avec l'immobile éternité; Dieu, l'autel, l'auguste sacrifice... C'était presque trop de joie, d'émotions vives, d'impressions que je ne peux décrire; il faut être prêtre pour se faire une idée de la messe célébrée dans un pareil moment. Vous ne m'avez pas quitté, mon enfant, vous m'êtes encore plus chère à l'Eglise que partout ailleurs. Priez pour moi; j'oserais dire que vous le devez. »

XV.

A la même.

« Ma bien chère fille,

» Il est à croire que je quitterai Cauterets demain, et que j'irai coucher à Pau, près du berceau d'Henri-Quatre, où je trouverai plus d'un souvenir, cher à mes principes et à mes affections.

» Mon Dieu, comme le monde passe et s'écoule! avec quelle promptitude les plus grands hommes et les plus grandes choses sont précipités dans l'abîme du passé! Il n'y a que vous, Seigneur, qui ne passez point, qui êtes toujours le même, toujours bon, toujours juste, toujours sage, toujours plein d'amour pour nous, qui ne vous aimons point! Vous seul pouvez

communiquer à l'âme fidèle, à celle même qui ne fait encore que commencer à le devenir, votre lumière ineffable, aux rayons de laquelle elle voit, sans trouble et sans effroi, les grandeurs de la terre tomber les unes sur les autres. Vous seul lui dites dans un langage qu'elle comprend, que tout doit finir, excepté les divines et généreuses affections que vous lui inspirez. »

» Je voulais vous dire, ma bien chère fille, que, malgré mon départ tout préparé, je veux m'annoncer à vous par une lettre, que j'aurai le temps, j'espère, de conduire jusqu'au bout de ce grand papier. Vous désirez que je vous écrive encore une fois; ce désir s'accorde trop bien avec mes sentiments, pour que je ne m'empresse pas d'y répondre. D'ailleurs, votre dernière lettre m'a fait tant de plaisir, que j'éprouve le besoin de vous l'exprimer... Dieu soit béni! mon enfant, c'est lui qui vous a conduite à M... pour que vous appreniez et que vous n'oubliez jamais que le pain sec est plus sain à l'estomac que les sucreries et les ragoûts, comme dit saint François de Sales. Il est vrai que cette nourriture est celle des pauvres et des pénitents; mais que sommes-nous donc, devant le Père céleste, si nous ne reconnaissons pas dans sa présence notre misère, et le besoin que nous avons de réparer tant de jours perdus? Courage, ma chère fille, je vous répète ce que je vous ai souvent dit : Dieu nous veut, il faut finir par être entièrement à lui. Vous savez que l'Ecriture compare la perfection

à une haute montagne. Ici, quand on veut arriver au sommet des Pyrénées, on commence par prendre un guide, que l'on suit pas à pas, et l'on ménage ses forces. On ne prétend pas arriver plus tôt que ceux qui savent les chemins. Si l'on s'arrête et qu'on se décourage, on ne reste pas sur le flanc de la montagne, ce n'est pas un lieu de station, on est forcé de revenir jusqu'au fond de la vallée; les plus courageux finissent par atteindre le sommet, où ils trouvent des lacs d'une eau limpide, qui étanche leur soif, et un horizon sans bornes, qui leur découvre la beauté et la grandeur du ciel... Au reste, ce n'est pas aux pieds des Pyrénées qu'on admire le plus ces imposantes masses; ce n'est pas même à leur sommet qu'il faut les juger. C'est à quinze ou vingt lieues de distance qu'on les voit dans toute leur majestueuse beauté. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis, quand elles m'apparurent pour la première fois. J'étais dans le coupé de la diligence, et je parcourais lentement la route presque circulaire qui serpente autour du bassin d'Auch, remarquable par sa culture et sa fécondité. Je me réjouissais de voir bientôt cette antique cathédrale qui renferme des chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, et dont les magnifiques vitraux causent une si juste admiration à tous les voyageurs. Il faisait un temps superbe, et pas un nuage ne troublait la clarté du soleil. En levant les yeux vers ma droite, je vois se dérouler à l'extrémité de l'horizon

une chaîne immense de rochers gigantesques, dont les têtes couvertes de neige, et toutes resplendissantes des rayons du soleil, me paraissaient toucher l'azur des cieux et se confondre avec le firmament. Leur base était enveloppée d'une atmosphère transparente qui laissait échapper leurs bizarres conformations : elles me donnèrent l'idée des vagues de l'Océan amoncelées les unes sur les autres, et s'élevant du fond des abîmes jusqu'à la hauteur des cieux; car le mouvement de la voiture rendait pour moi cette scène mobile : les montagnes marchaient pour ainsi dire, et cette marche imaginaire, dans une étendue sans bornes, me remplissait à la fois d'admiration pour la grandeur des œuvres de Dieu, et d'une sorte de terreur de sa puissance. Je me mis à prier, et à répéter avec le roi-prophète : *Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur!* Qu'est-ce que l'homme en comparaison des merveilles de la création? mais, ni les monts, ni les mers, ni les étoiles, ni le soleil, ne sont capables de vous connaître. Pas un de ces témoignages de votre puissance ne peut vous aimer, vous qui êtes amour! Moi, j'ai reçu de vous un cœur, et je ne vous le consacrerais pas!

» Vous voyez, ma très chère fille, que je vous écris tout ce qui me passe par la tête; cet abandon vous prouvera du moins ma confiance et mon affection, car vous voyez bien que je parle du fond du cœur. »

XVI.

A la même.

« Ma bien chère fille,

» J'avais commencé à vous écrire lundi, je ne pus que tracer quelques lignes; il me fallait céder la place à des devoirs plus pressants, quoique moins doux, que celui qui me rappelle et vos sentiments et vos besoins. Vous avez eu raison de croire que je suis heureux d'avoir pu ménager un instant pour vous le consacrer; soyez persuadée que je comprends vos douleurs, que je partage vos chagrins, et que je les porte tous les jours à l'autel. Hélas! ma chère enfant, que puis-je faire autre chose que de vous recommander à celui qui vous a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!* Je sens combien la nature souffre de ces coups redoublés de la Providence, dont les impressions retentissent jusqu'au fond du cœur; mais ce n'est pas la main d'un homme, d'un ami, d'un père même, qui fermera des plaies incurables à tout autre qu'à celui qui les fait. C'est moi, dit le Seigneur, *qui blesse et qui guéris, qui conduis jusqu'aux portes de l'abîme et qui en retire suivant les desseins éternels de ma sagesse...* »

XVII.

A la même.

11 novembre.

« La fête des élus a dû vivement saisir nos cœurs, ma bonne et chère fille; entre cette éternité de bonheur que la Toussaint nous rappelle, et une autre éternité qui nous presse de ses terribles menaces, il n'y a pas de milieu, notre foi ne nous permet pas le doute; l'enseignement catholique est certain; il s'agit vraiment pour nous de vaincre ou de mourir. Oh! si nous méditions cette nécessité, si nous nous en pénétrions le cœur et l'esprit, comme de vrais chrétiens, nous n'aurions pas besoin d'autre considération pour tout sacrifier à cette effrayante nécessité. Si jusqu'à présent nous avons manqué de courage, si la vie humaine avec ses tromperies nous a séduits et entraînés, reprenons un vrai désir de renoncer à toutes ces illusions, prions, réfléchissons, recueillons-nous. Dieu ne nous parle que dans le silence et la méditation...

. . . .

Il n'y a de danger que dans l'affaiblissement de la confiance; c'est ce défaut qui fit adresser à saint Pierre ce reproche : *Pourquoi avez-vous douté, homme de peu de foi?* Mais il faut aussi se défier de la sensibilité de son cœur dans ses rapports avec Dieu. Nous avons parfois des émotions délicieuses; plus elles sont

rares, plus nous soupirons vivement après leur retour. La piété n'est pas dans les impressions de l'organisation; elle est dans la volonté d'être à Dieu, froidement s'il veut qu'elle reste froide, péniblement s'il lui plaît de nous cacher sa lumière. La piété est comme les arbres qui croissent au sommet des montagnes. Leurs feuilles sont le jouet des vents, leurs branches éclatent sous l'effort des tempêtes, leurs têtes ellesmêmes sont brûlées par les feux de la foudre; mais, au milieu des orages, leurs racines s'enfoncent plus profondément, et leurs troncs, dépouillés de tout ornement, se tiennent debout et s'élèvent vers le ciel.

» Ma très chère enfant, la piété est un acte positif, une résolution sans inconstance, qui n'a besoin pour être agréable à Dieu, que de racines et de troncs; sacrifions tout le reste pour conserver l'essentiel... »

. . . .

XVIII.

A la même.

« Ma bien chère fille,

» Vous avez appris par M... le motif qui m'a empêché de vous faire mes remercîments de l'aimable obligeance avec laquelle vous m'avez adressé le compterendu de votre voyage. Cette course, à travers les épreuves dont Dieu sème tous vos pas, m'a bien serré

le cœur pour vous, m'a bien inquiété et bien fatigué, non seulement parce que je souffre de vos souffrances, mais parce que je crains toujours aussi que votre sensibilité ne trouble la paix de votre âme, et ne diminue le prix de vos croix. Cependant je conserve ma douce espérance, et je vous vois sans cesse gravissant la montagne sainte, et vous établissant peu à peu dans le repos qui vous attend.

» Je pense à vous, ma très chère fille, je prie pour vous dans mes loisirs inaccoutumés; je m'efforce, de mon côté, de profiter et de mes ennuis et de mes légères contradictions, pour me rendre moins indigne d'être écouté du Père des miséricordes. Vous savez que quand je serai moi-même bien fidèle aux résolutions que vous connaissez, il est impossible que vous ne vous ressentiez pas des grâces qui me seront accordées, puisque je désire si vivement vous les communiquer.

» J'espère pouvoir vous aller voir la semaine prochaine; j'essayai mes forces jeudi, et je me fis conduire à***. Je revins fort content de mon état; je pris néanmoins hier une cinquième médecine, qui sera la dernière s'il plaît à Dieu. Je suis bien ennuyé de mon régime de médication journalière. N'admirez-vous pas combien je suis docile aux prescriptions de la faculté, moi qui ne m'étais jamais servi de la médecine? mais j'ai pensé que ne pouvant rien faire pour remplir mes devoirs habituels, pas même célébrer la sainte messe,

j'aurai du moins à offrir les mauvaises potions qu'on me fait avaler...

» Vous n'aimez point que je vous dise : Je ne veux pas vous devenir trop nécessaire; quand je ne serais plus pour vous l'interprète des desseins de la Providence, elle ne perdrait rien de ses droits sur vous, en vous communiquant ses desseins par une autre bouche. Et pourtant, au milieu des réflexions que je fais dans ma solitude actuelle, je me sens plus pressé que jamais de vous répéter les leçons du renoncement absolu.

» Il faut que le couteau du sacrifice pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. Plus j'y pense, ma bien chère fille, plus je suis effrayé du peu de foi que nous avons. L'Evangile, encore suivi par quelques âmes, en théorie, n'entre point assez dans les habitudes pratiques de notre vie. Il me semble que nous sommes trop dissipés, trop entraînés vers les choses du dehors, trop pressés de jouir un peu, en attendant la mort, des consolations passagères de la vie actuelle. Les Saints craignaient ce que nous recherchons; ils avaient toujours peur de s'amollir; ils prenaient le Calvaire tout entier, et ils ne demandaient à le quitter qu'au moment où une voix céleste leur disait : Il n'y a plus de temps, l'Eternité commence. Oh ! qu'elle vient vite, ma très bonne fille, cette incompréhensible Eternité. Je crois par moments, dans mes longues insomnies, qu'elle me presse et m'engloutit, que je quitte

tout, que tout me quitte, que je vous laisse un peu triste, cherchant la trace de mon passage et ne la trouvant plus. La crainte des jugements du Seigneur me pénètre alors jusqu'à la moëlle des os, comme dit le Prophète, et je ne sais quelle terreur augmente pour moi l'horreur naturelle de la destruction.

» Il faut aussi que je le dise : au plus fort de ces imaginations, rendues plus vives par l'affaiblissement de mes organes, l'image de Jésus-Christ, victime de propitiation, m'apparaît comme un signe consolateur dans d'affreuses tempêtes. Je me plais à me figurer, hélas ! ne serait-ce point une illusion? que je veux tout lui donner, ne rien garder pour moi, étouffer le cri perçant de la nature, jusque dans ce qu'elle appelle un besoin essentiel, une nécessité indispensable. Vous êtes là, vous pensez comme moi, vous répétez avec moi : Tout est à vous, mon Dieu, tout est à vous! Vous êtes à moi, je suis à vous, en vous, pour vous à jamais, sans réserve, sans fin, sans inconstance. Alors le calme se fait, la paix laisse couler ses eaux délicieuses, la paix qu'il faut faire revenir, quand une infidélité de quelques moments nous l'a fait perdre, quand un acte d'entraînement nous en a ôté la douceur et la force.

» J'espère monter à l'autel aujourd'hui; je vous y porterai, soyez-en sûre; il y a huit jours que je n'ai eu ce bonheur. »

XIX.

A la même.

1er septembre 1844.

» Ma bien chère fille,

» Vous me reprochez de me laisser trop effrayer par l'examen de mes années écoulées, par la crainte des jugements du Dieu trois fois saint, qui demandera aux prêtres un compte si terrible des grâces dont ils sont les dispensateurs. N'est-il pas juste cependant qu'en voyant approcher le terme, qu'en recevant ces avertissements secrets, que la santé qui s'ébranle, que les forces qui s'affaiblissent, font comprendre à un homme raisonnable; n'est-il pas juste à lui de reporter ses regards sur le passé, et d'en apprécier l'emploi et les fruits? Or, ma chère enfant, quoique je ne sois pas disposé à faire à tous de pareilles confidences, je ne dois pas vous cacher à vous, que je porte nuit et jour le poids de mon inutilité.

» Je ne vois rien en moi, rien dans les âmes dont je suis chargé, qui me présente des motifs plausibles de sécurité, à la fin de ma carrière. Je roule dans ma tête bien des projets, je forme des résolutions que je n'accomplis point, parce qu'elles tendent toutes, en dernière analyse, à me pousser vers une solitude complète, et surtout vers la prompte renonciation à

tout acte du ministère. Vous savez que j'ai toujours eu l'espérance de voir la bonté de Dieu m'ouvrir un asile contre la dissipation qu'entraîne pour moi le contact journalier avec le monde. J'ai toujours attendu de l'infinie miséricorde de celui qui a daigné descendre du Ciel pour sauver les plus grands pécheurs, qu'il me ferait rompre tous les liens humains, et qu'il me purifierait par la pénitence. Peut-être la crainte habituelle dont j'ai le cœur serré, est-elle une annonce de ces heureux moments. Laissez-moi donc l'attendre sans blâmer le retour affligeant que je dois faire sur moi-même.

» Pour vous, chère enfant, soyez fidèle, et réjouissez-moi au sein de mes misères..... Quand nous viendrez-vous? Une apparition même bien courte me ferait du bien..... »

XX.

A la même.

18 août 1844.

« Vous êtes désolée de mon silence; hélas! je le le sens, je vous entends vous plaindre, je me désole moi-même de vous laisser sans consolation. Mais le temps, le temps inexorable fuit devant moi, il m'échappe, et je fais pour l'arrêter d'inutiles efforts. Du moins, je ne vous ai pas oubliée auprès de notre commune Mère, pendant ces jours qui lui sont consacrés.

Je suis heureux dans les regrets que j'éprouve, de penser que le souvenir de jeudi porte octave, et que je vous écris après ce long retard, sous les auspices de la mère de Dieu.

» Je n'ose me persuader que vous ayez goûté toute la joie intérieure que je vous ai souhaitée pendant cette belle solennité. Si la miséricorde dont j'ai si grand besoin moi-même, est descendue sur vous, ah! ma chère fille, mandez-moi que vous avez vaincu toutes vos faiblesses. J'ai si grand besoin d'être consolé, je suis triste, fatigué de ma vie continuellement tourmentée par des occupations qui usent mes forces. Je souffre depuis deux mois, je n'en dis rien pourtant, parce que je n'ai rien d'arrêté dans ma tête sur l'avenir de ma vie. Ce que j'éprouve le plus habituellement, c'est un serrement de cœur, une crainte incessante des jugements de Dieu. Je repasse dans ma mémoire les actes de mon ministère, et la manière dont je l'ai rempli. Mon Dieu! ma fille, que ces pensées incertaines sont effrayantes, quand elles vous accompagnent partout.

» Quel bien ai-je fait à tant d'âmes qui m'ont été confiées? Quel discernement ai-je mis dans la manière de les conduire? A vous, ma chère enfant, que j'ai tant de fois exhortée, tant de fois nourrie du pain de l'amour céleste, quels avantages vous ai-je procurés? quelques douceurs humaines, quelques épanche-chements d'une affection sincère, illusions peut-être

tout humaines, que nos cœurs ont prises pour des impressions de la grâce! Il me semble, ma chère fille, que la bonté éternelle m'appelle à un renouvellement complet. Je voudrais répondre à cette invitation toute de miséricorde, et me consacrer enfin sans réserve aux saintes pensées de la foi. Je vois si clairement que la mollesse de nos cœurs et de nos désirs est un honteux esclavage, que tout ce qui n'est pas éternel n'est pas digne de nos sublimes destinées, que le sacrifice et le sang d'un Dieu exigent bien plus que nous ne faisons.

» Il me semble que je suis prêt à accepter tout ce qui pourra me rapprocher du divin Modèle. Je voudrais que vous fussiez pénétrée des mêmes sentiments, je sens que ce soulagement m'est nécessaire...... »

XXI.

A la même.

8 janvier.

« Ma bien chère fille,

» Vous êtes bien mécontente de votre père; il n'a pas même donné signe de vie à sa bonne fille depuis sa longue absence, pas même un petit mot à M...., malgré ses instances et ses visites réitérées, pour emporter au moins un souvenir. Ah! je l'avoue, il y a presque de la dureté dans ce silence; mais pourtant il n'y a point d'oubli, croyez-moi bien. Je suis tellement

accablé, que je ne peux dérober un instant à mes embarras pour vous le donner. Consolez-vous, ma chère enfant, vous n'entendez pas, vous ne voyez pas mes pensées; mais vous savez bien qu'elles vont droit à vous, au milieu du mouvement qui m'emporte. J'espère que mes vœux d'heureuse année vous trouveront prête à partir, et que vous me les rendrez bientôt de vive voix. Je suis charmé d'avoir un instant de liberté pour vous les adresser, car j'aurais bien honte de vous voir, avant de vous avoir renouvelé l'assurance des sentiments que vous connaissez bien, sans doute, mais dont vous aimez à entendre répéter les expressions. Ce n'est point que je désire apprendre encore un retard dans notre rapprochement, tant et si longtemps espéré, je veux seulement vous dire que je souffre de penser que vous vous plaignez de moi.

» Soyez heureuse, chère enfant, pendant les jours que la Providence vous accorde, avant de nous demander le compte rigoureux de ce qu'elle fait pour nous. Soyez heureuse, non du bonheur imaginaire qu'une femme trop sensible se figure dans les rêves de son imagination, ou dans les illusions passagères des impressions matérielles, mais soyez heureuse de la paix annoncée par les anges aux âmes de bonne volonté, au milieu de l'harmonie céleste qui retentit sur le berceau de l'Homme-Dieu. Je n'ose vous demander, comment vous avez goûté ces belles fêtes; et néanmoins, j'ai tant espéré pour vous! Je vous

ai vue pendant cette nuit, plus brillante que le plus beau jour, au pied du Verbe incarné, priant, adorant, regrettant, tendant à la divine Mère du Sauveur vos mains suppliantes, regardant saint Joseph, le type des époux sans tache, vous dégageant peu à peu des désirs et des instincts de la terre, et vous associant par votre cœur tout entier aux concerts des esprits célestes. Je vous ai vue ange, ou du moins prête à le devenir. Oh! que j'aurais aimé à vous savoir près de l'autel de Marie, à vous donner de ma main de prêtre et d'ami, la chair virginale de l'Enfant-Dieu.

» J'ai dit la messe ce matin pour vous. Courage, espérance, mes souhaits à votre mari, à vous, mon enfant, tout vous est donné en celui qui vous a mis dans son amour. Tout vous est assuré par votre dévoué père et respectueux serviteur. »

XXIII.

A la même.

Dimanche des Rameaux.

« MA BIEN CHÈRE FILLE,

» Je crains bien que, malgré ma bonne volonté, ce souvenir ne vous arrive qu'après votre départ pour vous rapprocher de nous. Il vous arrivera toujours quelque jour, et vous prouvera du moins mes intentions. J'ai tant pensé à vous, et je vous désire tant!

Mais je suis vraiment accablé, et il ne me reste pas un moment. Nous nous dédommagerons, j'espère, pendant ces jours de recueillement et de repentir, de prière et d'amour. Oh! combien, ma chère enfant, les souvenirs de la Semaine sainte sont différents des pensées du monde, des habitudes de la vie ordinaire! Je pensais à vous, ce matin, en me prosternant pour baiser le pavé du sanctuaire, après avoir lu le récit de la mort de l'Homme-Dieu. Ce cri de douleur, qui s'échappe de son cœur avec son dernier souffle, ne doit-il pas, ô ma chère enfant, retentir jusqu'au fond de nos âmes, et les attacher à la croix? Ne doit-il pas nous donner une vue plus nette et plus vive du néant de toutes les illusions de la vie, qui ne peut nous donner ni joie complète, ni plaisir durable.

» Les jouissances du cœur, elles-mêmes, ne sont douces et pures qu'en les regardant comme une goutte qui s'échappe de l'océan de l'amour divin qui doit réunir et rassasier les cœurs purifiés par l'humilité et la pénitence. Oh! ma chère enfant, que cet avenir, qui s'approche si promptement, nous donne de force pour en mériter les douceurs par la croix! Prenez donc courage, femme chrétienne, rangez-vous à la suite des pieuses compagnes de la Mère de Dieu; suivez en esprit le Sauveur portant sa croix, et frappez votre poitrine en pensant que ce cœur qu'elle renferme a peut-être quelquefois cédé à d'autres inspirations qu'à celles de la croix.

» Chose étonnante et qui prouve combien nous avons besoin de réflexion et de prière! nous ne pouvons vivre que d'idées religieuses, nous languissons loin du soleil de justice, nous nous desséchons quand nous ne sentons plus ses divins rayons. Le poids de nos ingratitudes nous tue, et pourtant nous les aimons, parce que nous oublions que tout ce qui vient de nous, pour retourner à nous, nous frappe de mort. C'est en adorant le Verbe éternel, anéanti sous la justice de son Père, que nous nous convaincrons de la nécessité indispensable de nous immoler sans retour. Une fois ce sacrifice consommé, tout irait bien. Prions sans cesse dans cette douce espérance. »

XXIII.

A la même.

Mai 1846.

« Ma bien chère fille,

» Je vous fais attendre, comme toujours, ce que vous désirez, un mot, un souvenir, une preuve d'attachement... J'espère néanmoins que, malgré le retard de ces lignes, elles vous trouveront encore à Paris. Nos solennités quotidiennes, magnifiques comme les merveilles dont vous êtes éblouie, me laissent peu de temps pour vous dire que je pense beaucoup à vous. Je ne vous enverrai point, pour répondre à vos descriptions, celles de notre mois de Marie dont les or-

nements et les harmonies attirent la piété saintement curieuse de toutes les parties du diocèse. Vous nous arriverez assez tôt, j'espère, pour en être témoin.

» Ce n'est point de cet éclat passager, ma bien chère fille, que je suis occupé en vous écrivant, mais bien d'une autre lumière vers laquelle les œuvres du génie et même les œuvres de la religion, plus admirables sans doute, doivent élever votre cœur et vos pensées. Il m'arrive plus d'une fois par jour, ma bien chère enfant, de me sentir l'âme serrée, et comme troublée d'une impression de crainte, en me représentant que vous passez vos journées au sein de cette immense cité, dans laquelle le premier auteur des dons admirables qui vous étonnent et vous ravissent, tient si peu de place. Les désirs les plus modérés n'ont pour but que la curiosité; les travaux les plus assidus, que la gloire humaine ou les jouissances de la vie. Tout est vide des saintes impressions de la foi, du respect dû à l'autorité tutélaire de Jésus-Christ et de son Eglise, dans les usages, les habitudes, le langage et l'aspect même matériel.

» On respire partout l'empressement d'une impatiente mobilité, qui ne permet ni repos ni réflexion, et l'on n'atteint jamais la satisfaction complète qui devrait suivre tant de mouvement. On se couche à Paris, bien plus fatigué d'esprit et de corps que partout ailleurs. C'est un lieu bien propre à faire méditer ces paroles de l'Ecriture sainte : *L'œil ne se rassasie*

point de voir, ni l'oreille d'entendre. Cette vérité m'a souvent fait une profonde impression. On s'accoutume cependant avec une grande facilité à cette vie extérieure, et dont le mouvement continuel empêche de sentir et de voir les plaies de son âme, qui ne peut plus et qui ne veut plus revenir à elle-même.

» On trouve jusque chez la plupart des personnes pieuses un tel mélange de frivolité, d'estime des choses mondaines mêlées aux exercices et aux œuvres de la religion, qu'on s'éloigne sans scrupule de la gravité et de la sévérité de l'Evangile, tant l'exemple est engageant. Il faut, mon enfant, quand on veut suivre les impressions de la foi, combattre cet entraînement, et faire de vrais efforts pour garder en soi la place de Dieu, sous peine de souffrir ensuite, et de se plaindre bien souvent de ses lassitudes morales. En un mot, il faut du courage et surtout beaucoup de confiance... »

Ne dirait-on pas ces pages échappées du cœur de saint Jérôme, de saint François de Sales ou de Fénélon?

CHAPITRE V.

Derniers moments de l'abbé Gourdon.

« Quand Dieu veut rappeler à lui ses élus, il arrive
» fort souvent qu'il brise tous les liens qui les atta-
» chaient encore à la terre, leur donne une vue claire
» et nette de leur fin prochaine, les remplit des ter-
» reurs salutaires de ses jugements redoutables, afin
» de les purifier de leurs plus légères souillures; puis
» se communique à eux par d'abondantes consolations
» et d'inébranlables espérances, de sorte que la crainte
» qui leur reste encore, n'est que le premier degré de
» l'amour (*). »

(*) Gerson, *OEuv. comp.* t. 5, p. 702.

Gerson semble dans ces paroles avoir tracé l'histoire des dernières années du curé de Saint-Maurice. Il avait encore sa mère; Dieu la lui enleva. Elle mourut à la Borde, pleine de jours et de bonnes œuvres, entourée de la tendresse et des larmes de ses enfants. Semblable à son mari, son dernier mouvement fut le signe de la croix. L'abbé Gourdon eut la douleur de ne pouvoir lui fermer les yeux. C'était la dernière ancre qui le retenait à la vie; désormais, il pouvait voguer vers les rivages de l'Eternité. On remarqua que son dépouillement, son détachement de toutes les choses créées, devint encore plus parfait et plus absolu. Cependant, nous venons de le voir dans ses lettres, son âme était parfois saisie d'épouvante et de tremblement, le Seigneur lui apparaissait comme un juge formidable. Dans la nuit de Noël 1845, il se manifesta à lui comme l'ami le plus tendre, resplendissant de célestes clartés. Le 8 janvier 1846, il racontait lui-même, en ces termes, cette faveur signalée : « Le jour de Noël, je dois vous le confier, à vous, ma » bonne fille, à vous, qui savez tout mon cœur, a été » l'un des plus heureux de ma vie toute entière. Dieu » m'a été d'une bonté inexprimable. Oh! qui me don- » nera de le remercier! qui me rendra ces entretiens » intimes avec lui! qui m'élèvera au-dessus de tout ce » qui frappe les sens! qui m'abaissera jusque dans la » poussière, pour reconnaître un si précieux moment! » Je sentais si bien qu'il suffit cet amour incompa-

» rable à tous les besoins du cœur, que je lui sacrifiais
» sans regret et sans réserve, ce que j'ai de plus cher
» au monde. Je ne voulais plus rien même de vous,
» que ce qui avait d'abord passé par lui. Cet état de
» ravissement ne dure pas; il n'y aurait plus de com-
» bat pour aller au Ciel, s'il se prolongeait sur la
» terre. Et d'ailleurs, qui mérite moins que moi ces
» faveurs? »

Etait-ce un avant-goût des félicités de la patrie véritable? On peut le croire. Les nombreux amis de l'abbé Gourdon s'apercevaient depuis quelque temps, avec inquiétude, de l'affaiblissement progressif de sa santé. On croyait même que des peines secrètes minaient sourdement une constitution déjà fatiguée par l'excès du travail et du zèle. On se trompait sur les motifs véritables de ses tristesses; ce qui désolait surtout cette âme aimante, c'était le peu de foi et d'amour de Dieu qu'elle rencontrait autour d'elle. « La
» religion, a fort bien dit une femme du monde, n'est
» rien si elle n'est pas tout pour l'homme, si l'exis-
» tence n'en est remplie, si l'on n'entretient pas sans
» cesse cette foi à l'invisible, ce dévoûment, cette élé-
» vation de désirs qui doivent triompher des pen-
» chants vulgaires auxquels notre nature nous ex-
» pose (*). »

Le curé de Saint-Maurice en était profondément

(*) Mme DE STAEL, *de l'Allemagne*, t. 5, p. 272.

convaincu, et voilà pourquoi à la vue de cette indifférence, de ce christianisme vague, mou, sans force, sans énergie, qui dessèche comme un vent sec et aride un si grand nombre de cœurs, il éprouvait quelque chose de la sainte colère de ce pieux Israélite qui *sentait ses reins frémir,* et qui *désirait la mort pour ne pas voir la désolation de la cité sainte* (*). »

Le 30 avril 1846, il disait à la marquise de la B..... « La vie m'abandonne; je suis triste jusqu'à la mort, » en contemplant cette soif insatiable de plaisirs et » des biens périssables qui dévore tant d'âmes au- » jourd'hui. Quand un prêtre ne peut plus faire con- » naître et aimer Dieu, il ne lui reste qu'à soupirer » après les demeures éternelles. » Le mois de Marie, célébré cette année avec tant de pompe, et *dont les ornements et les harmonies attiraient à la Cathédrale la piété saintement curieuse de tout le diocèse* (**), lui donna de grandes consolations. Dès son enfance, il avait éprouvé une piété vraiment filiale pour l'auguste Mère de Jésus, qui, de même qu'à saint Ephrem, lui apparaissait comme le « vase trois fois béni de la » Divinité du Verbe, la rosée divine de nos âmes, le » complément des grâces de la Sainte Trinité, plus su- » blime que les cieux, plus pur que le soleil, l'encen- » soir d'or enfin, où le Verbe embrâsant la nature

(*) 1 Machab. 11. 7 et seq.

(**) Paroles de l'abbé Gourdon dans l'une de ses lettres.

» humaine de ses ardeurs, a rempli le monde de par-
» fums délicieux et l'a purifié à force d'amour (*). »

Le 19 mai, cédant aux instances de l'aumônier en chef de la maison centrale de Fontevrault, M. l'abbé Brouillet, son élève chéri, il partit pour aller clore la retraite qu'on y donnait alors aux jeunes détenus. Quelques jours auparavant, il avait dit à un ami : *Dieu m'appelle, priez pour moi; je ne verrai pas la fête de tous les Saints.* Déjà, le 2 novembre, on l'avait entendu au cimetière assurer ses auditeurs avec l'accent de la plus entière conviction, qu'il présidait pour la dernière fois à la cérémonie de la commémoration des défunts. La pensée de la mort l'occupait uniquement. Le 20 mai, il se rendit à Candes, où il passa plusieurs heures à prier au tombeau de saint Martin, avec une ferveur extraordinaire. Peut-être répétait-il avec ce grand évêque : « Seigneur, quelle que
» soit l'ardeur de mon désir d'aller prendre posses-
» sion de vos tabernacles, je ne refuse pas le travail. »
Dans l'intimité d'une conversation sur le mépris des honneurs, il avoua à l'abbé Brouillet que depuis bien des années il n'avait pas même ressenti la plus légère tentation d'ambition. Cette âme était mûre pour l'éternité. A Fontevrault, il consacra tous ses moments de loisir à méditer dans les œuvres de saint Bernard, les passages où l'ange de Clairvaux parle de la mort

(*) *Op. S. Ephremi Græco-Lat.* t. 2, prol. ch. 8.

et des joies de la vision béatifique. Son discours aux prisonniers fut tout charité et tendre compassion, et les fit fondre en larmes; *heureuses larmes qui lavent et purifient, car le repentir est presque l'innocence* (*). »

De retour à Angers, ses travaux préparatoires pour la première communion de ses nombreux enfants, l'absorbèrent sans réserve. Ni l'extrême fatigue qu'il éprouvait, ni un malaise profond, général, qui lui enlevait jusqu'au sommeil, ne put ralentir ou affaiblir, un seul instant, l'ardeur de son zèle. Quand il songeait que Jésus-Christ allait s'incarner dans chacun de ses enfants, prendre leur chair, se l'approprier, se la rendre semblable, de sorte qu'on pourrait dire en vérité, qu'*il demeurerait en eux, et eux en lui* (**), son âme se dilatait; en présence d'un amour si incompréhensible, il n'éprouvait plus qu'un immense besoin de se dévouer à rendre moins indigne d'une telle faveur son bienheureux troupeau. Ce fut là comme le dernier effort de sa sollicitude pastorale. Deux jours après la communion des enfants, au moment où parcourant les rues que devait suivre la procession de la Fête-Dieu, il préparait, pour ainsi dire, les sentiers du Seigneur, il fut frappé tout à coup de la maladie cruelle qui devait le conduire au tombeau.

« A cette nouvelle inattendue, l'anxiété, la douleur

(*) Paroles de l'abbé Gourdon.

(**) Joan. 15. 4. 5.

» éclatent de toutes parts; dans les rues, sur les places » publiques, on s'aborde avec tristesse, on s'interroge » avec inquiétude, on se communique ses craintes ou » ses espérances; aux pieds des autels, on pleure et » on prie. » Quelques jours s'écoulent: « A l'intérieur » du presbytère se passe une scène déchirante; dans » un appartement voisin de la chambre où l'abbé » Gourdon gisait sur son lit de douleur, un saint prê- » tre, qui avait été son premier professeur, et qui » était demeuré son ami, M. Boutreux, chanoine de la » Cathédrale, recevait les consolations suprêmes que » l'Eglise prodigue aux mourants. M. Gourdon est lui- » même affaibli par le mal déjà prolongé, qui lui » cause de dures souffrances; une émotion trop forte » peut lui être fatale; mais son ami va mourir, il le » sait: rien ne peut l'arrêter. Il se lève péniblement, » et, porté plutôt que soutenu par le bras de son » fidèle serviteur, il va presser la main de l'ami qu'il » devait bientôt rejoindre dans une vie meilleure (*). » Le mal paraît céder à l'énergie des remèdes. Après d'atroces douleurs supportées avec ce courage, ce calme du chrétien que rien n'altère, un mieux marqué se manifeste. Le curé de Saint-Maurice reparaît dans son église. Le bonheur renaît avec l'espérance dans tous les cœurs. Les médecins lui prescrivent du repos et l'air natal. La famille de Civrac en profite pour le

(*) *Orais. funèb.* de M. Gourdon, par M. l'abbé Fruchaud.

solliciter de venir au château de Beaupreau; il accepte, et comme pour s'essayer à ce voyage, il va passer quelques jours à la maison de campagne d'une amie, Mlle Lemasson. Le 17 août, il écrivait à sa sœur. « Ma chère Louise, dans quelques jours, » j'aurai le bonheur de vous revoir tous; c'est là une » de ces grâces inespérées, dont je ne saurais trop re- » mercier le Seigneur. On s'accorde à dire que je suis » beaucoup mieux; si j'échappe à la mort, ce sera » pour moi une raison nouvelle de consacrer à la » gloire de Dieu, les restes d'une vie qui ne peut dé- » sormais être bien longue. » Le 24, il arrivait à Beaupreau. La joie de toute la contrée fut immense. Celle de ses anciens paroissiens de la Chapelle-du-Genêt avait quelque chose de particulièrement touchant. Quelques-uns d'entre eux, nous ayant rencontré dans les champs, vinrent à nous, avec empressement, et nous dirent les larmes aux yeux : — Savez-vous, le curé Gourdon est au *château;* nous l'avons vu, nous lui avons parlé, Dieu l'a rendu à nos vœux, il n'y a plus rien à craindre. Pour lui, sans combattre l'illusion générale, paraissant même l'éprouver, il ne la partageait pas. Il répondit à un ami qui le félicitait : *Mon mieux est trompeur, je porte la mort dans mon sein.* Hélas! ses prévisions n'étaient que trop réelles; la maladie, reprenant le dessus, se manifesta de nouveau avec une violence extrême. M. l'abbé Dandé le vint voir. Déjà *sa conversation était au Ciel*; il le trouva

uniquement occupé du compte que Dieu allait lui demander de tous les instants de sa vie, attristé par la pensée qu'il mourait loin de son troupeau! Comme le vicaire-général de Nantes l'assurait que Dieu le guérirait, ne fût-ce qu'en faveur des prières que tant d'âmes ferventes allaient adresser pour lui au Ciel, il reprit en souriant : « De grâce, que ceux qui m'aiment » véritablement ne demandent pas la conservation de » ma vie ; il est bon que je meure! »

Cependant la famille de Civrac, à laquelle il était uni par une de ces affections qui se confondent avec les souvenirs des premières années, et dont on eût pu le regarder comme un des membres, lui prodiguait les attentions et les soins les plus tendres. Ses parents, ses domestiques veillaient avec une infatigable tendresse à son chevet de douleur, et ses nombreux amis se pressaient en foule pour le visiter. Lui, il ne se permettait pas de jouir de ces consolations; il s'imposait le silence le plus absolu, s'isolait, se concentrait en Dieu, et ne voulait pas d'autre confident, pas d'autre soutien. Ce silence inaccoutumé, ce désir de solitude paraissait au public étonné un effet de l'engourdissement que produisait sur ses organes l'intensité de ses souffrances. Il n'en était rien toutefois. Ceux qui l'ont vu de plus près, qui ont été les dépositaires de ses pensées les plus intimes, savent que son intelligence n'avait subi aucun affaiblissement. Dans toute sa conduite, il était mu uniquement par

un sentiment héroïque d'expiation, par le besoin de se dépouiller de toutes consolations humaines et de converser avec Dieu seul.

Une personne qu'il affectionnait lui ayant demandé ce qu'il pensait : « Mon enfant, lui répondit-il, depuis » ce matin je suis tout occupé de ces paroles de Jésus » sur la croix : Mon Père, pourquoi m'avez-vous » abandonné? Elles renferment un bien grand mys- » tère de renoncement et d'amour. » Continuellement il méditait la passion du Sauveur et les vérités éternelles.

Lorsqu'on le levait de son lit, il se faisait tourner le visage vers la Chapelle-du-Genêt, dont il apercevait de sa chambre le clocher et l'église qu'il avait reconstruite sans qu'il en coûtât le moindre sacrifice à ses paroissiens. Cette vue le réjouissait. Qui pourrait dire les liens étroits qui unissent un pasteur des âmes à ses brebis! Quelquefois, il manifestait le désir ou l'espoir de retourner mourir à Saint-Maurice. Du reste, au milieu des douleurs que les médecins assuraient devoir être inouïes, pas un murmure, pas une plainte, pas même une demande sur ce qu'on pensait de son état. On eût dit que, tout absorbé en Dieu, il n'était déjà plus de ce monde.

On conservait encore une faible espérance de le sauver; des messes innombrables étaient dites, des prières et des larmes abondantes étaient versées aux pieds des autels; elles ne devaient pas être exaucées.

Le 5 octobre, il eut une crise terrible : on le crut mort; les derniers sacrements lui furent apportés par M. le curé de Beaupreau qu'il estimait particulièrement; il les reçut de la main de M. l'abbé Dubois, cet ancien instituteur de son enfance, qu'il avait toujours vénéré comme un saint, et que la Providence semblait avoir placé à ses côtés, dans ses derniers jours, comme l'ange des bons conseils et des pieuses inspirations.

La crise passée, il dit : « Dieu veut que je demeure » quelques jours de plus sur cette terre; que sa vo- » lonté soit faite! » Un de ses anciens vicaires étant venu à Beaupreau, il eut avec lui des épanchements intimes qui le pénétrèrent d'admiration, et lui firent comprendre jusqu'à quel point ce prêtre était détaché des affections terrestres, et aspirait à la possession de son Dieu. Il lui restait bien encore un certain effroi de ses jugements; mais l'espérance et l'amour surabondaient. Mme C..., venue d'Angers pour le voir, poussa un cri en entrant dans sa chambre; il lui prit affectueusement la main, et, d'un regard infiniment expressif, il lui montra le ciel. « Ma chère Louise, » disait-il à sa sœur bien-aimée, console-toi; dans » quelques années nous nous reverrons au sein de » l'Éternel. » Ses forces s'affaiblissaient rapidement; il ne pouvait plus parler qu'avec une peine extrême; on voyait, au mouvement de sa physionomie, qu'il méditait et priait intérieurement. Il reçut pour la dernière fois les secours de l'Église. Le 23 octobre 1846,

vers les neuf heures du matin, il fit trois fois le signe de la croix, ouvrit les yeux, les leva un instant vers le ciel, pencha doucement la tête sur sa main gauche, et expira, sans agonie, à 56 ans 7 mois et 4 jours. Son visage était resté grave et d'un calme parfait; il semblait contempler l'éternité avec l'immortelle espérance des justes. La mort de l'abbé Gourdon remplit de deuil et de tristesse tout le diocèse. A Angers, une pauvre femme mourut à cette nouvelle, étouffée dans ses sanglots.

Deux jours après, le 25 octobre, M. Denécheau, premier vicaire de la cathédrale, faisait entendre ces touchantes paroles accueillies par les larmes de toute une population qui pleurait avec lui un père :

« Au milieu de la désolation générale, dans le grand deuil où nous nous trouvons, vous n'attendez pas de moi, M. F., que je poursuive en ce moment le cours ordinaire de nos instructions : ce que vous attendez, je le vois, c'est l'expression profondément sentie de nos justes regrets, c'est l'épanchement d'une douleur que mon cœur ne peut plus contenir, et que les vôtres ont déjà répandue en larmes et en prières au pied des autels.

» Oui, nous l'avons perdu ce pasteur bien-aimé qui, depuis quatre mois, semblait devenu l'unique objet de nos pensées, de nos inquiétudes et de nos alarmes, frappé qu'il était du mal cruel dont nous suivions avec

anxiété les funestes progrès, dont nous cherchions à détourner le cours à force de supplications et de prières, nous réfugiant vers le ciel quand la terre impuissante nous refusait tout espoir. Nous l'avons perdu ce digne et vénéré pasteur qui, pendant dix ans, vous prodigua, avec un zèle infatigable, sa santé, ses forces, sa vie.

» Dieu l'a voulu!... Elle ne se fera plus entendre dans cette chaire cette voix amie dont les accents frappaient si doucement nos oreilles et nos cœurs, cette voix éloquente, illustrée de bonne heure par d'éclatants succès, et qui plus tard se complaisait à donner ici aux graves enseignements de l'Evangile tant de clarté et de charmes, tant de persuasion et de puissance.

» Cet autel du saint sacrifice, ah! il regrette, il pleure avec vous le prêtre pieux, nourri dès son jeune âge des leçons de l'antique foi, puisées au berceau de ses pères, dans une contrée fameuse par son inviolable fidélité aux traditions du christianisme.

» Et vous qui réclamiez plus spécialement ses soins, vous dont il dirigea plus particulièrement la conduite, vous pleurez, inconsolables, le guide de votre conscience, la lumière de vos âmes. Vous le dites, et nous le sentons, vous avez fait une perte immense.... Patient, bon, indulgent comme le Dieu dont il était l'organe, miséricorde vivante auprès de la douleur et du repentir, qu'il savait bien compatir aux misères,

excuser la faiblesse, toucher d'une main douce et délicate aux plaies vives de l'âme! et cependant, juge exact, malgré sa clémence, éclairé par sa haute intelligence, par la connaissance approfondie des hommes et des replis intimes du cœur, comme il savait également signaler les dangers! Et la sagesse de ses conseils et la sûreté de sa direction vous traçaient toujours sans déviation les justes limites du devoir, la voie droite du ciel.

» Voilà, M. F., en quelques mots bien incomplets, le prêtre que la main de Dieu nous enlève; mais l'homme que nous perdons du même coup, il ne fut pas doué de qualités moins remarquables et moins dignes d'être appréciées.

» Quel homme en effet avez-vous trouvé plus obligeant, plus facile à s'oublier lui-même pour les autres? Venez lui confier vos intérêts; non-seulement il pénètre les choses et les difficultés d'un rapide et profond coup d'œil; mais à l'instant votre affaire devient la sienne propre, il agit, il s'empresse pour vous sans repos, sans se rebuter jamais. Ah! elle était si généralement connue cette nature excellente, cette âme si prête à faire le bien, que de tous côtés, de près, de loin, à toutes les heures du jour, on venait réclamer auprès de sa charité aide, conseil ou protection, et lui, dont le bonheur est d'être utile, ne peut contenir jamais l'insatiable désir qui le sollicite à rendre service et à obliger.

» Elle était incroyable cette heureuse variété d'aptitudes qui rendait M. Gourdon également propre à traiter toutes les affaires, cette admirable souplesse de caractère qui savait s'abaisser jusqu'au plus petit, s'élever jusqu'au plus grand, se maintenir enfin au niveau de toutes les classes, de toutes les positions.

» Charme de la société par les agréments de son esprit, la candeur de son âme, une égalité d'humeur inaltérable, une franchise qui ne sait rien dissimuler, on le voit s'accommoder sans contrainte à tous les caractères, se plier avec une facilité merveilleuse à toutes les exigences même les plus pénibles du monde, et malgré la différence des sentiments, des intérêts, des opinions, exciter indistinctement autour de lui des sympathies aussi promptes à se former que difficiles à se rompre : témoins, tant de cœurs désolés aujourd'hui par sa perte, témoins, toutes ces larmes que nous avons vues, ces sanglots que nous avons entendus, ces regrets si vifs et si touchants : « Il est dur » de vieillir quand on voit succomber si jeune encore » un si parfait ami, sur l'appui duquel on eût pu » compter dans toutes ses peines, à ses derniers mo» ments. »

« Mais l'hommage le moins suspect, l'éloge le plus complet de M. Gourdon, c'est votre concert unanime de larmes et de regrets, à vous, pauvres et malheureux, à vous qui souffrez la faim, le froid, la maladie, les privations, à vous surtout dont la pudeur dérobe

aux regards importuns des hommes une détresse, objet d'injustes mépris : vous craignez de ne plus rencontrer ce cœur qui comprenait si bien vos souffrances, cette main si facile et si douce à s'ouvrir en bienfaits, cette sensibilité compatissante, pleine de tact, de ménagement, de délicatesse, qui secourait sans humilier, cette charité sans bornes, qui, comme celle de Vincent de Paul, semblait prendre à tâche de soulager à elle seule toutes les misères humaines.

» Et cet homme nous l'avons perdu !... Usé de travaux avant l'âge, il est allé terminer loin de nous une carrière qui aurait dû se prolonger encore pour nos besoins et notre affection ; il a fini ses jours au sein de l'amitié, du dévoûment filial, pleuré comme un père, dans une noble famille, heureuse pourtant dans sa douleur de recueillir son dernier soupir.

» Sans plainte, sans murmure, tranquille et résigné, sans parole d'ostentation, sans discours étudiés, avec simplicité et en silence, il veut consommer son sacrifice, il veut immoler tout, jusqu'à ses plus chères affections ; il s'interdit, pour se purifier davantage à l'approche de l'éternité, jusqu'à ces consolations ordinaires qui environnent le lit des mourants : déjà séparé des hommes et du monde, ne vivant plus qu'en Dieu, il s'endort paisiblement du sommeil des justes.

» Nous ne le verrons plus, M. F., mais il nous restera toujours de lui une chose précieuse, le souvenir du bien qu'il a fait, l'image de ses vertus ; il nous reste

l'espoir et le désir de le rejoindre un jour, afin que le pasteur et le troupeau soient heureux ensemble au sein de Dieu, dans l'éternité. »

L'*Union de l'Ouest* publiait ces lignes :

Beaupreau, 23 octobre.

« Aujourd'hui, hélas! nous avons dépassé ces craintes qui, dès le commencement de la maladie de l'abbé Gourdon, se firent sentir dans tous les rangs de la société, et qui augmentaient ou diminuaient selon les bulletins livrés à l'avidité publique, mais au-dessus desquelles planait une douce espérance, refuge aimé de notre douleur. La mort, après nous avoir tenus longtemps en suspens, vient d'achever son œuvre et de frapper son dernier coup. Depuis ce matin nous sommes des brebis sans pasteur. Celui que nous aimions tant à écouter, celui dont la parole toujours si noble, si nombreuse, quelquefois si profonde, si saisissante et si tendre, jetait dans la chaire de la cathédrale une clarté si vive, inspirait des résolutions si généreuses, est étendu sur son lit funèbre, et gardera désormais un éternel silence.....

» C'en est fait de ces communications intimes, de cette direction spirituelle que sa patience, son tact, sa perspicacité, sa piété, sa foi, une entente admirable du cœur humain rendaient si suaves et si utiles.

» Les pauvres, en passant devant le presbytère de Saint-Maurice, ne pourront plus dire : Il est là!... si

le travail nous manque, si un accident survient, nous ne serons point oubliés; sa charité inépuisable veillera sur nous, nous défendra contre la misère; il accueillera nos femmes, nos enfants avec cette paternité qui s'approprie quelque chose de l'indigence et du malheur, et soulage même lorsqu'elle est privée du plaisir de l'aumône. »

Beaupreau, 24 octobre.

« Si les paroissiens de Saint-Maurice et les nombreux amis de l'abbé Gourdon, dans la ville d'Angers, n'ont pu le contempler sur son lit de mort et soulager leur douleur en priant près de ses restes vénérés, en les escortant à l'église et jusqu'à la tombe, qu'ils se consolent, en apprenant combien celui qu'ils pleurent a été dignement honoré par les populations au milieu desquelles il a rendu le dernier soupir.

» Ce matin, tous les chemins qui conduisent à Beaupreau ressemblaient aux rues d'une grande cité, où la foule se presse et se coudoie : on venait des villes voisines, on venait des bourgs, on venait des villages, des châteaux, des fermes, des chaumières; c'était à qui arriverait le premier, à qui s'approcherait le plus près du cercueil où reposait la noble dépouille du curé de la cathédrale. Cet empressement n'avait rien de bruyant et de tumultueux; chacun gardait le silence par respect, par religion et par amour.

»A la levée du corps, soixante prêtres sont venus lui faire une garde d'honneur ; quatre des plus âgés ont pris les coins du poële; quatre autres plus jeunes, un cierge à la main ceint d'un crêpe funèbre, conduisaient le deuil. La famille avait admis dans ses rangs, comme pour leur témoigner sa reconnaissance et se distinguer elle-même, le marquis et le comte de Civrac. Dans l'innombrable cortége qui suivait, toutes les conditions étaient mêlées : le gendre de Bonchamps, son petit-fils, le général de Quinsonnas, le vieux colonel de Jourdan, le comte Joseph d'Armaillé, la comtesse de Vaudreuil, Mme du Reau, Mlle de Scépeaux marchaient d'un pas égal avec le métayer vendéen, le pauvre artisan et la femme du peuple.

» La messe d'enterrement a été chantée par M. Rabouan, curé de Saint-Martin de Beaupreau.

» Au cimetière, M. le chanoine Dubois a revêtu l'étole et fait l'absoute ; pendant que sa voix émue récitait les prières, bien des larmes ont coulé.....

» J'ai surtout remarqué la profonde tristesse des paysans de la Chapelle-du-Genêt, dont M. Gourdon avait été le desservant. Plusieurs d'entre eux semblaient anéantis, en regardant le fossoyeur accomplir sa pénible tâche.

» L'abbé Stanislas Fouré. »

On lisait dans l'*Improvisateur :* « Ce soir, mon âme est profondément triste ; je viens d'apprendre la mort

de l'abbé Gourdon, respectable et pieux ami, dont la perte m'inspire de vifs regrets.

» Au sortir de l'adolescence, je l'avais rencontré providentiellement dans le chemin de la vie, où il guida longtemps mes pas : par ses encouragements et ses conseils, il fut toujours ma consolation et mon plus ferme appui au moment du danger.

» Ange tutélaire, lorsqu'il venait s'asseoir au chevet du lit de douleur de ma pauvre mère, ses prières et sa présence conjuraient la souffrance et la mort.

» L'abbé Gourdon fut, non-seulement un prêtre selon l'Evangile et selon Dieu, mais ce fut encore un homme d'exception. Loin d'être émoussée par l'habitude de voir souffrir et mourir, sa sensibilité semblait avoir acquis quelque chose de plus exquis dans l'exercice des devoirs de sa pieuse mission.

» Sa haute intelligence n'ôtait rien à son extrême bonté, dont l'étendue ne pouvait être comparée qu'à celle de son génie. Dans sa charité immense, l'abbé Gourdon embrassait comme Dieu l'humanité toute entière.

» Il savait tendre une main secourable à ceux qui chancelaient au milieu de la voie, et ne manquait jamais d'y faire rentrer sans secousse ceux qui s'en étaient écartés.

» A l'exemple divin du Christ, il recherchait les grands coupables, comme étant les plus malheureux ;

aussi de nombreuses et éclatantes conversions signalèrent-elles sa carrière évangélique.

» Ses convictions religieuses étaient si profondes, qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de les transmettre aux autres.

» Son éloquence simple et facile savait toucher et convaincre; la vérité dans sa bouche devenait irrésistible, et ses moindres paroles laissaient un ineffaçable souvenir dans l'âme de ses auditeurs.

» N'écoutant que la voix d'un zèle au-dessus de ses forces, sourd aux conseils de la prudence, l'abbé Gourdon est mort victime de son dévoûment.

» Semblable au vaillant soldat qui expire sur la brèche, il a succombé sous le poids de ses travaux évangéliques.

» Marie LE ROYER DE CHANTEPIE. »

M. Victor Pavie, son paroissien et son ami, écrivait dans un remarquable opuscule ces lignes vivement senties : « Assez! voilà que sans le vouloir nous changeons de théâtre pour suivre le pasteur populaire sur la nouvelle scène à laquelle il était réservé. Dix années d'œuvres semées à pleines mains et à pleines lèvres dans le rayon d'une paroisse et presque d'une cité; — effusion de l'esprit, épanchement du cœur, enjouement de l'écolier uni à la capacité du maître, motiveraient notre hommage quand même la douleur publique ne l'eût pas converti en devoir. Homme d'or

à qui le ciel eût aisément pardonné un soupir d'adieu pour ce monde si animé par sa présence, et redevenu si triste après lui (*). »

Les journaux des départements voisins mêlèrent leurs hommages à ceux de l'Anjou; à Paris, l'*Ami de la Religion*, l'*Univers* et la *Presse* remplirent leurs colonnes de son éloge. Pas une parole de blâme ne retentit sur cette tombe environnée de tant de prières et de larmes, de reconnaissance et d'amour. Pour que rien ne manquât à ce concert unanime de louanges, deux de ses anciens vicaires, à qui bien des années passées près de sa personne avaient permis d'approfondir les inépuisables trésors de miséricorde et de vertu renfermés dans ce noble cœur, vinrent, tour à tour, exprimer sur son cercueil, en termes touchants et pathétiques, leur douleur, celle du clergé et du diocèse; l'abbé Stanislas Fouré, le mardi 3 novembre, dans l'église de Beaupreau, au sein de cette Vendée qui pleurait dans l'abbé Gourdon un de ses enfants les plus chers, son orgueil, sa gloire; et le jeudi suivant, à la Chapelle-du-Genêt, au milieu de ses anciens paroissiens qu'il avait tant aimés, et dont la piété filiale interrompait à chaque phrase l'orateur par des soupirs et des sanglots; M. l'abbé Félix Fruchaud, le 3 décembre, du haut de la chaire de Saint-Maurice *qui retentissait encore de ses accents pleins d'élo-*

(*) *Bonchamps et sa statue*, p. 12.

quence (*), en présence de Mgr l'évêque environné de plus de deux cents prêtres, d'une foule immense où tous les rangs de la société se confondaient pour témoigner à sa mémoire, et la grandeur de leur affliction, et l'amertume de leurs regrets.

Le curé de Saint-Maurice n'avait fait aucunes dispositions testamentaires, laissant à la famille de Civrac le soin de ses funérailles, et celui de recueillir sa modique succession pour la partager aux siens; legs d'une vieille amitié, rempli avec autant de cœur que d'affection. Quelques jours après, les frères de l'abbé Gourdon vinrent trouver les dépositaires de ses dernières volontés, et leur dirent : « Notre frère nous » a souvent répété que pendant sa vie il viendrait à » notre aide, mais qu'après sa mort nous ne devions » compter sur aucun héritage. Nous sommes prêts à » abandonner aux pauvres tout ce qu'il a pu laisser. » Qu'il y a de générosité et de grandeur dans ces âmes de métayers vendéens! elles n'ont pas oublié que noblesse oblige. Ce vœu d'abnégation et de charité, qui contraste d'une manière étrange avec les mœurs de notre époque, n'ayant pu être exaucé, ils désirèrent du moins que tous ses vêtements fussent remis aux mains du vénérable abbé Desgarets pour être distribués à des séminaristes indigents. Il leur restait encore à payer la dette de la reconnaissance. Ils rem-

(*) *Oraison funèbre* page 1re.

plirent ce devoir sacré avec tous les ménagements d'une délicatesse exquise. M. le comte Henri de Civrac choisit le crucifix de son ami, souvenir précieux qui à lui seul rappelait sa vie toute entière; l'abbé Stanislas Fouré accepta son prie-Dieu. Depuis cette douloureuse époque jusqu'au moment où nous écrivons ces lignes, un an s'est écoulé. Le temps qui affaiblit, altère ou détruit tout ce qui n'est pas véritablement grand, n'a pu entamer la mémoire de l'abbé Gourdon; le deuil, la tristesse, causés par sa mort, sont aussi universels que le premier jour; loin de s'affaiblir, ils se sont encore accrus. Ainsi s'accomplissent ces paroles de l'Esprit-Saint : « Le souvenir du juste ne périra » pas, ses os fleuriront dans son tombeau, et ses œu- » vres seront, parmi les hommes ses frères, une se- » mence de lumière et de vie qui se perpétuera d'âge » en âge, de génération en génération (*). »

(*) Psal. 111. 7. Sap. 5. 16. Eccl. 46. 14. Prov. 4. 18. 10. 7. 1 Mach. 57.

ORAISON FUNÈBRE

DU MARQUIS

DE BONCHAMPS,

Prononcée dans l'église de Saint-Florent-le-Vieil, le 11 juillet 1825.

ORAISON FUNÈBRE

DU MARQUIS

DE BONCHAMPS.

Meliùs est nos mori in bello quàm videre mala gentis nostræ et sanctorum.

Il vaut mieux que nous mourions les armes à la main, que de voir la ruine de notre patrie et la destruction de nos autels.

1 *Machab*. ch. 3, ℣. 59.

MONSEIGNEUR (*),

Dieu qui a créé le monde, dans sa toute-puissance, le gouverne selon les conseils de son éternelle sagesse (**). Il ne l'a point livré aux caprices d'une aveugle fortune, ni aux vains projets de l'ambition des hommes. C'est lui qui fonde, qui renverse, qui relève les empires : c'est lui qui dispense aux peuples et aux rois

(*) Mgr l'évêque d'Angers.

(**) Jérém., chap. 10, ℣. 12.

les flots de sa colère, ou la rosée de sa miséricorde. Ce qu'il y a de plus admirable dans les desseins toujours infaillibles de la Providence, c'est qu'elle fait servir à leur accomplissement les crimes même de ceux qui la méconnaissent et qui l'outragent : ainsi, elle n'a pas besoin des éclats de son tonnerre pour infliger aux nations coupables les plus terribles châtiments. Si elle cesse, un instant, de les protéger contre leur propre corruption, aussitôt les passions déchaînées deviennent les instruments de sa vengeance. Les séditieux et les rebelles ne se proposent, il est vrai, que de satisfaire leur orgueil, que de conquérir une funeste indépendance : mais ils travaillent sans s'en douter à l'exécution des jugements du Très-Haut; c'est lui qui leur livre le pouvoir dont ils abusent.

On ne peut rendre raison de la Révolution française que par l'application de ces grandes vérités. Ses succès et sa puissance sont des mystères inexplicables pour quiconque ne la regarde pas comme un fléau de Dieu; car elle a trompé tous les calculs, brisé tous les obstacles, dépassé toutes les bornes. Que dirai-je de plus? elle a courbé toutes les volontés sous son sceptre de fer, et rejeté au-delà de nos frontières les nobles résistances qui auraient pu ralentir son cours dévastateur.

A la vue de cet abaissement universel devant l'impiété et la tyrannie, on était tenté de croire que la religion et l'honneur allaient disparaître pour tou-

jours, dans un commun naufrage. C'était le but des révolutionnaires, d'anéantir jusqu'aux traces de nos anciennes vertus, dont le souvenir accusait leur sacrilége audace.

Cependant la France, qui doit être punie, ne sera point effacée du livre des nations. Ce n'est qu'un châtiment; ce n'est pas un jugement à mort. Le feu sacré qui lui donne la vie ne s'éteindra point. Il sera conservé dans la Vendée; et lorsque la colère du Seigneur aura passé, des générations nouvelles viendront sur ses ruines apprendre à servir Dieu et à défendre le roi.

En effet, Messieurs, pendant que la rébellion triomphante se couronnait de forfaits, un peuple dont la simplicité ne demandait point la gloire et n'ambitionnait point des destinées si hautes, préparait à l'univers étonné d'admirables exemples de piété et de courage. Pénétrés d'horreur pour les entreprises des factieux, les paisibles habitants de nos campagnes se lèvent tout-à-coup comme d'autres Machabées, et répètent avec eux ce cri de la foi et de l'honneur : *Il vaut mieux que nous mourions les armes à la main, que de voir la ruine de notre patrie et la destruction de nos autels : Meliùs est nos mori in bello quàm videre mala gentis nostræ et sanctorum.*

A leur tête marchent des chefs qui méritent d'entrer les premiers dans une sanglante et glorieuse arène. Ces chefs ont été choisis par eux; car, dans

cette armée de héros, qui oserait prétendre à l'honneur du commandement, s'il n'y était pas appelé par des suffrages unanimes?

Parmi les guerriers à jamais célèbres que les Vendéens environnent d'une confiance sans bornes, et qu'ils regardent comme les anges de la victoire, ils placent au premier rang l'illustre général dont l'éloge doit ajouter encore à l'éclat de cette imposante solennité.

Avant de m'acquitter d'un devoir si honorable pour moi, qu'il me soit permis de regretter avec vous, Messieurs, qu'un sujet que réclament à la fois la religion et l'éloquence, n'ait pas été confié à une voix plus digne de le célébrer. Combien mes paroles vous paraîtront froides et languissantes, à vous qui avez connu le modèle des braves, tel que sa grande âme le faisait paraître au milieu des hasards que vous partagiez avec lui; à vous surtout, noble (*) compagne de sa gloire et de ses infortunes, dont j'ose à peine interroger les souvenirs, par respect pour une douleur trop légitime.

J'essaierai du moins de le montrer tel que nos pères, vieux soldats de l'autel et du trône, se plaisent à le représenter dans ces récits si naïfs et si vrais, qui charment leurs longues souffrances et qui remplissent l'âme de leurs enfants d'attendrissement et d'émulation.

(*) Mme la marquise de Bonchamps, veuve du général.

Je dirai qu'il fut toujours fidèle à la religion et à la royauté, qu'il fut humain, généreux, modeste dans la victoire; ferme, prudent, habile dans les revers; intrépide sur les champs de bataille, sublime à son dernier moment, digne enfin, dans sa vie et dans sa mort, de la croix qu'il portait sur sa poitrine et de l'étendard des lys qui flottait dans ses mains. L'histoire a placé son nom parmi ceux des héros chrétiens: ce double titre à notre admiration et à nos regrets sera le partage de l'éloge incomplet que je consacre à la mémoire de Messire Charles-Melchior-Artus, marquis de Bonchamps, général en chef de l'armée vendéenne d'Anjou.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les peuples ont placé la mémoire de leurs grands hommes sous la sauvegarde des autels, unique source de l'immortalité. Les institutions humaines, fragiles et passagères comme les pensées de ceux qui les ont fondées, ne peuvent nous rassurer contre les ravages du temps, qui les ébranle et les dévore. On dirait qu'une voix céleste avait révélé aux païens eux-mêmes ce bel oracle de l'Esprit-Saint : *Le nom de l'impie se corrompra comme son cadavre : Nomen impiorum putrescet* (*).

Mais la religion, gardienne de la vérité, n'admet

(*) Proverb. ch. 10, ℣. 7.

point d'autre panégyrique que le simple récit des belles actions. Si elle permet à ses ministres de prêter leur voix à de justes éloges, elle ne les dispense pas de l'obligation d'instruire et d'édifier ceux qui les écoutent. Elle leur défend de changer la louange en flatterie; et ce n'est qu'en présence de la mort qu'elle souffre qu'ils parlent de gloire, comme si elle craignait que les honneurs rendus même à la vertu, ne devinssent un aliment pour l'amour-propre.

Aussi, quelles leçons elle vous a réservées, nobles compagnons de Bonchamps, dans cette grande circonstance où le souvenir de ses exploits va retentir à vos oreilles, comme le bruit flatteur des applaudissements de la postérité! Tout ici fait naître des pensées graves, des réflexions sérieuses. Ces restes de votre général, débris précieux recueillis après une tempête, ce temple qui sort à peine de ses ruines, tandis que le pasteur vénérable (*) qui lui rendit son éclat, descend lui-même dans la tombe; ce monument funèbre, placé à l'ombre de la croix qui seule peut le défendre contre le néant trop prompt à engloutir les chefs-d'œuvre eux-mêmes; ce lieu enfin qui garde encore les traces profondes du feu et du fer de l'ennemi : les horreurs de la guerre se représentent à vos yeux jusque dans les douceurs de la paix, et tempè-

(*) M. Gruget, curé de Saint-Florent, mort après avoir réparé l'église et le presbytère.

rent par le spectacle des maux que vous avez souf-ferts, des pertes irréparables que vous avez faites, l'orgueil presque légitime de vos glorieux travaux.

Il est vrai, Messieurs, que vous pouvez vous rap-peler sans crainte et sans remords les malheurs de notre belle patrie : pas une voix n'oserait se faire en-tendre, pour vous en accuser. Je n'hésiterai donc point à remonter avec vous jusqu'à l'époque fatale qui fut pour la France consternée l'annonce des ven-geances du ciel, et pour cette contrée fidèle le signal de la guerre sacrée. C'est là que s'ouvre la carrière héroïque du valeureux Bonchamps. Toutefois, nous ne pouvons passer trop rapidement sur des jours de honte et de douleur, qui ne rappellent au chrétien que des profanations et des blasphêmes; au sujet dévoué, que des attaques et des outrages contre le trône des Bourbons.

Les sages du siècle ont épuisé les calculs de leur politique sur cette étonnante révolution. L'homme re-ligieux, accoutumé à chercher dans le ciel la source des mouvements qui agitent la terre, ne s'égare point dans des conjectures incertaines. Il ouvre les livres sacrés qui renferment le dépôt de la véritable science; voici ce qu'ils contiennent : *Il viendra un temps*, dit le Seigneur, *où je ferai cesser tout cri de joie, dans les villes de Juda et sur les places de Jérusalem. On n'y entendra ni les chants de l'époux ni ceux de l'épouse; car cette terre sera dans la désolation. Des mains sa-*

criléges souilleront les choses saintes et profaneront jusqu'aux tombeaux; elles arracheront de leurs sépulcres les ossements des rois, des prophètes et des prêtres, et livreront leurs cendres aux vents (*).

Oserais-je vous demander, ô Dieu de justice! pourquoi un peuple qui vous fut autrefois si cher, subira des châtiments si terribles?

Ecoutez la réponse du prophète : *Cette nation n'entend plus la voix du Seigneur son Dieu; elle a rejeté ses avertissements salutaires. La foi de ses pères est éteinte dans son cœur, elle est bannie même de ses discours : Periit fides, et ablata est de ore eorum* (**).

Voilà la cause et l'histoire de cette grande catastrophe.

Je me trompe, messieurs; ce récit n'est pas complet : il y manque une ligne de sang, un mot inconnu jusqu'à nous, dans les fastes de la monarchie, le *régicide,* le meurtre du plus juste et du meilleur des rois.

Louis XVI n'est plus; sa tête auguste, qui porta la couronne de Charlemagne et de saint Louis, a été vue pâle et sanglante dans la main d'un bourreau.

A cette affreuse nouvelle, les Vendéens ont frémi de désespoir et d'horreur.

Bonchamps, abîmé lui-même dans la douleur la plus profonde, entend du fond de sa retraite les gémissements de la fidélité; et, par un pressentiment

(*) Jérém. ch. 7 et 8.
(**) *Ibidem.*

des glorieux destins qui lui sont réservés, il prête une oreille attentive aux élans de courage, aux cris de juste vengeance qui commençaient à retentir autour de lui.

Avant ce dernier coup qui brisa leur âme, les habitants de l'Anjou avaient déjà été blessés dans leurs plus chères affections. Constants et religieux par caractère, ils souffraient impatiemment les innovations sacriléges qui rendaient l'église de chaque village veuve de son pasteur légitime. Soumis par principes et par affection à l'autorité royale dont ils connaissaient les bienfaits, ils ne goûtaient point les promesses mensongères d'une fausse popularité; pleins de bon sens, dans leur simplicité, ils apercevaient sans peine, à travers les haillons d'une liberté repoussante, l'orgueil de la tyrannie et les désirs effrénés de la licence. Sensibles et généreux, ils versaient des larmes sur les martyrs de la foi et de la royauté; ils se sentaient appelés à partager leur couronne.

Cependant l'audace révolutionnaire ne connaît plus de frein. Assise sur les débris du premier trône de l'univers, ivre du sang royal qu'elle vient de faire couler, elle appelle la France entière à sanctionner son forfait. Elle a résolu d'armer tous les bras contre les puissances légitimes, trop faiblement coalisées pour enchaîner la révolution qui fera bientôt trembler tous les rois.

Le décret, qui ordonne de secourir les frontières

envahies, arrive jusque dans cette province, où des agents de la rébellion s'efforcent de le faire exécuter. Suivant leurs discours fanatiques, c'est le salut de la patrie qui commande le départ, qui exige un dévouement sans bornes. Mais, ô Vendéens! vous êtes en garde contre le langage artificieux des parjures. Pour vous il n'y a point de patrie sans le roi! Vous n'irez point ensanglanter les rives étrangères qu'ombrage le panache blanc d'Henri IV, seul héritage dont la fortune ennemie ne puisse jamais dépouiller les enfants du Béarnais; vous ne combattrez point contre les chevaliers sans peur et sans reproche, forcés de quitter une terre qui les dévore, et qui n'ont emporté sous la tente du guerrier que leur honneur et leur épée.

Déjà j'entends (et c'est aux portes même de ce temple) les cris d'une sainte indignation. En vain les armes manquent au courage; en vain le bronze homicide a vomi la mort pour forcer les Vendéens à une honteuse soumission; le bruit du canon, si nouveau pour eux, les enflamme au lieu de les effrayer. Saint-Florent devient leur premier champ de bataille et le théâtre de leur première victoire. Ils ne la doivent qu'à eux-mêmes, car ils sont encore seuls et sans guide. Sans doute ils avaient une trop haute idée du marquis de Bonchamps, pour oser se présenter devant lui et le prier de se mettre à leur tête, avant d'avoir fourni la preuve de leur intrépidité.

C'est ce grand homme qui va désormais diriger leur ardeur, et n'eût-il que la gloire d'avoir toujours été digne de commander à de pareils soldats, ce serait assez pour que son nom traversât les siècles, couvert des applaudissements de tous les braves.

Peut-être, Messieurs, que, dans la juste impatience d'entendre raconter ses faits d'armes, vous m'accusez de m'écarter du principal objet de cette réunion solennelle; mais j'ai cru que les éloges offerts à l'armée vendéenne n'étaient point étrangers à la renommée de son général. Les lauriers qu'elle cueillit sous ses ordres, elle se plaît à les déposer autour de sa tombe.

Enfin, le signal est donné, la lice sanglante est ouverte. Toutes les cloches sont mises en mouvement, et le son lugubre du tocsin se prolonge des rives de la Loire aux bords de la Vendée. La population entière s'ébranle. Les airs retentissent des cris de vive la Religion catholique! vive le Roi! point d'alliance avec les impies; point de trêve avec les régicides!

La présence de Bonchamps excite des acclamations universelles. A sa démarche noble et fière, au feu qui brille dans ses regards, à la sagesse de ses discours, au sourire plein de bonté qui accompagne ses paroles, les Vendéens ont reconnu le général de leur choix, l'homme selon leur cœur. Flatté lui-même, malgré sa modestie, d'une confiance si honorable et si parfaite, il ne peut cacher le sentiment de bonheur

qu'il éprouve, tant est vive et profonde la joie d'un héros, à l'approche des combats et de la victoire.

Vous savez, Messieurs, qu'il avait été forcé de quitter les drapeaux de son régiment, pour garder son honneur menacé par un serment contraire à la dignité du trône. De retour dans ses foyers, il partageait avec vous la haine et les persécutious des révolutionnaires. Néanmoins, il n'avait pu se résoudre à quitter la France. La Providence l'enchaînait par des liens invisibles, sur cette terre désolée qu'il devait réjouir par ses exploits, avant d'être enseveli dans sa gloire.

Semblable au premier des Machabées, illustre comme lui par son origine, le bruit des armes avait flatté son courage héréditaire, dès ses jeunes années, et des îles lointaines avaient déjà mêlé son nom à leurs chants de triomphe. Ne craignez point qu'il se manque à lui-même. Son sacrifice est fait. Il ne s'est point aveuglé sur l'issue de cette guerre d'extermination. Il y périra sans doute, mais son sang *sera bien employé.* Un jour les souvenirs de la Vendée rendront le sceptre aux Bourbons et la paix au monde. Cette espérance lui suffit.

Magnanime défenseur de l'autel et du trône, poursuis tes généreux desseins! Qu'importe que la mort, jalouse de ta gloire, en arrête le cours, à la fleur de ton âge! La vie des héros ne se mesure point sur le nombre des années; et la postérité, en comptant tes

hauts faits, trouvera que tu as fourni une carrière immense.

Mais tandis que je forme des vœux, les événements se précipitent. L'armée catholique a rejeté les soldats de la Convention au-delà de la Loire. Quelques jours ont suffi pour livrer plusieurs combats, pour remporter plusieurs victoires. On a déjà vu, du côté des royalistes, des marches savantes, des attaques imprévues, des retraites sagement ménagées pour attirer l'ennemi au piége qui lui était tendu. Ces manœuvres habiles révèlent aux républicains étonnés la présence d'un grand capitaine dans le conseil des chefs vendéens. La journée de Beaupreau et de la Chapelle-du-Genêt, préparée par le génie de Bonchamps, rendue glorieuse par son courage, a fait trembler une assemblée coupable jusque dans le palais des rois qu'elle avait usurpé.

Des ordres sanguinaires, des décrets d'extermination annoncent que l'effroi s'est emparé des meurtriers de Louis XVI, de ces monstres abhorrés de la terre et du ciel, qui ne peuvent placer leur espérance que dans le nombre des bourreaux qu'ils ont pris à leur solde.

Malheur aux prisonniers qui tombent entre leurs mains! malheur à l'enfance et à la vieillesse, aux bras trop faibles pour soutenir le poids des armes! C'est sur ces victimes incapables de résistance qu'ils vengent la honte de leurs défaites. Le dirai-je, Messieurs, aurez-vous la force de l'entendre? Des enfants sont ar-

rachés du sein de leurs mères expirantes, et élevés comme d'horribles trophées sur un fer ensanglanté.

Ces atrocités inconnues dans les siècles les plus barbares, ont fait couler les larmes de Bonchamps; elles n'ont point altéré la générosité de son cœur. Intrépide dans l'action, inébranlable dans le péril, il méprise la mort et semble commander à la fortune; mais dès que son épée a déterminé la victoire, il parcourt le champ de bataille, en tendant la main aux vaincus. Jamais une pensée de vengeance n'a troublé cette âme vraiment héroïque; jamais le regret d'un sacrifice personnel n'a occupé sa pensée. Son habitation devient la proie des flammes. Les soldats s'indignent qu'on ait osé violer la demeure de leur général; mais il défend de s'arrêter pour punir les auteurs de l'incendie, de peur qu'un moment ne soit dérobé à la cause générale, et qu'une goutte de sang ne soit versée pour un autre intérêt. Je ne dis pas assez, Messieurs : c'est alors qu'il engage tout ce qu'il possède pour subvenir aux besoins des braves qui avaient uni leur fortune à la sienne. Sa famille, objet de sa tendresse, n'a plus d'autre retraite que la tente souvent menacée qui le couvre lui-même. Elle partage les fatigues, les hasards et les veilles de la grande armée, dont les opérations s'étendent à mesure que le succès couronne les efforts des Vendéens.

Vous n'attendez pas, Messieurs, que je vous offre le tableau complet d'une guerre si féconde en événements.

Les bornes d'un discours permettent à peine d'indiquer comme en courant les actions les plus éclatantes du héros dont nous célébrons la mémoire. Ah! ce n'est pas sans regret que je passe en silence, si je peux m'exprimer ainsi, devant le front majestueux de la grande armée, dont chaque division a tant de droits aux plus justes éloges. Forcé d'abandonner à l'histoire les projets, les résolutions, les plans militaires de tant de guerriers immortels, j'entre avec eux dans les murs de Cholet, où ils ont réuni leurs colonnes victorieuses, qui se félicitent, se mêlent et s'embrassent aux cris mille fois répétés de Vive Dieu! Vive le Roi!

Mais bientôt à ce bruit confus, dont l'air est ébranlé, succède un religieux silence. On dirait que la gloire du Très-Haut va descendre sur les soldats de la Foi, comme elle descendit, au désert, sur les enfants d'Israël. Les ministres de la réconciliation s'avancent, environnés des pompes du sanctuaire. Le sang de l'Agneau sans tache rougit l'autel ombragé par l'étendard des Lys. Des prêtres vénérables, interprètes des volontés du ciel, lèvent leurs mains pacifiques sur ces fronts ceints de lauriers, qui ne pensent plus s'abaisser que devant le Dieu des armées. Ces fiers chrétiens ont déposé leurs armes. Ils fléchissent le genou, pour recevoir le pardon dont les plus justes ont besoin à la veille d'une bataille.

Ils se lèvent, ils partent munis du signe de la croix. Quelle marche rapide et triomphante! L'ennemi n'o-

sant se fier aux positions qu'il a prises, abandonne les Aubiers témoins de sa défaite, et se prépare, un moment, à défendre Bressuire : mais la frayeur le pousse encore, et il ne se croit en sûreté que derrière les murs de Thouars. Cette ville, qui soutint autrefois plus d'un siége, s'énorgueillit de ses vieux remparts, dans lesquels elle a reçu six mille hommes de garnison. La rivière profonde qui l'environne redouble sa confiance, et semble la mettre pour toujours à l'abri d'un assaut.

Elle se berçait encore de trompeuses espérances, pendant que les Vendéens commençaient leur attaque. Leur courage s'exalte en raison des obstacles qu'ils ont à surmonter. La défense est vive et opiniâtre. L'art, la nature et la science militaire semblent s'être réunis pour repousser les assiégeants; mais ils voient sans frayeur leurs rangs éclaircis par la mort, leurs munitions épuisées par six heures d'une lutte meurtrière. Enfin Bonchamps qui avait porté tout le poids du combat, s'indigne d'une si longue résistance. Il s'élance à la nage, le sabre à la main, et parvient à l'autre rive, malgré le feu terrible qui la protége. Ses fidèles *cavaliers* qui lui ont dévoué leur existence, le suivent dans ce périlleux trajet. La plage est jonchée de cadavres, et le sang des républicains se mêle au cours des eaux qui n'ont pu les défendre. Thouars se remet à la discrétion du vainqueur dont la générosité rehausse encore la vaillance.

Là aussi se couvrirent de gloire Lescure et La Rochejacquelein, noms consacrés à l'immortalité, dans des pages dignes de leurs exploits; Stofflet qui soutint si longtemps l'honneur de notre pays; d'Elbée, dont la cendre délaissée repose encore aux lieux qui le virent mourir en héros chrétien; Cathelineau, le prodige de ces temps si fertiles en merveilles.

Pendant que les Vendéens chantent leur triomphe, un cri d'alarme se fait entendre. Charette qui marche l'égal des plus illustres défenseurs de la légitimité, va succomber sous le nombre toujours croissant des forces républicaines. Il appelle d'Elbée qui vole à son secours; mais ce guerrier, emporté par son courage, s'expose en vain à tous les dangers, pour suppléer à des dispositions que demandait la prudence. Sa droite est enfoncée, et sa fuite a réjoui les rebelles dans les plaines de Fontenay. Combien l'absence d'un seul homme influe quelquefois sur le sort des combats! Bonchamps, retenu aux rives de la Loire, dont la sûreté demandait son œil vigilant et exercé, n'avait point dirigé cette attaque où l'ardeur des Vendéens fut trompée.

Du moins nos braves ne laisseront pas à l'ennemi le temps de proclamer sa victoire. Ils reviennent à la charge, comme des lions furieux d'avoir manqué leur proie. Le même champ de bataille, témoin de succès si divers, entre les mêmes combattants, s'étonne d'avoir sitôt changé de maître. Le héros à qui

la fortune est fidèle, était accouru, au bruit de cet échec, pour laver dans le sang l'affront fait à nos drapeaux. Ils sont vengés. Quarante pièces de canons, des munitions et des armes, plus précieuses aux Vendéens que tous les trésors, sont le fruit de cette fameuse journée. Hélas! l'armée catholique ne goûtera point la joie d'avoir vaincu. Un monstre digne de servir sous l'étendard des régicides, se jette anx pieds du général victorieux dont il ne peut plus éviter les coups. Il obtient sans peine la liberté et la vie : car Bonchamps épargnait les fuyards, dans l'espérance de les rendre au Roi. Mais le traître n'use de la double grâce qu'il vient de recevoir, que pour assassiner son bienfaiteur, qui tombe, baigné de son sang, entre les bras de ses soldats consternés.

Je ne vous peindrai point, Messieurs, le désespoir qui saisit tous les cœurs, à la vue de cet attentat: assez d'autres douleurs nous attendent, dans la suite de ce récit. La Vendée est, si j'ose parler de la sorte, la patrie du véritable sentiment. Rien n'égale l'affection vive et pure, le respect tendre et sincère dont les généraux furent constamment l'objet, au milieu des camps royalistes.

Incapable de marcher à la tête de son armée, le héros qu'arrêtent ses souffrances, remet le soin de sa vengeance entre les mains de Fleuriot, et ce choix suffit à la gloire d'un brave. Pour lui, résigné aux ordres de la Providence, dont il a toujours adoré les des-

seins, il médite sur son lit de douleur les moyens de sauver sa patrie. Les autres généraux, accoutumés à demander ses conseils, s'honorent de profiter de ses lumières. Ils viennent, dans sa retraite, lui soumettre leurs projets, et charmer ses ennuis par le récit de leurs victoires; car c'étaient alors les beaux jours de la grande armée.

Enhardis par leurs succès, les Vendéens ont arrêté le siége de Saumur, dans leur conseil militaire; et ils portent à Bonchamps cette nouvelle qu'il avait tant désirée. L'impatience de courir de nouveaux dangers, de cueillir de nouvelles palmes, lui fait oublier sa blessure; il se lève, il se revêt de ses armes, malgré les pleurs d'une épouse désolée qui le conjure d'accorder quelque soin à la conservation d'une vie si précieuse.

Mais le zèle de la fidélité dévorait cette âme ardente. L'image de l'héritier de la couronne, abreuvé d'outrages par les bourreaux de son père, les princes de la maison de France, étonnant le monde de leur constance et de leurs infortunes, étaient toujours présents à sa pensée. « Point de repos, s'écrie-t-il; il n'en est plus pour un Vendéen. Je veux mourir pour mon Dieu, pour mon Roi! Puisse mon dernier regard se reposer sur l'autel lavé de ses souillures, sur le trône sortant de ses ruines! je n'ai plus que ce désir. Un jour mon fils recueillera le prix du sang que je vais répandre. » Douce espérance que du moins son cœur paternel emporta dans la tombe! Hélas! elle ne

devait point se réaliser. Comme une tendre fleur que le vent du midi a desséchée se penche sur sa tige flétrie, se décolore et tombe ; ainsi le jeune fils du héros, penché sur le sein maternel, laisse échapper son âme innocente qui s'envole vers le séjour de la paix. L'armée royale avait emporté Saumur, pendant que Bonchamps s'avançait, à marches forcées, pour partager la gloire de cette importante conquête. Son retour doubla le bonheur de la victoire, et fut célébré comme un second triomphe.

Maîtres enfin du théâtre de la guerre, les généraux vendéens se déterminent à franchir le fleuve qui les sépare de la Bretagne, où tant de vœux les appellent, où tant de bras sont levés pour frapper avec eux le monstre de l'impiété et de la tyrannie.

Ce serait le moment peut-être de développer le grand et salutaire projet que votre général avait si souvent présenté comme seul capable de délivrer la France. Il avait toujours pensé qu'il fallait donner plus d'étendue à la ligne des opérations royalistes, et la pousser, par la Bretagne et la Normandie, jusqu'à l'Océan, où une nation amie et qu'ils devaient croire généreuse, seconderait les efforts de la fidélité. Mais le coup imprévu qui fait tomber Cathelineau, aux portes de Nantes, ne laisse à Bonchamps que la gloire d'avoir sauvé l'armée, par la fermeté de son courage et l'habileté d'une retraite que lui seul pouvait rendre régulière avec de pareils soldats. Comment n'auraient-

ils pas écouté sa voix et suivi ses ordres? Il leur montrait ses cicatrices encore saignantes, et ils savaient que s'il exposait ainsi les restes de sa vie, c'était pour conserver la leur.

Je l'avouerai, Messieurs, l'admiration m'arrête à chaque pas, sur une route où je ne rencontre que des prodiges. Malgré moi, je prolonge un récit qui devrait être terminé. Que peuvent ajouter, en effet, à la renommée du héros de l'Anjou, les journées sanglantes de Châtillon, de Bressuire, de Martigné, où une nouvelle blessure le rendit plus cher à ses soldats; des Ponts-de-Cé, de Coron où la terre sacrée se purgea de la présence odieuse d'un infâme scélérat dont le nom ne souillera point ma bouche? C'est lui qui présida au meurtre de son Roi, et qui priva la postérité des dernières paroles du fils de saint Louis montant au ciel.

O mon pays! ô mes concitoyens! j'entends rugir les hordes barbares que la Convention alarmée de vos progrès a déchaînées contre vous, et qu'elle a chargées d'anéantir cette noble contrée. Je vois les assassins surpasser encore, par l'excès de leur rage, la rage de ceux qui les ont envoyés. Pour vous, debout sur les ruines de vos chaumières, sur les cadavres de vos femmes et de vos enfants, vous donnez, vous recevez la mort, sans cruauté et sans faiblesse. Vous frappez, vous tombez, en criant : Dieu et le Roi! Bonchamps vous commande, Bonchamps vous soutient par ses

généreux exemples; il se présente partout le premier. Souvent abattu par un plomb meurtrier, il se relève toujours plus grand et plus terrible. Devant ce tableau, les orateurs se taisent, les braves se prosternent, la France essuie ses larmes, et l'histoire prépare des pages immortelles : il ne faut plus d'autres louanges.

Vous me permettrez cependant, Messieurs, de m'arrêter un instant aux champs de Torfou, où la république a rassemblé ses forces victorieuses de tous les points de la Basse-Vendée. L'infatigable et valeureux Charrette n'avait pu ralentir, dans leur course menaçante, tant de colonnes aguerries dont le poids écrasait sa courageuse armée. Sûr que sa voix sera entendue du général de l'Anjou, qui, sans crainte comme sans envie, volait partout où le péril était le plus menacant, il pousse un cri vers ce généreux frère d'armes. Mais déjà l'affaire est engagée. Que dis-je! la victoire incertaine penche vers les drapeaux de Valenciennes et de Mayence : les Bretons s'ébranlent; ils ont pris la fuite. Hâtez-vous, accourez, soutiens de la sainte cause! Vous êtes son unique espérance! O Ciel! mes vœux sont exaucés. Le nom de Bonchamps s'est fait entendre. C'est lui; je le reconnais au calme de son visage, à la fierté de son regard, à ce bras sanglant qu'il ne peut encore déployer. Les fuyards se rallient, ils entourent le héros. Le combat recommence avec une nouvelle fureur. Trois fois la cavalerie vendéenne se précipite sur les bataillons mayençais : trois fois

cette troupe immobile reçoit la charge, en ralentit l'impétuosité. Bonchamps, oubliant encore cette fois sa blessure, abandonne son coursier, saisit l'arme d'un soldat, et se jette au plus fort des rangs ennemis. La mêlée devient générale; on se bat corps à corps, avec des cris effroyables; le sang coule à grands flots; c'est une lutte de géants. Enfin les républicains cèdent le champ de bataille; mais ils reculent sans cesser de combattre. Leurs cadavres amoncelés couvrent trois lieues de retraite, sanglant témoignage de leur bravoure, digne d'une meilleure cause.

Nous touchons, Messieurs, à des jours de douleur. En vain Montaigu se réjouit d'une nouvelle victoire, en vain Châtillon, si célèbre dans nos annales, a vu Bonchamps frapper encore d'un coup terrible les ennemis de la Foi, forcés de suspendre leur marche incendiaire : les royalistes sont épuisés par des pertes qu'il est impossible de réparer. Sans cesse la Convention vomit des troupes nouvelles contre un pays qui ne fournit point de recrues; car tous ses enfants, transportés du même enthousiasme, sont à la fois sous ses drapeaux. Et comment, en effet, huit mois d'une guerre de chaque jour, des combats et des massacres sans nombre, n'auraient-ils pas épuisé jusqu'à la dernière goutte du sang vendéen?

Nos généraux attaqués sur tous les points, pressés de toutes parts, se sont repliés sur Cholet. Mortagne devient la proie des flammes, et les sombres lueurs

de cet incendie annoncent l'approche des républicains. Le feu les précède toujours, les ruines les accompagnent, la destruction les environne et les fait tressaillir : c'est leur nature, passez-moi cette expression, de vivre de la mort.

A Dieu ne plaise, cependant, que je confonde sous le même anathême tous ceux qui ont combattu contre la Vendée : elle se leverait de ses ruines pour me démentir. Elle fut malheureuse; elle ne sera jamais injuste. Elle plaint, elle excuse l'erreur; elle ne condamne que le crime.

Si Cholet tombe au pouvoir de l'ennemi, il n'y a plus pour nous d'espérance ni d'asile, le pays est livré à la discrétion des bourreaux. Quel avenir, Messieurs, pour des femmes, des enfants, des soldats laboureurs, pour les chefs eux-mêmes! Quel moment que celui où ces grands cœurs, près d'entamer une action décisive, se découvrent les uns aux autres, et se communiquent leurs plus secrètes pensées!

Dans ce jour solennel qui doit décider du sort de nos armes, tous les yeux se tournent vers Bonchamps, comme à l'approche d'un écueil, les regards des passagers se fixent sur un pilote habile. Les autres guerriers, le général en chef lui-même, rendant hommage à la supériorité de son génie, le prient de régler et conduire la bataille et d'assigner la place de chaque combattant. Sans doute vous remarquerez cet accord unanime qui exclut tout sentiment d'ambition person-

nelle et qui dépose tant de titres aux pieds du plus digne. Il ne trompera point la confiance générale. Les républicains se crurent engagés avec des troupes réglées, tant il y avait eu d'habileté dans les dispositions, tant il y eut d'ensemble dans l'attaque.

J'abandonne le reste à vos tristes souvenirs. Bonchamps fit des prodiges. Il se surpassa lui-même dans cette cruelle agonie de la Vendée. On le vit presque seul renverser des escadrons entiers, comme si le Dieu des armées eût remis dans ses mains l'épée de l'Ange exterminateur. C'est sous cette noble et imposante image qu'il se montra à sa dernière bataille. Maintenant il ne paraîtra plus que sous les traits du chrétien.

Nous avons besoin nous-mêmes de nous rappeler les principes de notre foi, les espérances d'une meilleure vie, pour nous consoler du coup mortel qui a terrassé le héros : c'est le but et l'objet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Craignez Dieu, observez ses commandements; car c'est tout l'homme : Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo (*). Cet oracle de l'Esprit-Saint, s'il était bien compris, terminerait toutes les vaines discussions de la philosophie sur le bonheur et la destinée de la nature humaine. Il renferme la substance des conseils de la sagesse éternelle.

(*) Eccl. cap. 12, ℣. 13.

Connaître la céleste intelligence qui s'est manifestée à la terre avec une bonté infinie, adorer la Majesté suprême devant laquelle les peuples et les rois sont comme s'ils n'étaient pas; bénir la puissance du Créateur dans ses œuvres magnifiques; lui offrir, chaque jour, l'hommage de la reconnaissance et de la soumission, c'est le seul usage légitime qu'un être intelligent et libre puisse faire de sa volonté et de sa raison. Plus l'esprit s'élève et se fortifie, plus il aime à s'anéantir devant la grandeur du Très-Haut. « Peu de science éloigne de la foi, dit un philosophe célèbre (*), beaucoup de science y ramène. » Plus le cœur se règle et se purifie, plus il goûte le bonheur de croire à la parole divine, le bonheur plus grand de la pratiquer : *Qui confidunt in illo intelligent veritatem, et fideles in dilectione acquiescent illi* (**). L'incrédulité est donc tout à la fois la marque d'un esprit égaré par les folles prétentions de l'orgueil, d'un cœur agité par le mouvement désordonné des passions.

Cette vérité n'a pas besoin de preuve dans une assemblée de Vendéens. D'ailleurs, Messieurs, interrogez l'histoire; elle ne vous fournira pas une exception depuis Julien l'Apostat jusqu'à Voltaire, dont la plume a souillé tout ce qu'il y a de pur dans nos annales, tout ce qu'il y a de sacré dans notre culte;

(*) Bacon.

(**) Sap. cap. 5, ℣. 55.

depuis Celse jusqu'à Rousseau qu'une admiration insensée décorait du titre de bienfaiteur de l'humanité, pendant qu'il abandonnait à la pitié publique les malheureux fruits d'un commerce illégitime.

Néanmoins, jamais l'impiété ne montra plus à découvert le double caractère de la corruption et de la révolte, qu'à l'époque fatale qui précéda les malheurs de la France. Jamais elle n'avait exercé un empire aussi absolu.

C'est au moment des funestes progrès de toutes les idées nouvelles, que Bonchamps fait son entrée dans le monde. Les cœurs religieux frémissent à la vue des piéges tendus à son innocence. Mais s'il est assez heureux pour les éviter, assez fort pour résister au torrent, on peut assurer que la Providence l'a couvert de son ombre protectrice, et qu'elle le destine à servir d'exemple à la terre dont elle prépare la juste punition. La grâce divine, ajoutant ses dons précieux aux faveurs de la nature, montrera bientôt, dans cet élu du Seigneur, tout ce qu'une âme chrétienne renferme de trésors.

O Bonchamps! c'est sous cet aspect si glorieux pour la Foi, que j'aime surtout à te représenter. C'est aussi la consolation de tes compagnons d'armes, de se rappeler tes vertus encore plus que tes hauts faits. Vous qui avez bu jusqu'à la lie le calice amer des douleurs de la Révolution, Vendéens, prêts à terminer votre course laborieuse, viendriez-vous entourer ce tombeau

de vos larmes et de vos prières, s'il renfermait les cendres d'un impie? Ah! je connais vos sentiments; ce qui adoucit vos regrets, ce qui vous donne la force de rendre à votre général un dernier hommage, c'est que vous avez vu la pureté de son cœur, et que vous croyez qu'en quittant cette terre d'exil, il n'a fait que vous précéder dans le séjour de l'immortalité. Conservez cette douce confiance qui trouvera, j'espère, de nouveaux motifs dans le tableau de sa vie chrétienne.

La carrière militaire était presque la seule qui fût ouverte à la noblesse. Les enfants des grandes familles ne semblaient naître que pour sacrifier leurs jours et leur fortune à la gloire du trône et à la sûreté de l'Etat. Les rois eux-mêmes ne paraissaient jouir de toutes les prérogatives de la couronne que lorsqu'ils étaient armés chevaliers sur un champ de bataille. Quatorze siècles n'ont pu éteindre cette ardeur du sang français qui survit à tant d'autres inclinations que le temps a changées.

Le jeune Bonchamps, entré de bonne heure au service, fit sa première campagne dans la guerre de l'Inde, et c'est au-delà de l'Océan qu'il goûta les premières douceurs de la gloire : mais elle ne l'enivra point de ce fol orgueil qui fit croire à tant d'autres qu'il suffisait d'avoir vaincu hors de sa patrie, pour être en état de la réformer. Trop sage pour ne pas admirer la France, la plus ancienne et la plus heureuse des monarchies chrétiennes, il considérait les

institutions nouvelles, dont un aveugle enthousiasme célébrait le bonheur, comme ces fleurs étrangères qui se dépouillent de leurs parfums en changeant de climat. Il attendait des lumières du prince et de son autorité paternelle, les nouveaux bienfaits que demandaient de nouveaux besoins. Il savait que le cœur des Bourbons va toujours au-devant d'un sujet fidèle; mais il savait aussi que la main des factieux, essentiellement destructive, ne pouvait toucher aux bases de l'Etat, sans couvrir la France entière des ruines de cet antique et superbe édifice. Il jugeait de la Révolution par le caractère de ceux qui en précipitaient le mouvement, et voyait la chute du trône et l'avilissement de l'autel à travers les promesses trompeuses dont les novateurs enivraient les peuples égarés. Pourquoi ne dirai-je pas qu'une illumination céleste ouvrit alors devant lui la carrière du martyre, fermée depuis si longtemps, et fit briller à ses yeux, au-delà des tribulations de la Vendée, les palmes immortelles qui devaient ceindre son front après son sacrifice?

Je respecte les secrets de la justice éternelle; je sais que ses desseins surpassent nos faibles pensées; mais j'ai vu, dans tous les châtiments que la France a subis, la conduite manifeste de la Providence, et c'est lui rendre hommage que de la faire remarquer.

De peur que les maux ne devinssent sans remède, de peur que les regards de la Divinité ne trouvassent plus où se reposer dans le royaume de saint Louis,

le ciel s'était réservé des victimes innocentes dont le sang apaisait sa colère et préparait aux bourreaux même qui le faisaient couler, les grâces du repentir et celles du pardon. Si j'osais faire un rapprochement dont votre piété ne serait point effrayée, parce qu'elle en comprendrait l'intention, je dirais : De même que le sang du Fils de Dieu devint le salut du monde, de même le dévouement sublime de la famille royale et celui des fidèles serviteurs qui s'immolèrent avec elle, obtint pour nous l'heureuse Restauration dont nous admirons les prodiges.

Le héros méritait d'être placé au nombre de ces généreuses victimes. Dès qu'il connaît sa destination, il s'y dévoue tout entier; il ne voit plus que la mission de dangers et de gloire dont il se sent revêtu. Plein de respect pour la volonté divine, pour la main toute-puissante qui *frappe et qui guérit,* il a puisé dans ce sentiment inaltérable, non-seulement le calme, la constance, l'intrépidité du guerrier, mais encore la douceur, la modestie, la miséricorde du chrétien : vertus dont l'heureuse union le rendit si cher à son armée, et força ses ennemis à répéter des éloges qu'ils ne pouvaient lui refuser.

Vendéens! n'oubliez jamais que les grandes pensées descendent du ciel, et que leur source féconde coule du trône de l'Éternel. Malheur à vous, si la religion qui vous a mérité l'admiration du monde, cessait de vous enflammer de son souffle divin, car l'âme de

l'impie, indifférente et glacée, est toujours stérile. C'est la Foi qui inspire les desseins héroïques et qui donne le courage de les accomplir.

J'en appelle à vous, interprètes de l'armée d'Anjou, qui portâtes aux pieds de Bonchamps les vœux de la Vendée. Ne vous parut-il pas, à cet instant décisif, comme environné d'une lumière divine? Ne fûtes-vous pas frappés d'une religieuse terreur, lorsqu'il vous adressa la parole, et qu'il vous découvrit, avec l'accent d'un prophète, les hasards et les devoirs de la nouvelle carrière dans laquelle votre fidélité allait vous lancer sans retour? Dites-nous ce que vous ressentîtes, lorsqu'il vous présenta sa main pour s'unir à vos destinées, à la vie et à la mort, et qu'il vous fit jurer de respecter partout la faiblesse désarmée, et de ne verser le sang qu'au milieu des combats? Serment plus glorieux que la plus éclatante victoire, qu'il voulut entendre de la bouche de chacun de vous, avant de se mettre à votre tête, tant son cœur plein d'humanité redoutait les fureurs de la guerre civile! Soldats de Bonchamps! vous avez rempli vos saintes promesses. Reposez avec une juste confiance vos yeux mouillés de larmes sur le marbre animé de tous les feux du génie, qui rappelle si bien l'âme compatissante de votre général. Pleurez avec sa veuve qui se souvient de votre fidélité; partagez la douleur de sa fille chérie, dont les traits font revivre de si touchants souvenirs; recevez dans vos bras ce noble enfant,

présenté par sa mère à l'armée vendéenne, et qu'elle a conduit autour de cette tombe, pour qu'il apprenne à vivre digne du nom de Bonchamps, digne du nom de Bouillé, pour qu'il se souvienne à jamais qu'il doit doublement compte à la vertu et à la gloire du sang généreux dont il est sorti. Pontife vénérable, levez sans crainte vos mains vers le ciel, elles n'en feront point descendre l'anathème : vous n'avez que des bénédictions à répandre, comme vous n'avez que des bénédictions à recueillir, car il n'y a point de parjure dans la Vendée.

L'armée d'Anjou ne pouvait manquer de devenir le modèle des armées royales, sous la conduite du chef qui l'avait adoptée : les exemples donnent tant de force aux leçons! Aussi l'histoire la place-t-elle la première, non seulement dans les fastes de la bravoure et de la victoire, mais encore dans les souvenirs de la discipline et de la modération. Les autres Vendéens ne lui contestent pas cette distinction dont le mérite tourne à l'honneur de son général, si religieux, si pur, si éloigné de toute intention que la vertu désavoue.

On l'accuse d'avoir trop écouté, pendant la guerre, le désintéressement qui refuse le pouvoir et qui fuit les honneurs. Mais sa modestie ne l'éloigna jamais du péril; elle ne prenait point sa source dans la crainte. L'humilité chrétienne, aujourd'hui si peu connue, ne ressemble point à la faiblesse.

Je conviens qu'un disciple de la religion de Jésus-Christ ne peut se reposer sur ses propres forces. La vue de la croix étouffe en celui qui l'adore jusqu'à la pensée d'une vaine confiance. On ne le voit point, esprit dominant et superbe, imposer ses conseils comme des oracles, ni placer ses ambitieux projets au-dessus de l'intérêt public; mais plus il connaît la fragilité humaine, plus il se tient assuré du secours de la Providence, qui choisit, quand il lui plaît, *les choses même qui ne sont pas,* pour confondre l'orgueil des plus hautes renommées.

Je ne craindrai donc point de rappeler ici combien l'humilité de Bonchamps fut sincère, à la nomination du premier généralissime de l'armée catholique. Avant cette époque, les généraux, entourés des braves qui les avaient proclamés, suivaient dans leur indépendance mutuelle les élans de leur zèle et les inspirations de leur génie. Tantôt séparés, tantôt réunis, ils portaient aux républicains disséminés sur leur territoire, de ces coups de mort qui retentissaient jusqu'au cœur de la Convention.

Le développement immense que des succès toujours croissants donnaient à leurs saintes entreprises, les obligèrent de remettre le commandement général entre les mains d'un seul, afin que l'accord et la précision des manœuvres ajoutassent les secours de la tactique militaire à l'intrépidité des soldats vendéens.

Ce fut dans le château de Saumur, emporté la

veille par Henri de La Rochejacquelein, que le conseil délibéra sur cette importante affaire. Comme nous l'avons déjà dit, Bonchamps reparaissait pour la première fois à l'armée, après sa blessure. La joie de son retour remplissait les cœurs; le bonheur de le voir tenait, s'il est permis de le dire, toutes les volontés suspendues à la sienne : il pouvait disposer des suffrages. Il avait tant de droits à la confiance universelle, que son nom était sur toutes les lèvres et prêt à retentir au milieu des soldats, impatients de connaître celui qui recevra le serment de l'obéissance générale. Le héros se lève; il parle le premier... Cathelineau est revêtu des insignes de l'autorité suprême. L'armée rend hommage au sentiment qui a dicté ce choix dont aucune opposition ne trouble la gloire.

Ainsi, Vendéens, vous devez tout à Bonchamps, même l'honneur inappréciable de voir l'un de vos camarades donner des ordres à vos généraux, de qui vous recevez l'exemple d'une soumission sans bornes au pouvoir qu'ils viennent d'établir.

Mais déjà Cathelineau n'est plus. On ne vivait pas longtemps à la tête de la grande armée. Il dut regretter la vie, quoiqu'il soit mort au champ d'honneur, car les braves qu'il commandait reculèrent, ébranlés de la perte qu'ils avaient faite.

Le conseil militaire se rassemble de nouveau. La retraite de Nantes avait ajouté un titre de plus à la

réputation du général de l'Anjou, et personne ne doutait que sa modestie ne fût enfin vaincue par les désirs de la Vendée. Cette espérance fut encore trompée. Bonchamps s'éloigne du lieu de la réunion où sa présence n'aurait pas permis de jeter les yeux sur un autre. Bien plus, il défend aux officiers, dont il connaît le dévouement et l'affection pour lui, de lui donner leur voix dans cette grande circonstance. Ainsi, Fleuriot qu'il avait désigné pour tenir sa place, à la tête de ses braves; Scépeaux digne d'être son beau-frère; Soyer que nous avons vu mourir plein de vénération pour son général et couvert des blessures qu'il avait reçues sous ses ordres; d'Autichamp, uni à son cœur par les nœuds de l'amitié et par les liens du sang, jeune guerrier que la confiance des Vendéens devait bientôt revêtir de l'héritage de sa gloire; tous ses amis enfin, n'osèrent prononcer son nom, de peur de lui déplaire; et ils levèrent leurs épées pour proclamer l'élection de d'Elbée.

Il est vrai, Messieurs, que d'Elbée peut aussi marcher avec honneur à la tête des armées royales. Son âge, sa haute piété, son dévouement et sa bravoure incontestée, méritent la confiance des Vendéens. Je suis disposé à croire qu'il se trompait, en s'opiniâtrant à rester sur le théâtre de la guerre, et en refusant de suivre les conseils de Bonchamps, le plus habile de tous les généraux. Mais cette erreur, quand elle serait démontrée, ne blesserait ni la pureté de ses in-

tentions ni la noblesse de son cœur. D'Elbée, reçois l'hommage du fils de l'un de tes soldats qui a vu son père pleurer sur l'oubli auquel ton nom semble condamné.

J'ignore par quels motifs le héros chrétien se déroba, pour la seconde fois, à l'honneur du commandement général. Sans doute rien ne manque à sa réputation; mais en ne jugeant que par les yeux de l'homme, je regrette avec vous, Messieurs, qu'il n'ait pas eu l'autorité nécessaire pour donner à ses talents un développement si utile au salut de la Vendée. Cependant, quand je m'élève sur les rayons de la Foi jusqu'à la lumière vivante devant laquelle les éclairs même du génie ne sont que des ténèbres, j'hésite, je tremble, je suis ébloui : j'adore la volonté de Dieu renfermée dans son essence inaccessible, et je reviens sur la terre, convaincu que l'humilité évangélique dont le pieux général connaissait tout le prix, l'a placé plus haut dans la véritable gloire, que le titre de généralissime qu'il refusa toujours.

Vous n'exigez pas, Messieurs, que je rappelle ici les traits innombrables qui ont marqué du sceau de la vertu chaque jour de la vie de Bonchamps. Qui ne les connait pas parmi vous? Quel est le soldat catholique dont il n'ait pas emporté la vénération dans la tombe? Il se montra, dans le carnage des guerres civiles, comme ces astres bienfaisants qui apparaissent quelquefois au milieu des tempêtes, pour en diminuer

l'horreur. Leur lumière éclatante sur l'immensité de l'abîme, ne sauve pas toujours le nautonier luttant contre les flots, mais cette vue le console, en lui rappelant qu'il est une autre patrie que les orages ne troublent jamais.

Vendéens! il me reste encore un devoir à acquitter; il sera doux à mon cœur de le remplir. Je n'ai pas assez fait connaître votre amour, votre dévouement pour vos chefs; je n'ai pas assez dit l'effet que produisait leur présence dans les assemblées militaires. La vue de Bonchamps surtout faisait oublier toutes les privations, elle adoucissait toutes les souffrances. Le sourire plein de bonté qui entr'ouvrait ses lèvres éloquentes, calmait, en un instant, les agitations passagères dont les grandes réunions ne peuvent se défendre dans un mouvement aussi rapide que celui qui vous emportait. Hélas! les occasions ne manqueront pas plus à vos affections qu'à votre courage, et la douleur va égaler la gloire.

Revenons donc ensemble, puisqu'il le faut enfin, sur le champ de bataille de Cholet, et soutenons-nous les uns les autres, dans ce récit accablant où les cœurs les plus fermes pourraient succomber. La victoire était à nous. Bonchamps avait enfoncé le centre des révolutionnaires. Tout-à-coup la réserve mayençaise s'avance contre nos soldats épuisés de la longueur du combat. Les lions même ont besoin de repos. Le premier rang cède, le second recule, l'armée se débande. Ainsi l'on

voit les flots poussés sur le rivage par les flots qui leur succèdent et qui viennent expirer avec eux. Bonchamps resté seul avec ses cavaliers, soutient comme un rocher l'effort des républicains victorieux, et leurs bataillons se brisent contre son épée. Il était couvert du sang qu'il avait répandu et de celui qu'il avait fait répandre. Mais une balle l'a frappé. Sa main qui s'affaiblit et qui tombe, cherche encore à porter des coups incertains que ses yeux voilés des ombres de la mort ne peuvent plus diriger. C'en est fait de ce guerrier indomptable; il est étendu sur la poussière, et son âme prête à s'échapper s'indigne des outrages réservés à son cadavre.

Cependant une voix plus rapide que l'air a porté la triste nouvelle à ceux qui fuyaient sur le chemin de Beaupreau: *Bonchamps est blessé à mort! Bonchamps est au pouvoir de l'ennemi!* O Vendéens! vous pouvez être forcés de renoncer à la victoire; mais vous n'abandonnerez pas votre général expirant. Une nouvelle action s'engage. Les Mayençais, étonnés de tant d'audace dans les vaincus, tombent à leur tour sur la terre ensanglantée. Les soldats de Bonchamps s'ouvrent un passage. Ils soulèvent ce précieux fardeau qu'ils arrosent de leurs larmes. Ils se disputent l'honneur de le porter. Sortis de la mêlée, ils coupent des branches d'arbres et le replacent sur leurs rameaux entrelacés, seul lit de repos que l'armée dans sa détresse pût offrir aux douleurs d'un héros; comme si la fortune qui

l'avait si souvent couronné de lauriers, avait voulu qu'il ne pût mourir que sur des palmes.

Alors commence cette marche funèbre pendant laquelle le héros, calme et résigné sous la main du Tout-Puissant, ne laissa pas échapper un soupir. Un peuple tout entier, forcé d'abandonner les lieux qui l'ont vu naitre, remplit les airs de ses cris lamentables, et s'étend comme un immense cortége de deuil, depuis Cholet jusqu'à Saint-Florent. Le bruit confus des gémissements et des prières (car les Vendéens priaient toujours) annonce à cette ville consternée que tout est perdu, et qu'il n'y a plus de salut que sur une autre rive. Bonchamps paraît lui-même porté par les débris de l'armée, Bonchamps de qui la prudence avait ménagé une dernière ressource dans le passage de la Loire, dont il avait eu soin de s'assurer avant la bataille. Hélas! sa présence qui excitait autrefois une allégresse universelle, n'est qu'un désespoir de plus ajouté à la désolation générale. La mort est dans ses yeux, la mort est dans son sein. Sa blessure large et profonde ne permet pas même de conserver les illusions d'une espérance incertaine qui, dans les malheurs extrêmes, suspendent l'horreur d'une affreuse certitude.

Les Vendéens se précipitent aux genoux de leur général près de quitter la vie. Le souvenir de ses vertus se confond dans leur pensée avec le souvenir des maux qu'ils ont soufferts, avec les traits de barbarie dont ils ont été frappés et qui les attendent en-

core. Leurs regrets prennent l'accent de la fureur. Les cœurs les plus généreux s'aveuglent quelquefois dans leur ardeur irréfléchie. L'homme, comme troublé des coups de la colère céleste, s'irrite contre la main qui le châtie, et ne songe point à l'apaiser par une humble soumission. Nos soldats jettent les uns sur les autres des regards qui découvrent leurs sombres desseins. Leurs yeux se remplissent de sang. Ils se comprennent, ils s'entendent sans oser se communiquer leurs intentions coupables, tant la vertu conserve d'empire sur leur âme, jusque dans ce funeste égarement.

Ils se lèvent enfin, ils se pressent autour de cette église. Ne pensez pas qu'ils viennent offrir leurs larmes au Seigneur. Ce n'est plus la piété qui les inspire. Cinq mille prisonniers, fruits de leurs victoires passées, étaient renfermés dans ces murs, attendant de la Vendée qui avait tant de représailles à exercer, le sort que le vainqueur laissera tomber sur le vaincu. A ce moment terrible où la vengeance dévore les Vendéens d'une soif insatiable, ces captifs désarmés deviennent responsables de toutes les cruautés commises sous les drapeaux qu'ils ont suivis. Ils sont entre nos mains les bourreaux de nos familles, les assassins qui nous ont réduits à demander un asile à la pitié des étrangers! Le Dieu que nous avons invoqué dans ce dernier combat, n'a rejeté nos prières que pour nous punir de notre indulgence criminelle envers les sacri-

léges et les impies. Qu'ils périssent! qu'ils tombent au pied de l'autel qu'ils ont profané! que leurs membres, dispersés sur le pavé du sanctuaire, annoncent enfin à la république effrayée que ses attentats ont fatigué la patience de l'Eternel. Chrétiens aveugles, qui voudraient rendre complice d'un projet sanguinaire la religion de l'amour et du pardon!

L'horrible sacrifice s'apprête; on entend rouler les canons dont la charge divisée frappe à la fois de mille plaies inévitables : les portes s'ouvrent pour donner passage à la mort.

Mais quel bruit a frappé mon oreille? un ordre de Bonchamps: *Grâce aux prisonniers! Je le veux, je l'ordonne!* Sa voix qui ne fut jamais méconnue, devient encore plus puissante aux approches du trépas; c'est la voix du ciel ouvert pour le recevoir. Saint-Florent redit le cri de la miséricorde : *Grâce aux prisonniers! Bonchamps le veut, Bonchamps l'ordonne!* Les Vendéens, rappelés à eux-mêmes, s'étonnent et rougissent d'un moment de fureur. Les armes tombent, et la flamme homicide s'éteint dans la main prête à la communiquer.

Ah! ne craignez point, Messieurs, que je trouble par des réflexions intempestives le sentiment dont vous êtes pénétrés. Ta vie, ô Bonchamps! si brillante et si pure, s'efface de ma mémoire, à ces paroles sublimes qu'il faut encore répéter : *Grâce aux prisonniers! Je le veux, je l'ordonne!* Que pouvons-nous, fai-

bles orateurs, pour relever de pareilles actions ? Au lieu d'étudier des louanges inutiles, allons contempler le héros chrétien sur son lit de mort. C'est là qu'il se montre plus digne de nos hommages qu'à Thouars, qu'à Fontenay, qu'à Torfou. Venez donc, vous qu'il a si souvent conduits à la victoire; venez, prosternez-vous devant ce monument que la France lui consacre d'accord avec la religion. Considérez ces yeux éteints, qui se raniment pour préserver la Vendée de la seule tache de sang que sa gloire n'aurait pu effacer ; baisez avec respect cette main autrefois si terrible, et maintenant si glacée, qui pourtant se soulève pour donner la vie; méditez ces images éloquentes des douleurs de la terre, des espérances du ciel; souvenez-vous, dans votre retraite qui ne sera plus troublée, que la renommée des guerriers se perd, et que le nom du juste sera seul éternel : *Justi in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum* (*).

Je devrais sans doute, au pied de ce tombeau si cher à la Vendée, offrir un juste hommage aux magistrats qui jouissent de toute votre confiance, aux preux chevaliers, interprètes de votre reconnaissance et de votre admiration : d'Autichamp, d'Andigné, Bourmont, Civrac, gardiens des souvenirs de la fidélité; Brissac, qui n'avait pas besoin de cette gloire, et dont le zèle éclairé et soutenu a dirigé vos pieuses intentions. Mais

(*) Sap. 5. 16.

des soins plus importants encore me rappellent aux tristes événements que j'ai à retracer.

Les républicains, victorieux à Cholet, précipitent leur marche; ils vont entrer dans Saint-Florent. A cette terrible nouvelle, la population vendéenne, poussée par la frayeur, descend comme un torrent rapide vers les bords de la Loire. Les moyens de passage manquent à l'empressement, au nombre, à la frayeur. Des mères vendéennes, emportant dans leurs bras les orphelins des braves, se précipitent avec eux sur des planches mobiles, et ces barques trop faibles s'affaissent sous leur poids. Le canon des républicains tonne sur nos frêles embarcations, et menace de les précipiter dans l'abîme. Le fleuve couvert de nos débris, semble arrêter son cours et porter à regret les preuves de nos infortunes aux lieux qu'elles vont réjouir. Bonchamps lui-même est jeté à la hâte dans une nacelle qui dérobe son dernier soupir à la rage des prisonniers qu'il venait de délivrer. Je rougis de l'avoir dit. La vérité s'est échappée de mes lèvres qui ne voulaient raconter que le malheur.

Que mes yeux se remplissent de larmes: qu'elles coulent nuit et jour comme des sources intarissables: que jamais aucun repos ne suspende mes gémissements (*): *Deducant oculi mei lacrymas per noctem et diem, et non taceant. La Vierge* pure que n'ont point souillée les

(*) Jérém. 4. 14.

abominations de l'impiété et de la révolte, *a été frappée d'une plaie mortelle, et ses calamités ont flétri jusqu'à ses espérances : Contritione magnâ contrita est virgo populi mei, plagâ pessimâ vehementer. Si je porte mes regards sur nos champs abandonnés, je n'y vois que des victimes mutilées par le fer; si j'entre dans nos villes désertes, la famine m'effraie de son horrible aspect. Les prophètes et les prêtres ont fui,* avec les défenseurs d'Israël, *sur une terre qu'ils ne connaissaient pas.*

Seigneur, avez-vous donc rejeté la Vendée *pour toujours? Est-elle devenue l'horreur de votre âme? Ah! ne nous laissez pas tomber dans l'opprobre, de peur que les infidèles ne blasphêment votre nom, et qu'ils ne foulent aux pieds le trône de nos rois qu'environnait votre gloire. Souvenez-vous de l'alliance que vous avez faite avec votre peuple, et ne retirez pas les promesses que nous avons entendues : Recordare, ne irritum facias fœdus tuum nobiscum.*

Ma douleur, Messieurs, incapable d'égaler les lamentations aux misères, m'a fait souvenir des paroles du prophète pleurant sur les ruines de Jérusalem, ou plutôt j'ai répété la prière ardente et soumise d'une âme profondément touchée, profondément chrétienne. J'ai cru entendre la voix expirante de votre général, à qui le bonheur des cieux n'a pu faire oublier la sainte cause pour laquelle il combattit, pour laquelle il mourut; je ne fais que vous rappeler ses derniers accents.

Il n'est plus : sa main défaillante a laissé échapper la croix qu'il pressait sur ses lèvres, tandis qu'un ami courageux (*) le soutenait, à son agonie, avec la foi d'un ministre des autels.

Il n'est plus : la Vendée enveloppée dans son deuil, comme une veuve inconsolable, poursuit ses destins vers une autre contrée, livre encore des assauts et gagne des batailles, jusqu'à ce que ses guerriers, restes de mille combats, épuisés, confondus, tombent sur leurs armes, en priant leurs amis de les couvrir d'un peu de terre et de cacher leurs corps sous quelque tombe ignorée, de peur que l'ennemi n'enlève leurs ossements pour en faire un trophée.

Il n'est plus : mais il veille sur nous du séjour de l'immortalité. Après des humiliations qu'il ne pourra détourner, parce que la Vendée elle-même a besoin d'être purifiée, le jour du bonheur luira pour la fidélité. Le retour de ses princes légitimes fermera ses plaies et sèchera ses larmes. Il lui sera permis de tirer de leur humble sépulture les cendres de ses héros, et de les placer dans les temples rendus à la piété. Ses chefs et ses soldats ne combattront plus que contre l'étranger. Ils suivront au-delà de nos frontières les pas victorieux d'un fils de saint Louis, marchant comme un Vendéen, sous le drapeau des Lys, pour re-

(*) M. Courgeon de la Parnière, curé de la Chapelle-Saint-Florent, entre les bras duquel mourut Bonchamps.

lever l'autel et le trône; et ils répandront, jusque sur nos hameaux, l'éclat de ses nobles triomphes. Le successeur de cent rois recevra l'onction sainte, et reprendra, de la main de Dieu, la couronne que l'amour des Français lui rendra légère. L'héroïne de Bordeaux, conduite par son cœur, viendra mêler ses consolations aux nôtres sur cette plage illustrée; et Saint-Florent, qui ne présentait que des sujets de tristesse, ne rappellera plus, aux Vendéens heureux, que les vertus de Bonchamps et la trace angélique des pas trop rapides de la Fille de Louis XVI.

Vive Dieu ! Vive le Roi! Vive la Vendée!

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. LE MARQUIS DE CIVRAC,

Prononcé dans l'église de Beaupreau, le 29 octobre 1835.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

M. LE MARQUIS DE CIVRAC.

Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum, et quem misisti Jesum Christum.

La vie éternelle consiste à vous connaître, ô vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, votre fils, que vous avez envoyé pour le salut du monde.

S. Jean, ch. 17, ℣. 3.

Je cède au désir que vous m'avez exprimé, plus encore au besoin d'épancher dans vos cœurs les impressions dont je suis surchargé. Je viens suspendre les chants plaintifs de l'Eglise et les prières des fidèles, pour vous entretenir de notre juste et commune douleur. Que je crains d'affaiblir les grandes leçons qui

nous ont été préparées dans ce coup inattendu! Vous excuserez le trouble où je suis: vous en connaissez la cause, et vous la ressentez comme moi.

En effet, Messieurs, de quelque côté que je porte mes regards, de tous les points de cette nombreuse assemblée je ne reçois que des idées de tristesse, je dirais presque de découragement. Au fond du sanctuaire se presse une foule inaccoutumée de prêtres et de lévites dont le visage porte l'empreinte des plus profondes émotions. Dans l'enceinte du temple et parmi les habitants de cette religieuse contrée, la Foi semble avoir choisi tous ceux qu'elle a jugés dignes de mêler leurs pleurs aux pleurs d'une famille inconsolable, pour les députer à cette lugubre cérémonie. Les murs qui nous renferment sont chargés des signes de notre deuil, l'autel lui-même est couvert des plus sombres couleurs; et jusque dans cette chaire, où le prêtre qui annonce la sainte parole, devrait oublier qu'il est homme, il se trouve accablé sous le poids d'un irréparable malheur.

Cependant, Messieurs, c'est du sein de la mort qui nous presse de toutes parts, que je me propose de tirer les secrets de la vie: car je tromperais votre attente et je ferais injure à votre piété, vous qui croyez avec le grand apôtre que ceux qui meurent en Jésus-Christ ressusciteront au nom de Jésus-Christ, si je ne vous entretenais que des témoignages du néant qui nous environne, fussent-ils portés jusqu'à la magnifi-

cence par le nombre et l'éclat des plus vives expressions.

Après le vain bruit d'une carrière brillante, du faux éclat de l'orgueil et de l'ambition, comme après le terme paisible d'une vie consacrée à la justice et à la bienfaisance, il ne reste de nous qu'un cadavre insensible, que des membres glacés qui deviennent bientôt pour ceux qui nous survivent un objet d'inquiétude et presque de terreur, tant la mort verse à pleine main la corruption sur tout ce qu'elle touche! La tendresse elle-même est forcée de livrer promptement à la tombe la victime qu'elle attend, en vertu d'un arrêt du Créateur.

Or, Messieurs, cette courte et lamentable histoire du passage des humains sur une terre d'exil, ne s'accorde point avec nos désirs, ne remplit point nos espérances, ne satisfait point aux besoins de notre âme dévorée de la soif de l'immortalité. Il est donc une autre vie que celle qui s'écoule si rapidement, et qui ne laisse après elle que des traces désolantes.

Oui, Messieurs, notre fin apparente n'est point la fin véritable de l'homme créé à l'image de l'Eternel. Tout son être lui révèle sa haute destinée, et les ruines sous lesquelles il est enseveli depuis la chute originelle, ne peuvent lui dérober les traits ineffaçables de sa première grandeur. Il sent qu'il doit remonter à sa céleste origine, mais il n'apprend point de lui-même le secret de ce divin retour.

C'est là le profond, l'adorable mystère dont le monde gémissant attendit la manifestation pendant quarante siècles, livré comme un malade sans espoir aux funestes essais de la sagesse humaine.

Enfin le Verbe incarné fit entendre sa voix, et les peuples assis dans les ténèbres commencèrent à se relever. Une parole impérissable parce qu'elle est l'expression de l'amour de Dieu même, fit connaître à l'univers consolé que la vie éternelle c'est de vous adorer, ô vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ votre Fils unique, splendeur de votre gloire, image substantielle de votre inaltérable essence : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum et quem misisti Jesum Christum.*

Le noble Chrétien dont nous déplorons la perte, connaissait ces saintes vérités : et c'est parce qu'il en a fait le soutien et le guide de son pèlerinage, que ses exemples méritent d'être retracés à la face des autels, et que sa vie sera pour vous plus éloquente et plus instructive que mes faibles louanges.

En acceptant l'honorable tâche que je viens remplir, je ne puis avoir d'autre intention que celle d'exprimer vos propres sentiments. C'est dans vos âmes que je veux puiser mes inspirations. Je connais et je partage vos pensées de foi, de résignation, de regret, de sacrifice. J'admire comme vous la beauté, la pureté, la sainteté de la vie chrétienne. Comme vous je suis heureux, dans mon affliction, d'en retrouver les principes

inébranlables et la pratique constante dans la vie de M. Alexandre-Emeric de Durfort-Civrac, marquis de Civrac; ce sera l'unique sujet de l'éloge incomplet que je consacre à sa mémoire. Une époque remarquable le divisera naturellement en deux parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand même nous n'aurions pas pris l'engagement de méditer ensemble les graves enseignements de l'Evangile, les habitudes si simples, si modestes de M. le marquis de Civrac, les preuves journalières de sa piété si profonde et si vraie, nous interdiraient jusqu'à l'ombre des louanges profanes. D'ailleurs les pompeux récits qu'un panégyriste, souvent plus flatteur que véridique, accommode avec tant de soin à la vanité des vivants, en présence de la mort, ne recevraient point ici les applaudissement qu'ils attendent. Une illustre famille, qui garde si religieusement les exemples qu'elle a reçus et le dépôt sacré de tant de vertus et d'œuvres excellentes, ne vient point chercher au pied des autels une froide et passagère distraction à des chagrins, hélas! trop durables. Elle s'y réunit comme vous, Messieurs, pour offrir à la volonté suprême le sacrifice d'un cœur brisé, mais pourtant soumis aux desseins adorables de la Providence; elle vient demander au ciel des consolations que la terre impuissante ne saurait lui offrir.

Ainsi vous n'attendez pas de moi que je remonte

jusqu'au berceau de la France, pour y découvrir l'origine d'un nom qui se perd dans la nuit des temps, ni que je vous présente un abrégé de notre histoire, pour vous faire remarquer, à chaque siècle de la monarchie, les services, les dignités, les alliances qui ont rehaussé l'éclat d'une illustration si légitime. Si c'est une gloire d'*avoir mêlé son sang à celui des empereurs et des rois,* comme l'a dit avant moi un orateur célèbre, d'*avoir donné des princesses à toutes les cours de l'Europe et des reines même à la France,* la maison de Durfort, depuis si longtemps unie à celle de la Tour-d'Auvergne, n'a-t-elle pas le droit de partager cet honneur avec elle? Mais je me hâte de reporter vos pensées vers une gloire plus solide, et de répéter avec l'Esprit-Saint que les avantages de la terre passent et se flétrissent comme une fleur que le même jour voit s'ouvrir et se dessécher aux rayons du soleil. Ne croyez pas cependant, Messieurs, que je méconnaisse les vues de la Providence ni les appuis qu'elle a préparés à la société dans ces noms impérissables qui surnagent, pour une postérité plus sage et plus heureuse, au-dessus des tempêtes qui bouleversent les états. Quel est le Français, quel est le Chrétien surtout qui n'offrirait pas de sincères hommages à des vertus héréditaires que le temps a consacrées, à des exemples d'autant plus puissants qu'ils descendent de plus haut pour se répandre sur les nations comme une rosée salutaire? Les grandes famil-

les, qui demeurent fidèles à leur importante destination, ressemblent, au milieu des ruines de la foi, de la morale et de l'honneur, à des colonnes antiques que le temps n'a pu renverser : elles attestent les magnifiques proportions de l'édifice dont elles furent l'ornement et le soutien, et indiquent les moyens de le reconstruire.

C'est dans l'une de ces maisons puissantes, qui ont attiré la reconnaissance des rois et les respects des peuples par leurs services et leurs bienfaits, qui ont réjoui et consolé l'Eglise par leur zèle et leur docilité, que M. de Civrac reçut avec la naissance des principes qui font l'homme de bien, toutefois quand ils s'unissent aux vertus du chrétien; car *tous ceux qui n'ont pas la science de Dieu sont pleins de vanité et d'inconstance : Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* (Sap.)

Il est vrai qu'il avait besoin, dès son entrée dans le monde, d'être revêtu de toutes les armes spirituelles dont l'apôtre aurait voulu couvrir les fidèles des premiers jours de l'Evangile : il devait traverser tant d'écueils, affronter tant de périls, triompher de tant de séductions! Grâces vous soient rendues, ô Dieu des miséricordes, qui avez préservé sa jeunesse des illusions du plaisir, des traits de l'ambition et des sophismes d'une fausse philosophie. Hélas! s'il avait suivi la foule dans ce temps si fécond en naufrages, nous n'oserions aujourd'hui charmer notre tristesse

par la ferme espérance qui nous la fait supporter, quand même nous l'aurions vu rentrer tardivement au port : car qui peut sonder les redoutables secrets de votre divine justice? qui peut compter sur la sincérité d'un cœur flétri par les passions, alors même qu'il fait entendre les gémissements de la pénitence?

Fidèle aux glorieuses traditions de ses ancêtres, M. de Civrac embrassa de bonne heure la profession des armes; et, comme si cette carrière, pleine d'orgueil et de licence, ne lui avait pas déjà présenté trop de piéges, son nom et ses titres lui faisaient souvent un devoir de respirer l'air de la cour.

Sans doute Louis XVI purifiait en quelque sorte par la piété de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par une application constante aux pénibles charges de la royauté, les vapeurs corrompues qui s'élevaient autour de sa tête, ceinte alors de la plus belle couronne de l'univers, et tranchée quelques années plus tard par la hache du bourreau. Mais l'autorité des vertus royales, autrefois si puissante, avait perdu l'influence salutaire qu'elle devait exercer. Tout était tombé sous le sceptre mortel de l'incrédulité, idole cruelle et perfide, qui attirait à son culte par des promesses trompeuses, les victimes destinées à ses affreux sacrifices. On vit alors des égarements étranges, et les plus beaux noms de la monarchie ne garantirent pas toujours ceux qui les portaient, de la honte d'une éclatante apostasie.

Mais j'en dois convenir ici, Messieurs, non pour excuser des défections impardonnables, mais pour relever le mérite de celui dont je fais l'éloge, la jeunesse vivait alors sous le charme d'illusions bien propres à la séduire. La nouveauté, cet appât irrésistible qui a tant de fois enivré la France, versait sans mesure sa coupe enchantée. L'espérance prochaine des réformes si ardemment désirées, que préparait la sagesse prematurée du roi, et que réclamaient avec justice la grandeur, la prospérité et les lumières du royaume, jetait sur l'avenir les plus brillantes couleurs. A peine la vieillesse et ses longues expériences suffisaient-elles pour réduire à leur juste valeur les annonces emphatiques qui retentissaient d'un bout de la France à l'autre. Les chefs des nouvelles écoles se vantaient de réaliser en un jour les améliorations que la prudence et l'autorité tutélaire d'un fils de saint Louis, que les véritables amis du peuple n'osaient se promettre après leurs travaux et leurs veilles. On ne connaissait point encore les mauvais arbres par leurs fruits. Les ouvriers de l'iniquité n'avaient point encore montré leurs œuvres, et aucune tache de sang ne forçait à détourner la vue du tableau présenté par leurs mains à l'admiration du monde.

Le jeune de Civrac jugea du premier coup-d'œil ces rèves de félicité que devrait suivre de si près un réveil de désordre et de terreur; ou, plutôt, ô mon Dieu, ce fut votre divine sagesse qui le prit par la

main et qui conduisit ses pas à travers les dangers semés sur sa route : *N'est-ce pas par elle en effet qu'ont été préservés dès le commencement tous ceux d'entre les hommes qui ont eu le bonheur de vous plaire?* (Sap.)

Vous avez pu remarquer comme moi, Messieurs, que M. le marquis de Civrac n'avait conservé de la cour, ou du moins qu'il n'aimait à reproduire, lorsqu'il racontait ses jeunes années, que les souvenirs qu'il tenait des vertus de son roi. On aurait dit, en l'entendant parler, qu'il n'avait vu à Versailles que la famille royale, tant il éprouvait d'éloignement pour les impies et les novateurs qui déjà se pressaient aux avenues du pouvoir.

Cependant une si juste admiration, un dévouement si généreux et si complet, que partageaient tous les Français demeurés fidèles au sein de la sédition, ne purent arrêter le torrent des passions déchaînées. Son choc impétueux arracha du vieux sol de la France le trône de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, qui comptait quatorze siècles de respect et de soumission, et qui n'avait éprouvé quelques orages passagers que pour s'enraciner plus profondément.

La royauté n'existait plus : avec elle étaient tombés l'Eglise de France, la justice, l'honneur, la liberté, sécurité générale et individuelle, tous les droits en un mot qui assurent une patrie et qui imposent le devoir de mourir pour elle. Les factions triomphantes promenaient leur glaive homicide sur les plus nobles

têtes, et menaçaient les jours des augustes captifs qu'elles tenaient dans leurs chaînes. Il fallait pactiser avec le crime, ou fuir la terre natale qui dévorait ses habitants.

M. de Civrac n'hésita point à franchir la frontière, dès qu'il crut que sa conscience l'appelait sur le sol étranger. Il se soumit à l'exil auquel la Providence condamnait sa jeunesse, sans prévoir le terme des privations et des souffrances qui devaient le rendre et si long et si dur. Il oubliait ses propres malheurs pour gémir sur ses compagnons d'infortune et sur les illustres victimes qui n'avaient pu se soustraire aux horreurs de l'échafaud.

L'émigration est soumise au jugement de la postérité. Cette époque si controversée de nos déchirements politiques appartient à l'histoire; et l'histoire l'a vengée des injustes accusations que la haine avait amassées contre elle.

Mais admettons, Messieurs, pour montrer l'esprit de conciliation qui nous dirige, et pour nous prêter aux exigences de toutes les opinions généreuses, qu'il y ait eu plus d'enthousiasme que de prudence dans une détermination qui livrait, comme on l'a prétendu depuis, le champ de bataille aux ennemis du trône; il n'en sera pas moins vrai que c'est un beau mouvement que celui qui emporte une foule de Français comme un seul homme loin de ce qu'ils ont de plus cher, uniquement pour trouver une place où tirer leur

épée forcément retenue dans le fourreau. Partout où l'on peut placer les mots de dévouement, de courage et d'honneur, il est doux de les prononcer en France; car partout il y a des échos, et la tombe de M. de Civrac en retentit elle-même.

Je passe sous silence les années qui suivirent la chute de la monarchie, et le régime sanglant qui dépeupla nos villes et rendit nos campagnes désertes. Je ne dirai point les constants mais inutiles efforts des armées d'élite dont il partagea les périls, les fatigues et la gloire jusqu'au dernier moment : je ne raconterai point les combats du peuple de géants auquel nous nous glorifions d'appartenir. Plusieurs d'entre vous portent des cicatrices plus propres à rappeler l'héroïsme et le malheur que tous les discours. Je ne parlerai pas même de l'affreuse catastrophe qui vous mit les armes à la main, la mort du roi-martyr : assez d'autres douleurs nous sont réservées. D'ailleurs il vous tarde sans doute comme à moi d'arriver au jour qui unit pour jamais Beaupreau et ses pieux habitants au marquis de Civrac. C'est là le véritable théâtre de sa gloire, non de cette gloire mondaine qui s'éteint avec le bruit qu'elle a fait, mais de cette gloire du juste dont la récompense repose en Dieu même, et dont les rayons immortels attirent les bénédictions du pauvre qu'ils réchauffent dans sa détresse.

Alors vivait au milieu de nous une femme dont il suffit de prononcer le nom pour réveiller tous les sen-

timents attachés à sa mémoire, Mme la maréchale d'Aubeterre. Illustre naufragée qu'un miracle de la Providence avait dérobée aux flots de la proscription, elle n'avait trouvé d'autre abri, après la perte de sa fortune et de la haute dignité de son mari, que les ruines d'un château vendéen qui porte encore les signes de nos désastres. Offrons-lui l'hommage de notre commune vénération, que sa mort précieuse aux yeux du Seigneur n'a point affaiblie. Nous ne nous éloignerons point d'ailleurs du sujet qui nous occupe; car nous n'avons à parler que de vertus et de bonnes œuvres.

Mme d'Aubeterre avait reçu du Ciel des inspirations dignes de ces femmes immortelles qui secondèrent dans leurs sublimes entreprises les François de Sales et les Vincent de Paul. Dieu qui l'avait destinée à réparer par ses bienfaits les ruines du sanctuaire, avait aussi préparé, dans les trésors de sa miséricorde, un guide pour sa générosité, un ami pour sa vieillesse, un consolateur pour ses derniers moments. Vous savez son nom : il s'appelle notre père. C'est lui qui prit soin de notre enfance, c'est sa douce voix qui nous a enseigné les préceptes de la sagesse, c'est la paix céleste de son visage qui nous a fait aimer la vertu, c'est son expérience qui nous a ouvert la carrière. Les jeunes lévites qu'il nomme ses enfants forment sa couronne. Ils environnent sa tête blanchie par les tribulations et les années, comme les rameaux verdoyants du pal-

mier entourent le tronc séculaire qui leur a donné naissance. Pourquoi n'est-il plus au sein de sa famille? Pourquoi ne préside-t-il pas à cette funèbre solennité, lui dont le cœur ne formait qu'un cœur avec celui que nous pleurons? Ah! ceux qui nous l'ont arraché ne le connaissaient pas : ils ne savaient pas combien son âme est étrangère à toute autre pensée qu'à celle du bonheur de tous. Qu'ils le jugent par la vengeance qu'il se plaît à exercer *dans son exil,* comme il l'appelle lui-même. Il n'a emporté que ses intentions et les dons célestes dont il est rempli; et déjà ses œuvres ont repris leur cours bienfaisant; et déjà, dans une autre contrée, il a repris le nom qu'il portait parmi nous, l'ami de la jeunesse et le père des malheureux. M. de Civrac était digne de comprendre l'âme de M. Mongazon, de s'associer à ses desseins et de remplacer pour lui la perte immense de Mme d'Aubeterre : aussi quitta-t-elle la vie sans inquiétude : elle savait par qui serait rempli le vide qu'elle laissait après elle.

Qu'il nous serait doux de nous arrêter ici sur des jours de bonheur s'ils n'étaient pas changés en des jours de larmes ! Avec quel intérêt nous rappellerions l'union alors si fortunée de la petite-nièce de Turenne et du fils de tant de guerriers célèbres ! Je m'en souviens, et cette pensée se confond avec tout ce que ma jeunesse écoulée me présente de plus touchant. L'adversité avait longtemps poursuivi les deux

époux, et le moindre éclat pouvait réveiller ses rigueurs. Les pompes qu'un autre temps aurait déployées n'environnèrent point ce mariage ; mais il fut béni par les prières des pauvres, il fut célébré par les vœux du pays, il fut sanctionné par des applaudissements unanimes. Le ciel se plut à exaucer tant de vœux réunis. Aucun nuage ne troubla la sérénité de ces deux âmes, qui partagèrent toujours et leurs joies et leurs épreuves. On voyait qu'elles se suffisaient à elles-mêmes par la constance de leur attachement.

Quelle séparation déchirante ! Quel isolement inattendu ! Que d'années nous vous promettions encore dans nos souhaits et nos espérances si soudainement trompées !

Mais au lieu de ces plaintes inutiles qui semblent accuser vos décrets adorables, ô mon Dieu! nous ne ferons entendre que les accents de la résignation la plus profonde. Nous voulons nous élever de la vue du cercueil jusqu'à la contemplation de la vie éternelle. Puissions-nous en pénétrer les secrets, en apprécier les trésors! Seigneur! nos jours sont entre vos mains! Le souffle qui soutient ma fragile existence, la voix que j'ai consacrée à célébrer vos grandeurs, ces chrétiens assemblés pour adorer votre puissance, ce temple si souvent témoin de la piété de celui qui n'est plus, tout ce que nos cœurs éprouvent, tout ce que nos regards embrassent, tout ce que nos souvenirs nous retracent, vous pouvez le détruire, l'effacer, l'a-

néantir en un instant! Mais nous ne périrons point avec les impies. Nous croyons à votre parole et nous espérons en votre auguste Fils. Les exemples que nous avons encore à raconter soutiendront notre confiance et nous conduiront jusqu'à vous.

SECONDE PARTIE.

Les graves événements dont M. le marquis de Civrac fut le témoin, hélas! et la victime dans le cours de sa jeunesse, nous ont en quelque sorte forcé de nous détourner du but que nous nous étions proposé. En effet, Messieurs, il était difficile de traverser des flots élevés jusqu'au ciel sans nous préoccuper de leur chute menaçante. Nous ne pouvions passer devant les autels abattus et les trônes renversés sans saluer au moins de nos regrets ces ruines imposantes. Rentrés maintenant dans notre sujet principal, dans la méditation d'une vie qui doit servir de modèle à la nôtre, nous n'en serons plus distraits par des pensées étrangères.

Peut-être devrais-je cependant, Messieurs, vous entretenir de l'entrée de M. de Civrac aux affaires publiques, des témoignages de confiance et d'estime que vous fûtes heureux de lui offrir, des faveurs méritées dont l'honorèrent les Bourbons rappelés au trône de leurs aïeux par la main de celui qui renverse et relève

à son gré les empires. Le guerrier si fameux et si superbe que Dieu avait armé pour châtier les peuples et les rois, n'était plus la terreur du monde. Soit que son courage eût fléchi ou que son œil d'aigle se fût obscurci au milieu des revers, lui qui n'avait jamais considéré que l'éclat de la victoire, ou plutôt parce que sa mission de châtiment et de destruction était terminée, sa puissance s'était évanouie comme un songe. M. de Civrac, renfermé jusqu'à cette époque dans une retraite absolue, que lui commandaient ses principes et ses affections, paraît et s'avance dès que l'honneur lui permet d'offrir ses services. Vous savez que l'ambition n'entra pour rien dans ses démarches. Son zèle était pur, son dévouement désintéressé. Son intégrité l'élevait tellement au-dessus des soupçons, qu'il est peut-être le seul des hommes marquants de la Restauration dont la calomnie n'ait pas osé noircir les intentions et les votes. Vous avez connu les militaires soumis à son commandement, vous avez entendu ses collègues des deux chambres, vous avez vécu vous-mêmes sous son administration paternelle : rendez à sa mémoire la justice qui lui est due. Pour moi, j'ai assez parlé de l'homme public, je ne veux plus penser qu'au Chrétien.

L'Esprit-Saint, pour donner une idée précise du but que le Créateur s'est proposé en nous tirant du néant, se sert de ces courtes mais énergiques paroles : *Craignez Dieu et observez ses commandements ;*

car c'est tout l'homme: Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo (Eccles.). Or, pour craindre Dieu, il faut le connaître; et, pour le connaître, il faut écouter Jésus-Christ, la lumière du monde, le principe de toute vérité; comme je l'ai dit en commençant : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum et quem misisti Jesum Christum.* Ces deux oracles prononcés en des temps différents, s'accordent, se fortifient, se complètent l'un par l'autre; et ils s'étonnent, si je puis parler de la sorte, de voir la terre envahie par des maximes si contraires à leur divine autorité. Hommes du siècle, les passions vous aveuglent, les plaisirs vous enivrent, la fortune vous séduit, les affaires du monde vous consument dans de laborieuses et criminelles inutilités : il n'y a plus pour vous d'autre Dieu que les vaines idoles élevées par vos mains sur des autels sacriléges; vous ne connaissez ni le Père de qui descend tout don parfait, ni le Fils qu'il a envoyé réformer l'univers, et pourtant *craindre Dieu et observer ses commandements, c'est tout l'homme,* et pourtant : *le ciel et la terre passeront, mais ces paroles subsisteront toujours.*

M. de Civrac ne partageait point les égarements que nous venons de condamner. Que dis-je! Messieurs, sa foi les repoussait avec horreur, tandis que sa piété les confondait par les plus touchants exemples. Catholique, il unissait les pratiques aux croyances; riche, il versait dans le sein des pauvres les biens dont il était

déposaitaire. Père, il vivait pour sa famille et lui apprenait à vivre comme lui.

J'userai, Messieurs, de toute la liberté de mon ministère, dans cette grave circonstance. Je vous ai promis les leçons de l'Evangile; n'attendez pas que je les affaiblisse par de molles concessions: *craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est tout l'homme.*

Je sais comme vous que les systêmes incohérents de la vieille incrédulité telle que l'ont connue nos pères, sont tombés sous les coups de la raison et de la saine critique: je sais que ses blasphèmes cyniques ne se trouvent plus que sur les lèvres du libertinage le plus abject. Dans les classes éclairées, nos livres saints sont traités avec respect comme la base des études profondes, comme les fondements de l'histoire générale. Les principes de la morale religieuse sont proclamés comme le seul remède qui puisse arrêter les progrès effrayants de la contagion qui dévore les peuples et qui blesse mortellement l'autorité des rois. Les pompes mêmes de notre culte ravissent les imaginations ardentes que les fêtes du monde n'ont pu satisfaire, et leur inspirent des chants d'admiration et d'enthousiasme. Mais une foi toute humaine, une foi de lassitude pour des esprits fatigués de rouler d'erreurs en erreurs, une foi de désespoir pour des cœurs désolés de rencontrer partout des déceptions et des mécomptes, une foi qui ne règle aucun désir, qui ne brise point les liens coupables, qui ne soumet point

l'orgueil, qui n'impose aucun sacrifice, qui n'oblige à aucune pratique, qui ne rend au Créateur que des hommages vagues et profanes, une foi qui applaudit à la séduction et qui absout jusqu'à l'adultère, est-ce donc la foi de l'Evangile? Ah! si M. de Civrac n'avait rendu à nos croyances que ces respects dérisoires, non, je ne prononcerais pas son nom dans cette chaire : non, la douleur et la reconnaissance ne m'arracheraint pas ici une parole en son honneur.

Habitants de Beaupreau, et vous pieux pasteur dont je vois couler les larmes, ne reconnaissez-vous pas sa place dans cette église? Chaque jour ne le ramenait-il pas au pied de l'autel? Son recueillement profond, pendant la célébration des divins mystères, ne contenait-il pas par le poids de son exemple ceux que la majesté du sanctuaire ne pouvait effrayer? Craignait-il de changer ses habitudes les plus ordinaires pour les faire concorder avec les heures assignées aux offices publics?

Trouvait-on sur sa table, aux jours de la pénitence, les mets proscrits par l'Eglise, ou ce mélange presque adultère d'aliments incompatibles, inventé par la faiblesse et servi par l'apostasie? Non, de si déplorables scandales n'ont point déshonoré sa foi. Soumis comme un enfant à la doctrine infaillible des chefs du troupeau de Jésus-Christ, il ne courba jamais la tête sous le joug honteux du respect humain. Dans ses entretiens comme dans ses actes, il montrait

sans affectation mais sans ménagement, le dégoût des usages demi-païens de notre époque. Dans ses lectures, qui formaient le délassement le plus habituel de sa vie, il proscrivait sans retour les productions irréfléchies dont nous sommes inondés, et sa haute raison, d'accord avec ses croyances, les repoussait avec indignation. Chrétien par le cœur, ses œuvres s'accordaient avec ses principes, suivant la maxime de l'apôtre saint Jacques : *De même que le corps ne vit point sans l'esprit, de même la foi sans les actes est inutile et morte.*

Il est surtout une obligation essentielle, indispensable parmi celles que la religion impose, c'est la réception des Sacrements. Un fidèle la remplit toujours avec une pieuse exactitude, parce qu'il sait qu'elle est la source unique de la régénération spirituelle. Ainsi faire aux pieds d'un prêtre l'aveu de ses faiblesses, de ses chutes même; reconnaître, en frappant sa poitrine, que non seulement nous avons besoin de pardon, mais de lumières, d'encouragements, d'exhortations; guérir par la confusion d'un abaissement volontaire, les plaies que l'orgueil a faites à nos âmes; préparer par les rigueurs de la pénitence une demeure au Saint des Saints; recevoir comme une nourriture céleste, comme la manne du désert où nous devons mourir avant d'entrer dans la terre promise, le corps et le sang de Jésus-Christ, qui enseigne que l'*homme ne vit pas seulement de pain :* voilà, Messieurs, ce qui

distingue les vrais disciples de ceux qui n'en ont que l'apparence.

Jusqu'ici vous avez partagé mes pensées, vous m'avez prouvé par votre attention que j'entrais dans vos sentiments. Allons-nous nous séparer avant de terminer notre course? Pendant que je poursuis ma carrière, en vous rappelant les devoirs de la vie chrétienne, resterez-vous en arrière et refuserez-vous de franchir le pas décisif? Ne marcherez-vous pas avec M. de Civrac jusqu'au tribunal de la confession, jusqu'à la table mystérieuse où se distribue le pain des élus? Encore une fois, j'userai de toute la liberté de mon ministère : la mort n'est-elle pas devant vous pour me donner une nouvelle autorité, si j'en avais besoin? Vous, qui n'accomplissez qu'une partie de la loi, qui retranchez du code de l'Église les pages qui blessent votre orgueil ou troublent votre mollesse, pourquoi vous pressez-vous dans cette enceinte? Pourquoi occupez-vous une place dans cette réunion? Vous venez, dites-vous, honorer la mémoire d'un homme qui mérita votre respect et votre attachement : pensez-vous que du sein de l'Eternel où nous aimons à croire qu'il repose, il agrée ces marques d'estime, et qu'elles puissent monter jusqu'à lui? Détrompez-vous : ce que l'obéissance n'a point sanctifié ne s'élève jamais jusqu'au ciel. Vous serez éternellement séparés de lui, si le courage vous manque pour l'imiter.

Pénétré comme il l'était des principes de l'Evangile, M. le marquis de Civrac ne pouvait pas faire un mauvais usage des richesses que la Providence lui avait départies, dans des vues de miséricorde pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Quand nous réunirions les bienfaits que la voix publique se plaît à proclamer, qui nous révélera les largesses dérobées à nos regards par son humilité? Bornons-nous à l'application des paroles que l'Esprit-Saint a mises dans la bouche du premier riche dont nos livres sacrés aient conservé le nom : *Tous ceux qui m'ont connu me rendent témoignage, parce que j'ai délivré le pauvre qui m'adressait ses cris, et l'orphelin qui n'avait point d'appui sur la terre. Celui qui allait périr me comblait de bénédictions, et sa veuve délaissée trouvait en moi son consolateur* (Job).

Mais ce n'est pas seulement le pauvre réduit à la dernière détresse qui répète les preuves multipliées de la bonté de son cœur.

Il était propriétaire d'une grande fortune, entièrement exploitée par ces *métayers* vendéens qui, malgré l'obscurité de leur condition, ont conquis une sorte de célébrité, à force de probité, de dévouement et de courage; familles vraiment patriarcales au milieu des excès d'une civilisation corrompue; chrétiens inébranlables contre le bruit des blasphèmes qu'ils sont forcés d'entendre; purs au sein des scandales qui les environnent et les affligent : joie de l'Eglise, gloire de la

religion, consolation des pasteurs, vivant pour Dieu, pour leur maître et pour le bien public.

M. de Civrac était trop juste et trop éclairé pour refuser à cette intéressante portion des habitants de notre pays une affection particulière qu'il prenait souvent plaisir à leur témoigner. Aussi comptaient-ils sur lui comme sur leur père. Demandez-leur s'ils ont jamais éprouvé la crainte d'être chassés de leurs modestes demeures par les offres ambitieuses d'un voisin; s'ils n'ont pas élevé leur famille avec sécurité; s'ils n'ont pas joyeusement marié leurs enfants près des champs où ils étaient nés eux-mêmes, et où ils étaient assurés de mourir en paix, après les avoir fécondés de leurs dernières sueurs? Pourquoi ne répéterais-je pas ici les paroles si naïves et si vraies que j'ai recueillies avec attendrissement de la bouche d'un vieillard (*) qui a essuyé le feu de toutes les tribulations de la Vendée? Je lui portais douloureusement une nouvelle qu'il ignorait encore, et qui ne pouvait manquer de lui faire une profonde impression : *Dieu peut nous donner,* me répondit-il, les yeux baignés de larmes, *un aussi bon maître : je l'espère, car je connais ses enfants; mais jamais nous n'en aurons un meilleur.* Si vous rapprochez de ces mots, dont il ne m'est pas donné de rendre l'inimitable accent, la prière d'une mère de famille, qui s'écriait, penchée sur sa tombe,

(*) Le père Audouin, des Parenchères.

avec une abondance de larmes égale à sa reconnaissance : *Ah! Seigneur, rendez-lui maintenant tout le bien qu'il nous a fait!* Vous conviendrez que nous ne pouvions rien, faibles orateurs, pour la gloire des hommes que Dieu même fait louer par la bouche des pauvres qu'il appelle ses amis.

Ne pensez pas, Messieurs, que j'oppose à ce touchant tableau l'image repoussante des propriétaires à l'âme de bronze, qui spéculent sur les sueurs du travailleur et qui l'éloignent comme un ennemi du seuil de leurs habitations redoutées, à moins qu'il n'ait dérobé à la substance de ses enfants de quoi grossir des trésors inutiles, ou fournir aux prodigalités d'un luxe scandaleux. Accablés de la perte que nous avons faite, les souvenirs de la bonté peuvent seuls reposer nos âmes défaillantes.

Que n'était M. de Civrac pour sa propre famille, lui si charitable, si bienveillant pour des familles étrangères à ses liens naturels? Ah! je devrais sans doute respecter des douleurs extrêmes. Ma parole imprudente va peser sur des cœurs déjà trop sensibles au coup qui les a frappés; mais j'ai promis des exemples, et ceux d'un tel père ne sont-ils pas dignes d'être conservés? Cependant je ne m'arrêterai qu'un instant sur ces pensées qui, je le sens, feraient faiblir mes résolutions et tomber mon courage : que l'amour, la reconnaissance, l'union inaltérable qui ont fait, sous nos yeux, le bonheur de cette noble maison, suppléent à mes récits! Je

ne vous présenterai qu'une remarque, dans l'intérêt de la foi et à l'honneur de la piété. M. de Civrac savait que son titre de père lui imposait des devoirs rigoureux. Il n'hésita jamais à sacrifier ses plaisirs et son repos à leur accomplissement.

Il était le précepteur de ses fils, de ses filles, avant de les livrer à des mains dignes de continuer son ouvrage. Il ne se contentait pas de leur enseigner les éléments des sciences humaines; il leur ouvrait le sanctuaire de la religion : et c'est sans doute parce qu'ils ont appris d'une bouche si chère les principes de l'Evangile, qu'ils y demeurent si fidèles. Douce assurance qui a répandu sur ses derniers moments un baume consolateur, et qui les a sans doute rendus moins amers. Mais n'anticipons pas, et suivons encore quelques instants des leçons si utiles.

Les épreuves qui avaient affermi la jeunesse de M. de Civrac contre les dangers de son début dans le monde, devaient se renouveler encore pour purifier son âge mûr, et le préparer avant le temps au jugement redoutable de celui qui a trouvé des taches jusque dans les Anges. Nous ignorions alors vos desseins, ô mon Dieu, et nous nous étonnions qu'une carrière qui avait commencé par des orages, fût encore troublée par le bruit de la foudre.

A la première nouvelle de ces événements imprévus, qui sont tout entiers dans la main de Dieu, et qu'il verse quand il lui plaît sur la terre, pour

ébranler les états jusque dans leurs fondements, le chrétien, accoutumé à puiser ses pensées dans la foi, courbe son front devant la Providence et lui offre son sacrifice. Si la commotion générale s'étend jusqu'à lui, s'il est menacé d'en être la victime, il se courbe plus profondément et redouble ses adorations. Mais, sûr de sa conscience, il attend avec le calme et la juste indépendance de l'homme de courage, des arrêts qu'il sait devoir être soumis à une autre justice qu'à la justice humaine.

Tel fut M. le marquis de Civrac, d'abord séparé des siens par la crainte de compromettre leur repos, et bientôt soumis à une longue captivité. Tel il fut sur le banc des accusés, où s'assit avec lui le meilleur des amis de ma jeunesse. Retenu loin de sa patrie et de ses plus tendres affections par des devoirs que lui imposent ces affections elles-mêmes et que son courage remplira toujours, il unit ses prières aux nôtres et ses regrets à nos regrets. Tel il avait paru dans l'affreuse nuit qui ensanglanta les murs de la Chaperonnière. Ne vous effrayez pas, Messieurs, de m'entendre prononcer ce nom, quoiqu'il soit désormais inséparable de l'horreur d'une scène que je ne veux point raconter.

Loin de moi la pensée de réveiller la haine. Mon ministère me commande de travailler à l'éteindre; et je comprends toute la sainteté d'une si belle mission. La vengeance n'appartient qu'à Dieu : lui seul a le

droit et la puissance de rendre à chacun selon ses œuvres. Faibles mortels, nous devons nous préparer à ses jugements : Prêtres, nous devons prêcher la miséricorde, puisqu'en l'obtenant pour nos frères, nous nous la préparons à nous-mêmes. Je ne viens donc point, coupable agitateur, déployer aux yeux enflammés des passions politiques le cadavre mutilé d'un homme qui ne put ni provoquer la mort, ni repousser ses traits. Je ne me propose, à travers tant de gémissements qui éclatent autour de moi, que d'adresser un soupir de condisciple, de camarade à la tombe de Cathelineau, trop tôt fermée sur ses vertus, que de rappeler la gloire de son nom, déjà recommandée par tant d'autres titres au cœur des Vendéens.

Cependant une accusation irréfléchie, qui ne reposait que sur la présomption d'un dévouement sans bornes, il est vrai, mais qu'aucune loi humaine n'a le pouvoir d'atteindre au fond du cœur pour le traduire devant la justice des hommes, fut bientôt réduite en poussière. Le sang de Cathelineau, qui teignait encore les vêtements de MM. de Civrac et Moricet, termina, par un tableau plein d'émotions profondes, les débats d'une cour d'assises. La voix éloquente du défenseur, ses appels réitérés à l'homme qui avait lancé la balle meurtrière, et qui n'osa paraître pour tenter sa justification, saisirent et troublèrent les juges eux-mêmes, forcés de quitter leurs siéges pour reprendre l'impassibilité de leurs fonctions qu'ils avaient perdue.

J'entends encore retentir à mon oreille, flattée d'un bruit si agréable, les longs applaudissements qui suivirent la déclaration du jury. Je vois encore les larmes d'attendrissement et de joie que répandaient les yeux qui versent aujourd'hui des larmes si amères. Tout Orléans célébra cette délivrance; car le nom de Durfort est aussi pour cette ville un nom de respect et d'amour. Un frère, plus uni à son frère par la tendresse que par le sang, a depuis longtemps appris aux malheureux de cette contrée à le répéter et à le bénir. Un simple fermier, victime de sa généreuse hospitalité, devint l'objet d'un empressement général. Une ovation spontanée, dont il osait à peine se croire le héros, le dédommagea de ses chagrins et consola sa nombreuse famille, impatiente de le serrer dans ses bras.

Ce fut à la suite de cette absence involontaire que M. de Civrac reprit parmi nous sa vie de résignation et de bienfaisance. Nous accueillîmes son retour avec enthousiasme. Nous avions éprouvé tant de craintes, nous avions fait tant de vœux, pendant qu'il était loin de nous! Jamais il n'avait montré sa prédilection pour Beaupreau d'une manière plus forte. Il répétait sans cesse qu'il ne nous quitterait plus; et nous formions avec lui comme une alliance éternelle, nous qui désirons, comme lui, que nos cendres reposent dans la Vendée.

Mais des fêtes de famille qui ne pouvaient être

complètes sans lui, et des désirs tout puissants sur une âme telle que la sienne, qui goûtait si vivement les jouissances que donnent la confiance et l'intimité, ne lui permirent pas de tenir à sa résolution. « Encore un » voyage, dit-il, et je ne sortirai plus. » Hélas! nous ne devions plus le revoir! Si nous avons accompagné ses restes jusqu'à la tombe qu'il s'était choisie, si nous avons suivi les pas de l'un de ses fils dans ce douloureux trajet, en admirant son religieux courage, c'est qu'on a cru remplir le plus cher de ses vœux, en ramenant son cercueil aux lieux qu'il avait tant aimés.

Il fut enlevé bien promptement, et la mort ne lui aurait pas laissé le temps de se reconnaître, s'il n'avait prévu ses surprises avant de les éprouver.

Il venait de visiter la Chartreuse, sans songer peut-être que l'attrait qui l'y retint pendant deux jours entiers, achevait de détacher son âme des liens de la terre, pour la rendre pure comme celle des solitaires qui habitent ces célèbres montagnes, où il admirait des vertus sublimes, où il recueillait de célestes accents. C'était la dernière grâce qu'il devait recevoir : la mort l'attendait au seuil de la solitude.

Pendant que les lueurs incertaines d'une espérance trompeuse jettent au cœur de tous les siens l'une de ces joies qu'on ne peut comprendre sans les avoir éprouvées, tout-à-coup il penche la tête, sa voix s'éteint, ses yeux se ferment; ils ne s'ouvriront plus qu'au grand jour de l'Eternité.

Il est mort! Et les habitants de Beaupreau, comme des orphelins aux funérailles de leur père, redemandent en vain le premier et le plus digne de leurs protecteurs. Il est mort! Ni la naissance, ni la fortune, ni l'estime générale, ni la piété, n'ont pu le soustraire à l'arrêt qui nous condamne tous au silence du tombeau. Il est mort! Mais son âme, dégagée des ombres de la vie, contemple dans un saint ravissement les splendeurs de la cité céleste. Nous avons cette confiance, ô mon Dieu! Et puisqu'il *a marché devant vous* comme votre prophète, *dans la justice et dans la droiture de son cœur, nous croyons que vous lui avez fait miséricorde.* (Malach.)

Si pourtant, Messieurs, il était retenu au lieu des expiations par quelques-unes de ces faiblesses qui échappent à notre propre examen, et que Dieu purifie par des flammes, que pouvons-nous faire qui lui soit plus utile que d'unir nos faibles prières aux mérites infinis de l'adorable victime qui va descendre sur l'autel?

Préparez-vous donc, prêtres et lévites, pour qui son cœur était rempli d'affection; pasteur de Beaupreau, qui avez connu les plus secrets mouvements de son âme vraiment chrétienne, vous l'objet de sa confiance et de son amitié, ah! c'est de vous, surtout, qu'il attend des souvenirs dignes de votre ministère.

Habitants de cette ville, qu'il lui tardait tant de revoir, vous dont la douleur a été marquée par des

témoignages unanimes et sincères, priez pour lui, priez pour la noble compagne de sa vie, priez pour tous ceux qui lui étaient chers, afin que le ciel ne frappe pas d'autres coups.

Vous, Messieurs, ses admirateurs et ses amis, accourus de toutes parts pour lui donner ces dernières marques de vos sentiments, rendez-lui le seul service qu'il puisse attendre de votre dévouement : faites des vœux pour que les portes de la gloire lui soient ouvertes.

Métayers vendéens, qui l'avez porté sur vos bras à sa dernière demeure, qui nous avez attendris par votre recueillement et vos pleurs, pendant la marche de ce nombreux convoi, racontez ses vertus et ses œuvres à vos enfants, afin qu'ils apprennent à chérir sa mémoire, et qu'ils lèvent pour lui leurs mains innocentes vers le ciel.

Et vous enfin, pauvres de nos contrées, faudra-t-il vous presser d'acquitter les dettes de la reconnaissance? Oh! non, mes frères, vous avez déjà rempli vos obligations. Comme cette voix touchante dont j'ai rappelé les paroles, vous avez dit et vous répéterez chaque jour : « Ah! Seigneur, rendez-lui maintenant » tout le bien qu'il nous a fait! »

Ainsi soit-il!

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CHARLES MONTAULT DES ISLES,

ÉVÊQUE D'ANGERS,

Prononcée dans l'église cathédrale, le 27 août 1839.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

CHARLES MONTAULT DES ISLES,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.

Aimé de Dieu, chéri des hommes, sa mémoire est bénie au ciel et parmi nous.

Eccl. 45. 1.

MESSIEURS,

En acceptant l'importante et honorable mission que nous venons remplir, nous avons compris, qu'il nous soit permis de le dire, ce que vous attendez de nous dans cette douloureuse solennité. Nous connaissons et

nous partageons vos désirs; une même pensée nous réunit et nous occupe : nous voulons rendre au vertueux Prélat, dont nous déplorons la mort, des hommages dignes de la mémoire qu'il laisse parmi nous, dignes du respect et de l'affection qui nous attachèrent à lui. Ce juste et pieux accord se manifeste de toutes parts. De quelque côté que nous portions nos regards, ils ne rencontrent que des regards attristés, que des signes funèbres.

Cette antique église, heureuse depuis tant d'années de la présence de son premier Pasteur, maintenant enveloppée de deuil comme une veuve inconsolable, suspend ses prières et ses cantiques pour entendre parler de lui. Les anciens de la tribu sacrée, courbés sous le poids de leurs pénibles impressions bien plus que sous leurs travaux et leur vieillesse, gémissent, étonnés de survivre à leur chef, à leur modèle. Les jeunes lévites, accoutumés au doux nom qu'il leur donnait dans sa tendresse, se pressent autour des autels, qu'ils arrosent de leurs larmes. Les fidèles de tous les rangs se rapprochent et se confondent pour pleurer ensemble sur ses restes; le silence et le recueillement nous environnent, la douleur et l'amour nous demandent des souvenirs et des consolations. Nous croyons, et cette pensée est bien propre à soutenir notre faiblesse, nous croyons être au milieu d'une famille désolée qui ne reverra plus le père qu'elle chérissait, et qui demande à l'un de ses fils

de rappeler encore et ses exemples et sa vie, avant que la tombe se ferme pour toujours.

Cependant, en présence de l'attente générale, nous regretterions peut-être l'engagement que nous avons contracté, si nous sentions moins vivement le besoin d'acquitter le tribut de notre propre reconnaissance, mais les calculs impuissants d'une éloquence étudiée feraient injure à celui que nous nous proposons d'honorer; son cœur a dirigé ses actions et sa conduite; c'est le cœur qui doit dicter son éloge : c'est dans vos cœurs et dans le nôtre que nous devons puiser toutes nos inspirations.

Nous ne vous apprendrons rien de nouveau; vous savez qu'il fut aimé de Dieu et chéri des hommes : *Dilectus Deo et hominibus*. Nous ne voulons que répéter ce que l'opinion générale a déjà proclamé; heureux, dans cette triste mais glorieuse circonstance, de pouvoir le dire sans crainte d'être démenti. Pas une voix ne troublera le concert de bénédictions qui s'élève de toutes les bouches; pas une âme ne restera froide au récit de ses vertus; ceux qui nous écoutent nous reprocheront au contraire de n'avoir pas égalé les louanges aux mérites. Nous n'oublierons pas, toutefois, que nous devons à l'honneur de notre Évêque et à la dignité de cette assemblée, de régler le cours de nos idées et de classer les traits qui vont passer sous vos yeux. A Dieu ne plaise que nous desséchions les larmes, que nous repoussions des émotions qu'il serait

impossible de comprimer; mais nous chercherons à mettre de l'ordre jusque dans les mouvements dont nous sommes si profondément agité.

La vie de notre pieux Pontife se présente d'elle-même sous deux aspects, qui diviseront naturellement ce discours. Homme public, et revêtu des fonctions les plus élevées, il fut mêlé aux événements qui agitèrent sa longue carrière comme les vagues d'une mer irritée, ou qui consolèrent sa belle âme comme des émanations de la paix du ciel. S'il garda toujours, dans l'exercice de son autorité, la modération, la sagesse, la prudence qui convenaient à son ministère, c'est que la piété, la régularité, l'amour de la prière présidaient à ses déterminations et répandaient sur ses actes une onction céleste.

Homme privé et dans le secret de ses habitudes intérieures, sa douceur, sa charité, sa foi dans les destinées immortelles de l'Église, sa confiance dans la croix du Sauveur découvraient à ceux qui jouissaient de son intimité, le véritable principe de ses œuvres : elles coulaient toutes pures de la source de ses sentiments.

S'il n'avait été qu'un simple prêtre et qu'il eût fini ses jours dans l'obscurité, ses funérailles n'auraient pas ému les habitants de cette ville; elles n'auraient pas retenti jusqu'aux confins d'un vaste diocèse; mais il n'aurait pas moins mérité de servir d'exemple aux amis du bien, aux pasteurs des peuples. La Provi-

dence n'a pas permis que les dons qu'elle lui avait faits s'éteignissent dans l'ombre; ils ont brillé pour nous du plus salutaire éclat. Rendons-lui grâce de ses faveurs et entrons dans ses desseins, en racontant d'abord les œuvres qu'elle inspire, et en décrivant ensuite les vertus qu'elle couronne. Tel est le partage de l'éloge que nous consacrons à la mémoire de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Charles Montault des Isles, Évêque d'Angers.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous ne vous étonnerez pas de nous voir passer rapidement sur les premières années de notre vénérable Prélat. Les bornes que nous avons dû nous prescrire, et plus encore l'abondance de notre sujet nous pressent d'arriver au jour qui nous permit de le connaître et de l'apprécier. Que d'événements mémorables se sont succédé, que de changements ont étonné le monde depuis cette époque! Que d'habitants de cette ville qui saluèrent son entrée de leurs vœux et de leurs espérances, sont descendus avant lui dans le tombeau!

Mgr Montault naquit dans une famille honorable, environnée de l'estime publique, qu'elle se transmet de génération en génération, comme un héritage sur lequel ses principes et sa conduite lui assurent d'in-

contestables droits. Ce département conserve le souvenir de la trop courte administration d'un magistrat aussi bienveillant qu'intègre, élevé comme notre Evêque, dont il était le frère aîné, par une mère pleine de tendresse et de fermeté, capable, pour le bonheur de ses enfants, de suppléer aux conseils et à la direction de leur père, qu'une mort prématurée avait enlevé à ses devoirs et à ses affections.

Des études consciencieuses et solides, une jeunesse exempte des écarts que le monde excuse presqu'aujourd'hui, tant les naufrages sont fréquents dans cet âge des tempêtes, le portèrent promptement au but vers lequel il avait d'abord dirigé sa carrière. Il n'avait pas encore vingt-trois ans, qu'il était reçu avocat au parlement de Paris.

La justesse de son esprit, son application au travail, son aptitude aux affaires et jusqu'aux avantages physiques de sa personne lui promettaient des succès : la fortune souriait à ses débuts. L'engoûment fanatique d'une philosophie sans principes, dont les adeptes étaient assurés de trouver partout des protecteurs tout puissants, tendait à son inexpérience, à son isolement au milieu des dangers de la capitale des piéges, hélas ! trop propres à le séduire. Il eut le bonheur d'échapper à la contagion, qui étendit ses ravages sur la moitié du dernier siècle et glaça presque toutes les âmes du froid mortel de l'incrédulité.

Ce fut sans doute la vue des périls de la Foi qui l'engagea alors à inscrire son nom dans la milice du Sanctuaire. Il était digne de sa générosité de monter sur le vaisseau toujours agité du Catholicisme, au moment où des bruits encore lointains, mais sensibles, annonçaient de nouveaux orages et des flots plus menaçants.

On raconte qu'avant cette démarche solennelle, il avait donné une preuve bien touchante des heureuses dispositions qui ont si souvent fait bénir son inépuisable charité. Il apprend, au milieu de ses condisciples, joyeux comme lui d'avoir reçu l'argent nécessaire à leurs besoins, qu'une mère de famille va perdre sa liberté; elle n'avait pu fléchir un créancier sans miséricorde. Il la suit jusqu'à l'obscure prison, qui déjà se ferme sur elle. Au prix de tout ce qu'il possède, il la rend à ses enfants désespérés. Pour lui, après ce généreux sacrifice, il se soumet en silence aux privations qui en sont la suite : ses parents ne pouvaient les adoucir, car ils ne les connaissaient pas, Ainsi la Sagesse éternelle le couvrait de son bouclier, le préservait de la corruption et de l'égoïsme, en lui inspirant un admirable essai du dévoûment sans bornes qui plus tard le rendit si accessible à toutes les souffrances. Destiné par elle à devenir un instrument d'autant plus utile à ses desseins, qu'elle devait un instant l'abandonner à lui-même pour qu'il comprît mieux le néant des pensées humaines, elle le con-

duisait comme par la main au sacerdoce, dont il devait être un jour le restaurateur et le soutien.

Il exerçait les modestes fonctions de vicaire dans sa ville natale, lorsqu'un roi dont la France honore les vertus et déplore la fin injuste et sanglante, appela des conseillers et des amis autour du trône antique, à l'ombre duquel avaient fleuri les lumières et la prospérité publique. L'histoire atteste qu'au sein d'une assemblée où brillèrent les plus beaux talents, où combattirent avec zèle des hommes désintéressés qui ne demandaient que le progrès de la civilisation, l'ambition et l'orgueil eurent aussi leurs brûlants organes, leurs funestes représentants. Les chants de la liberté, si doux aux oreilles françaises quand ils sont réglés par l'amour de l'ordre et par l'esprit de conservation, devinrent des cris de délire, qui ébranlèrent les têtes les plus sages et les empêchèrent de se reconnaître dans le choc tumultueux de tant d'idées audacieuses. L'Assemblée nationale, en imposant au clergé des réformes, qu'il appelait lui-même de tous ses vœux, oublia qu'aucune main d'homme n'a le droit de déplacer la pierre angulaire de l'Unité Catholique, la souveraineté spirituelle du vicaire de Jésus-Christ.

La constitution civile du clergé est jugée; personne ne se lèvera pour la défendre. Le patriarche de cette Eglise éphémère, l'ancien évêque d'Autun, s'enfuit bientôt loin de son œuvre et l'abandonna à sa courte

et fatale destinée. Nous l'avons vu, au terme de sa longue existence, tourner ses yeux déjà voilés des ombres de la mort vers Rome, dont il avait méconnu le pouvoir. Il a fallu pour qu'il mourût en paix, que l'espérance d'obtenir grâce du Père commun des fidèles descendît sur sa terre entr'ouverte, comme un rayon de la divine miséricorde.

Messieurs, si nous rappelons ici une époque d'erreurs et de calamités, aucune amertume, aucune récrimination ne se mêle à nos pensées. Si la vérité nous force à parler d'une faute effacée par tant d'années de repentir, vous le savez, ô vénérable Père, vous qui avez connu et notre respect inaltérable et notre amour filial, nous ne faisons que remplir vos intentions et répéter vos humbles aveux. Vous fûtes, il est vrai, entraîné bien loin de la voie tracée par la pureté de votre vie et l'humble soumission de votre cœur; mais cet égarement passager, dont l'aveu fit couler tant de larmes d'attendrissement, ne s'est-il pas changé pour vous en un titre de gloire? Saint Pierre se reprocha sa faiblesse jusqu'au pied de la croix qui servit d'instrument à son martyre : n'est-elle pas un sujet de consolation et d'espérance? C'est assez d'avoir cité ce grand nom : les enfants de l'Eglise nous comprennent; ils savent toute la joie que cause au ciel un pareil retour.

Mais il ne suffisait plus d'avoir accepté la nouvelle organisation de l'Eglise de France, violemment sépa-

rée de son chef, tombé lui-même sous le poids de la persécution. Le crime régnait alors; il fallait applaudir à ses actes et partager son horrible triomphe. L'évêque constitutionnel de Poitiers avait pu céder à des circonstances difficiles; il avait presque son excuse dans la bonté naturelle de son cœur; mais il ne pouvait pas cesser d'aimer sa patrie et ses frères. Sa modération constante et les services sans nombre qu'il avait rendus aux victimes de la tyrannie suscitèrent contre lui une accusation capitale : le tribunal qui devait le juger n'en connaissait pas d'autre. Il est mandé à la barre de la Convention. Sa tête va tomber comme tant d'autres têtes que ni l'estime universelle, ni l'éclat de la plus haute renommée, ni les lauriers de la victoire elle-même n'ont pu préserver de la hache sanglante. La Providence, qui le réservait pour faire oublier ces mauvais jours, ne permit pas qu'une vie si chère fût tranchée par la main du bourreau. Les hommes qui versaient le sang avaient subi le juste arrêt de la vengeance publique la veille même de son arrivée. Ils n'eurent pas le temps de déchirer la proie qui venait se livrer à leur rage de tigre.

Nous avons rempli un devoir. La sincérité de nos éloges et notre attachement à la Mère de toutes les Eglises exigeaient que ces ombres fussent d'abord placées au fond du tableau; elles en feront mieux ressortir les traits. Nous n'aurons plus à exprimer que l'admiration et la reconnaissance.

Cependant la France, fatiguée des œuvres meur-

trières de la haine et de l'impiété, commençait à lever vers le ciel ses yeux mouillés de larmes. Ses enfants regrettaient la douce majesté des fêtes catholiques, trop longtemps interrompues, et les dogmes consolants de la foi de leurs pères souriaient à leurs cœurs désolés. Ils n'avaient rien trouvé dans les pompes inanimées d'un culte étrange, inventé par l'orgueil, qui pût adoucir les maux qu'ils avaient soufferts.

Rome avait proclamé un nouveau pontife, anneau précieux de la chaîne miraculeuse qui, depuis dix-huit siècles, fait remonter l'Eglise à son divin fondateur. Un jeune guerrier, dont la victoire plus rapide que la foudre avait déjà porté le nom jusqu'aux extrémités de la terre, saisissait d'une main puissante le sceptre de l'opinion parmi nous. En vain les passions mal éteintes murmuraient autour de lui. Les Français, ivres de sa gloire, qui rejaillissait sur eux, lui remettaient avec enthousiasme leurs brillantes destinées : ils étaient persuadés qu'un héros n'abuserait jamais de leur confiance.

Soit que l'œil d'aigle de Napoléon eût vu qu'il ne pourrait ni rétablir l'ordre ni fonder sa puissance sans le secours de la Religion, soit plutôt que celui qui dirige les pensées des hommes suivant sa volonté, eût incliné vers des desseins de paix et de miséricorde la tête puissante qui devait bientôt commander à l'Europe entière, un concordat fut conclu aux conditions les plus favorables pour le temps où il fut mis à exécu-

tion. Mgr Montault, réconcilié avec le souverain Pontife, dont il avait humblement imploré l'indulgence, arrive au milieu de nous Evêque, catholique, Pasteur légitime, brûlant de relever les autels abattus et d'en réunir les débris dispersés.

Illustres Evêques d'Angers, qui fîtes, pendant quatorze siècles, la gloire de cette contrée; vous avez craint peut-être que votre ancien troupeau ne fût délaissé pour toujours : rassurez-vous; sortez de votre poussière, venez au devant d'un successeur digne de vous ; ouvrez-lui le sanctuaire, qu'il va purifier comme le retour du soleil dissipe les nuages et la tempête.

Ce fut, en effet, un beau jour que celui où le Prélat, précédé des marques de son autorité bienfaisante, monta pour la première fois les degrés de l'autel. Entouré d'une foule attentive et religieuse, émue d'un spectacle devenu nouveau pour elle, il offrit la victime qui efface les péchés du monde pour cette ville, pour son diocèse, pour les bons et pour les méchants, avec la dignité et la grâce qui éclataient sur son visage, avec le recueillement et la piété qui l'accompagnaient toujours dans ses augustes fonctions.

A partir de cet heureux moment, le succès de son épiscopat fut assuré. Les prêtres que le malheur des temps avait fait chanceler, se rangèrent autour de lui, à la suite des confesseurs de la Foi. Ils demandèrent la paix, dont leur conscience éprouvait le besoin : ils

la trouvèrent dans ses bras paternels, ouverts pour les recevoir et pour les consoler. Les fidèles, désabusés des imputations mensongères qui avaient ébranlé leur soumission, s'étonnaient de trouver près de leur Evêque un accès si facile, un accueil si bienveillant. Ils répétaient, en le quittant, les paroles de douceur et d'onction qu'ils avaient entendues, et faisaient partager à leurs familles les salutaires impressions dont ils étaient pénétrés. La face de l'Anjou était changée, les temples s'ouvraient de toutes parts, nos saintes solennités étaient célébrées par des chants de triomphe. Les chaires retentissaient des leçons de l'Evangile, si propres à calmer les passions; les accents des fidèles reconnaissants s'élevaient vers l'auteur de ces faveurs inattendues, les bienfaits de la religion reprenaient leur cours.

Il est vrai que, parmi les ecclésiastiques qui avaient traversé, sans fléchir, les flots de nos dissensions religieuses, quelques-uns, semblables au frère de l'enfant prodigue à la porte du festin de famille, murmuraient avec lui, et refusaient de s'unir aux sentiments d'indulgence dont ils étaient témoins. « Quelle sera notre récompense, disaient-ils, à nous qui avons défendu la Foi menacée, s'il traite avec tant de bonté ceux qui l'ont abandonnée aux jours de ses plus rudes combats? » Mais ces plaintes, excusables peut-être après des épreuves si glorieusement soutenues, cessèrent bientôt de se faire entendre. Hélas! ils ne le connais-

saient pas; ils ne savaient pas quelle place leur était réservée dans ce cœur, qui rendait à chacun bien plus qu'il ne recevait lui-même.

Saint Bernard, écrivant autrefois à un évêque nouvellement élu, l'exhortait à effacer, par la sainteté de son ministère, ce qui avait été moins exemplaire et moins parfait dans sa vie précédente (*). « Alors, ajou-
» tait ce grand docteur, nous reconnaîtrons que vous
» avez reçu la bénédiction et la douceur, que vous
» avez été établi serviteur prudent et fidèle pour con-
» duire la famille de votre maître, et nous croirons
» qu'un jour vous serez regardé comme un fils heu-
» reux et puissant qui doit hériter de tous les biens
» de son père. »

Ces conseils et ces vœux de l'illustre abbé de Clairvaux ne sont-ils pas l'abrégé des œuvres de notre Prélat? Le voyez-vous, dès les premiers pas de sa nouvelle carrière, diriger tous ses efforts vers sa plus importante obligation, la succession du ministère pastoral. L'ancien clergé de notre pays avait été décimé par le glaive et l'exil. Les ordres religieux, qui jadis venaient en aide aux pasteurs surchargés, avaient disparu dans nos tourmentes. Mgr Montault, plein de confiance dans les secours de la Providence, les seuls dont il pût alors disposer, réunit dans son propre palais quelques élèves qui demandent le sacerdoce. Il

(*) 1re Ep. *Ad Ardutionem.*

appelle la jeunesse religieuse à entrer courageusement dans une vocation devenue étrangère aux attraits de la chair et du sang, mais qui promet au zèle des travaux et des couronnes. Ce fut là le berceau du grand séminaire, aujourd'hui si florissant. Ce fut là qu'un savant évêque, que nous avons vu accompagner de ses regrets celui qu'il regardait comme son père, trouva des exemples et des leçons, qui portent des fruits si utiles à l'Eglise.

Cet état précaire ne dura pas longtemps. Dieu bénit le généreux dessein dont il était le premier auteur. Monseigneur obtint ce qu'il désirait le plus, un établissement spacieux et convenable. Il a goûté jusqu'à ses derniers moments la consolation la plus douce pour lui : il la méritait bien. Il a vu croître sous ses yeux, dans la piété et dans la science, une tribu tout entière de jeunes ecclésiastiques, qui ont répondu à ses désirs et réjoui sa vieillesse, comme autrefois les enfants d'Aaron entouraient de leur amour et de leurs hommages le saint pontife Onias, dans les fêtes de Sion.

Mais nous oublions que le temps s'écoule et s'enfuit avec nos paroles. Et pourtant nous avons à peine commencé l'énumération des actes les plus importants de l'illustre défunt. Que pouvons-nous, faibles orateurs, pour célébrer des œuvres divines? Leur nombre et leur éclat ne sert qu'à montrer notre impuissance.

Uni par le fond de ses entrailles à tous les amis du bien, occupé jour et nuit du troupeau dont il était le père, toujours disposé à prêter l'appui de ses conseils et de ses bienfaits aux entreprises utiles, l'évêque d'Angers a créé ou protégé d'une manière efficace des ressources pour tous les besoins, non-seulement dans cette ville, mais dans les plus pauvres paroisses de son diocèse. On avait vu un désert aride, une terre bouleversée par un orage : elle est devenue, à la sueur de son front, une contrée fertile où fleurissent à la fois l'instruction des pauvres, objet constant de sa sollicitude, le soin des malades, les encouragements donnés au repentir, les asiles consacrés à la piété et à l'innocence, l'éducation offerte à toutes les classes de la société par des maîtres habiles et vertueux, par des femmes admirables, qui s'arrachent volontairement à la tendresse de ceux qui leur ont donné le jour, qui renoncent à élever des enfants, soutiens de leurs vieilles années, pour devenir les mères d'une famille innombrable, que la confiance jette dans leurs bras.

Rien ne l'arrêtait quand il fallait venir au secours de l'Eglise ou de l'humanité souffrante. Il ne désespérait jamais de l'avenir d'une œuvre qui intéressait la gloire de Dieu ou le salut de son peuple.

Plus d'une fois ses petits séminaires, pépinières fécondes qu'il aimait, pour ainsi dire, à cultiver de ses propres mains, comme la plus précieuse portion

de son domaine, ont causé des craintes à la charité publique, sur laquelle ils reposent. Des événements inattendus ont entravé leurs succès, troublé le calme indispensable aux études : il les a soutenus, relevés lorsqu'on pouvait les croire sur le penchant de leur ruine; il les a laissés mieux établis que jamais. Ne dirait-on pas que dans ses communications si ferventes et si pures avec le Maître souverain des hommes et des choses, il avait obtenu d'user de sa puissance, comme il avait reçu le don de retracer sa bonté?

Malgré nos efforts, nous n'avons donné qu'une bien faible idée de l'heureux passage du saint Prélat parmi nous; mais, comparez vous-mêmes l'état prospère de nos églises, de nos établissements, de nos communautés religieuses, avec les débris et le dénûment des premières années de son administration.

Rappelez-vous combien d'hommes à caractères différents, à impressions diverses, ont exigé de sages ménagements; combien d'années de guerre extérieure ou de divisions intestines, de craintes universelles ou de malheurs réels, combien de changements imprévus dans la direction ou dans le principe même de l'autorité, ont pesé sur sa longue vie sans arrêter le cours de ses louables entreprises, et vous comprendrez tout ce qu'il y avait de constance, de modération et de prudence dans sa conduite. Sans autre pouvoir que celui que donne la confiance générale, il commandait à tous avec un tel succès, qu'il n'y a point eu pour

lui de temps difficiles, ou du moins d'obstacles insurmontables. On ne pouvait le voir, on ne pouvait l'entendre, sans entrer dans ses vues. On se sentait comme subjugué par la dignité de ses traits, la noble simplicité de son langage et la justesse de ses idées. Il rappelait, par cet ascendant salutaire, les évêques des premiers temps, que la vénération des peuples a placés au ciel.

Il faut le dire, Messieurs, pour l'instruction de tous : cet assentiment unanime, il le devait surtout au calme qu'il a gardé dans les occasions les plus capables d'égarer les bonnes intentions elles-mêmes en les poussant au-delà des bornes. Tout entier à ses devoirs de pasteur, étranger aux passions qui ont ébranlé le sol de notre patrie et porté la division jusqu'au sein de nos familles, il n'approuvait pas toujours, mais il ne condamnait jamais avec amertume. Ministre de l'Evangile, il savait que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Ami de la paix, il la conservait avec tous autant qu'il dépendait de lui, suivant le conseil du grand apôtre. Sacrificateur de la victime de propitiation, il l'offrait chaque jour pour tous les hommes; il lui confiait, dans le secret de son cœur, ses vœux et ses espérances; mais il se souvenait que nous n'avons d'autres armes que la prière, nous qui prêchons que les événements et leurs conséquences sont dans la main de celui qui renverse et relève à son gré les empires.

Une seule circonstance, mais grave et solennelle, le força de montrer qu'un évêque, à qui l'Esprit-Saint a confié la garde de l'Eglise, ne peut sacrifier ses intérêts aux puissants de la terre.

L'Italie était devenue notre conquête. La ville éternelle, veuve de son souverain, captif et gémissant, avait perdu son indépendance, pourtant si convenable, si nécessaire à l'honneur de la religion catholique. L'auguste vieillard, qui reçoit de toutes les parties de l'univers le titre de Père, et qui exerce son autorité pacifique jusque sur les habitants des îles les plus reculées, était menacé dans l'exercice de ses droits. Quoique les destinées du catholicisme reposent sur des promesses divines, il était pourtant agité de crainte et de douleur. L'univers chrétien attendait, dans le saisissement et la terreur, l'issue de ce combat singulier entre le maître de l'Europe tremblante sous le poids de ses phalanges innombrables, et l'humble successeur de saint Pierre, déjà enchaîné sous l'ombre menaçante des aigles victorieuses. Les évêques de France sont réunis, non pour prêter leur appui à la faiblesse, mais pour seconder les projets de l'homme du destin, comme il s'appelait lui-même.

On ne sait quel motif causait de l'hésitation, pendant ce grand conflit, à celui qui n'hésitait jamais. Peut-être une impression divine passait malgré lui dans son cœur irrité pour en calmer la fougue; peut-

être, un souvenir importun de sa reconnaissance pour le vénérable pontife qui l'avait appelé son fils, en ceignant sa tête du diadême de Charlemagne, en arrêtait les flots. Il était au jour de sa plus haute fortune, et son impétuosité n'osait briser les liens qu'il avait renoués lui-même sans donner à la violence une apparence de justice. Il pousse les chefs de l'Eglise gallicane, appelés à discuter sa querelle, vers l'indépendance ou plutôt vers la servitude, puisque l'unité catholique est la mère et la gardienne de la vraie liberté. L'épiscopat se montra digne de lui-même et de sa gloire passée. Notre Evêque, dont les habitudes étaient si contraires à toute opposition, soutint la colère d'un souverain tout puissant avec la fermeté d'une conscience indépendante et le calme d'un confesseur de la Foi.

La Providence veilla encore cette fois sur le dispensateur de ses dons. Elle le ramena parmi nous avec un titre de plus à notre vénération : il sortait pour ainsi dire de l'arène, portant encore les marques de la lutte courageuse qu'il avait soutenue et la tête ceinte, comme un athlète généreux, des palmes de la victoire. Il reprit aussitôt le cours de sa vie si humble et si modeste qu'il consacrait toute entière à son troupeau. Vous savez qu'il ne nous quittait jamais, qu'il ne se plaisait qu'avec nous. Quand il s'éloignait de cette ville, qui lui était chère, c'était uniquement pour porter aux autres membres de sa

nombreuse famille les grâces qu'il devait à tous ses enfants. Quelle est la paroisse qu'il n'ait pas visitée, l'église qui n'ait pas joui de sa présence? quel est l'autel, si modeste qu'il fût, sur lequel il n'ait pas offert le divin Sacrifice, pour les pauvres pressés autour de lui, pour les enfants, qui s'approchaient de lui sans crainte, parce qu'ils devinaient son cœur de père à je ne sais quelle onction mystérieuse qui les charmait en les attirant? quel est l'établissement destiné aux études de la jeunesse dont il n'ait encouragé les travaux et embelli les fêtes? Quel est l'heureux vainqueur, dans les combats non sanglants de cet âge, qui ne se souvienne aujourd'hui combien un prix décerné par ses mains causait de joie au cœur de sa mère attendrie? On a dit de lui, et on ne pouvait mieux le peindre, ce que l'Esprit a dit du Fils de Dieu lui-même : Il a passé sur la terre en faisant le bien.

Arrêtons-nous ici. Nous sentons que nos forces s'épuisent et que nous avons besoin de reprendre haleine. Nous vous avions promis le tableau d'une vie dont chaque jour mériterait d'être retracé dans tous ses détails. Si nous n'avons pas rempli votre attente, nous en avons fait assez peut-être pour que vous nous sachiez gré de notre bonne volonté, et que vous continuiez votre indulgence à la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

Nous vous avons annoncé qu'après le tableau de la vie publique de notre saint Evêque, nous essaierions de vous dévoiler les secrets de son intérieur et de vous introduire, qu'il nous soit permis d'employer cette expression, dans le sanctuaire de son âme. Vous vous plaindrez, sans doute, de n'avoir entendu qu'un récit imcomplet et décoloré : nous sommes convaincu nous-même de l'imperfection d'une exquisse tracée à la hâte et, pour ainsi dire, au bruit de nos travaux journaliers : aussi en avons-nous appelé à votre témoignage et nous sommes-nous reposé sur vos souvenirs : cet appui ne pouvait nous manquer. O vénérable Pontife ! si les ombres du trépas vous enveloppent, vous vivez néanmoins parmi ces fidèles qui vous furent si dévoués ; vous vivez et vous vivrez toujours dans le sentiment profond de leur reconnaissance. Vous serez le sujet de leurs plus doux entretiens; leurs enfants apprendront à chérir votre mémoire, et regretteront de n'avoir pas partagé avec leurs pères le bonheur d'être témoins de vos œuvres.

Maintenant, nous ne remplirions pas le dessein que nous nous proposions, si nous nous bornions à répéter encore ce que chacun de vous se plaît

à raconter. Sans doute, Mgr Montault était généralement connu par la droiture de ses intentions, par la douceur et l'égalité de son caractère, par la générosité de son cœur; sans doute sa foi égale à celle des premiers siècles, sa piété constante et sincère, son admirable régularité lui avait concilié des respects unanimes; mais il est juste que ces heureuses qualités, que ces vertus vraiment dignes de l'épiscopat, qu'il couvrait avec tant de soins des voiles de la modestie, jouissent maintenant, qu'il ne peut plus nous imposer silence, d'un éloge fondé sur des révélations qu'il n'aurait jamais permises.

C'est à vous surtout, Ministres des autels, à vous sa famille bien-aimée, que nous adresserons nos paroles : *Ad vos, mandatum hoc, ô sacerdotes* (*) : c'est à nous de publier ses exemples, à nous de les imiter.

Heureux enfants! nous n'avons besoin que de connaître notre père et de marcher sur ses pas pour devenir parfaits. Oh! si notre douleur, qui s'accroît et s'élève à mesure que nous approchons du moment fatal, nous rend plus cher le modèle que nous avons perdu, la vérité ne nous forcera-t-elle pas d'avouer en sa présence que nous sommes bien loin du but qu'il nous a marqué ?

Pour se faire une juste idée des vertus privées de notre Prélat, il ne faut pas oublier que les fonctions

(*) Malach. 2. 1.

épiscopales sont environnées de difficultés sans nombre. Nous ne sommes plus aux jours où la Foi dirigeait toutes les pensées et soumettait à son joug toutes les volontés. Les fonctions divines n'ont sans doute rien perdu de leur haute importance : leur action sur la masse des catholiques est immense; mais les hommes du siècle ne les jugent peut-être pas avec assez d'indulgence.

C'est une vérité reconnue, que plus le monde se corrompt plus il devient sévère pour le sacerdoce. En effet, Messieurs, quels sacrifices ne demande-t-on pas à un évêque? Ce n'est pas assez qu'il renonce à ses goûts, à ses intérêts, à ses affections les plus légitimes; on veut qu'il se prête aux temps, aux circonstances, aux catastrophes imprévues, qu'il plie, pour ainsi dire, sa houlette de pasteur des âmes au souffle inconstant de ce qu'on appelle la fortune, qu'il n'irrite jamais ni les opinions, ni les partis : on veut que, dans les concessions qu'il fait au bien public, il garde néanmoins son caractère d'homme de Dieu qui ne cède jamais par faiblesse, qui ne résiste jamais par passion. On n'excuserait pas un oubli, on ne pardonnerait pas une erreur : il faut, comme le dit saint Jean Chrysostôme, qu'il brille de l'éclat de l'astre du jour et que les étoiles pâlissent et disparaissent devant lui.

Ne nous plaignons pas des obligations imposées à notre ministère, dont elles élèvent si haut la noble

et sainte destinée. Reconnaissons qu'on ne peut trop demander à celui dont les décisions alarment ou rassurent les consciences, à nos chefs surtout, dont le nom recommandé d'âge en âge, par les plus honorables traditions, annonce que tous ont acquis le droit de compter sur leur dévoûment et de profiter de leur immolation. Mais souvenons-nous que l'homme abandonné à ses propres forces, ou plutôt à sa faiblesse, ne peut ni atteindre à cette perfection, ni se tenir à cette hauteur plus qu'humaine. Aussi les esprits éclairés par la véritable sagesse, qui savent que tout don excellent descend du Père des lumières, confessent-ils en méditant la vie du saint Evêque, qu'elle appartient tout entière aux inspirations du Ciel, et que la nature, malgré ses largesses, n'a fait que préparer à la fécondité de la grâce une terre qui sans elle serait demeurée stérile. Quelque prodigue, en effet, que la nature se soit montrée envers lui, ce n'est pas elle qui lui a donné l'admirable ensemble de ses vertus, toujours égales, toujours au même degré pendant un demi-siècle d'épreuve, car, comme l'enseignent les livres Saints : *Tous les hommes qui manquent de la science de Dieu sont pleins de vanité et d'inconstance : Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei* (*).

Ainsi nous nous plaisions à reconnaitre son heu-

(*) Cap. 13. 1.

reux naturel; nous jouissons, malgré nos regrets, du respect qu'imprime sa mémoire même aux âmes privées de la vie de la Foi; mais c'est un devoir pour nous de marquer la source à laquelle il puisa constamment les motifs de sa conduite : il est juste de rendre à sa piété ce que sa piété lui a fait obtenir : *pietas ad omnia utilis est.* C'est à elle qu'il a dû l'inépuisable bienveillance qui coulait de son âme comme une rosée bienfaisante sur les douleurs de ses frères : c'est elle qui attirait vers lui la confiance et ses doux épanchements.

Vous vous le rappelez, hélas! il y a si peu de temps que nous l'admirions encore; son visage calme et pur, malgré les ravages de l'âge, ne portait-il pas l'empreinte de son union continuelle avec Dieu? N'est-ce pas cette sérénité qui écartait toute crainte, qui éloignait toute inquiétude? Il était bon pour tous sans doute; mais n'est-ce pas encore à sa piété que le malheur et les souffrances devaient leurs priviléges et l'intérêt si tendre qu'il leur a porté?

Oh! combien vous avez reçu de pénibles confidences! combien de larmes secrètes ont coulé dans votre sein! combien d'espérances vous avez fait renaître! combien d'angoisses vous avez calmées! Image du meilleur des enfants des hommes, aux pieds duquel on déposait les malades et les infirmes, qu'il guérissait tous, si vous ne pouviez renouveler tous les prodiges de sa puissance (elle n'appartenait qu'à lui), du

moins vous n'avez cessé d'en rappeler les effets par vos vœux et votre générosité. Qui l'a mieux connu que nous, ô mes chers confrères? qui peut mieux que nous rendre témoignage de la douceur de son autorité comme du charme de ses conseils, nous, qu'il a dirigés dès nos premières études, qui fixaient son attention jusque dans les moindres détails, dont il voulait, comme un père glorieux des progrès de ses fils, juger par lui-même et l'objet et les résultats? Quels encouragements ne donnait-il pas à notre zèle, lorsqu'au sortir de la sainte solitude, où il nous préparait au service des autels, il nous appelait près de lui et nous confiait le salut d'Israël, comme Jésus-Christ confia à ses apôtres celui des nations, auxquelles il faisait annoncer les mystères de son amour? Lorsqu'après de timides essais dans une carrière épineuse, nous venions lui raconter les bénédictions que le ciel avait versées sur nos travaux, son front ne brillait-il pas d'une joie toute céleste? ne partageait-il pas toutes nos satisfactions?

Cependant il arrive que le prêtre le plus dévoué aux œuvres de la Charité rencontre des obstacles, qui brisent ses desseins et qui répandent dans son âme l'amertume et le découragement. N'est-il pas vrai que notre première pensée dans ces tristes circonstances se tournait vers lui? que notre premier besoin était de recourir à sa longue expérience, de ranimer près de lui notre espoir prêt à s'éteindre et de chercher des

consolations qu'un autre ne pouvait nous donner? avons-nous jamais craint qu'il refusât d'écouter le récit de nos épreuves? Comme un voyageur expérimenté, qui se souvient de ses fatigues et des dangers qu'il a courus, il nous recommandait la confiance qui l'avait soutenu lui-même, la persévérance qui donne les succès qu'il avait obtenus et la couronne qu'il a méritée. Qui rendit jamais l'obéissance plus facile, l'obéissance, âme de la vie sacerdotale, sans laquelle la confusion détruirait la beauté de l'Église, en la couvrant des ombres de l'anarchie? Il ne commandait pas, il engageait, il exhortait, il priait pour ainsi dire: la résistance aurait été criminelle; mais elle était impossible. Si pourtant quelques-uns de ses enfants ont parfois affligé sa tendresse, car pour quelles funestes illusions la volonté de l'homme n'est-elle pas capable de se passionner? dès que le repentir les avait éclairés, le souvenir de l'enfant prodigue dans les bras de son père leur assurait le pardon, qu'ils venaient réclamer avec assurance; ils savaient qu'il ne leur serait point refusé.

Pour lui, il ne craignait pas d'adresser des excuses à ceux même qui dépendaient de lui, lorsqu'une surprise involontaire l'avait induit en erreur. Il écrivait, ce sont ses propres expressions, à un prêtre qu'il craignait d'avoir contristé (*) : « En examinant bien ma

(*) Lettre au curé de Bouchemaine, 1812.

conscience, mon cher curé, je suis très persuadé que j'ai au moins autant besoin d'indulgence que vous. Vous me demandez pardon, vous ne m'avez point offensé. J'ai bien vu par votre lettre que vous aviez du chagrin; je n'aurais point dû vous l'occasionner. Si j'eusse agi avec plus de prudence dans l'affaire dont il est question, je vous aurais épargné ce désagrément. » Son inaltérable douceur, sa bonté toujours la même, sur laquelle ni les fatigues, inséparables de ses nombreuses occupations, ni les ennuis, compagnons trop assidus de la vieillesse et de ses infirmités, n'ont jamais fait passer leurs nuages, étendaient plus loin que les membres du Sacerdoce, nous l'avons déjà dit, leurs faciles et attrayantes inspirations. Tous les fidèles, ou plutôt tous les habitants de ce diocèse en ont recueilli les effets, sans distinction de position sociale, d'opinions politiques ou religieuses.

On parle de tolérance; on répète, sans le définir, un nom qui n'appartient essentiellement qu'à la religion catholique, quoique l'erreur l'ait souvent usurpé comme une belle et glorieuse enseigne. La tolérance, c'est l'amour de nos frères, alors même qu'ils sont égarés; c'est la miséricorde répandue à pleines mains sur leurs fautes, alors même que la vérité et la justice forcent de les condamner; c'est la séparation franche et sincère que la charité chrétienne établit entre l'homme et ses actes : elle sait qu'elle n'a pas le droit de réprouver celui qui a la patience de l'Eternel ac-

corde le temps d'un retour salutaire. La véritable tolérance était si bien établie dans le cœur de l'Evêque d'Angers, qu'aucune occasion, quoiqu'il ait eu à franchir plus d'un pas difficile, ne lui a fait adresser un reproche. Il est vrai que ce mot est banni du langage que l'on emploie pour parler de lui.

Cependant nous devons ici, pour préciser ses saintes habitudes et pour en faire de plus en plus ressortir le divin principe, revenir encore sur la préférence qu'il accordait à deux classes intéressantes, objets particuliers de l'amour de Jésus-Christ lui-même. Imitateur fidèle du Fils de Dieu, descendu du ciel pour assurer aux petits enfants, qu'il couvrait de ses baisers, le royaume de son Père, la pauvreté et l'enfance occupèrent constamment la première place dans ses affections.

Pauvres, vous êtes hommes ; malgré vos souffrances passagères, votre avenir est immortel et vous marchez comme les puissants et les riches du monde vers le terme de toutes les distinctions. Le tombeau nous confondra dans la même poussière. Pauvres, vous êtes chrétiens : vous reçûtes longtemps avant les maîtres de la terre l'annonce de l'ère nouvelle qui se levait pour les peuples assis dans les ombres de la mort. Vous seuls entendîtes, autour du divin berceau qui renfermait l'espoir encore ignoré de l'univers, les chants angéliques qui montaient vers le Très-Haut, pour lui rendre gloire, et qui descendaient vers cette

région désolée en promettant la paix aux hommes de bonne volonté. Pauvres, vous fûtes les premiers disciples de la Sagesse incarnée, vous portâtes jusqu'aux confins du monde la belle nouvelle de son Evangile. Vous êtes la portion la plus chère du troupeau d'un évêque qui suit les pas du grand Pasteur ; aussi le nôtre vous avait-il donné son âme tout entière.

Combien de fois l'avons-nous vu entouré des livrées de l'indigence, suspendre sa marche, se séparer de ceux qui l'accompagnaient pour épargner à des infortunés, honteux de leur détresse, l'aveu public de leur état ! Ils le déposaient en secret dans son cœur, et en secret sa main s'ouvrait pour les soulager. Trop attentif à cacher ses bonnes œuvres, dont il n'attendait point la récompense ici-bas, il nous a dérobé la part la plus touchante de son éloge. Et pourtant des voix s'élèvent, des soupirs se font entendre, des larmes s'échappent; et si nous fixons les visages qu'elles inondent, nous reconnaîtrons que c'est des yeux des pauvres qu'elles coulent plus abondamment.

Il lui était moins facile dans ses visites pastorales, où un nombreux cortége l'environnait toujours, de suivre les vœux de son humilité. Ses aumônes au-dessus de ses ressources, ses discours empreints de l'onction de la Charité, ses démarches vers les cabanes et les chaumières avaient malgré lui des témoins. On nous permettra de placer ici, comme une preuve du mouvement spontané qui le portait vers l'indigence,

un trait d'autant mieux gravé dans notre mémoire que nous avons eu l'avantage d'en fournir l'occasion.

C'était au pauvre village qui a vu s'écouler nos plus heureuses années. Monseigneur devait le traverser rapidement pour atteindre sa station du soir. Le passage d'un évêque et d'un évêque tel que celui que nous attendions, avait ému la population tout entière. La route était bordée de familles chrétiennes, accourues pour réclamer au moins une bénédiction. Nous venions d'adresser quelques mots de consolation à l'une de ces mères qui sont nées, qui vivent et qui meurent dans les plus dures privations. Pour qu'il ne manquât rien au malheur de celle-ci, elle avait perdu son mari et ses enfants. Réduite au secours de la charité publique, elle gisait depuis plusieurs mois sur sa triste couche, qu'elle ne pouvait quitter, attendant sa délivrance et son départ pour le Ciel; car elle était pleine de foi et d'espérance. Et pourtant elle n'avait pas le courage de se résigner à sa seconde épreuve, celle d'être seule privée de la vue du bon Prélat. Elle témoignait son chagrin par ses pleurs intarissables. Il arrive; nous lui racontons cette scène dont nous étions vivement ému. Il demande sa demeure, que nous lui indiquons. En un instant il est au chevet de la pauvre femme, étonnée, ravie d'une faveur si peu attendue. Des paroles telles que l'amour de Dieu les inspire, accompagnées d'une abondante aumône, charmèrent, jusqu'à son dernier soupir, cette âme souffrante qui

avait cru voir briller, avant son trépas, une vision de la béatitude céleste.

On peut dire que de la pauvreté à l'enfance il n'y a qu'un pas, tant l'une et l'autre ont besoin de protection. On observe généralement dans les enfants nés au sein du Catholicisme, une disposition si remarquable à s'approcher des ministres de la Religion, qu'on ne peut l'attribuer qu'à la grâce du baptême ou à une sorte d'instinct, qui naît de leur pureté et qui les porte, sans qu'ils s'en rendent compte, vers ceux qui seront un jour chargés de conserver en eux la fleur de l'innocence, trop prompte, hélas ! à se flétrir. Partout, les prêtres sont accueillis par le sourire de cet âge intéressant, qui dépose près d'eux sa timidité naturelle. Il semble que l'invitation sortie d'une bouche divine : « Laissez les petits enfants s'approcher de moi, » les attire encore, après tant de siècles, vers ceux qui doivent représenter le Sauveur.

Ce trait de ressemblance ne pouvait manquer à notre vénérable évêque. Les enfants avaient pour lui un charme inexprimable; il était pour eux d'un invincible attrait. Il aimait leur langage naïf, leurs réponses pleines de candeur; il se plaisait à les faire parler. Il s'identifiait à leurs joies si fragiles, à leurs chagrins sitôt oubliés. Il les bénissait avec un ineffable plaisir.

Vous trouvez peut-être que nous nous arrêtons longtemps sur ces détails; mais n'est-ce pas dans la sim-

plicité de ce tableau que vous verrez plus clairement tout ce qu'il y avait de tendresse et de bonté dans le cœur du saint Vieillard? Au moment même où le froid de l'agonie commençait à engourdir ses membres, où ses yeux appesantis ne s'ouvraient plus que par intervalles à la lumière du jour, la présence d'un enfant qui lui était cher lui rendit ses forces : il en retrouva pour l'embrasser et le bénir. Ah! ce n'est pas vous, du moins, mères chrétiennes, qui nous reprocherez d'épuiser un pareil sujet ; nous sentons trop que nous sommes d'accord avec vos pensées, et que nous n'avons décrit que vos souvenirs et vos regrets.

Ainsi, dans ses habitudes les plus ordinaires, comme dans les actes de son importante mission, notre pieux Evêque a mérité la vénération universelle, dont il reçoit des marques si éclatantes.

Nous croyons avoir le droit de le redire : l'homme abandonné à lui-même ne se soutient point à la hauteur de la perfection. Toujours quelques inégalités, dans le cours d'une longue existence, échappent à son attention et signalent sa fragilité : on aperçoit des taches sur le disque du soleil. La nature, déchue de sa noble origine, ne remonte vers le bien qu'à l'aide du Tout-Puissant, et le Tout-Puissant n'assiste que ceux qui l'invoquent. Aussi Monseigneur avait-il placé sa confiance dans les exercices continuels de sa fervente piété.

Ce qu'il y a de plus édifiant peut-être dans la suite de tant d'années, et jusque dans les affaiblissements de la vieillesse, c'est la régularité de chaque jour, constamment égale à celle du jour précédent. Tout fut arrêté, réglé, distribué pour sa vie entière dès qu'il fut revêtu de l'épiscopat; il ne se départit jamais de cet ordre invariable, qui lui donnait le temps de suffire à tout. Etranger aux réunions du monde, où il aurait porté des formes si convenables st si gracieuses, il ne se délassait de ses travaux que par la prière. Son amour pour Jésus-Christ était admirable, sa confiance dans l'adorable sacrifice de la Croix allait jusqu'au ravissement. Il en parlait sans cesse; sans cesse il répétait les oracles des prophètes qui l'avaient annoncé. On voyait que son plaisir était de répandre autour de lui les divers sentiments dont il était rempli; il ne se mêlait à d'autres entretiens que par nécessité ou par complaisance : la bouche parle de l'abondance du cœur.

Hélas! quand nous tournons nos regards vers l'autel où, pendant plus de trente-sept ans, les fidèles s'unirent chaque jour à l'offrande de la victime sans tache présentée par vos mains, ô pieux Pontife; quand nous nous reportons à ces fêtes solennelles dont vous étiez le plus bel ornement, à ces ordinations nombreuses, par lesquelles vous renouveliez la jeunesse de l'Eglise, à ces réunions sans cesse renaissantes d'enfants nourris pour la première fois du pain des anges, que vous affermissiez dans la grâce par

les dons de l'Esprit-Saint; quand nous nous rappelons ces retraites ecclésiastiques où votre présence continuelle produisait des effets si touchants; et quand, au milieu de ces souvenirs, nous nous disons : nous ne vous verrons plus; nous ne vous entendrons plus; quand nous pensons que des illusions trop chères dirigent encore nos yeux vers le siége accoutumé que vous n'occuperez plus, et qu'elles vont s'affaiblir et disparaître devant la triste réalité de votre mort, alors notre douleur égale la douleur du prophète pleurant d'irréparables pertes, et nous ne pouvons plus que redire ses gémissements : *Dolor meus super dolorem : in me cor meum mœrens* (*).

Déjà son grand âge et la diminution progressive de ses forces faisaient naître des inquiétudes trop fondées. On voyait, cette année surtout, qu'il ne se soutenait dans les offices publics que par le zèle que lui inspirait sa plus vive ferveur à mesure qu'il approchait du moment suprême. Sa haute taille se courbait malgré lui sous le joug des années, sa démarche chancelante effrayait notre tendresse, son visage s'éteignait sous les ombres croissantes de la tombe, qui allaient bientôt le couvrir tout entier.

Vous vous rappelez sa dernière chute dans cette église, où, malgré les prières les plus pressantes, il avait voulu paraître, comme pour faire ses adieux à

(*) Jérém. 8. 18.

son troupeau. Tout à coup il chancelle, il tombe; on le transporte à la hâte sur son lit de mort : il ne devait plus le quitter. Vous savez quelles désolantes paroles retentirent aussitôt dans cette ville affligée : *Monseigneur ne se relèvera pas.*

A cette nouvelle désespérante, un seul sentiment occupe toutes les âmes. Dans les familles, dans les rues, sur les places publiques, dans les temples mêmes, où ses enfants se pressent pour le recommander à Dieu, on s'aborde, on s'interroge avec anxiété. On dirait que les affaires sont suspendues, que tous les intérêts ont disparu : on ne pense qu'au malheur qui nous menace.

Nous ne répéterons point les exemples qu'il a donnés pendant les jours de sa longue agonie; la paix du juste mourant est au-dessus des expressions humaines. Nous ne dirons ni sa résignation céleste, ni sa prière continuelle, ni sa piété angélique dans la réception des derniers sacrements, ni son empressement à saisir de ses mains défaillantes le signe adorable du salut, ni le bonheur qu'il éprouvait à le presser de ses lèvres décolorées. Il n'y avait qu'un moyen de le réveiller de son assoupissement et d'exciter son attention, c'était de lui répéter quelques-uns des soupirs du roi-prophète, remettant son âme entre les mains du Dieu des miséricordes. Il n'appartenait plus à la terre : il était déjà dans les cieux.

Enfin la voix lugubre de la cloche funéraire, qui

retentit dans toutes les parties de la ville, annonce qu'il a terminé sa course. Son palais devient une vaste chapelle, aux murs de laquelle sont suspendus les signes de notre deuil. Son corps, revêtu des ornements de sa dignité, reçoit les derniers hommages d'une foule empressée, recueillie, priant, pleurant autour de lui, tandis que le clergé se succède, la tête baissée et le cœur plein de soupirs, pour offrir le sacrifice des vivants et des morts, pour répandre des larmes et des supplications sur ces restes inanimés.

Mais il faut rendre à la poussière ce qui appartient à la poussière, cette portion de notre être qui doit un jour se lever glorieuse du tombeau, car il n'aura pas sur elle un éternel empire. Alors commence cet imposant convoi auquel nul autre ne peut-être comparé ni par l'affluence, ni par les sentiments de ceux qui les composent, tant la mort d'un évêque est un grand événement, tant l'épiscopat exerce d'influence; tant l'Eglise catholique garde de puissance au temps même où elle n'a plus pour commander le respect, que les promesses de son divin fondateur et les grâces dont il l'a faite dépositaire !

Mgr Montault n'est plus ! ni ses vertus, ni notre amour n'ont pu le soustraire à la loi commune. Il n'est plus; ses cendres nous restent seules. Placées dans cette église, elles seront pour nous un avertissement solennel du néant de toutes choses et une puissante exhortation à profiter de ses exemples.

Il n'est plus! Venez, mes frères; descendons sous cette sombre voûte pour y recevoir une dernière leçon. Ne craignons pas de nous approcher de lui : ayons le courage d'entr'ouvrir son cercueil. Qui sait si bientôt on ne fermera pas le nôtre? Venez : prosternons-nous devant le Souverain Juge ; pleurons sur nos égarements, sur nos jours écoulés, qui ne reviendront plus, sur les soins coupables ou frivoles qui dévorent une vie qui va nous échapper sans retour.

Venez, magistrats de cette grande cité, vous dont les fonctions paternelles et presque sacerdotales semblent se confondre avec celles qu'il a si dignement remplies. Vous lui avez donné des preuves bien honorables de la profonde estime et du sincère attachement qui vous unissaient à lui : il était accoutumé à se reposer sur vous du soin de son peuple, qu'il ne dirigera plus; vous ne tromperez pas ses plus chères espérances.

Venez, guerriers, dont la valeur doit être le rempart de la morale publique comme du bonheur de la patrie, vous avez suspendu vos bruyantes évolutions pour partager le deuil universel et le religieux silence d'une population éminemment catholique, vous avez abaissé vos armes devant l'illustre défunt, en signe de respect et de douleur : il vous protègera dans les hasards de votre périlleuse carrière, car lui aussi aimait la France et son cœur battait au bruit de la gloire de ses enfants.

Venez, précepteurs de la jeunesse, maîtres de la sagesse et de la science, pour qui sa mémoire est un encouragement, pour qui ses désirs seront plus que jamais des ordres sacrés.

Venez, instituteurs et institutrices des pauvres, sur lesquels il fondait pour l'Eglise l'espoir d'un meilleur avenir : approchez-vous; il va se ranimer peut-être pour vous assurer de son affection.

Venez, membres souffrants de Jésus-Christ, vous dont il a tant de fois essuyé les larmes. Vous ne le verrez plus; vous ne lui confierez plus vos chagrins; mais, du haut de sa demeure nouvelle, il fera descendre sur vous la rosée du Ciel, qui rafraîchira vos maux.

Venez, tendres mères, le remercier des vœux qu'il formait pour le bonheur de vos fils : combien de fois les a-t-il reçus de vos bras pour les presser sur son cœur!

Et nous, ô mes chers confrères, ne viendrons-nous pas aussi réclamer encore une bénédiction! O saint Vieillard! vous fûtes notre père! vous ne cesserez pas de nous regarder comme vos enfants bien-aimés! Protégez notre ministère, c'est vous qui nous l'avez confié. Hélas! vous ne nous conduirez plus; nous ne recevrons plus vos conseils, nous ne jouirons plus de vos exemples; mais vous nous obtiendrez du Prince des pasteurs un autre père qui sera votre image. Il ne vous fera pas oublier,

votre souvenir est ineffaçable ; mais notre plus douce consolation sera de vous reconnaître en lui. Qu'il soit comme vous aimé de Dieu et chéri des hommes ; et son nom, toujours uni à votre nom, nous fera croire que vous êtes encore avec nous.

Ainsi soit-il.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

LOUIS-ROBERT PAYSANT,

ÉVÊQUE D'ANGERS,

Prononcé dans l'église cathédrale, le 21 octobre 1841.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

LOUIS-ROBERT PAYSANT,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Gustans gustavi in summitate virgæ quæ erat in manu meâ paululùm mellis, et ecce ego morior!

A peine ai-je goûté un peu de miel avec l'extrémité de la verge que je tenais à la main, et voilà que je meurs!

1 *Reg.* 14. 43.

MONSEIGNEUR (*),

Ce passage de nos livres saints rappelle l'un des traits les plus touchants, et si j'osais me servir ici d'une expression que la gravité de la chaire n'admet

(*) Mgr l'évêque de Rennes.

pas, je dirais l'une des scènes les plus mélancoliques qu'offre l'histoire du peuple de Dieu.

Le fils de Saül venait de laver dans le sang des Philistins l'opprobre des enfants d'Israël. Il volait dans les bras du roi son père, pressé de lui faire partager la joie si légitime d'un jeune héros à sa première victoire. Son ardeur dans le combat avait épuisé ses forces. Cependant il ne ralentit point sa course, mais en traversant, à son retour, un bois dont les arbres ruissellent de miel sauvage, il étend la verge qu'il porte à la main; il l'approche de ses lèvres desséchées, et ses yeux, près de se fermer à la lumière, reprennent leur noble vivacité.

Il ignore qu'un serment indiscret et sanglant lui interdit, sous peine de la vie, ce faible et indispensable soulagement. Victime de son ignorance, il va expier par la mort une désobéissance dont il n'est point coupable. Déjà son front rayonnant de l'éclat de la gloire s'obscurcit à l'approche du trépas; déjà aux chants de triomphe qui retentissent autour de lui, succèdent des gémissements et des larmes. Aussi jamais le cœur de l'homme n'a fait entendre un soupir plus déchirant. « A peine, s'écrie l'infortuné jeune » homme, ai-je goûté un peu de miel, avec l'extrémité » de la verge que je portais à la main, et voilà que je » meurs! *Et ecce morior!* »

Il semble d'abord, Messieurs, que ce récit, empreint de couleurs guerrières, ne présente aucun rapport

avec le sujet de notre réunion autour d'un catafalque tristement décoré des pacifiques attributs du ministère pastoral. Cependant, si vous vous rappelez la surprise et l'effroi dont toutes les âmes furent saisies, à la nouvelle si prompte et si peu attendue qui a plongé ce vaste diocèse dans le deuil, vous ne vous étonnez pas que les paroles de Jonathas se soient présentées d'elles-mêmes à notre souvenir. Nous n'en avons point trouvé de plus propres à peindre la position du saint évêque dont nous déplorons la fin prématurée, et que nous voyons pour ainsi dire *enseveli dans son zèle déjà couronné des plus heureux succès.* La verge que portait à la main le vainqueur des ennemis de Saül nous a présenté l'image de la houlette pastorale dans la main du premier Pasteur. Le miel qui ranime les forces après le combat, nous a paru un emblême des consolations de l'apostolat, dans un pays où la foi exerce encore son salutaire empire : *In summitate virgæ paululùm mellis.* Enfin nous avons tressailli à l'aspect de la mort indomptable et terrible qui frappe ses coups jusqu'au sein de la vie même, et qui laisse à peine à la proie qu'elle saisit le temps de s'écrier : *Ecce morior!* Voilà que je meurs! Nous avons cru, quoique les circonstances ne soient pas semblables, dans le rapprochement que nous faisons devant vous, qu'il nous serait permis de nous servir, pour rendre nos sentiments, des expressions les plus énergiques, et nous avons répété : *Gustans gustavi in sum-*

mitate virgæ quæ erat in manu meâ paululùm mellis, et ecce morior : A peine ai-je goûté un peu de miel avec l'extrémité de la verge que je tenais à la main, et voilà que je meurs!

Mais ce n'est pas seulement pour épancher nos tristes pensées dans vos cœurs désolés comme le nôtre, que nous venons remplir l'honorable et douloureuse mission dont les rigueurs nous sont encore aujourd'hui réservées; car si nous devons des regrets à celui que nous avons perdu, nous devons à ses hautes vertus des hommages d'autant plus nécessaires qu'il n'a pas été donné à tous de le connaître et de l'apprécier. Plus heureux que la plupart d'entre vous, Messieurs, nous avons vu de près, nous avons admiré les dons qu'il avait reçus pour la gloire de l'Eglise et pour le bien des âmes, et nous avons applaudi aux projets qu'il méditait dans ce double but. Oh ! que d'espérances nous sont échappées dans un jour! *Il était homme de Dieu,* dans le sens le plus complet de ce mot de l'apôtre. Les considérations humaines et les timides ménagements de l'intérêt personnel ne trouvèrent jamais d'accès dans son âme toute dévouée aux engagements de sa vocation. Résigné aux sacrifices qui lui étaient imposés, il n'attendait d'autre récompense de ses longs et continuels travaux, que la joie que procurent les devoirs accomplis. Il ne voyait dans l'avenir de son épiscopat, dont, hélas! il ne devait pas prévoir la si courte durée, que la satisfaction d'entretenir

et d'accroître dans son clergé, pour lequel il était rempli d'estime et d'affection, l'esprit de piété et de zèle dont il était animé. Il ne désirait que témoigner aux fidèles accourus de toutes parts sur son passage, l'attendrissement d'un père qui visite ses enfants pour les bénir.

C'est avec ce caractère que nous l'avons vu passer trop rapidement au milieu de nous : c'est sous ces traits que nous allons essayer de le représenter. Nous ne doutons pas que le plus bel éloge que nous puissions faire d'un évêque, c'est de le montrer vivant des maximes de Jésus-Christ et des apôtres, perpétuant par ses principes et par ses œuvres les traditions de ses illustres prédécesseurs. Chaque église diocésaine n'a-t-elle pas marqué son nom dans l'histoire, par le martyre ou les vertus éminentes de son premier fondateur? Et que pourrait faire de plus glorieux et de plus utile un Evêque d'Angers, qui monte après plus de douze siècles sur le siége des grands hommes qui l'ont précédé, que de continuer la chaîne dont il est devenu un précieux anneau? Aussi le Prélat que le Ciel nous a ravi fut-il un modèle pour le sacerdoce. Le développement de cette première vérité suffirait sans doute à l'honneur de sa mémoire; mais il ne serait pas juste de passer sous silence les fruits de grâce que nous promettait son administration. Cette seconde pensée divisera en deux parties, également dignes de votre pieuse attention, l'éloge que nous consacrons à Mgr Louis-Robert Paysant, évêque d'Angers.

PREMIERE PARTIE.

La perfection religieuse, dans quelque état qu'on la considère, tient essentiellement à l'imitation du Fils de Dieu. La sagesse humaine n'a rien produit qui approche des exemples et des leçons de Jésus-Christ conversant avec les hommes pour verser en eux les divins trésors qu'il cachait sous les voiles de l'humanité. Aussi la Foi, qui nous enseigne qu'il n'y a de salut qu'en lui, ne nous laisse-t-elle pas ignorer que la ressemblance avec cet adorable modèle est la condition indispensable de la prédestination à la gloire des élus : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*).

Ces vérités fondamentales du christianisme doivent diriger les vocations les plus ordinaires et les plus communes. La règle est sans exception, car partout ailleurs il n'y a point d'espérance : *Non est in alio aliquo salus* (**). Mais si ces divins préceptes doivent être chers à tous ceux qui ont entendu la parole de vie, combien méritent-ils plus spécialement l'attention des ministres des autels, et surtout des premiers Pasteurs que l'Eglise revêt de sa céleste autorité, et qu'elle honore d'une confiance sans bornes? En effet, n'est-ce pas à eux, dans la personne de ses apôtres

(*) Saint Paul.
(**) Saint Jean.

bien-aimés, que s'adressent ces touchantes et sublimes paroles, échappées au divin cœur de Jésus comme le testament d'un amour infini, avant son dernier sacrifice? *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs; vous êtes mes amis, puisque je vous ai faits dépositaires de tous les secrets de mon père. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi. Si vous gardez mes conseils, vous serez heureux. Vous serez heureux malgré les épreuves qui vous attendent. Que votre âme ne se trouble point, qu'elle ne se laisse point abattre par la crainte : vous serez consolés; car je prierai mon père de veiller sur vous, de vous garder comme je vous ai gardés pendant que j'étais avec vous. Et mon père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimé* (*).

Voilà, Messieurs, quelques-uns des témoignages de la prédilection de l'auteur de l'Evangile pour les hommes de son choix, auxquels il confiait l'Eglise naissante et ses immortelles destinées. Voilà un abrégé des instructions qu'il leur laisse, avant de monter au Calvaire et de mourir sur la croix. Les apôtres et les saints docteurs, qui les ont suivies avec tant de fidélité, ont tous été d'accord sur le sens de ces adorables recommandations. La vie de Jésus-Christ fut toujours leur lumière, leur règle, leur vie à eux-mêmes, à travers leurs périls, au sein des flots et des orages qui

(*) Saint Jean.

éclataient sur leur tête, qui mugissaient sous leurs pas. Entendez-vous saint Paul, élevé jusqu'au troisième ciel et admis à contempler des merveilles inaccessibles aux intelligences humaines? Qu'a-t-il rapporté sur la terre des hauteurs du séjour éternel? Pas d'autre doctrine que cet admirable engagement : *Je ne veux rien savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* De toutes les parties de l'Eglise catholique, de tous les échos des siècles chrétiens, soit qu'ils s'écoulent lentement dans les ombres de l'ignorance, soit qu'ils se précipitent à la lueur du flambeau de l'étude et des sciences, une seule voix constante et uniforme arrive jusqu'à nous du berceau de la Foi, à travers les bruits confus des passions humaines. Elle répète aux générations qui passent, elle redira aux générations qui nous pressent pour occuper notre place : *Il est la voie, la vérité et la vie : personne ne peut aller à son père que par lui* (*).

Je le sais, Messieurs, et je le reconnais avec douleur, ces maximes, qui ne sont qu'une conséquence nécessaire de la mission du Verbe incarné sur la terre, l'orgueil de l'homme les dédaigne ou les soumet à son examen. Son doute superbe les pèse et les analyse devant les peuples étonnés ou séduits par son audace. Il fait son choix dans le dépôt de la sagesse éternelle. S'il rencontre des enseignements qu'il juge dignes de

(*) Saint Jean.

son approbation, il les retient et proclame leur autorité : ceux qu'il juge épuisés et stériles, en face de la lumière dont il se croit éclairé, il les rejette et les blasphême.

Mais le Tout-Puissant veille à la conservation du monde nouveau créé par le Rédempteur sur les débris de l'ancien monde que ses erreurs avaient ruiné. Il ne permet pas qu'il soit livré sans défense aux essais incertains de la raison humaine, si courte dans ses vues et si changeante dans ses desseins. Il entretient dans son Eglise l'esprit de son adorable Fils, il en pénètre, il en vivifie les pasteurs qu'il a choisis dans sa miséricorde pour les placer comme guides et comme exemples à la tête du troupeau dont il est l'éternel gardien.

Mgr Paysant parut marqué du signe de cette prédestination providentielle dès ses premières années. La piété le reçut pour ainsi dire dans ses bras à son entrée dans la vie. Elle l'environna de ses précautions les plus attentives pendant les dangers de son adolescence. Elle lui inspira la pureté d'intention, la droiture et le dévouement, qu'il nous apporta comme la dot mystique de son union avec l'Eglise qu'il venait pour ainsi dire épouser.

Sa naissance n'eut rien qui pût flatter la vanité toujours portée à se glorifier, même des avantages les plus indépendants de ses désirs ou de ses efforts. Ni l'illustration ni l'opulence n'environnèrent son obscur berceau. Il se trouva placé dans une ferme ignorée

de la province dont cet enfant, alors inconnu, reçut plus tard tant de preuves d'estime et de confiance. Ses parents, contents de leur médiocrité, ne désirèrent plus rien après que le ciel eut béni leur paisible ménage, et qu'il leur eut accordé un consolateur et un appui pour leur vieillesse.

Qu'il nous soit permis d'arrêter un moment nos regards attendris sur ces familles patriarcales; leurs mœurs simples et pures ne sont plus que des restes du passé, dont notre excessive civilisation aura bientôt effacé les dernières traces. Alors les enfants croissaient pour féconder les champs qu'avaient cultivés leurs pères à l'ombre des arbres séculaires qui les avaient vu naître et qui les voyaient mourir. Alors leur existence presque solitaire, leurs habitudes régulières et laborieuses ne leur laissaient d'autres besoins que les joies du foyer domestique, la confiance, l'amour et la paix. Jamais les prétentions d'une indépendance funeste, jamais la soif brûlante du luxe ou de la cupidité qui dévore les habitants des villes, ne troublèrent la sérénité de ces gens de bien, dont le souvenir nous reporte aux premiers âges du monde. Quand notre pieux évêque relisait l'histoire de David, que le prophète Samuel appela de la garde des troupeaux de son père pour l'oindre de l'huile sainte, et pour le préparer à conduire Israël dans les voies du Seigneur, il devait s'attendrir sur sa propre destinée, en la voyant écrite près de trente siècles avant lui.

Cependant des jours d'agitation se levaient sur notre patrie, et leur bruit imposant allait retentir jusqu'au fond des demeures les plus paisibles et les plus isolées. Dieu avait arrêté dans ses impénétrables conseils de transformer la France en un peuple nouveau, trop oublieux peut-être des sanglantes leçons et des durs châtiments de cette époque effrayante. La jeunesse imprudente, qui nous force aujourd'hui de redouter son ardeur inconsidérée, ne demandera-t-elle point aux rares vieillards échappés aux naufrages de cette affreuse tempête, les conseils de l'expérience? Ira-t-elle à son tour se briser sur des écueils signalés par tant de désastres, en nous entraînant avec elle? Toute révolution qui rougit les échafauds du sang de l'innocence, ou qui brise les autels de l'Agneau sans tache, immolé pour le salut de tous, n'a pas le droit de se parer des noms bienfaisants de progrès ou de réforme; elle ne peut s'appeler que fureur ou destruction.

Dans l'enfance de Mgr Paysant, le pouvoir destructeur qui se jouait de nos biens et de nos vies, renouvelait la violence des proconsuls, persécuteurs des premiers disciples de la croix. Les prêtres catholiques, qui ne tombaient pas avec leur troupeau sous la hache sacrilége, fuyaient la lumière du soleil et s'éloignaient en gémissant des lieux arrosés des sueurs de leur charité. Repoussés par la faiblesse ou par l'apostasie, ils ne trouvaient d'asile que dans quelques

familles dévouées jusqu'à la mort aux devoirs sacrés de l'hospitalité chrétienne. Telle fut celle de notre premier Pasteur, toujours prête à partager ses ressources avec les vénérables fugitifs qui se jetaient entre ses bras et à courir les dangers qui les menaçaient eux-mêmes. Ce fut donc sur les genoux des confesseurs de la Foi que cet enfant de bénédiction écouta les seules instructions dont son âge fût capable. Témoin de la constance inébranlable de ces athlètes de la vérité, il les entendait répéter avec les apôtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes;* avec les martyrs : *C'est maintenant que nous commençons à mériter le titre de disciples de Jésus-Christ* (*), et sa jeune imagination s'exaltait à ce spectacle, et son cœur s'ouvrait aux célestes entretiens de ces hosties préparées pour le sacrifice qui chaque jour attendaient leur immolation. Oh! que leurs paroles douces et prudentes, fermes et courageuses, gravèrent d'utiles souvenirs dans son âme encore toute neuve! Combien la vue de ses parents, jouissant malgré l'orage qui grondait sur leur tête, du calme inaltérable que garantit la piété généreuse et soumise, dut lui inspirer d'attachement pour les dogmes de l'Évangile, dont la vertu toute puissante donne la paix jusque sous le glaive de la terreur! C'est ainsi que Dieu sait faire tourner à l'accomplissement de ses desseins les cir-

(*) Saint Jean et saint Ignace.

constances même les plus déplorables. Vous le savez, Messieurs, ces premières impressions ne s'effacent jamais : elles décident ordinairement de l'avenir d'un enfant. Si le vase, qui fut d'abord rempli d'une liqueur précieuse, en conserve longtemps l'agréable odeur, l'admiration que cause à la jeunesse la vertu préférant le devoir à la vie, est la plus utile et la plus durable instruction qu'elle puisse recevoir. Aussi reconnaîtra-t-on toujours, dans le caractère de Mgr Paysant, le cachet ineffaçable des saintes leçons que la Providence avait réservées à ses premières années.

Je ne m'étonne point d'avoir entendu raconter que les prêtres persécutés qui durent leur conservation à la foi de ses parents, touchés du respect qu'il témoignait à leurs souffrances dont il comprenait le motif, aient annoncé à sa pieuse mère qu'un jour il serait appelé à remplir les fonctions du sacerdoce, non sans doute avec les mêmes dangers, mais avec le même zèle et les mêmes travaux. L'histoire ecclésiastique fournit plus d'un exemple de ces prédictions touchantes par lesquelles de saints personnages acquittaient la dette de la reconnaissance envers des hôtes bienfaisants.

Mais l'horreur d'une sanglante anarchie avait passé dans toutes les âmes. L'amour de l'ordre et de la justice revenait au cœur des Français étonnés et confus de leurs cruels égarements. Le sanctuaire réparait

ses ruines et ouvrait son sein aux jeunes lévites pour qui le sort des anciens d'Israël n'était pas un sujet d'effroi. Le temps s'écoulait, et le jeune homme promis au ministère des autels par une parole prophétique, n'avait point encore quitté la maison paternelle. Enfin, le moment de commencer ses études ecclésiastiques est arrivé. Le retard involontaire qu'elles avaient éprouvé, il le fait bientôt oublier par la rapidité de ses progrès. Il travaillait avec ardeur, dans des vues bien supérieures à celles d'une émulation toute naturelle qui naît de la vanité et qui se nourrit de l'ambition. Il ne cherchait point dans ses longues veilles poussées peut-être jusqu'à l'excès, la science orgueilleuse qui élève l'homme à ses propres yeux, pour le précipiter dans l'abîme de l'incertitude. Son esprit solide et réfléchi ne fut point séduit par l'éclat trompeur des systèmes éphémères, qui ressemblent, comme le dit un apôtre, aux flots de la mer agitée et que le souffle inconstant des opinions humaines pousse sans cesse sur le rivage où ils expirent en murmurant (*). Docile aux mouvements de la grâce, qui croissait pour lui en raison de sa fidélité, touché de plus en plus des leçons de l'Evangile et des exemples de Jésus-Christ, il ne voulait, il n'aimait, il ne se proposait que la science dont la plénitude *produit la charité et sur laquelle Dieu est assis comme sur son*

(*) Saint Jacques.

trône, suivant la magnifique expression de saint Augustin, le plus beau génie de l'antiquité chrétienne : *Super plenitudinem scientiæ sedere dicitur.*

Il arrive avec ces heureuses dispositions au moment solennel qui va l'engager pour jamais dans les liens du sacerdoce. Il s'y prépare par la prière et par la régularité la plus parfaite. Ses condisciples le regardaient avec raison comme la règle elle-même; il ne s'en écartait jamais. On pourrait dire de lui ce que disait de son illustre ami l'un des plus grands docteurs de l'Eglise : Il était prêtre par ses sentiments et ses habitudes, avant d'avoir reçu l'onction qui en consacre l'ineffaçable caractère.

Je passe sous silence le profond recueillement et la ferveur admirable avec lesquelles il célèbra les divins mystères lorsque, devenu sacrificateur de l'hostie sans tache, il l'offrit pour la première fois sur l'autel de la loi nouvelle. Quelque édifiante que soit la vie d'un jeune prêtre, elle est nécessairement uniforme, précisément parce qu'il remplit avec une scrupuleuse exactitude les obligations de son état. Il y a dans la modestie et dans la fidélité de tous les hommes de bien quelque chose du calme de leur conscience qui ne se prête ni au mouvement de l'éloquence ni aux émotions de la curiosité. Les événements extraordinaires ne sont point nécessaires à la perfection; ils lui causent plus souvent de funestes éclipses qu'ils ne lui assurent un véritable éclat.

Nommé vicaire dans la principale ville du diocèse auquel il appartenait, il mérita bientôt toute la confiance du respectable curé dont il réclamait les conseils et les ordres, dans l'exercice de son utile et modeste emploi. Nous l'avons entendu, depuis qu'il était devenu notre chef, regretter les jours trop tôt écoulés où il n'avait qu'à obéir. Alors le siége épiscopal de Bayeux était occupé par un prélat juste appréciateur du mérite, et qui comprit le parti qu'il pouvait tirer, dans l'intérêt de son administration, des qualités éminentes de ce jeune homme en qui l'esprit de grâce et de conseil avait devancé le temps. Il n'hésita pas à le nommer vicaire-général, d'abord avec l'assistance de son prédécesseur dans cette place importante et souvent épineuse, bientôt seul et livré à ses propres lumières. Il sut, pendant plus de vingt ans, dans une ville active et populeuse, à travers nos commotions politiques qui servirent plus d'une fois de prétexte à des exigences inquiètes ou passionnées, conserver l'affection du clergé, l'estime des hommes du pouvoir et l'entière confiance de plusieurs évêques, qui lui remirent successivement la direction d'une portion considérable de leur troupeau. Ils se félicitèrent tour à tour de pouvoir alléger leur fardeau, en le lui faisant partager. Il est vrai que ce dépôt sacré ne pouvait être remis à des mains plus sûres.

Il n'avait jamais quitté son pays natal. Il y jouissait d'une existence entourée des témoignages les plus

flatteurs. Chaque année ajoutait à la considération générale qui lui était acquise depuis longtemps. Il avait des amis choisis, nombreux, dévoués à ses principes et à sa personne. Il n'était plus à l'âge où l'on cherche une position nouvelle; la maturité redoute le changement, bien loin de l'appeler. Mais une voix toute puissante, la voix qui fit quitter aux apôtres leur père et leurs filets, pour aller jusqu'aux extrémités du monde annoncer la parole de Jésus-Christ, la voix de la volonté suprême le dévoue aux sollicitudes de l'épiscopat. Il se rend, il s'abandonne, non aux illusions que pourrait faire naître une si haute élévation, mais à la fatigue journalière, aux travaux non interrompus, à la responsabilité immense qui va peser sur lui devant Dieu et devant les hommes. En effet, Messieurs, ne nous a-t-il pas prouvé d'une manière assez évidente qu'il n'avait envisagé son élection que sous le point de vue qu'elle présente à l'imitateur du Pontife éternel, qui s'est livré pour ses brebis? Son parti est pris; rien ne l'arrêtera, pas même les larmes de l'amitié en lui si pure, si constante et si tendre. Il arrive, et de ce jour nous pouvons dire: il est à nous, il ne nous quittera que pour aller au Ciel.

Les membres du clergé, comme tous les fidèles que les circonstances mirent en rapport avec lui, furent bientôt frappés de sa haute piété que n'altéra jamais l'habitude des affaires; de la simplicité de son

cœur, dirigé dans les émotions dont il éprouvait le besoin, par la prudence, par l'amour de la vérité et de la justice, unie à une volonté fixe et arrêtée, qu'aucun mouvement étranger à ses devoirs n'a jamais ébranlée. Il faut le remarquer ici, Messieurs, c'est surtout par les hommes à pensées graves, par les magistrats les plus élevés et les administrateurs les plus sages, qu'il fut promptement et dignement apprécié. A mesure qu'il était plus connu, cette appréciation si juste devenait le jugement de tous. Voilà ce qui fait aujourd'hui le sujet de nos regrets. Ne sont-ils pas trop légitimes ?

Vous n'attendez pas sans doute, qu'après les longues considérations auxquelles nous nous sommes peut-être trop laissé entraîner, nous vous présentions les tableaux successifs et détaillés dont nous venons de vous indiquer les sujets. Une pensée principale a dominé notre travail et nos faibles efforts : celle de montrer l'esprit du sacerdoce, c'est-à-dire l'esprit de Jésus-Christ, dans les pensées et dans la conduite de celui dont nous faisons l'éloge. Or, ces célestes inspirations ne se résument-elles pas tout entières dans l'unique et constant mobile de toutes ses déterminations ? Le seul délassement qu'il se soit accordé, pendant qu'il habitait une ville où l'on se faisait partout honneur de le recevoir, est l'instruction des enfants infortunés que la charité publique est forcée de recueillir dans ses asiles toujours agrandis et toujours insuffi-

sants, parce que la honte ou la corruption de leurs coupables auteurs les méconnaît et les rejette. Les mères chrétiennes qui m'entendent, et qui ont eu la douce joie de réclamer pour les objets de leur amour ses benédictions paternelles, savent bien qu'il avait compris les paroles de son divin maître : « Laissez les petits enfants s'approcher de moi : *Sinite parvulos venire ad me* (*). » Il avait pris sa demeure dans le lieu même où sont réunis les infirmités, les maladies, le délaissement et la mort, pour être plus à portée de consoler et de secourir ceux qui souffrent : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (**). Qui n'a pas remarqué la facilité avec laquelle il passait des soins extérieurs, de l'accablement de ses visites pastorales, au recueillement de la prière et de nos saintes solennités ?

C'est dans ses communications avec Dieu qu'il renouvelait son âme, en les prolongeant jusque dans le silence de la nuit, pourtant si nécessaire à la réparation de ses forces. *Et erat pernoctans in oratione Dei* (***). Son attachement à l'Eglise, à son autorité tutélaire, comme à l'honneur du sacerdoce, ne peuvent être mis en doute; car c'était une vérité déjà connue de tous qu'il ne transigeait jamais avec les antiques

(*) Saint Luc.

(**) Saint Matthieu.

(***) Saint Luc.

traditions dont il avait reçu le dépôt. Il se nourrissait, pour parler de la sorte, de la volonté de celui qui l'avait envoyé. *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (*).

Enfin, s'il fallait d'autres preuves de son désir d'imiter Jésus-Christ, sa mort nous reste comme une dernière et douloureuse démonstration de sa charité supérieure à toutes les craintes et à tous les obstacles. Ne l'entendait-on pas répéter à son entrée dans chaque paroisse: « Mes vœux, mon cœur, ma vie, tout est à vous: j'attendais avec impatience le jour où il me serait permis de vous apporter les dons du ministère dont je suis honoré : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* » (**). N'avait-il pas le droit de dire avec le grand apôtre: « Je ne redoute ni les dangers, ni les fatigues de la mission qui m'a été imposée; je suis prêt à me sacrifier moi-même, pourvu que je termine ma course en faisant connaître et aimer Jésus-Christ: *Dummodò consummem cursum meum et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu* (***). »

De pareils sentiments ne promettaient-ils pas à ce diocèse un avenir de miséricorde et de salut? C'est le sujet de ma seconde partie.

(*) Saint Jean.

(**) *Ibidem.*

(***) Act.

SECONDE PARTIE.

Toute faveur excellente et tout don parfait, a dit l'Esprit-Saint, viennent d'en haut et descendent du Père des lumières qui ne change point, en qui l'on n'aperçoit pas l'ombre même des vicissitudes de notre faiblesse naturelle. *Apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio* (*). Aussi la raison abandonnée à elle-même, malgré le culte emphatique dont certaine philosophie s'émeut et s'enthousiasme pour elle, la raison incertaine du résultat de ses prétentions, peut bien multiplier les essais et les expériences; mais elle ne fonde rien qui résiste et qui dure. L'histoire atteste qu'à des distances tellement rapprochées que l'orgueil lui-même baisse son front qui rougit, une partie de ses adeptes brûle les idoles que l'autre avait adorées. Souvent la même bouche ou la même plume blasphême celle pour qui d'abord avait fumé son encens. C'est une observation contre laquelle les arguments les plus rationnels brisent leur force nébuleuse et leur prétendue logique; c'est un fait éclatant comme le soleil: hors de l'immutabilité catholique, pas une école, pas une académie, pas un professeur, fût-il un génie du premier ordre, n'a pu formuler un symbole dont la durée ait égalé la durée d'un siècle,

(*) Saint Jacques.

pas une profession de foi dont les articles enchaînés les uns aux autres aient réuni les peuples pour les rendre meilleurs et plus heureux. Ce fait immense fournirait à lui seul un sujet de méditations aussi importantes qu'utiles. S'il y a parmi nous des associations qui subsistent, c'est le libertinage qui les renouvelle, c'est la dissolution qui les lie : leurs nœuds sont formés par les passions dont les besoins honteux effraient la morale et la sécurité publiques. Celles-là n'ont point un symbole. Elles n'oseraient invoquer la justice de Dieu comme premier anneau de la chaîne qui les unit : elles n'ont qu'un cri de ralliement, celui de leurs coupables jouissances : il est horrible à entendre. Ce que la société en péril, ce que la religion délaissée appellent de tous leurs vœux, c'est la stabilité, c'est le repos et la douce espérance dans le sein de la modération et de la sagesse, qui applaudissent aux améliorations réclamées par les souffrances de l'humanité, et repoussent avec une juste indignation les innovations qui les aggravent et les prolongent. Toute pensée qui glorifie l'Eternel, en faisant du bien aux hommes n'est point le fruit spontané de notre stérile et impuissante raison. De ce point de vue, le plus élevé de la véritable philosophie, l'épiscopat exerçant son influence salutaire sur les nations catholiques, l'épiscopat chargé de défendre contre l'erreur la foi de l'Evangile et de garder l'inappréciable trésor de la morale la plus pure qui été prêchée sur la

terre, apparaît avec toute l'importance de sa divine institution. Et s'il se rencontre parmi ceux que la Providence choisit pour continuer la haute surveillance qu'elle leur confie, un homme qui la comprenne, qui l'estime et qui l'apprécie, passez-moi ces expressions trop communes, à sa juste valeur, qui en calcule les conséquences et qui se sacrifie sans aucun retour vers lui-même pour atteindre le but, quels bienfaits incalculables ne répandront pas autour de lui et l'autorité de ses exemples et l'imposante gravité de ses enseignements.

Plein de respect pour le passé, dont il a recueilli les utiles leçons, on le verra éclairer la jeunesse et tempérer son ardeur souvent trop prompte, même sans malice, à suivre des pensées que la réflexion n'a pas assez mûries. Soumis aux décrets impénétrables qui bouleversent et réforment le monde, comme la main du potier pétrit la poussière pour lui donner la forme du vase qu'il en veut tirer (*), peut-être jettera-t-il sur ce qui n'est plus un regard d'intérêt et de reconnaissance; peut-être sa mémoire lui rappellera tant de belles institutions, tant d'établissements utiles ensevelis pour toujours sous leurs ruines, et qu'aucun effort ne peut relever; mais ses regrets, loin d'emprunter l'accent d'une plainte amère, n'apprendront que la prière et la résignation. Accessible à tous, parce

(*) Isaïe.

qu'il se doit à tous, il laissera dans le cœur des hommes, placés par leurs emplois ou leur mérite personnel aux premiers degrés de l'ordre social, des souvenirs touchants d'égards, d'estime, de politesse franche et délicate. Il charma les pauvres, les ignorants, les habitants des campagnes par la simplicité, par la cordialité de son accueil et de ses entretiens. Il ouvrira son sein paternel à l'erreur qui s'accuse, au repentir qui demande pardon. Comme un autre Ambroise rencontrant un autre Augustin, il verra sans aigreur et sans découragement cette âme brûlante poursuivre jusqu'à la lassitude les fatales illusions qui l'égarent, et bientôt, à force de douceur et de longanimité, il s'emparera d'elle et la déposera, glorieuse conquête, dans les bras de la vérité.

Mais c'est surtout dans le sanctuaire, dont il est établi le chef et le modèle, qu'il épuisera pour la gloire de la religion les grâces abondantes qu'il a reçues du ciel. Un prophète l'a dit avant nous, et nous ne craindrons pas de répéter ses oracles, quelque effrayants qu'ils nous paraissent : c'est par le sacerdoce que commence le jugement de Dieu et que s'accomplit la destruction des peuples : *incipite à sanctuario meo* (*). Aussi un Évêque, tel que celui que nous dépeignons, réserve-t-il à son clergé ses soins les plus affectueux et ses pensées les plus réfléchies. Il s'ef-

(*) Ezéch.

force de faire passer dans ses coopérateurs tous les sentiments dont il est lui-même pénétré. Il excite et dirige le zèle, il soutient le courage aux prises avec les épreuves, il assure les pas encore chancelants de la bonne volonté à qui manque l'expérience, il aplanit les difficultés, il fait revivre les traditions et les règles de l'apostolat, et dispense à tous la sagesse et la prudence, par ses conseils et ses encouragements.

L'éducation des jeunes ecclésiastiques, indispensable à la succession de l'enseignement évangélique, fixe son attention d'une manière toute spéciale; il reconnaît qu'elle ne peut se porter sur un objet plus essentiel. Il n'ignore pas que ces âmes faciles à surprendre, à raison même de leur sincérité, doivent être préservées par des maîtres aussi sages que zélés des dangers qui les menacent et les environnent. Il saura choisir, pour diriger cette intéressante famille, plutôt des pères que des professeurs, qui, en lui découvrant les secrets de la science, la conduiront comme par la main dans les sentiers de la vertu. Incapables de se méprendre sur les hautes destinées de notre intelligence dont le besoin le plus impérieux est l'immortalité, il applaudit aux découvertes utiles, aux veilles infatigables des savants; mais il ne juge pas du mérite des hommes par le nombre des secrets qu'ils ont dérobés aux entrailles de la terre : il le place bien plus haut; il le mesure au soin qu'ils prennent de purifier toutes leurs pensées, et au zèle qu'ils mettent

à publier les merveilles de la toute-puissance, en proportion de la bonté qui nous les manifeste. Aussi ne le verra-t-on jamais encourager les théories abstraites, quoique savantes peut-être, tombées depuis un quart de siècle du haut des chaires catholiques sur un auditoire surpris de ces dissertations demi-sacrées, demi-profanes, qui amusent, qui intéressent même la curiosité désœuvrée de quelques esprits avides; mais qui ne causent aux pauvres et aux simples qu'un stérile étonnement. Oui, Messieurs, les principes de la doctrine de Jésus-Christ sont posés pour toujours. C'est une pensée aussi fausse que dangereuse que celle qui soumet le Christianisme à je ne sais quelle progression, à des formes flexibles et variables sous lesquelles la Foi ne le reconnaît plus; il est sorti complet de la bouche de son auteur et du sang des apôtres, l'esprit humain ne peut rien ajouter à l'œuvre de Dieu. N'est-ce pas pour nous, honorables confrères, une tâche aussi glorieuse, que de l'étudier chaque jour et de faire partager à ceux qui nous entendent la reconnaissance et l'admiration dont ses mystères immuables et sublimes nous font tressaillir, à mesure que nous les adorons avec plus d'humilité. Les exemples de prédication propres à produire des fruits de salut ne nous manquent pas. Sans remonter jusqu'au temps des apôtres, avons-nous vu les Cyprien, les Ambroise, les Basile, les Augustin, les Chrysostôme, les Grégoire, les Bernard, et les Borromée s'égarer

dans ces routes nouvelles, eux qui s'appliquent jusqu'au scrupule à suivre et à reproduire les traces de l'antiquité?

L'histoire rapporte que leurs auditeurs, ravis et touchés, contemplaient dans un saint enthousiasme l'héroïsme des martyrs, la fermeté des confesseurs, les lumières et la foi des évêques et des docteurs, les prodiges de la vie solitaire et les lys de la chasteté virginale, croissant sans tache au milieu des épines et des scandales du monde. Ils sortaient du temple, les yeux baignés de larmes et le cœur brisé par le repentir. Ces hommes, illustres par leurs talents presqu'autant que par leurs vertus, ont vu des époques différentes et des temps marqués de divers caractères. Ils ont eu, comme nous, à combattre la mollesse, l'indifférence et l'incrédulité : ont-ils pu ignorer ce que nous croirions savoir? Leur nom a traversé les âges; leurs écrits sont venus jusqu'à nous, chefs-d'œuvre d'éloquence que l'ère moderne n'a pas encore égalés, si ce n'est par les Bossuet et les Massillon qui les ont pris pour maîtres.

Ne croyez pas, Messieurs, que ces observations, peut-être un peu trop étendues, soient étrangères au sujet principal de ce discours; non, nous ne faisons que répéter ce que nous avons recueilli d'une bouche qui ne s'ouvrira plus. Peut-être trouvez-vous aussi que nous nous sommes arrêté avec trop de complaisance à dépeindre et à considérer le portrait d'un

Evêque digne de ce nom; notre excuse sera une illusion que vous avez sans doute partagée vous-mêmes : nous croyions écrire d'avance la Vie de celui pour lequel nos vœux n'ont point été exaucés. Hélas! nous ne suivions que notre imagination charmée. Nous oublîions que cet avenir si désirable a été brisé par l'un de ces traits que personne ne songe à éviter, parce qu'aucun signe ne l'annonce. En effet, Messieurs, il faut une sorte de réflexion pour que cette disparition subite cesse de nous paraître un songe, dont le réveil va dissiper les pénibles impressions. Cependant il n'est que trop vrai que ces restes inanimés reposent sous nos yeux, dans ce temple, à côté d'un autre pontife que nous avons tous connu, qui nous a tous aimés et que nous vénérions comme un père. Mais du moins celui-ci avait parcouru sa belle carrière, du moins il avait eu le temps d'acquérir des droits imprescriptibles à l'attachement de ses diocésains, du moins il avait joui de ses travaux et moissonné le champ fécondé par ses mains. Comblé de grâces et plein de ces jours dont l'Esprit-Saint célèbre l'heureuse surabondance, il s'est endormi doucement au milieu de ses enfants, rangés autour de sa couche funèbre dans un religieux silence, pour recueillir ses paroles expirantes, mais empreintes, jusqu'à son dernier souffle, de la douce piété qui les avait charmés pendant sa longue existence.

Ce rapprochement nous attriste davantage. L'ora-

teur chrétien qu'une seconde solennité funéraire appelle après un si court intervalle à traiter le même sujet, se ressent encore de sa première agitation. *Nous croyions avoir épuisé la douleur, et voilà qu'une autre tristesse réclame des expressions nouvelles, à une distance que nous touchons de la main; le temps qui seul cicatrise de pareilles blessures, n'a pu nous verser son baume consolateur.* Il y a deux ans, nous étions soutenu par l'abondance et l'étendue de notre sujet: aujourd'hui nous n'avons pu raconter que le rêve agréable mais trompeur de nos espérances évanouies.

Et pourtant, pendant le peu de mois que Mgr Paysant a pu consacrer aux intérêts spirituels des fidèles de son diocèse, dans le bruit de nos cités comme dans la paix de nos campagnes, pendant la durée passagère de son administration, il a donné assez de preuves de son zèle et de sa capacité, pour que nous justifiions par des faits les prévisions honorables que nous avons développées devant vous: on pourrait les attribuer à notre respectueuse affection, il faut les rapporter à la justice et à la vérité.

Nous l'avons déjà dit, Messieurs, le mobile de sa volonté pleine de foi et d'énergie, c'était le devoir et le devoir avant tout, c'était un dévouement sans bornes au bien de son troupeau. Les règles en vigueur aux époques les plus glorieuses de l'Eglise, étaient sans cesse pour lui un sujet d'étude et d'admiration. Il

y conformait ses décisions et sa conduite, il ne faisait rien d'important sans les consulter. Il regardait avec raison l'épiscopat et le sacerdoce comme le plus grand honneur que puisse recevoir un chrétien, pourvu toutefois qu'il se souvienne d'être partout et toujours digne de représenter le prêtre par excellence, Jésus-Christ, descendu parmi les hommes et s'immolant pour eux. Aussi après la pompeuse solennité de son installation, qui avait pu lui faire entrevoir combien d'hommages sincères lui étaient préparés, dans toutes les conditions, son premier soin fut de se dérober à l'empressement général, pour ouvrir le cours de ses visites. Des populations religieuses étaient affamées de voir leur Evêque, dont les forces n'ont pu égaler l'ardeur. Nous avons tous entendu, Messieurs, le récit des fêtes qui naissaient sous chacun de ses pas. Nous avons vu les guirlandes de fleurs et de verdure formant une chaîne non interrompue d'un village à l'autre, les décorations quelquefois riches et précieuses comme l'opulence qui les avait préparées, plus souvent gracieuses et simples comme la nature qui en avait fourni les ornements. Vous avez vu les élus de chaque paroisse s'avancer au devant de lui, pour lui faire entendre, au nom de tous, des paroles de respect et de vénération. Vous avez admiré les devises ingénieuses et chrétiennes, les couronnes et les croix surmontant les arcs de triomphe, les armes réfléchissant les rayons du soleil, parce que les Fran-

çais dont les aïeux naquirent dans les camps, mêlent à toutes leurs joies le souvenir du Dieu des armées. Vous avez suivi le mouvement et la curiosité religieuse de la foule remuante et pressée à la porte des maisons, autour des villages et jusque sur les routes publiques: n'est-ce pas un admirable spectacle qu'il n'appartient qu'à la religion de nous donner?

Mais tout à coup les chants des prêtres retentissent. Le mouvement cesse, la multitude se calme et s'ordonne d'elle-même, en franchissant le seuil des parvis sacrés. Elle s'agenouille en silence pour assister aux divins mystères. Tous les regards sont au Ciel, toutes les mains levées vers l'Eternel. Les jeunes enfants qui vont être admis pour la première fois aux sacrements, gardiens de leur innocence, soupirent d'amour à côté de leurs pères attendris, près de leurs mères que des larmes délicieuses inondent; voilà des faits devant lesquels disparaît et s'efface l'éclat des fêtes mondaines auxquelles ne sont point conviées la souffrance et la misère : leur part serait trop amère devant la coupe du plaisir qu'elles ne peuvent approcher de leurs lèvres. Il n'y a que le calice de l'Eucharistie qui calme les douleurs, en versant sur les malheureux qui le boivent avec foi ses adoucissements tout divins. Voilà ce qui s'est passé sous nos yeux dans la plus grande partie du diocèse. Voilà les prémices de l'épiscopat et le miel qui découle de la houlette pastorale. Mais, que dis-je! voilà la mort, la mort

qui se précipite, jalouse de cet instant de bonheur: *Gustavi paululùm mellis in summitate virgæ, et ecce morior! Et voilà que je meurs!*

Au premier retour de ses visites pastorales, nous nous trompons, en disant le premier retour, car c'était aussi le dernier; ce serait abuser des termes que d'appeler de ce nom sa descente sous cette voûte obscure où nous l'avons déposé, en attendant le jour de la résurrection générale; nous dirons donc: à son retour, il ne songea point à se délasser de ses fatigues: elles lui avaient été légères. Il se mit aussitôt à l'œuvre, poursuivant les travaux et les affaires momentanément suspendus depuis son vénérable prédécesseur. Cette mémoire si chère et si respectée, il l'entourait comme nous des hommages les plus légitimes, et c'était une consolation bien vivement sentie par les amis de Mgr Montault que de l'entendre parler de sa vie comme d'un exemple qu'il se proposait de suivre, comme d'un secours qu'il réclamait. Il unissait son nom aux noms des saints Evêques qui ont gouverné l'Eglise d'Angers, et le comptait au nombre des célestes protecteurs dont l'appui ne pouvait lui manquer.

Ce fut à cette époque qu'il éprouva quelques chagrins bien sensibles à une âme si pure et si pleine d'estime pour notre vocation. Il faut si peu de jours aux amertumes de cette vallée de larmes, pour arriver jusqu'à nous et pour prendre la place qui leur

est réservée par la Providence, dans le cours de notre pèlerinage! Mais sa fermeté et sa prudence se trouvèrent toutes prêtes pour ces circonstances difficiles qui ne contribuèrent pas peu à justifier l'opinion qui l'avait précédé dans notre contrée. Ces épreuves passagères tournèrent à la gloire et à la consolation de celui qui les avait acceptées avec le calme de la résignation. Il put dire avec un prophète : *Dès le commencement, j'ai possédé mon cœur dans la paix, et ma confiance n'a point été trompée : Possedi cor ab initio : Propter hoc non derelinquar.* Il aurait pu ajouter avec un père de l'Eglise, aux siècles passés : *Peut-être vous ignoriez ce qu'est un évêque ; Forsan in episcopum non incidisti.*

Enfin, Messieurs, il nous quitte pour reprendre ses courses apostoliques, et l'enthousiasme de l'année précédente renaît et semble s'accroître partout. Baugé, cette ville intéressante qui mérite bien ici une mention spéciale, Baugé, après l'avoir comblé d'hommages, le voyait pour ainsi dire se multiplier autour de son enceinte. Cet heureux canton le possédait depuis plusieurs semaines, et il devait jouir encore des avantages de sa présence. Cependant, quelques symptômes du mal inconnu qui minait sourdement une existence si précieuse, avaient fixé l'attention des ecclésiastiques qui l'accompagnaient, de celui surtout qui ne le quittait jamais, qui connaissait ses pensées les plus intimes et qui le secondait si bien de ses

hautes lumières et de sa constante coopération; de celui qui devait, après avoir fermé les yeux du pieux vieillard dont il était devenu le fils bien-aimé, se trouver au chevet de son successeur expirant, pour que son dernier soupir s'exhalât dans le sein d'un ami. Il a bu jusqu'à la lie le calice préparé à son courage et à sa soumission (*).

Les avertissements et les prières ne purent suspendre l'itinéraire annoncé d'avance dans chaque paroisse : il voulut le suivre et le remplir de peur de tromper l'attente des peuples ou de les jeter dans l'incertitude. Un village ignoré, dont les habitants méritent d'être plus connus à cause de leur fidélité constante et unanime aux pratiques de la religion, fut le dernier que toucha le prélat, et de cette station qu'il devait quitter le lendemain, il passa au repos de l'éternité. *Et ecce morior! Et voilà que je meurs!*

Ce fut pendant les ténèbres de la nuit, comme l'annonce Jésus-Christ lui-même, que le coup terrible fut porté sur le lit du repos, sans bruit et sans témoins, dans un isolement qui rend plus effrayant le moment suprême. Sans doute le juste n'est jamais surpris, puisqu'à l'exemple de l'apôtre, il meurt cha-

(*) Mgr Paysant est mort le 6 septembre, à Bocé, petite commune située à une lieue de Baugé, entre les bras de M. Régnier, premier vicaire-général du diocèse.

que jour à ses penchants et à sa volonté; mais à cette nouvelle, tout le monde autour de lui resta glacé de stupeur, on lisait sur les visages l'impression que causait sa chute qui ne laissait rien à l'espérance. On n'entendait plus que ces désolantes paroles : Monseigneur se meurt! Monseigneur est mort? Il expira en effet, à la fin de cette sombre journée, victime, comme le divin modèle, de son amour pour son peuple, qui fut plus reconnaissant et plus touché que celui de Jérusalem. Un dernier acte de confiance dans le sang versé sur le Calvaire, termina son agonie. Alors que des ombres épaisses voilaient déjà ses yeux éteints et que sa langue immobile se refusait à l'expression de sa pensée, il leva sa main appesantie pour marquer son front du signe de la croix. Elle retomba sur son cœur qui cessa de battre. *Et ecce morior! Et voilà que je meurs!*

Bientôt, malgré la tristesse générale, il fallut arrêter les dispositions pour rapporter au lieu de sa sépulture celui à qui sa santé et son âge, d'accord avec nos plus vifs désirs, promettaient une longue et honorable carrière: il n'était plus qu'un cadavre voyageant à pas lents sur le char de la mort. Jamais nous n'oublierons cette marche silencieuse, au milieu des chants funèbres du clergé, des prières et des larmes des autorités de chaque commune, des habitants de chaque paroisse, se remplaçant à leurs limites res-

pectives, témoins muets et inconsolables d'un spectacle si différent de celui qui naguère les avait remplis des plus douces émotions. Nous ne pourrions exprimer ce que nous ressentîmes nous-même dans cette course à la rencontre de la mort, qui ressemblait si peu à l'entrée triomphale que nous accompagnions, dix-huit mois auparavant.

Vous vous la rappelez, Messieurs, et vous faites comme nous cette désolante comparaison. Tout s'émeut à la venue d'un évêque, les cités et les champs, les pauvres et les riches, la vieillesse et l'enfance. Ce n'est pas un magistrat revêtu de la puissance civile, et les magistrats s'empressent d'honorer sa dignité. Ce n'est point un chef militaire portant sur sa poitrine déchirée par le fer et le feu, les insignes de la gloire, sa main ne se lève que pour bénir et non pour commander, et les drapeaux et les épées s'inclinent à son passage. C'est un homme à part, dont la faiblesse naturelle disparaît sous le caractère auguste dont la religion l'a marqué, c'est le père commun de la famille chrétienne. Il semble que cet homme devrait être immortel comme le Dieu qu'il représente : et pourtant le voilà couché si tôt dans la poussière : *Et ecce morior ! Et voilà que je meurs !* Grande et profonde leçon que nous vous engageons à méditer et que nous voulons méditer nous-même. Car, nous en avons la confiance, c'est la dernière fois que notre voix qui

s'affaiblit et s'altère, retentira sur un pareil cercueil. Nous serons enfermé dans le nôtre avant que le nouveau guide que le Ciel nous destine, ait terminé son ministère de justice et de paix.

AINSI SOIT-IL.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

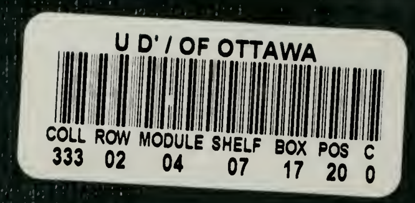
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 011256236b

1

GOURDON, JOSEPH.
OEUVRES DE L.ABBE GOUR



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 07 17 20 0